CHARLAINE HARRIS
LA COMMUNAUTÉ DU SUD 10
Une mort certaine
J'AI LU
LE LIVRE QUI A INSPIRÉ LA SÉRIE
ÇA VA SAIGNER... SUR HBO

CHARLAINE HARRIS

_____LA COMMUNAUTÉ DU SUD 10_____

Une mort certaine

Traduit de l'américain
par Frédérique Le Boucher

Revu par Anne Muller

Note de l'éditeur

Parce que l'œuvre de Charlaine Harris est plus que jamais à l'honneur chez J'ai lu ; parce que nous avons à cœur de satisfaire les fans de Sookie, Bill, et Eric, les mordus des vampires, des loups-garous ou des ménades, les amoureux de Bon Temps, du *Merlotte* et de La Nouvelle-Orléans, nous avons décidé de revoir la traduction de ce dixième tome de *La communauté du Sud,* ainsi que des neuf autres tomes parus.

La narration a été strictement respectée, et chaque nom a été restitué fidèlement au texte original – *Fangtasia,* le fameux bar à vampires, a ainsi retrouvé son nom.

Nos lecteurs auront donc le plaisir de découvrir ou redécouvrir les aventures de Sookie Stackhouse dans un style au plus près de celui de Charlaine Harris et de la série TV.

Nous vous remercions d'être aussi fidèles et vous souhaitons une bonne lecture

MARS

PREMIÈRE SEMAINE

— Je me sens mal de te laisser comme ça. Amelia avait les yeux rouges et tout gonflés.

C'était toujours plus ou moins le cas depuis les obsèques de Tray Dawson.

— Il faut bien que tu fasses ce que tu as à faire, lui ai-je répondu, avec un sourire radieux.

Je pouvais voir la culpabilité, la honte et ce chagrin permanent grouiller dans la tête d'Amelia, comme une boule de ténèbres.

— Je vais beaucoup mieux, lui ai-je assuré.

Je m'entendais babiller gaiement, mais je ne semblais pas pouvoir m'arrêter.

— Je marche sans problème et les trous sont tous refermés, tu vois ? Regarde, c'est beaucoup mieux, non ? ai-je renchéri, en baissant la ceinture de mon jean pour lui montrer l'un des endroits où une morsure avait arraché la chair.

Les marques de dents étaient à peine perceptibles, même si la peau n'était certes plus aussi lisse et paraissait un peu plus pâle qu'ailleurs. Sans la dose massive de sang de vampire que j'avais reçue, j'aurais eu une horrible cicatrice, comme une morsure de requin.

Amelia a baissé la tête pour regarder et s'est précipitamment détournée, comme si elle ne pouvait supporter d'avoir sous les yeux la preuve de cette attaque.

— C'est juste qu'Octavia ne cesse de m'écrire pour me dire que je dois rentrer et accepter d'être jugée par le conseil des sorcières – ou ce qu'il en reste, a-t-elle débité

d'un trait. Et il faut que je jette un œil aux réparations de la maison. Et comme le tourisme reprend doucement, avec les gens qui commencent à revenir et à reconstruire, la boutique de magie a rouvert. Je vais pouvoir travailler là-bas à temps partiel. Je t'adore et j'adore vivre ici, mais depuis que Tray est mort…

— Je comprends, je t'assure.

Nous en avions déjà parlé plusieurs fois.

— Crois pas que je t'en veuille, a-t-elle insisté, en essayant d'accrocher mon regard.

C'était vrai. Je savais qu'elle était sincère puisque je pouvais le lire dans ses pensées.

Même moi, je ne m'en voulais pas vraiment, ce qui me surprenait un peu, d'ailleurs.

Certes, Tray Dawson, petit ami d'Amelia et loup-garou de son état, s'était fait tuer alors qu'il jouait les gardes du corps à mon service. Certes, j'avais requis la protection de la meute qui m'était la plus proche parce que les loups-garous en question avaient une dette envers moi et que ma vie était en danger. Cependant, j'avais assisté à la mort de Tray Dawson sous les coups d'épée d'un faé et je savais qui était le coupable.

Je ne me sentais donc pas vraiment responsable. Mais j'étais accablée par la perte de Tray, qui s'ajoutait à toutes les autres horreurs que j'avais dû supporter. Ma cousine Claudine, une faé pure souche, avait elle aussi péri dans la Guerre du Peuple des Faé et comme elle était ma faé marraine, au sens propre du terme, j'avais de quoi la regretter à plus d'un titre. Elle était enceinte…

Je portais une masse de regrets et de douleur, tant physique que morale. Pendant qu'Amelia descendait, les bras chargés de vêtements, je suis restée dans sa chambre pour essayer de me reprendre. Puis j'ai redressé les épaules et soulevé une boîte contenant tout un bric-à-brac d'affaires de toilette. J'ai descendu l'escalier doucement, avec précaution, et je suis sortie la porter jusqu'à sa voiture.

— Tu ne devrais pas faire ça ! s'est écriée Amelia,

éperdue, comme elle se retournait après avoir déposé les vêtements sur les cartons déjà rangés dans le coffre. Tu n'es pas encore rétablie.

— Je vais très bien.

— Loin de là ! Tu sursautes dès que quelqu'un entre dans la pièce sans prévenir, et je vois bien que tes poignets te font souffrir, m'a-t-elle fait remarquer, en m'arrachant la boîte des mains pour la glisser sur la banquette arrière. Tu boites encore de ta jambe gauche et tu as toujours mal quand il pleut. Malgré tout le sang de vampire que tu as reçu !

— C'est les nerfs, ça va s'arranger. C'est encore trop frais. Avec le temps, ça finira par s'effacer : ça ne me reviendra plus constamment à l'esprit, ai-je tenté de la rassurer.

Si la télépathie m'avait appris quelque chose, c'était bien que les gens parvenaient à oublier les souvenirs les plus noirs et les plus douloureux, pour peu qu'on leur en laisse le temps et qu'on leur donne de quoi s'occuper.

— Et le sang en question n'est pas le sang de n'importe quel vampire, lui ai-je fait observer. C'est le sang d'Eric : un remède de cheval. Et mes poignets vont beaucoup mieux.

Je n'ai pas cru bon de mentionner qu'à l'instant même, les nerfs dans mes poignets, qui étaient restés étroitement ligotés pendant des heures, me lançaient en plusieurs endroits, comme des serpents de feu. Le Dr Ludwig, médecin attitré des créatures surnaturelles, m'avait dit que les nerfs – et mes poignets – finiraient par revenir à la normale.

— Oui, en parlant de sang justement…

Amelia a respiré un grand coup pour se donner du courage. Elle savait pertinemment que ce qu'elle s'apprêtait à me dire ne me plairait pas. Comme je l'avais lu dans ses pensées, avant même qu'elle ne l'ait formulé, j'ai pu me préparer.

— As-tu pensé… Sookie, ça ne me regarde pas, mais je crois que tu ferais mieux de ne plus prendre du sang

d'Eric. Je sais que c'est ton mec, je veux dire, mais il faut que tu penses aux conséquences. Il arrive que les gens soient vampirisés par accident. Ça ne se calcule pas, ces choses-là.

J'avais beau apprécier qu'Amelia se fasse du souci pour moi, il y avait des limites à ne pas dépasser. Celles de ma vie privée, notamment.

— On n'échange pas, lui ai-je expliqué (enfin, pas trop). Il me prend juste une petite gorgée quand… enfin, tu sais…, quand il est… content.

Ces derniers temps, Eric était plus souvent « content » que moi. Beaucoup plus souvent. J'en étais triste. Je ne perdais toutefois pas espoir que la magie puisse de nouveau opérer. S'il y avait un seul homme à même de réussir ce genre de guérison, c'était bien Eric Northman.

Ma remarque a fait sourire Amelia – c'était fait pour.

— Enfin, au moins…

Elle s'est retournée sans finir sa phrase, mais elle pensait « au moins, tu as encore envie de faire l'amour ».

Ce n'était pas tant que j'avais envie de faire l'amour. J'avais décidé que je devais continuer à essayer d'y prendre plaisir, nuance. Mais je ne tenais absolument pas à discuter de ça. Depuis ma séance de torture, je n'arrivais plus à me laisser aller : la clef d'une sexualité épanouie. Cette capacité à s'abandonner sans retenue avait été littéralement pulvérisée. Je m'étais sentie si vulnérable, si impuissante. Il ne me restait plus qu'à espérer que j'allais cicatriser, à ce niveau-là aussi. Eric se rendait bien compte que je n'étais pas comblée, je le savais. Il m'avait déjà demandé plusieurs fois si j'étais sûre de vouloir ce genre d'échange avec lui. Et, pratiquement chaque fois, j'avais dit oui. Je partais du principe que le sexe, c'était comme le vélo. Quand on fait une chute, il faut tout de suite remonter dessus.

— Et alors, comment ça va, entre vous ? a rembrayé Amelia. Galipettes mises à part.

Tout avait été casé dans la voiture. Appréhendant le moment où elle devrait vraiment monter dedans et

démarrer, Amelia essayait de gagner du temps.

Seul le peu de fierté qui me restait m'empêchait de lui tomber dans les bras pour sangloter comme une gamine.

— Je trouve qu'on s'entend plutôt bien, lui ai-je répondu, en faisant un effort surhumain pour prendre un ton enjoué. J'ai encore du mal à séparer mes véritables émotions de celles que le lien me transmet, mais, à part ça, ça va.

C'était plutôt agréable de pouvoir parler de la connexion surnaturelle qui m'attachait à Eric tout autant que de notre bonne vieille attirance homme-femme standard. Avant même que j'aie été blessée, pendant la Guerre du Peuple des Faé, nous avions noué ce que les vampires appellent un « lien de sang », Eric et moi : nous avions échangé notre sang plusieurs fois. En conséquence de quoi, je pouvais savoir à peu près où il se trouvait et sentir ce qu'il éprouvait. Et réciproquement. Il était toujours vaguement présent à mon esprit, en tâche de fond, comme une sorte de ventilateur que l'on met en route pour s'endormir, bercé par son léger ronronnement. Encore une chance pour moi qu'Eric dorme le jour. Ça me laissait un peu de temps pour moi. Peut-être en allait-il de même pour lui quand j'allais me coucher la nuit, d'ailleurs ? Ce n'était pas tant que j'entendais des voix dans ma tête – pas plus que d'habitude, du moins. Mais, si j'étais contente, je voulais être sûre que c'était bien moi qui éprouvais cela, et pas Eric. Même chose pour la colère. Eric était très doué pour la colère. Une colère rentrée, froide et parfaitement maîtrisée. Surtout ces derniers temps. Mais peut-être que cette émotion venait de moi. J'avais beaucoup de colère à revendre, en ce moment.

Dans l'histoire, j'avais complètement oublié Amelia. J'avais plongé dans ma petite zone dépressionnaire, la tête la première.

Elle m'en a tiré vite fait :

— C'est qu'un faux prétexte, s'est-elle agacée. Allez, ça va, Sookie. Ou tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas. Arrête d'éviter de te poser la question en mettant tout sur le dos

de votre lien de sang. Bla-bla-bla. Si tu le détestes tant que ça, ce maudit lien, pourquoi tu n'as encore jamais cherché à t'en débarrasser ?

En voyant mon expression, elle s'est calmée d'un coup.

— Tu veux que je demande à Octavia ? m'a-t-elle proposé d'un ton radouci. Si quelqu'un peut savoir ça, c'est bien elle.

— Oui, j'aimerais bien trouver la solution, lui ai-je répondu, après un moment de réflexion.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Tu as raison, je suppose. J'étais tellement déprimée que j'ai reculé devant la moindre décision, et que j'ai remis à plus tard la mise en application de celles que j'avais déjà prises. Eric est unique. Mais je le trouve… un peu étouffant.

Il avait une forte personnalité et il avait l'habitude d'être le caïd. D'autre part, il savait qu'il avait l'éternité devant lui.

Pas moi.

Il n'avait pas encore abordé le sujet, mais, tôt ou tard, il y viendrait.

— Étouffant ou pas, je l'aime, ai-je enchaîné. Je ne l'avais jamais formulé à haute voix.

— Et j'imagine que c'est l'essentiel, ai-je conclu.

— Effectivement.

Amelia a essayé de me sourire, mais c'était un sourire très triste.

— Écoute, continue comme ça. Le plan introspection, je veux dire.

Elle est restée plantée là un moment, avec un demi-sourire figé.

— Bon, eh bien, Sook, je ferais mieux d'y aller. Mon père m'attend. J'aurais à peine remis les pieds à La Nouvelle-Orléans qu'il aura déjà le nez fourré dans mes affaires !

Le père d'Amelia était riche, avait le bras long et ne croyait pas une seconde aux pouvoirs de sa fille. Il avait pourtant terriblement tort de ne pas les respecter. Amelia

était née avec la capacité de développer ces pouvoirs en elle, comme toute véritable sorcière. Avec un peu d'entraînement et de discipline, Amelia deviendrait une redoutable sorcière – sciemment redoutable, j'entends, pas à cause de la nature catastrophique de ses erreurs. J'espérais que son mentor, Octavia, avait déjà établi un programme pour développer et former le talent d'Amelia.

À peine avais-je salué Amelia d'un signe de la main, dans l'allée, que mon large sourire s'évanouissait.

Je me suis assise sur les marches de la véranda et j'ai pleuré. Il ne m'en fallait pas beaucoup, ces temps-ci, et le départ de mon amie suffisait largement à me tirer des larmes. J'avais tant de choses à pleurer.

Ma belle-sœur Crystal avait été assassinée. L'ami de mon frère, Mel, avait été exécuté. Tray, Claudine et Clancy, le vampire, avaient été tués en service. Et comme Crystal, de même que Claudine, était enceinte, deux morts de plus venaient s'ajouter à la liste.

J'aurais sans doute dû aspirer plus que tout à la paix. Mais, au lieu de virer au nouveau Gandhi, version Bon Temps, au fond de moi, je savais que je souhaitais la mort de tout un tas de gens. Je n'étais pas responsable, au premier chef, de la plupart des disparitions que j'avais entraînées dans mon sillage. Mais j'étais hantée par la certitude qu'aucune d'entre elles ne serait arrivée, si je n'avais pas été là. Dans mes moments les plus noirs – et c'en était un –, je me demandais si ma vie valait vraiment le prix qui avait été payé pour la défendre.

MARS

FIN DE LA PREMIÈRE SEMAINE

Mon cousin Claude était assis sur les marches de la véranda quand je me suis levée, par un matin vif et couvert, quelques jours après le départ d'Amelia. Claude n'était pas aussi doué que mon arrière-grand-père, Niall, pour dissimuler sa présence. Claude étant un faé, je ne pouvais pas lire dans ses pensées. Mais je pouvais sentir la présence de son esprit – si ce n'est pas une façon trop… absconse de dire ça (un nouveau Mot du Jour, dans mon calendrier). Le fond de l'air était frais, mais j'ai quand même emporté mon café dans la véranda, parce que boire ma première tasse de café devant la maison avait été un de mes petits plaisirs favoris avant que je ne… avant la Guerre du Peuple des Faé.

Je n'avais pas vu mon cousin depuis des semaines. Je ne l'avais pas vu pendant la guerre et il ne m'avait pas contactée depuis la mort de Claudine.

J'avais apporté une deuxième tasse pour Claude. Je la lui ai tendue. Il l'a acceptée sans un mot. J'avais envisagé la possibilité qu'il me la jette à la figure. Son apparition inopinée m'avait pour le moins déstabilisée. Je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre. Ses cheveux ondulaient sous la brise comme de longs rubans d'ébène. Ses yeux couleur caramel étaient bordés de rouge.

— Comment elle est morte ?

Je me suis assise sur la plus haute marche.

— Je n'étais pas là, lui ai-je répondu, en me

recroquevillant sur mes genoux. On se trouvait toutes les deux dans ce vieux bâtiment qui servait de clinique au Dr Ludwig. Je crois que Claudine essayait d'empêcher les autres faé d'emprunter le couloir qui menait à la chambre dans laquelle on s'était repliés, Bill, Eric, Tray et moi.

Je lui ai jeté un coup d'œil pour m'assurer qu'il voyait l'endroit dont je voulais parler. Il a hoché la tête.

— Je suis quasiment certaine que c'est Breandan qui l'a tuée, parce qu'il avait une de ses aiguilles à tricoter plantée dans l'épaule, quand il a déboulé dans notre chambre.

Breandan, l'ennemi juré de mon arrière-grand-père, était prince, lui aussi, dans le monde du Peuple des Faé. D'après lui, les humains et les faé n'auraient dû avoir aucun rapport entre eux. Il en avait fait son credo et le défendait avec un zèle qui confinait au fanatisme. Il aurait voulu que les faé s'abstiennent de toute incursion dans le monde des humains, en dépit des sommes colossales qu'ils y avaient investies et des inventions qui en avaient résulté… inventions qui leur permettaient de se fondre dans le monde moderne. Ce que Breandan détestait plus que tout, c'étaient les unions occasionnelles entre faé et humains – une petite faiblesse des faé. Il haïssait les enfants nés de ces liaisons. Il souhaitait que les faé soient coupés du reste de l'univers, isolés dans leur propre monde, et qu'ils ne s'associent qu'avec les leurs.

Bizarrement, c'était la politique que mon arrière-grand-père avait décidé d'adopter, après avoir battu les partisans de cet apartheid. Après toutes ces effusions de sang, Niall avait abouti à la conclusion que la paix entre créatures du Peuple, assortie à la sécurité des humains, ne pourrait se faire qu'au prix d'un retranchement complet des créatures du Peuple dans leur propre monde. En mourant, Breandan était donc parvenu à ses fins. Dans mes plus mauvaises passes, il m'arrivait de penser qu'avec la décision de Niall, la guerre était devenue parfaitement inutile.

— Elle te protégeait, a murmuré Claude, me ramenant

brusquement à la réalité.

Rien ne transparaissait dans sa voix : ni reproche, ni colère, ni interrogation.

— Oui.

Me défendre, ça faisait partie de son travail. Ordre de Niall.

J'ai avalé une grande gorgée de café. Celui de Claude était resté intact, posé sur l'accoudoir de la balancelle. Peut-être se demandait-il s'il ne devait pas me tuer. Claudine avait été la dernière de ses sœurs encore en vie.

— Tu savais, pour sa grossesse ? a-t-il finalement repris.

— Elle me l'a dit juste avant de se faire tuer.

J'ai posé ma tasse pour ramener mes genoux contre ma poitrine. J'attendais que le coup tombe. Pour commencer, je suis restée indifférente à cette idée. C'était bien ce qu'il y avait de plus terrible.

— J'ai cru comprendre que Neave et Lochlan t'avaient retenue prisonnière. C'est pour ça que tu boites ?

Ce changement de sujet m'a un peu prise au dépourvu.

— Oui. Ils m'ont gardée quelques heures. Mais Niall et Bill Compton les ont tués. Juste pour info, c'est Bill qui a tué Breandan, avec le déplantoir de ma grand-mère.

Bien que le fameux déplantoir ait été rangé dans la cabane à outils familiale depuis des décennies, je l'associais toujours à Gran.

Claude est resté assis pendant longtemps, superbe, et tout aussi indéchiffrable. Il ne m'a pas regardée une seule fois et n'a pas touché à son café. Après être parvenu à quelque conclusion intérieure, il s'est levé et il est parti, descendant mon allée en direction de Hummingbird Road. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où il avait garé sa voiture. Pour ce que j'en savais, il aurait pu tout aussi bien être venu à pied de Monroe, ou en tapis volant. Alors, je suis rentrée. À peine le seuil franchi, je suis tombée à genoux et j'ai pleuré. Mes mains tremblaient. Mes poignets me faisaient mal.

Pendant tout le temps de cette discussion, j'avais

attendu qu'il frappe.

Et je m'étais rendu compte que je tenais encore à la vie.

MARS

DEUXIÈME SEMAINE

— Allez ! Jusqu'en haut, le bras, Sookie ! m'a encouragée JB, son beau visage crispé de concentration.

Un petit haltère de deux kilos et demi dans la main, j'ai lentement levé le bras gauche. Bon sang ! Ça faisait tellement mal. Et, avec le droit, même combat.

— OK. Les jambes, maintenant.

Ça tombait bien : mes bras commençaient à trembler.

JB n'avait rien d'un kiné diplômé, mais il était coach sportif. Il avait l'habitude d'aider les gens à se remettre d'un tas de blessures en tout genre. Certes, il n'avait probablement jamais été confronté à un assortiment comme le mien, car on m'avait mordue, tailladée et torturée. Mais je n'avais pas eu besoin d'entrer dans les détails avec JB, et il n'allait pas s'apercevoir que mes blessures ne ressemblaient en rien à celles que l'on subit lors d'un accident de voiture. Je ne voulais pas voir tout Bon Temps se perdre en conjectures à propos de ce qui avait bien pu m'arriver. Alors je consultais de temps à autre le Dr Amy Ludwig – qui ressemblait furieusement à un hobbit – et j'avais requis l'assistance de JB du Rone, qui était un excellent coach – mais qui n'avait vraiment pas inventé la poudre.

Assise sur un des bancs de musculation, la femme de JB, mon amie Tara, lisait *Attendre un bébé*. Tara, enceinte de presque cinq mois, était fermement décidée à être la meilleure mère qui soit. Puisque JB était partant mais pas

très brillant, c'était elle qui assumait le rôle du Parent Très Responsable. Elle avait gagné son argent de poche, pendant toutes ses années de lycée, en jouant les baby-sitters et avait donc un minimum d'expérience en la matière. Elle fronçait les sourcils en tournant les pages : une expression qui m'était familière depuis nos années d'école.

— Tu as choisi ton médecin ? ai-je demandé après avoir terminé mes mouvements de jambe.

Mes quadriceps demandaient grâce, surtout le muscle abîmé de ma jambe gauche. Nous étions dans le club de gym où JB travaillait, après la fermeture parce que je n'avais pas la carte de membre. Le patron de JB avait accepté cette petite entorse au règlement, toute provisoire, pour faire plaisir à son employé. JB était une véritable publicité ambulante pour le club : depuis qu'il avait commencé à y travailler, le pourcentage de clientèle féminine s'était notablement accru.

— Je crois, m'a répondu Tara. Il y avait quatre candidats dans le secteur et on les a tous vus. J'ai eu mon premier rendez-vous avec le Dr Dinwiddie, ici, à Clarice. Je sais que c'est un petit hôpital, mais je ne fais pas partie des patientes à risque et c'est tout près.

Clarice ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de Bon Temps, où nous habitions tous les trois. En partant de chez moi, on pouvait être au club en moins de vingt minutes.

— J'en ai entendu beaucoup de bien.

La douleur dans mes quadriceps commençait à me donner des vertiges. De grosses gouttes sont apparues sur mon front tout collant de sueur. Je m'étais toujours considérée comme une fille plutôt en forme, physiquement, et, la plupart du temps, j'avais été heureuse. Maintenant, il y avait des jours où j'arrivais à peine à me sortir du lit pour aller travailler.

— Hé Sook ! Regarde le poids écrit là.

JB me souriait de toutes ses dents. Pour la première fois, j'ai remarqué que j'avais exécuté dix extensions avec

cinq kilos de plus que d'habitude.

Je lui ai rendu son sourire. Ça n'a pas duré, mais je savais que j'avais fait quelque chose de bien.

— Peut-être que tu joueras les baby-sitters pour nous, un de ces quatre, m'a dit Tara. On apprendra au bébé à t'appeler tatie Sookie.

J'allais devenir une tante d'adoption. J'allais devoir m'occuper d'un bébé. Ils me faisaient confiance. Je me suis prise à penser à l'avenir.

MARS

LA MÊME SEMAINE

J'ai passé la nuit d'après avec Eric. Comme au moins trois ou quatre fois par semaine, je me suis réveillée haletante, folle de terreur, complètement désorientée. Je me suis agrippée à lui comme si la tempête risquait de m'emporter. Eric : mon ancre. Je pleurais déjà lorsque je me suis éveillée. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait, mais, cette fois, il a pleuré avec moi, des larmes de sang qui contrastaient de manière saisissante avec la blancheur de ses joues blêmes.

— Je t'en prie, non, l'ai-je supplié.

Je m'étais donné tant de mal pour me comporter comme avant, quand j'étais avec lui. Il n'était pas dupe, évidemment. Ce soir, je le sentais animé d'une puissante résolution : Eric avait quelque chose à me dire et il était bien décidé à me parler, que je le veuille ou non.

— J'ai senti ta peur et ta douleur, cette nuit-là, a-t-il murmuré d'une voix nouée. Mais je ne pouvais pas venir à toi.

Il s'apprêtait enfin à me donner la réponse à une question que je me posais depuis des jours.

— Pourquoi ?

J'avais désespérément essayé de prendre un ton neutre. Ça paraît probablement incroyable, mais j'étais en si mauvais état que je n'avais pas osé le lui demander.

— Victor ne voulait pas me laisser partir. Victor Madden était le supérieur d'Eric. Il avait été nommé à ce

poste par Felipe de Castro, roi du Nevada, pour administrer le royaume de Louisiane nouvellement conquis.

Ma première réaction à cette explication ? J'ai d'abord été profondément déçue. J'avais déjà entendu ça. « Un vampire plus puissant que moi m'y a obligé. » : l'excuse que m'avait servie Bill pour retourner auprès de celle qui l'avait vampirisé, Lorena.

— Ben voyons.

Je me suis couchée sur le côté pour lui tourner le dos. Je me sentais peu à peu transie par la tristesse de la désillusion. Dès que j'en aurais la force, je m'habillerais pour rentrer directement à Bon Temps. La tension, la frustration et la rage d'Eric me minaient.

— Les hommes de Victor m'ont ligoté avec des chaînes d'argent, a précisé Eric derrière moi. J'ai été brûlé de partout.

— Littéralement ?

J'ai essayé de ne pas paraître aussi sceptique que je l'étais.

— Oui, littéralement. Je savais qu'il t'était arrivé quelque chose. Victor était au *Fangtasia,* cette nuit-là, comme par hasard. Quand Bill m'a appelé pour m'avertir que tu avais été enlevée, j'ai réussi à prévenir Niall avant que trois des hommes de Victor ne m'enchaînent au mur. Quand j'ai… protesté, Victor a dit qu'il ne pouvait pas « permettre » que je prenne parti dans la Guerre du Peuple des Faé. Il a dit que, quoi qu'il puisse t'arriver, je ne pouvais pas m'impliquer.

Trop étouffé de colère pour pouvoir parler, Eric est resté silencieux pendant un long moment. Sa fureur déferlait en moi comme un torrent de glace et de feu. Il a repris son récit d'une voix étranglée.

— Ils se sont également saisis de Pam pour l'isoler, sans cependant l'enchaîner.

Pam était le bras droit d'Eric.

— Comme Bill était à Bon Temps, il lui a suffi d'ignorer les messages de Victor sur son répondeur, a-t-il

poursuivi. Niall a retrouvé Bill devant chez toi pour partir à ta recherche. Bill avait entendu parler de Lochlan et de Neave, comme nous tous. Nous savions que le temps t'était compté.

Je lui tournais toujours le dos, mais je ne prêtais pas seulement attention au ton de sa voix : je percevais son chagrin aussi, sa colère, sa détresse.

— Comment tu t'es échappé ? ai-je demandé dans le noir.

— J'ai rappelé à Victor que Felipe t'avait promis sa protection, qu'il te l'avait garantie personnellement. Victor a feint de ne pas me croire.

J'ai senti le lit bouger quand, de rage, Eric s'est jeté sur l'oreiller.

— Certains des vampires présents se sont cependant montrés assez courageux et assez loyaux pour se souvenir que c'était à Felipe qu'ils avaient prêté serment d'allégeance et non à Victor, a-t-il enchaîné. Bien qu'ils n'aient pas eu le front de défier Victor, derrière son dos, ils ont laissé Pam appeler notre nouveau roi. Quand elle a eu Felipe en ligne, Pam lui a expliqué que toi et moi étions désormais mariés. Et puis elle a demandé à Victor de prendre le téléphone et de parler directement à Felipe. Victor n'a pas osé refuser. Felipe a alors ordonné à Victor de me laisser partir.

Quelques semaines auparavant, Felipe de Castro était devenu roi du Nevada, de Louisiane et même de l'Arkansas. C'était un très vieux vampire, très puissant et très retors. Et il me devait une fière chandelle.

— Est-ce que Felipe a puni Victor ? L'espoir fait vivre.

— « Là est l'embarras », comme dirait Hamlet, m'a répondu mon vampire qui, à un moment donné, au fil de sa longue existence, avait lu Shakespeare. Victor a prétexté qu'il avait eu un trou de mémoire et qu'il avait complètement oublié notre mariage.

Même si je m'efforçais souvent de l'oublier moi-même, ça m'a mise en colère. Victor était assis juste devant le bureau d'Eric quand je lui avais remis le poignard sacré –

sans soupçonner le moins du monde que cet acte constituait un engagement matrimonial chez les vampires. Or, si moi, je l'ignorais, Victor, lui, le savait pertinemment.

— Victor a dit à notre souverain que je mentais pour tenter d'arracher ma maîtresse humaine aux griffes des faé, a repris Eric. Il a dit qu'on ne pouvait pas sacrifier des vampires pour sauver une humaine. Il a dit à Felipe qu'il ne nous avait pas crus, Pam et moi, quand nous lui avions affirmé que lui, Felipe, t'avait accordé sa protection quand tu l'avais sauvé de Sigebert.

Je me suis retournée pour le regarder. Le faible clair de lune qui pénétrait par la fenêtre dessinait son portrait d'ombres noires et d'argent. Pour le peu que j'avais eu affaire à Felipe, le puissant vampire qui s'était hissé cette éminente position n'avait vraiment rien d'un crétin.

— Incroyable ! Pourquoi Felipe n'a pas tué Victor ?

— J'y ai beaucoup réfléchi, évidemment. À mon avis, Felipe est obligé de prétendre qu'il croit Victor. Felipe se rend parfaitement compte qu'en plaçant Victor à la tête de la Louisiane, il a flatté les ambitions de Victor et les a même encouragées jusqu'à l'indécence.

Tout en méditant ce qu'il venait de me dire, je me suis aperçue que je pouvais voir Eric en gardant un regard objectif. Mon naturel confiant m'avait joué des tours, par le passé. Je m'étais brûlé les ailes. Je n'avais donc nullement l'intention de m'approcher trop près de la flamme, dorénavant. Pas sans y réfléchir à deux fois, en tout cas. C'était une chose de prendre plaisir à rire avec Eric ou d'attendre avec impatience ces merveilleux moments de fusion dans le noir. C'en était une tout autre de lui faire confiance quand il s'agissait de sentiments et d'émotions beaucoup plus fragiles. Je n'étais pas très portée sur la confiance, en ce moment.

— Tu avais l'air perturbé quand tu es arrivé à l'hôpital, ai-je insinué, lui tendant indirectement la perche.

Quand je m'étais réveillée dans cette usine désaffectée dont le Dr Ludwig avait fait son hôpital de campagne, mes blessures me faisaient tant souffrir que j'en étais arrivée au

point de préférer mourir. Sur le moment, ça m'avait paru moins pénible que de vivre. Bill, qui m'avait sauvée, avait été empoisonné par la morsure de Neave – dont les dents étaient recouvertes d'argent. Sa survie n'avait tenu qu'à un fil. Bien que mortellement blessé, Tray Dawson, l'amoureux loup-garou d'Amelia, avait tenu bon, assez du moins pour mourir de la main de Breandan lui-même, quand les troupes de ce dernier avaient pris la clinique d'assaut.

— Pendant que tu étais avec Neave et Lochlan, j'ai souffert avec toi, m'a-t-il répondu, en me regardant droit dans les yeux. J'ai eu mal avec toi. J'ai saigné avec toi. Et pas seulement à cause du lien de sang qui nous unit, mais à cause de l'amour que j'ai pour toi.

J'ai haussé un sourcil sceptique. J'avais beau sentir qu'il pensait ce qu'il disait, je n'ai pas pu m'en empêcher. J'étais prête à croire qu'Eric serait venu à mon secours beaucoup plus vite, s'il l'avait pu. J'étais prête à croire qu'il avait perçu l'écho de toutes ces atrocités perpétrées pendant mon intermède avec mes tortionnaires faé.

Mais toute cette douleur, toute cette terreur, tout ce sang avaient été les miens. Il les avait peut-être ressentis, mais à distance.

— Je te crois quand tu dis que tu serais venu si tu avais pu, lui ai-je dit d'un ton que je savais beaucoup trop calme. Je le crois vraiment. Je sais que tu les aurais tués.

En appui sur un coude, Eric s'est penché pour m'attirer à lui et poser ma tête contre son cœur.

Je ne pouvais pas nier que je me sentais mieux, depuis qu'il s'était enfin décidé à m'en parler. Pourtant, et quoique je sache maintenant pourquoi il n'était pas venu quand je l'avais appelé à cor et à cri, je ne me sentais pas aussi bien que je l'avais espéré. Je parvenais même à comprendre pourquoi il avait mis si longtemps avant d'aborder le sujet. L'impuissance n'était pas un état qui lui était familier. Eric appartenait au monde des créatures surnaturelles ; il était doué d'une force incroyable et il faisait un redoutable combattant. Mais ce n'était pas un

super-héros et il n'était pas de taille à vaincre plusieurs de ses semblables à la fois. Et il m'avait donné beaucoup de sang à la clinique, alors même qu'il en avait besoin pour se remettre des blessures causées par les chaînes d'argent, ai-je subitement réalisé.

Quelque chose en moi a fini par se détendre face à la logique de son récit. Je ne le croyais plus seulement avec ma tête : je le croyais avec mon cœur.

Une larme de sang est tombée sur mon épaule nue pour rouler sur mon bras. Je l'ai attrapée du bout de l'index et j'ai porté mon doigt à ses lèvres, lui rendant ainsi sa souffrance. J'en avais déjà suffisamment.

— Eh bien, il va falloir qu'on tue Victor, je crois.

Son regard s'est planté dans le mien.

J'avais enfin réussi à surprendre Eric.

MARS

TROISIÈME SEMAINE

— Donc, disait Jason, comme tu vois, Michèle et moi, on est toujours ensemble.

Il se tenait debout, de dos. Il retournait les steaks sur le barbecue. Quant à moi, assise sur une chaise pliante, je contemplais l'étang et son ponton. C'était une belle soirée, douce et fraîche. Être assise là, à le regarder s'activer, suffisait à mon bonheur : j'étais tout simplement contente d'être avec mon frère. Michèle était à l'intérieur en train de faire une salade. Je l'entendais chanter une chanson country – du Travis Tritt.

— Tu m'en vois ravie, lui ai-je répondu – et j'étais sincère.

Ça faisait des mois que je ne m'étais pas retrouvée seule avec mon frère. Jason avait eu une mauvaise passe, lui aussi : sa femme, dont il était séparé, et l'enfant qu'elle portait avaient connu une mort atroce, et il avait découvert que son meilleur ami était fou d'amour pour lui, au sens propre. Mais en le voyant là, griller son steak, en entendant sa petite amie fredonner dans la maison, j'ai compris que Jason était un véritable battant. Voilà mon frère qui recommençait à sortir avec une fille et qui se régalait d'avance à la perspective de manger son steak, le gratin de pommes de terre que j'avais apporté et la salade que Michèle était en train de faire. Je ne pouvais qu'admirer cette détermination qu'il mettait à trouver du plaisir dans son existence. Par bien des côtés, Jason n'était

peut-être pas un très bon exemple, mais je pouvais difficilement lui jeter la pierre.

— Michèle est une fille bien, ai-je commenté à haute voix.

Et c'était vrai – quoique peut-être pas dans le sens où notre grand-mère l'aurait entendu. Michèle Schubert était la franchise même, et à tous les niveaux. Il était impossible de lui faire honte parce qu'elle n'aurait rien fait qu'elle n'ait pu avouer. Puisqu'elle fonctionnait toujours sur ce même principe, si Michèle avait quelque chose à vous reprocher, vous étiez forcément au courant. Elle était secrétaire à l'atelier de réparation de la concession Ford. C'était elle qui prenait les rendez-vous et établissait le programme des mécanos. Elle travaillait toujours pour son ex-beau-père – ce qui donnait une petite idée de son efficacité. (Pour preuve, on avait même entendu ce dernier dire, certains jours, que pour un peu, il l'aimerait plus que son propre fils.)

J'en étais à ce stade de mes réflexions quand Michèle est justement sortie sur la terrasse. Elle était en tenue de travail – jean et polo barré du logo Ford – et elle avait entortillé sa masse de cheveux sombres en chignon sur le haut de sa tête. Michèle aimait le maquillage appuyé, les gros sacs et les hauts talons. Elle était pourtant pieds nus, aujourd'hui.

— Hé, Sookie ! Tu aimes la sauce ranch ? Sinon on a de la moutarde au miel.

— Non, non, la ranch, ce sera parfait. Besoin d'aide ?

— Non, c'est bon.

Son portable s'est mis à sonner.

— Et merde ! C'est encore papy Schubert. Cet homme ne trouverait pas son propre cul !

Elle est rentrée dans la maison, le téléphone collé à l'oreille.

— Ça m'inquiète quand même un peu de la mettre en danger, a repris Jason, de cette voix mal assurée qu'il prenait toujours quand il avait des questions à me poser sur tout ce qui touchait au surnaturel. Ce faé, là… Dermot,

je veux dire – mon sosie –, tu sais s'il est encore dans le secteur ?

Il s'était retourné pour me parler, prenant appui sur la balustrade de la terrasse, qu'il avait ajoutée à la maison familiale. Mes parents l'avaient construite quand ma mère attendait Jason, justement. Papa et maman n'avaient pas pu en profiter plus d'une dizaine d'années. Ils avaient disparu quand j'avais sept ans. Lorsque Jason avait été en âge de vivre tout seul (d'après lui), il avait quitté la maison de Gran pour emménager ici. Elle en avait vu, des soirées déchaînées, cette maison, pendant les deux ou trois premières années ! Et puis mon frère s'était un peu calmé. À le voir, ce soir, il m'apparaissait clairement que les récentes épreuves qu'il avait traversées l'avaient fait mûrir encore un peu plus.

J'ai bu une gorgée de ma bouteille avant de lui répondre. Je ne buvais pas beaucoup – je voyais trop d'excès au travail –, mais comment refuser une petite bière bien fraîche un soir pareil ?

— Moi aussi j'aimerais bien savoir où il est. Dermot était le frère jumeau de notre grand-père Fintan – lui-même à moitié faé.

— Niall s'est barricadé dans le monde du Peuple avec tous les faé qui ont bien voulu le suivre, lui ai-je expliqué. Et je croise les doigts pour que Dermot en fasse partie. Claude est resté ici. Je l'ai vu, il y a une quinzaine de jours.

Niall était notre arrière-grand-père. Claude était son petit-fils, descendant de l'union de Niall avec une autre faé pure souche.

— Claude le strip-teaser.

— Le propriétaire d'un club de strip-tease, qui participe au spectacle pour les ladies'nights, l'ai-je repris. Notre cousin pose aussi pour des couvertures de romans d'amour.

— Je parie que les filles tombent comme des mouches sur son passage. Michèle a un bouquin où il est en couverture, déguisé en génie des mille et une nuits. Il doit adorer ça.

Mon frère semblait clairement jaloux.

— Ça, je veux bien le croire ! Mais, tu sais, il est vraiment puant comme mec, lui ai-je assuré en riant – ce qui m'a surprise.

— Tu le vois souvent ?

— Non, depuis que j'ai été blessée, juste cette fois. Mais, en prenant le courrier, hier, j'ai trouvé trois invitations pour la Ladies'Night au *Hooligans*.

— T'as l'intention de le prendre au mot ?

— Pas tout de suite. Peut-être quand je serai plus… d'humeur.

— Tu crois qu'Eric le prendrait mal, s'il savait que tu vas voir un autre type à poil ?

Par cette référence anodine à ma relation avec un vampire, Jason s'efforçait de me montrer combien il avait changé. Un bon point pour lui.

— Je ne sais pas. Mais je n'irais pas voir d'autres mecs se déshabiller sans en informer Eric avant. Histoire qu'il ait son mot à dire. Est-ce que tu préviendrais Michèle, si tu allais dans une boîte de strip-tease ?

Ça l'a fait rire.

— Eh bien, j'en parlerais, juste pour voir sa réaction. Il a mis les steaks dans un plat et désigné les portes coulissantes d'un geste de la main.

— C'est prêt, a-t-il annoncé.

J'ai fait glisser la baie vitrée. J'avais mis le couvert un peu plus tôt. Il ne me restait plus qu'à servir le thé glacé. Michèle avait déjà posé le saladier et le gratin sur la table et elle est allée chercher une bouteille de sauce barbecue dans le cellier, de la A-1 : la préférée de Jason. Mon frère a servi les steaks avec la longue fourchette du barbecue. Moins de deux minutes plus tard, nous étions tous en train de nous régaler. C'était plutôt agréable, ce petit dîner familial, tous les trois.

— Calvin est venu à la concession, aujourd'hui, a lancé Michèle. Il voudrait qu'on lui reprenne son vieux pick-up.

Calvin Norris était un type bien, avec une bonne situation. Il avait la quarantaine et portait de lourdes

responsabilités sur ses larges épaules. C'était le chef de mon frère : le mâle dominant de la communauté locale des panthères-garous, regroupées dans le petit territoire de Hotshot.

— Il sort toujours avec Tanya ? lui ai-je demandé.

Tanya Grissom travaillait à Norcross comme Calvin, mais, de temps en temps, elle faisait des remplacements au *Merlotte,* si l'une des serveuses ne pouvait pas venir.

— Oui, elle vit avec lui, m'a répondu Jason. Ils se disputent pas mal, mais elle a l'air de vouloir s'accrocher.

En tant que chef des panthères-garous, Calvin Norris faisait de son mieux pour ne pas s'impliquer dans les affaires de vampires. Il ne chômait pas, depuis que les Hybrides s'étaient révélés au monde. Dès le lendemain, il avait officiellement déclaré qu'il était un hybride, dans la salle de repos, à la scierie. Depuis que la nouvelle s'était répandue, il n'en avait acquis que plus de respect auprès de ses concitoyens. Il avait bonne réputation, dans la région de Bon Temps, même si la population de Hotshot, étrange et indépendante, n'inspirait pas totalement confiance.

— Comment ça se fait, que tu ne te sois pas révélé en même temps que Calvin ? lui ai-je demandé.

Je n'avais jamais entendu cette idée dans son esprit.

Mon frère a eu l'air assailli de doutes – une expression peu courante, chez lui.

— Je crois juste que je ne suis pas prêt. Je n'aimerais pas qu'on me pose tout un tas de questions. C'est plutôt personnel, la transformation. Michèle est au courant et c'est tout ce qui compte.

Michèle lui a souri.

— Je suis vraiment fière de Jason, a-t-elle affirmé – tout était dit. Il s'est endurci, quand il s'est changé en panthère. Il n'y pouvait rien. Il prend ça du bon côté. Il ne se plaint pas. Il le dira quand il le sentira.

Ces deux-là n'arrêtaient pas de me surprendre !

— Je n'en ai jamais parlé à personne, lui ai-je assuré.

— Je n'ai jamais pensé que tu le ferais. Calvin dit

qu'Eric est un genre de chef, chez les vampires, a embrayé mon frère, changeant brusquement de sujet.

Je ne m'étends pas sur la cuisine interne des vampires avec ceux qui n'ont pas de crocs. Ce n'est pas une bonne idée. Mais Michèle et lui m'avaient dévoilé un peu de leur intimité et je voulais leur renvoyer l'ascenseur.

— Eric détient un certain pouvoir, oui. Mais il a un nouveau boss et la situation est un peu… délicate.

— Tu veux qu'on en parle ?

Jason n'était manifestement pas très sûr de vouloir entendre ce que je pourrais bien avoir à leur raconter, mais il faisait ce qu'il pouvait pour jouer au mieux son rôle de grand frère.

— Pas vraiment, ai-je reconnu, à son grand soulagement.

Même Michèle était ravie de pouvoir retourner bien gentiment à son steak.

— Mais, en dehors des relations avec les autres vampires, on ne s'en sort pas trop mal, Eric et moi. Il y a toujours des concessions à faire dans une relation, non ?

Bien que Jason ait eu des tas de relations par le passé, il n'avait compris cette dimension que très récemment.

— Je reparle à Hoyt, m'a alors annoncé mon frère. J'ai compris tout de suite. Hoyt, qui avait été comme l'ombre de mon frère pendant des années, avait disparu de son écran radar depuis quelque temps. Sa fiancée, Holly, qui travaillait au *Merlotte* avec moi, ne portait pas vraiment Jason dans son cœur. J'étais étonnée que mon frère ait retrouvé son grand copain et, plus encore, que Holly ait accepté cette réconciliation.

— J'ai beaucoup changé, Sookie, m'a affirmé mon frère, comme si, pour une fois, c'était lui qui avait lu dans mes pensées. Je veux être un vrai pote pour Hoyt. Je veux être un bon petit ami pour Michèle…

Il a regardé Michèle avec gravité, en posant sa main sur la sienne.

— … et je veux être un meilleur frère. On n'a plus personne, toi et moi – en dehors des faé de la famille et je

préférerais faire l'impasse dessus.

Il a baissé les yeux sur son assiette, mal à l'aise.

— Je n'arrive pas à croire que Gran ait trompé Grand-père, a-t-il grommelé.

— Il m'est venu une idée à propos de ça… Moi aussi, j'avais eu du mal à y croire.

— Gran voulait désespérément avoir des enfants et ça n'avait aucune chance d'arriver avec Grand-père. Je me disais que Fintan l'avait peut-être ensorcelée. Les faé peuvent te brouiller l'esprit, comme les vampires. Et tu connais bien leur beauté.

— Claudine était vraiment belle, en tout cas. Et j'imagine que pour une femme, Claude ne doit pas être moche non plus.

— Et encore ! Comme elle voulait se faire passer pour une humaine, Claudine mettait un bémol.

Avec son mètre quatre-vingts, Claudine, la sœur triplée de Claude, avait été d'une beauté éblouissante.

— Grand-père n'était pas franchement gâté de ce côté-là, c'est sûr, a concédé Jason.

— Ça, c'est vrai.

Nous nous sommes regardés, nous inclinant tacitement devant la puissance de l'attirance physique.

— Mais Gran !

Nous nous étions exclamés en cœur et avons éclaté de rire en même temps. Michèle a tout fait pour garder un visage impassible, mais elle a fini par céder aussi. Il était déjà suffisamment difficile d'imaginer que nos parents puissent faire l'amour, alors nos grands-parents ! Totalement cen-su-ré.

— Au fait, en parlant de Gran, ça fait un moment que je voulais te demander si je pouvais prendre la table qu'elle avait montée au grenier, m'a lancé Jason, après avoir repris un peu son sérieux. Le guéridon qui était toujours à côté du fauteuil, dans le salon.

— Bien sûr. Passe à la maison le prendre quand tu veux. Il est probablement exactement là où tu l'as mis, le jour où elle t'a demandé de le monter au grenier.

Je suis partie peu après avec mon fond de gratin, un reste de viande et le moral au beau fixe.

Je n'avais certes pas fait grand cas de ce dîner chez mon frère avec sa petite amie, mais quand je suis rentrée chez moi, cette nuit-là, j'ai dormi d'une seule traite jusqu'au matin.

Ça ne m'était pas arrivé depuis des semaines.

MARS

QUATRIÈME SEMAINE

— Eh ben voilà !

J'ai été obligée de tendre l'oreille pour écouter ce que Sam me disait. Quelqu'un avait mis *Bad Things* de Jace Everett sur le juke-box et tout le bar chantait en chœur.

— … Tu as souri trois fois, aujourd'hui.

— Parce que tu fais le compte de mes expressions, maintenant ?

J'ai posé mon plateau et lui ai lancé un regard éloquent. Sam, mon patron, et aussi mon ami, est un vrai métamorphe : il peut se transformer en n'importe quel animal à sang chaud, je crois bien. Je ne lui ai jamais demandé pour les lézards, les serpents et les insectes.

— Ah ! Ça fait plaisir de revoir ce sourire-là ! s'est-il exclamé, en rangeant les bouteilles sur l'une des étagères pour se donner une contenance. Ça me manquait.

— Ça fait du bien de retrouver le sourire, lui ai-je répondu. J'aime assez, ta coupe, au fait.

Sam s'est passé la main dans les cheveux d'un geste un peu gauche. Ils étaient désormais très courts et lui faisaient comme une casquette d'or rouge sur la tête.

— L'été arrive. Je me suis dit que ce serait agréable.

— Probablement.

— Tu as déjà commencé à te faire bronzer ? Mon bronzage était célèbre.

— Ah ! Euh, oui.

À vrai dire, j'avais même commencé très tôt, cette année. Le jour où j'avais mis mon maillot pour la première fois, le ciel m'était tombé sur la tête. J'avais tué un faé. Mais c'était du passé, tout ça. Du passé. Je m'étais fait bronzer la veille et il ne m'était rien arrivé. Mais je dois

bien avouer que je n'avais pas sorti la radio dans le jardin, pour être bien sûre de ne pas me laisser surprendre, au cas où quelque chose se serait approché de moi en catimini. Précaution inutile. J'avais même passé une heure parfaitement tranquille, allongée au soleil, à regarder un papillon voltiger devant mon nez, de temps à autre. Un des rosiers de mon arrière-arrière-grand-mère était en fleurs et son parfum avait guéri quelque chose en moi.

— Ça me fait tellement de bien, le soleil, lui ai-je dit.

Je me suis alors brusquement souvenue de ce que mon arrière-grand-père m'avait raconté : que je descendais des faé du ciel et non des eaux. Je n'avais aucune certitude à ce sujet, mais je me suis demandé si cette vénération que j'avais pour le soleil n'avait pas des origines génétiques.

— Chaud devant ! a annoncé Antoine.

Je me suis dépêchée d'aller récupérer mes commandes. Antoine avait fini par prendre ses marques au *Merlotte* et nous espérions tous qu'il n'allait pas lâcher son travail de cuistot. Ce soir-là, il se démenait derrière les fourneaux de la petite cuisine comme s'il avait huit bras. Au *Merlotte,* la carte était des plus basiques : hamburgers, beignets de poulet, une salade avec morceaux de beignets de poulet, chili-frites, beignets de légumes… et, en moins d'une semaine, Antoine la maîtrisait déjà. La cinquantaine entamée, Antoine avait quitté La Nouvelle-Orléans après avoir été évacué du Superdome durant Katrina. Ce que je respectais, chez Antoine, c'étaient cette façon positive qu'il avait de voir les choses et cet acharnement qu'il mettait à tout recommencer après avoir tout perdu, surtout à plus de cinquante ans. Il se montrait également très gentil avec D'Eriq, qui jouait les aide-cuistots et débarrassait les tables. D'Eriq était adorable, mais un peu lent…

Holly était de service, ce soir-là, et, quand elle ne courait pas dans tous les sens avec son plateau, elle venait se mettre à côté de Hoyt Fortenberry, son fiancé, lequel était juché sur un tabouret au comptoir. La mère de Hoyt n'avait été que trop contente de garder le petit garçon de Holly, les soirs où Hoyt voulait passer un peu de temps

avec elle. En regardant Holly aujourd'hui, il était difficile de reconnaître la gothique renfrognée adepte de la Wicca qu'elle avait été pendant longtemps. Elle avait désormais les cheveux pratiquement aux épaules – et ils étaient châtain et non plus noir corbeau –, un maquillage discret et toujours le sourire aux lèvres. Hoyt – qui était redevenu le meilleur ami de mon frère maintenant qu'ils s'étaient réconciliés – semblait un autre homme depuis qu'il avait Holly derrière lui : plus fort, plus sûr de lui.

J'ai jeté un coup d'œil à Sam qui venait juste de répondre à un appel sur son portable. Sam passait beaucoup de temps au téléphone ces derniers temps. Je le soupçonnais d'avoir quelqu'un dans sa vie, lui aussi. J'aurais pu le confirmer en faisant un petit tour dans sa tête, même s'il était plus difficile de lire dans les pensées des hybrides que dans celles des humains. Mais je m'efforçais toujours de ne pas aller regarder de ce côté-là. Ça ne se fait pas d'aller fourrer son nez dans les pensées des gens qu'on aime. Sam souriait tout en parlant et ça faisait plaisir de le voir aussi insouciant – même momentanément.

— Tu vois souvent Bill le vampire ? me lançait Sam, une heure plus tard, alors que je faisais la fermeture avec lui.

— Non, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. J'en viens à me demander s'il ne m'évite pas. Je suis passée chez lui deux ou trois fois. Je lui ai laissé un pack de TrueBlood et un petit mot de remerciement pour tout ce qu'il a fait pour moi, quand il est venu à mon secours. Mais il ne m'a jamais appelée et il n'est pas venu à la maison.

— Il est venu au bar, avant-hier, quand tu n'étais pas de service. Je crois que tu devrais lui rendre une petite visite. Je n'en dirai pas plus…

MARS

FIN DE LA QUATRIÈME SEMAINE

Par une belle nuit de printemps, plus tard dans la semaine, je fouillais mon placard à la recherche de ma plus grosse lampe de poche. La suggestion de Sam au sujet de cette visite que je ferais bien de rendre à Bill n'avait cessé de me trotter dans la tête. Alors, en sortant du travail, j'avais décidé de traverser le cimetière pour aller faire un petit tour à Compton House.

Sweet Home Cemetery est le plus vieux cimetière du comté. Il n'y reste plus beaucoup de place, alors ils ont ouvert un de ces parcs avec leurs pierres tombales toutes plates, au sud du bourg. Il me sort par les yeux. Même si le terrain est irrégulier, si les arbres sont centenaires et si les grilles autour des concessions ne tiennent plus debout, sans parler des stèles les plus anciennes, j'adore Sweet Home Cemetery. Nous venions y jouer, Jason et moi, quand nous étions gamins, dès que Gran avait le dos tourné.

Je pouvais faire le trajet, entre les sépultures et les arbres, jusqu'à la maison de Bill, les yeux fermés – souvenir du temps où Bill était encore mon tout premier petit ami. Les grenouilles et les insectes répétaient déjà leurs sérénades estivales. Le niveau sonore monterait avec la température. D'Eriq m'avait demandé si je n'avais pas peur d'habiter à côté d'un cimetière. J'ai souri toute seule dans le noir. Je n'avais pas peur des morts enterrés. Les morts qui marchaient et qui parlaient étaient bien plus dangereux. J'avais cueilli une rose pour la tombe de ma grand-mère. J'étais sûre qu'elle savait que j'étais là et que

je pensais à elle.

Il y avait de la lumière à Compton House, la demeure ancestrale des Compton. Elle avait été bâtie à peu près à la même époque que la maison de ma grand-mère. J'ai sonné. À moins qu'il ne soit parti rôder dans les bois, j'étais sûre que Bill était là parce que je voyais sa voiture. J'ai pourtant dû patienter un peu avant que la porte ne s'ouvre en grinçant.

Bill a allumé la lumière du perron et j'ai retenu une exclamation. Il avait une mine épouvantable.

Bill avait été empoisonné par la morsure des dents d'argent de Neave, pendant la Guerre du Peuple des Faé. Il avait reçu d'énormes quantités de sang de ses congénères – et d'autres depuis. J'ai pourtant remarqué, non sans un certain malaise, qu'il avait toujours ce vilain teint de cendres. Sa démarche était mal assurée et il avait la tête légèrement courbée, comme un vieil homme.

— Entre, Sookie, m'a-t-il dit.

Même sa voix ne semblait plus aussi forte qu'avant.

Bien qu'il m'ait réservé un accueil poli, je ne savais pas vraiment comment Bill prenait ma visite. Je ne peux pas lire dans les pensées des vampires – une des raisons pour lesquelles j'avais été tellement attirée par Bill, au début. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point le silence est enivrant, après des années de partage incessant et forcé.

— Bill, ai-je soufflé, en essayant de ne pas trahir la violence du choc que j'éprouvais à le voir dans cet état. Est-ce que tu vas mieux ? Ce poison… est-ce qu'il est toujours dans ton organisme ?

J'aurais juré qu'il avait soupiré (pas facile pour un vampire qui ne respire pas). Il m'a invité d'un geste à le précéder dans le salon. Aucune des lampes n'était allumée. Bill avait préféré la douceur des bougies. J'en ai compté huit. Je me suis demandé ce qu'il faisait, assis là, tout seul, dans la clarté vacillante des chandelles. Écoutait-il un CD ? Bill adorait la musique, surtout Bach. De plus en plus inquiète, je me suis assise sur le canapé, tandis que Bill prenait place dans son fauteuil favori, de l'autre côté de la

table basse. Il était toujours aussi beau, mais son visage avait quelque chose d'inerte. Il souffrait. Je comprenais maintenant pourquoi Sam m'avait incitée à venir.

— Tu vas bien ? m'a-t-il demandé.

— Je vais beaucoup mieux, lui ai-je prudemment répondu.

Il avait vu tout ce qu'on m'avait fait subir.

— Les cicatrices ? Les… mutilations ?

— Les cicatrices sont toujours là, mais elles sont bien moins visibles que je ne le craignais. Les… trous se sont refermés. J'ai quand même un genre de fossette dans la cuisse, lui ai-je expliqué, en me tapotant le genou gauche, mais j'avais de la marge.

J'ai essayé de sourire mais pour être honnête, j'étais trop anxieuse pour y arriver.

— Et toi, tu vas mieux ? ai-je répété, d'un ton hésitant.

— Ce n'est pas pire, en tout cas.

Il a haussé les épaules – un mouvement à peine perceptible.

— Mais cette apathie ?

— On dirait que je n'ai plus goût à rien, m'a-t-il confié, après un long silence. Mon ordinateur ne m'intéresse plus. Je n'ai plus envie d'actualiser ma base de données. Eric m'envoie Felicia pour prendre les commandes, faire les paquets et les envoyer. Elle me donne un peu de son sang pendant qu'elle est là.

Felicia s'occupait du bar, au *Fangtasia*. Ça ne faisait pas si longtemps qu'elle était vampire.

Les vampires pouvaient-ils souffrir de dépression ? Ou était-ce la faute du poison ?

— Il n'y a pas quelqu'un qui peut t'aider ? Enfin, qui peut t'aider à guérir ?

Il a eu un petit sourire sardonique.

— Celle qui m'a vampirisé. Si je pouvais boire le sang de Lorena, je serais déjà complètement remis, à l'heure qu'il est.

— Ah ! Ça, c'est la poisse, alors.

Impossible de le lui dire que sa remarque m'avait fait

mal. C'était moi qui avais tué Lorena. J'ai repoussé cet accès de culpabilité. Il fallait la tuer. Et ce qui était fait était fait.

— Elle n'en avait pas vampirisé d'autres ? ai-je hasardé.

Bill a semblé se réveiller un peu.

— Si. Il y en a une autre encore en vie.

— Eh bien, ça ne pourrait pas t'aider ? De prendre du sang de cette vampire-là ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Mais je ne veux… je ne peux pas l'appeler.

— Comment ça, tu ne sais pas si ça peut t'aider ? Vous avez tous besoin d'un « Mode d'emploi pour les Nuls ».

— Il faut croire que oui, m'a-t-il répondu le plus sérieusement du monde, comme s'il n'avait jamais entendu parler d'une telle idée. Oui, absolument.

Je n'allais pas lui demander pourquoi il renâclait tellement à contacter quelqu'un qui pourrait l'aider. Bill pouvait se montrer tenace et buté, et je ne parviendrais pas à le faire changer d'avis, s'il en avait décidé autrement. Nous sommes restés assis en silence un moment.

— Tu l'aimes ? m'a-t-il lancé tout à coup.

Ses beaux yeux sombres étaient rivés aux miens, avec cette attention absolue qui avait été pour une bonne part dans l'attirance qu'il avait exercée sur moi lorsque nous nous étions rencontrés.

Y avait-il une seule personne de ma connaissance qui ne faisait pas une fixation sur ma relation avec le shérif de la Cinquième Zone ?

— Oui, lui ai-je répondu d'un ton résolu. Oui, je l'aime.

— – Et lui, te dit-il qu'il t'aime ?

— Oui, ai-je répété, en soutenant son regard.

— Il y a des nuits où je voudrais qu'il meure, a-t-il murmuré.

« C'est le jeu de la vérité, ce soir », ai-je songé.

— À croire que c'est dans l'air, ai-je répondu. Si je m'écoutais, il y en a deux ou trois que je ne raterais pas, moi non plus, ai-je concédé. J'y pense, quand je pleure la

disparition des gens que j'aime, comme Claudine et Gran et Tray.

Et encore, ils n'étaient que les premiers de la liste.

— Alors, je crois que je sais ce que tu ressens, ai-je repris. Mais je… je t'en prie, ne lui veux pas de mal.

J'avais atteint la limite de ce que je pouvais endurer en ce qui concernait la perte des gens qui comptaient dans ma vie.

— Qui voudrais-tu voir mort, Sookie ?

Une lueur de curiosité s'était allumée dans ses prunelles.

— Il n'est pas question que je te le dise, lui ai-je répondu en esquissant un sourire. Tu risquerais de jouer les bons génies pour moi. Comme avec l'oncle Bartlett.

Quand j'avais découvert que Bill avait tué le frère de ma grand-mère – qui m'avait agressée sexuellement… Oui, c'est là que j'aurais dû couper les ponts et prendre mes jambes à mon cou. Ma vie n'aurait sans doute pas été la même. Mais il était trop tard, de toute façon.

— Tu as changé, s'est-il étonné.

— Bien sûr que j'ai changé. Pendant quelques heures, j'ai cru que j'allais mourir. Je n'avais jamais enduré de telles douleurs. Et Neave et Lochlan ont tellement pris plaisir à me faire souffrir. Ça a cassé quelque chose en moi. Quand vous les avez tués, Niall et toi, c'était comme si vous exauciez la plus fervente prière que j'aie jamais faite de toute ma vie. Je suis censée être chrétienne. Mais, la plupart du temps, j'ai l'impression que je ne peux même plus me prévaloir de ça. Il reste tant de colère en moi. Quand je ne peux pas dormir, je pense à tous ceux qui se moquaient de la douleur et du mal qu'ils m'ont fait. Et je pense au bonheur que je ressentirais s'ils mouraient.

Il fallait vraiment que j'aie été proche de Bill pour oser lui montrer cette horrifiante et secrète facette de ma personnalité.

— Je t'aime, m'a-t-il déclaré. Et rien de ce que tu peux faire ou dire n'y pourra rien changer. Si tu me demandais de te débarrasser d'un cadavre – ou même de tuer

quelqu'un –, je le ferais sans sourciller.

— On n'a pas que de bons souvenirs ensemble, Bill, mais tu garderas toujours une place à part dans mon cœur.

J'ai eu honte intérieurement, en entendant cette phrase rebattue dans ma propre bouche. Mais certains clichés correspondent à la vérité. Je pensais sincèrement ce que je disais.

— J'ai du mal à me sentir digne d'un tel amour, lui ai-je avoué.

Il a réussi à sourire.

— Quant à savoir si tu en es digne, je ne crois pas que l'amour ait grand-chose à voir avec la valeur que l'on peut reconnaître ou non à l'être aimé. Je ne suis pas d'accord avec toi. Je trouve que tu es une femme merveilleuse et je crois que tu fais toujours de ton mieux pour continuer à l'être. Personne ne pourrait être… insouciant et rayonnant, après avoir frôlé la mort de si près, comme tu viens de le faire.

Je me suis levée pour partir. Sam avait voulu que je vienne voir Bill pour que je comprenne bien la situation dans laquelle il se trouvait, et je l'avais fait. Quand Bill s'est levé à son tour pour me raccompagner, j'ai remarqué qu'il ne se déplaçait plus à la vitesse de la lumière comme avant.

— Tu ne vas pas mourir, hein ? lui ai-je demandé, prise d'une subite angoisse.

— Je ne crois pas, m'a-t-il répondu, comme si ça l'indifférait complètement. Mais, juste au cas où, embrasse-moi.

Je lui ai passé un bras autour du cou – celui qui ne tenait pas la lampe de poche – et je l'ai laissé poser ses lèvres sur les miennes. Le sentir si près, sentir son odeur… ça m'a rappelé bien des choses. Pendant ce qui m'a paru un long moment, nous sommes restés soudés l'un à l'autre. Mais au lieu de m'exciter, ça m'a plutôt calmée. J'étais étrangement consciente de ma respiration : lente et régulière, presque comme la respiration du sommeil.

Quand je me suis écartée, j'ai bien dû constater que

Bill avait meilleure mine. J'ai haussé les sourcils.

— Un effet de ton sang de faé, m'a-t-il expliqué.

— J'ai juste un huitième de faé dans le sang. Et tu n'en as même pas bu.

— Le rapprochement. Le contact peau contre peau, a-t-il précisé, avec un petit sourire. Si nous faisions l'amour, je connaîtrais une guérison beaucoup plus rapide.

« Mais bien sûr », ai-je pensé. Mais je ne prétendrai pas que cette voix fraîche n'avait pas remué quelque chose en moi, en dessous de mon nombril, ni que je n'avais pas ressenti une brève bouffée de désir.

— Écoute, Bill, ça ne risque pas d'arriver. Mais tu devrais penser à rechercher cette vampire dont Lorena est le créateur.

— Oui. Peut-être.

Son regard sombre brillait singulièrement. Ce pouvait être un effet du poison, ou le reflet des chandelles. Je savais qu'il ne ferait pas l'effort de contacter l'autre membre de la lignée de Lorena. Cette étincelle, que ma visite semblait avoir allumée en lui, s'éteignait déjà.

À la fois triste, inquiète, et un rien flattée tout de même – vous ne pouvez pas dire qu'il n'est pas flatteur d'inspirer un tel amour –, j'ai retraversé le cimetière pour rentrer chez moi. En passant, j'ai tapoté la pierre tombale de Bill, par habitude. Tout en faisant attention où je mettais les pieds sur le sol irrégulier, naturellement, je pensais à Bill. Rescapé de l'armée sudiste, Bill n'avait survécu à la guerre de Sécession que pour tomber sous les crocs d'un vampire, alors même qu'il allait retrouver son foyer, sa femme et ses enfants : une fin tragique au terme d'une vie qui n'avait déjà pas été facile.

J'étais d'autant plus satisfaite d'avoir tué Lorena.

Cet aspect-là de ma personnalité ne me plaisait pas : je n'avais manifestement aucun scrupule à tuer un vampire. Au fond de moi, une petite voix persistait à me dire qu'ils étaient déjà morts et que cette première mort était la seule qui comptait. Quand il m'était arrivé de tuer un humain que je haïssais, ma réaction avait été beaucoup plus

intense.

Et puis je me suis dit : « On aurait pu penser que tu serais contente d'échapper à une torture morale supplémentaire. Eh bien non ! Il faut encore que tu trouves le moyen de te ronger les sangs parce que tu as liquidé Lorena ! » Je détestais essayer de tirer au clair ce qui, moralement parlant, était correct ou non, parce que la plupart du temps, ça ne collait pas avec ce que je ressentais, dans mes tripes.

Le fin mot de toute cette histoire d'examen de conscience, c'était que j'avais tué Lorena et qu'elle aurait pu guérir Bill. Bill avait été blessé en venant à mon secours. De toute évidence, j'avais une part de responsabilité. Il faudrait que j'essaie de voir ce que je pouvais faire pour lui.

Avant que je m'aperçoive que j'étais toute seule dans le noir et que j'aurais donc dû être morte de peur (d'après D'Eriq, en tout cas), j'étais déjà arrivée dans mon jardin bien éclairé. Peut-être que m'inquiéter de ma vie spirituelle était une façon comme une autre de m'empêcher de revivre ma séance de torture. Ou peut-être que je me sentais mieux parce que j'avais fait une bonne action pour quelqu'un : j'avais serré Bill dans mes bras et ça lui avait fait du bien. Quand je suis allée me coucher, cette nuit-là, j'ai réussi à me mettre sur le côté, dans ma position préférée, au lieu de me tourner et de me retourner dans tous les sens, et j'ai eu un sommeil sans rêves – enfin, aucun dont j'aie pu me souvenir au réveil, en tout cas.

Pendant toute la semaine qui a suivi, j'ai dormi comme un bébé. Du coup, j'ai commencé à avoir l'impression de me retrouver. C'était très progressif, mais quand même perceptible. Je n'avais pas réfléchi à la façon d'aider Bill, mais je lui ai acheté un nouveau CD (Beethoven) et je suis allée le déposer là où je savais qu'il le trouverait quand il sortirait de sa cachette diurne. Un autre jour, je lui ai envoyé une petite carte par courrier électronique. Juste pour lui dire que je pensais à lui.

À chaque nouvelle visite, Eric me trouvait plus gaie. Et

j'ai fini par avoir un vrai orgasme à moi, un moment si explosif qu'on aurait pu penser que j'avais économisé des mois pour tout dépenser en une seule fois.

— Tu… ça va ? m'a demandé Eric.

Il était au-dessus de moi et me scrutait de ses yeux bleus, avec un demi-sourire, comme s'il ne savait pas trop s'il devait applaudir ou appeler une ambulance.

— Je vais très très bien, ai-je chuchoté. Je suis tellement bien que je pourrais dégouliner du lit et faire une flaque sur le tapis.

Son sourire a pris de l'assurance.

— Donc, c'était bien pour toi ? Mieux que les dernières fois ?

— Tu savais que… ? Il a arqué un sourcil.

— Oui, forcément, tu savais. C'est juste que… j'avais des petits problèmes à régler avec moi-même.

— Je savais que cela n'avait rien à voir avec mes talents d'amant, mon épousée.

Bien que ses mots soient délibérément effrontés, son expression trahissait plutôt un immense soulagement.

— Ne m'appelle pas ton épousée. Tu sais pertinemment que notre prétendu mariage n'est qu'une manœuvre stratégique. Revenons à tes talents d'amants. Eric, ça, c'était une prouesse hors pair.

Je sais reconnaître les mérites de quelqu'un.

— Le problème « zéro orgasme », c'était dans ma tête, lui ai-je expliqué. Et, maintenant, je me suis réparée toute seule.

— Tu me racontes des salades, Sookie. Mais je vais te faire une démonstration de mes talents d'amant hors pair, a-t-il murmuré en se penchant sur moi. Parce que je crois que tu peux venir encore une fois.

Comme la suite devait le prouver, je le pouvais.

1

AVRIL

J'aime le printemps pour toutes les raisons habituelles. J'aime voir les fleurs s'ouvrir (un phénomène précoce, ici, en Louisiane) ; j'aime le pépiement des oiseaux et les écureuils qui batifolent dans mon jardin.

J'aime le hurlement des loups-garous, la nuit, au fond des bois.

Non, je plaisante. Mais le regretté Tray Dawson m'avait dit, un jour, que le printemps était la saison préférée des loups-garous. Il y a plus de proies : la chasse se termine plus vite, ce qui laisse plus de temps pour festoyer et folâtrer. Comme je pensais justement aux loups-garous, je n'ai été qu'à moitié surprise d'avoir des nouvelles de l'un d'entre eux. Quand on parle du loup…

Par cette belle matinée ensoleillée de la mi-avril, j'étais installée dans la véranda, devant la maison, avec ma deuxième tasse de café et un magazine, toujours en pantalon de pyjama et en tee-shirt Super-woman, quand mon portable a sonné.

— Tiens donc ! ai-je marmonné, en reconnaissant le numéro du chef de meute de Shreveport.

J'ai ouvert mon téléphone et articulé un « Allô » circonspect.

— Sookie, a dit Alcide.

Je n'avais pas revu Alcide Herveaux depuis des mois. Alcide avait accédé à l'éminente position de chef de meute, l'année précédente, en une seule nuit – une sanglante nuit

de carnage.

— Comment ça va ? m'a-t-il demandé.

— Comme un poisson dans l'eau, lui ai-je répondu, presque sincère. Heureuse comme une reine. Solide comme un roc.

J'ai vu un lapin traverser la pelouse, sautant dans l'herbe et le trèfle à moins de dix pas de moi. Le printemps.

— Tu sors toujours avec Eric ? C'est à lui qu'on doit cette humeur radieuse ?

Décidément ! Tout le monde voulait savoir !

— Oui, je sors toujours avec Eric. Et ça contribue à mon bonheur.

En fait, comme Eric ne cessait de me le répéter, « sortir » n'était pas vraiment le mot. Quoique je ne me considère pas « mariée », pour lui avoir simplement remis un poignard rituel (Eric avait exploité mon ignorance pour atteindre son but stratégique), les vampires voyaient les choses tout autrement. Un mariage vampire-humain ne ressemble pas précisément à un serment d'« amour, pour le meilleur et pour le pire » standard, mais Eric avait espéré que ce mariage me procurerait quelques avantages dans le monde de la nuit. Et il est vrai que, depuis, les choses s'étaient plutôt bien passées pour moi, côté vampires – en dehors de l'indélicatesse magistrale de Victor, qui avait empêché Eric de venir à mon secours alors que j'étais en train de mourir à petit feu. Victor. Il était indispensable qu'il meure.

J'ai fermement empêché mes pensées de se fourvoyer dans cette périlleuse direction, et – preuve d'une longue pratique – avec succès. « Tu vois ? Voilà qui est mieux ! », me suis-je félicitée. Maintenant, je sautais tous les jours du lit avec le même allant qu'avant ou presque. Et j'étais même allée à l'office le dimanche précédent. Il faut po-si-ti-ver !

— Qu'est-ce qui t'arrive, Alcide ? lui ai-je lancé.

— J'ai un service à te demander, m'a-t-il répondu, ce qui ne m'étonnait pas vraiment.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Est-ce qu'on pourrait venir dans ton bois pour la pleine lune, demain soir ?

J'ai pris le temps de réfléchir, au lieu de dire oui tout de suite – on apprend, avec l'expérience. Je possédais des étendues suffisantes pour une meute de loups, là n'était pas le problème. Bien que ma grand-mère ait dû vendre la majeure partie de la ferme originelle, quand elle s'était retrouvée avec deux enfants à charge, Jason et moi, j'avais encore une bonne dizaine d'hectares autour de la maison. Le cimetière Sweet Home en grignotait certes une partie, entre la maison de Bill et la mienne, mais il y aurait largement la place – surtout si Bill les autorisait aussi à pénétrer sur sa propriété. Je me suis d'ailleurs souvenue que la meute y était déjà venue, une nuit.

J'ai examiné cette idée sous tous les angles, sans y trouver d'inconvénient majeur.

— Vous serez les bienvenus, lui ai-je finalement répondu. Je crois que tu devrais t'assurer qu'il n'y a pas de problème avec Bill Compton non plus (Bill, qui n'avait accusé réception d'aucune de mes petites attentions).

Les vampires et les loups-garous ne sont pas très proches. Mais Alcide est un homme pragmatique.

— Je vais l'appeler ce soir, alors. Tu as son numéro ?

Je le lui ai donné.

— Comment ça se fait que vous n'allez pas tous chez toi, plutôt, Alcide ? lui ai-je quand même demandé, intriguée.

Il m'avait dit un jour en passant que les Longues Dents célébraient la pleine lune au ranch des Herveaux, au sud de Shreveport. La majorité des terres des Herveaux n'avaient pas été déboisées, justement pour les chasses de la meute.

— Ham m'a appelé aujourd'hui pour me dire qu'il y avait un petit groupe d'unim qui campaient le long de la rivière.

Les unim – autrement dit : les unimorphes. C'est ainsi que les métamorphes et les loups-garous appellent les

humains. Je connaissais Hamilton Bond de vue. Son ranch jouxtait celui des Herveaux et Ham exploitait quelques hectares pour le compte d'Alcide. L'appartenance de la famille Bond à la meute des Longues Dents était aussi ancienne que celle des Herveaux.

— Ils ont ton autorisation pour camper là-bas ?

— Ils ont dit à Ham que mon père leur avait toujours donné la permission de pêcher là au printemps, et qu'ils n'avaient donc pas pensé à me redemander. C'est bien possible, mais je ne les ai jamais vus.

— Même si c'est vrai, ce n'est pas très poli de leur part. Ils auraient dû t'appeler. Ils auraient dû te demander si ça ne te dérangeait pas. Tu veux que je leur parle ? Je le saurai, s'ils racontent des histoires.

Jackson Herveaux, le défunt père d'Alcide, n'était pas vraiment le genre d'homme à autoriser des gens à venir sur ses terres à la légère. Encore moins de façon régulière.

— Non merci, Sookie. Je t'en ai demandé assez comme ça. Tu es une amie de la meute : c'est à nous de veiller sur toi et non le contraire.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Vous pouvez tous débarquer ici sans problème. Et, si tu veux que j'aille serrer la main à ces soi-disant super-potes de ton père, je me ferai un plaisir de le faire.

Je trouvais curieux qu'ils viennent au ranch des Herveaux justement à l'époque de la pleine lune. Curieux et… louche.

Alcide m'a dit qu'il réfléchirait à la question et m'a remerciée au moins six ou sept fois d'avoir accepté.

— De rien.

Il n'y avait vraiment pas de quoi en faire toute une histoire. Je l'espérais, du moins. Alcide a quand même fini par estimer qu'il m'avait assez remerciée et nous avons raccroché.

Je suis rentrée avec ma tasse de café. Je ne savais pas que je souriais jusqu'à ce que j'aperçoive mon reflet dans la glace du salon. Je devais bien reconnaître que j'avais hâte de voir les loups arriver. Ce serait agréable de ne pas

me sentir toute seule au beau milieu des bois, pour une fois. Pathétique, non ?

Nos soirées en tête à tête étaient certes merveilleuses, mais Eric consacrait encore beaucoup – beaucoup – de temps à ses affaires. Ce qui commençait à me lasser un peu. Plus qu'un peu. Quand on est le patron, on doit pouvoir se prendre des vacances quand on veut, non ? Cela fait partie des avantages du poste.

Mais quelque chose se tramait, chez les vampires. Je ne connaissais que trop les signes, malheureusement. Depuis le temps, le nouveau régime aurait dû être bien en place et Eric aurait déjà dû prendre ses marques et fermement établir le rôle qu'on lui avait attribué dans la nouvelle distribution. Victor Madden, en revanche, n'aurait pas dû avoir une seconde à lui, trop occupé qu'il était à gouverner le royaume depuis La Nouvelle-Orléans, puisqu'il représentait Felipe en Louisiane. Et Eric aurait dû gérer la Cinquième Zone en paix, avec l'efficacité qui le caractérisait.

Mais des lueurs meurtrières s'allumaient dans les yeux bleus d'Eric qui viraient au gris acier dès qu'on mentionnait Victor en sa présence. Les miens aussi, sans doute. Cela dit, dans l'état actuel des choses, Victor avait l'ascendant sur Eric et on ne pouvait rien y faire.

J'avais demandé à Eric si Victor pouvait se plaindre de la manière dont son shérif gérait la Cinquième Zone – une terrifiante éventualité.

— J'accumule les documents qui justifient tout ce que je fais, m'avait dit Eric. Et j'ai des copies de ces pièces à conviction cachées dans plusieurs endroits différents.

La vie de tous ceux qui travaillaient pour Eric, et probablement la mienne, dépendait de la fermeté avec laquelle Eric s'imposait dans le nouveau régime. Eric devait rendre sa position inattaquable, tant de choses en dépendaient, je le savais. Je savais aussi que je n'aurais pas dû me plaindre. Mais il n'est pas toujours facile de se forcer à ressentir les choses, simplement par devoir.

Tout bien considéré, quelques hurlements autour de la

maison constitueraient un changement bienvenu. Enfin quelque chose de nouveau et de différent !

Au travail, ce jour-là, j'ai parlé à Sam du coup de fil d'Alcide. Les vrais métamorphes sont rares. Comme il n'y en a pas d'autres dans la région, Sam passe, de temps en temps, un moment avec d'autres hybrides.

— Hé ! Pourquoi tu ne viendrais pas à la maison, toi aussi ? lui ai-je proposé. Tu pourrais te changer en loup, non, puisque tu es un vrai métamorphe ? Ça te permettrait de t'intégrer.

Sam s'est adossé à son vieux fauteuil à roulettes, ravi de trouver une excuse pour ne plus remplir sa paperasserie administrative. Tout patron de bar qu'il est, Sam n'a que trois ans de plus que moi.

— Je sors avec une fille de la meute, alors ça pourrait être marrant, m'a-t-il répondu, manifestement tenté par cette idée.

Et puis il a secoué la tête.

— Non, ce serait comme aller à un meeting du NAACP[1] déguisé en Noir : jouer les imitations pour se mêler aux vrais. C'est bien pour ça que je n'ai jamais participé aux sorties des panthères, même si Calvin m'a toujours dit que je serais le bienvenu.

— Oh ! Je n'avais pas vu les choses comme ça, je suis désolée.

Je me suis bien demandé avec qui il sortait, mais, ça non plus, ça ne me regardait pas.

— Bah ! Ne t'inquiète pas pour ça.

— Ça fait des années que je te connais et j'en sais si peu sur toi. Sur ta culture, je veux dire.

— Les membres de ma propre famille en sont encore au b.a.-ba. Tu en sais plus qu'eux !

Sam s'était révélé en même temps que les loups-garous. Sa mère l'avait fait le même soir. Sa famille avait eu du mal à digérer cette découverte. À vrai dire, le beau-

1 *NAACP : National Association for the Advancement of Colored People,* plus ou moins équivalent au CRAN (Conseil représentatif des associations noires de France). (N.d.T.)

père de Sam avait même tiré sur sa mère, et ils étaient en pleine procédure de divorce – rien de vraiment surprenant.

— Et le mariage de ton frère, où ça en est ?

— Craig et Deidra voient un conseiller conjugal. Ses parents ne sont pas tranquilles à l'idée qu'elle entre dans une famille comme la mienne – avec des gens comme ma mère et moi dedans, en clair.

Ils ne comprennent pas qu'aucun des enfants de Craig et Deidra ne risque de se changer en animal, puisque seul le premier-né d'un couple de métamorphes pure souche est concerné. Il a haussé les épaules.

— Je crois qu'ils s'en sortiront quand même, a-t-il ajouté. J'attends juste qu'ils fixent une nouvelle date. Tu es toujours partante pour m'accompagner ?

— Bien sûr, lui ai-je affirmé, l'estomac soudain noué, en pensant à la tête que ferait Eric quand je lui dirai que je quittais l'État en compagnie d'un autre homme.

À l'époque où j'avais promis à Sam que j'irais avec lui, Eric et moi n'étions pas encore en couple.

— Tu crois qu'en emmenant une loup-garou comme cavalière, tu vexerais la famille de Deidra ?

— Pour ne rien te cacher, la Grande Révélation ne s'est pas aussi bien passée à Wright, pour les hybrides, qu'à Bon Temps.

J'avais découvert, dans les journaux, que les hybrides de Bon Temps pouvaient s'estimer heureux : les habitants s'étaient juste contentés de cligner des yeux, quand les loups-garous et les autres hybrides avaient révélé leur existence en prenant exemple sur les vampires.

— Tiens-moi au courant. Et viens à la maison demain, si tu changes d'avis et que tu veux te dégourdir les pattes avec la meute de Shreveport.

— Le chef de meute ne m'a pas invité, m'a fait remarquer Sam, avec un sourire.

— Non, mais la propriétaire des lieux si.

Nous n'en avons pas reparlé de tout mon service. J'en ai donc déduit que Sam trouverait autre chose à faire pour

la pleine lune. Le phénomène de transformation mensuelle s'étend sur trois nuits, pendant lesquelles tous les hybrides, s'ils le peuvent, filent dans les bois ou descendent dans la rue, sous leur forme animale. La plupart des hybrides de naissance peuvent se métamorphoser à d'autres moments. Mais la pleine lune est une période privilégiée pour eux, même pour ceux qui n'ont acquis leur deuxième forme que par morsure. Il existe bien un médicament qui permet d'éviter le phénomène de transformation, d'après ce que j'ai entendu dire. Les loups-garous engagés dans l'armée sont obligés d'y recourir, entre autres. Mais ils ont tous horreur de ça et j'ai cru comprendre qu'ils n'étaient vraiment pas à prendre avec des pincettes, ces nuits-là.

Heureusement pour moi, je ne travaillais pas le lendemain. Si j'avais dû rentrer du bar en pleine nuit, parcourir la courte distance entre ma voiture et la maison aurait pu mettre mes nerfs à rude épreuve, avec tous ces loups en liberté. J'ignore ce qu'il leur reste de conscience humaine, quand ils sont sous leur forme animale, et tous les membres de la meute d'Alcide n'étaient pas des amis. Mais, puisque je devais être chez moi, la perspective d'accueillir les loups-garous de Shreveport ne me souciait pas plus que ça. Sans compter que, quand on vient chez vous pour une partie de chasse, il n'y a rien à préparer : ni cuisine, ni ménage à faire.

Cela dit, la perspective d'avoir de la visite à l'extérieur de la maison constituait une excellente motivation pour accomplir quelques corvées de jardinage. Comme il faisait un temps splendide, j'ai enfilé un de mes bikinis, une paire de tennis, des gants et je me suis mise à l'ouvrage. Les branches, les feuilles mortes et les pommes de pin ont toutes fini dans le bidon à brûler, avec les chutes des haies taillées. J'ai vérifié que tous les outils de jardin étaient bien rangés dans la cabane à outils et je l'ai cadenassée. J'ai enroulé le tuyau, dont je m'étais servi pour arroser les plantes en pot que j'avais disposées de part et d'autre de l'escalier de la cour. J'ai aussi vérifié que la grande

poubelle était bien hermétiquement fermée. J'avais acheté ce modèle spécialement pour empêcher les ratons laveurs de fouiller dans les ordures, mais un loup pouvait très bien trouver ça intéressant aussi.

J'ai passé un agréable après-midi à bricoler au soleil, en chantant faux quand l'envie m'en prenait.

Dès la tombée de la nuit, les voitures ont commencé à arriver. Je suis allée à la fenêtre. J'ai remarqué que les loups-garous avaient eu la bonne idée de pratiquer le covoiturage : il y avait plusieurs personnes par voiture. Mais mon allée n'en serait pas moins bloquée jusqu'au matin. Heureusement que j'avais prévu de rester à la maison ! Je connaissais quelques membres de la meute et j'en reconnaissais certains pour les avoir déjà croisés. Après s'être garé, Hamilton Bond – qui avait grandi avec Alcide – est resté un moment dans sa camionnette, le portable collé à l'oreille. Mon regard a été attiré par une jeune femme filiforme plutôt saisissante, qui montrait un goût prononcé pour les vêtements voyants, de ceux que j'appelle les « fringues MTV ». Je l'avais déjà remarquée au *Hair of the Dog,* un bar de Shreveport, et je me rappelais aussi que c'était elle qui avait été désignée pour exécuter les blessés, après la victoire de la meute, lors de la guerre des loups-garous. Il me semblait qu'elle s'appelait Jannalynn. J'ai aussi reconnu deux femmes, ex-membres de la meute qui avait attaqué celle d'Alcide. Elles s'étaient rendues à la fin de la bataille et avaient désormais rejoint les rangs de leurs anciens ennemis. Il y avait aussi un jeune homme qui s'était rendu, mais ce pouvait être n'importe lequel de la douzaine qui tournait nerveusement en rond dans ma cour.

Finalement, Alcide est arrivé dans son pick-up. Il y avait deux autres personnes avec lui.

Alcide est grand et baraqué, comme le sont tous les loups-garous, en général. Avec ses épais cheveux noirs et ses beaux yeux verts, il est très séduisant. Et, bien sûr, c'est une force de la nature. La plupart du temps, Alcide se montre bien élevé et même attentionné, mais il a ses

humeurs – ça, on ne peut pas dire le contraire ! J'avais entendu des bruits qui couraient et que Sam et Jason m'avaient rapportés. Apparemment, depuis qu'Alcide avait été promu chef de meute, ce côté gros dur avait fait de la gonflette. J'ai d'ailleurs remarqué que Jannalynn se précipitait vers la portière, côté conducteur, à la seconde même où Alcide l'ouvrait.

La femme qui est sortie derrière lui devait approcher la trentaine et elle avait une sacrée paire de hanches. Elle avait plaqué ses cheveux bruns en arrière pour faire un petit chignon en boule, et son débardeur camouflage révélait ses muscles et les heures de gym qui les entretenaient. Pour l'instant, Miss Camouflage jetait un regard circulaire de contrôleur des impôts dans ma cour. L'homme qui est descendu de l'autre côté était un peu plus âgé et d'une tout autre trempe.

Parfois, même quand on n'est pas télépathe, on peut dire, rien qu'en le regardant, qu'un type en a bavé. Cet homme-là en avait vu de dures. À sa façon de bouger, on savait qu'il était sur le qui-vive, prêt à parer à toute éventualité. Intéressant.

Je le regardais parce qu'il valait mieux ne pas le perdre de vue. Il avait des cheveux bruns qui lui arrivaient à l'épaule et qui lui faisaient comme un nuage d'anglaises tout autour de la tête. Moi qui avais toujours rêvé d'avoir des anglaises, j'en étais quasiment verte de jalousie.

Après avoir surmonté ma jalousie capillaire, je me suis aperçue que sa peau avait la couleur du moka glacé. Il n'était pas aussi grand qu'Alcide, mais il avait une épaisse carrure et un corps agressivement musclé.

Si j'avais eu un détecteur de danger dans mon allée, l'alarme se serait déclenchée dès que Nuage d'Anglaises y aurait mis les pieds.

— Danger, Will Robinson ! me suis-je dit tout haut, en imitant le robot de *Perdus dans l'espace*.

Je n'avais jamais vu Miss Camouflage ni Nuage d'Anglaises avant. Hamilton Bond est sorti de sa camionnette pour se rapprocher du petit groupe, mais il

n'a pas monté les marches de l'entrée pour les rejoindre. Ham est resté en arrière et Jannalynn, qui l'avait rejoint, aussi. La meute des Longues Dents semblait avoir engagé de nouvelles recrues tout en réorganisant son état-major.

Quand j'ai ouvert la porte, j'avais mon plus beau sourire d'hôtesse vissé aux lèvres. Le bikini ayant pu donner une mauvaise impression (« Miam ! Miam ! Disponible… »), j'avais passé un bermuda taillé dans un vieux Jean et un tee-shirt *Fangtasia*. J'ai ouvert la porte moustiquaire.

— Alcide !

J'étais vraiment contente de le voir. Nous nous sommes brièvement enlacés. Il m'a paru incroyablement chaud, car toutes mes récentes étreintes s'étaient passées avec un Viking conservé à température frigorifique. J'ai alors perçu comme une onde de réaction et je me suis rendu compte que, quoique tout sourire, Miss Camouflage n'avait pas vraiment apprécié la chaleur de nos retrouvailles.

— Hamilton, ai-je repris, en hochant la tête, car l'intéressé était un peu loin pour des embrassades.

— Sookie, m'a répondu Alcide, laisse-moi te présenter quelques nouveaux membres de la meute. Voici Annabelle Bannister.

Je n'avais jamais rencontré personne qui ressemblait moins à une Annabelle que cette femme. Ce qui ne m'a pas empêchée de lui serrer la main, bien sûr, ni de lui dire que j'étais enchantée.

— Et tu connais déjà Ham et Jannalynn, je crois, a enchaîné Alcide, en les désignant du menton.

J'ai de nouveau hoché la tête, à l'intention des deux intéressés.

— Et voici Basim al Saud, mon nouveau bras droit, a poursuivi Alcide.

Ça se prononçait *ba-sîîm,* et Alcide a débité ça d'une traite, avec l'aisance de qui prononce des noms d'origine arabe à longueur de journée. Bien, bien.

— Comment ça va, Basim ? lui ai-je dit, en lui tendant

la main.

Le bras droit, c'est celui qui fait peur à tout le monde, entre autres définitions. Basim était donc tout à fait qualifié pour le poste. Avec une légère mais perceptible réticence, il m'a tendu la main. Je l'ai serrée, en me demandant quel genre d'émission j'allais bien pouvoir capter venant de lui. Il n'était vraiment pas facile de lire dans les pensées des loups-garous à cause de leur double nature. Et, effectivement, je n'ai pas pu lire de pensée précise, juste un mélange confus de méfiance, d'agressivité et de désir.

Étrange. C'était justement ce que je percevais chez Annabelle la mal nommée.

— Ça fait longtemps que vous êtes à Shreveport ? leur ai-je poliment demandé, en les interrogeant alternativement du regard pour les inclure tous les deux dans la conversation.

— Six mois, m'a répondu Annabelle. J'ai été mutée. Je viens de la meute des Tueurs d'Élan du Dakota du Sud.

Donc, elle était dans l'armée de l'air. Elle avait été en poste dans le Dakota du Sud, puis transférée à la base de Barksdale à Bossier City, en périphérie de Shreveport.

— Je suis ici depuis deux mois, m'a répondu Basim. Je commence à m'y plaire.

D'allure plutôt exotique, Basim n'avait pourtant pratiquement pas d'accent et son anglais était beaucoup plus correct que le mien. Si l'on s'en tenait exclusivement à la coupe de cheveux, il était clair qu'il n'était pas dans les forces armées.

— Basim a quitté son ancienne meute de Houston, m'a expliqué Alcide, le plus naturellement du monde. Et on est ravis qu'il ait rejoint nos rangs.

Le « on » en question n'incluait pas Ham Bond. Je n'étais peut-être pas capable de lire dans les pensées de Ham aussi facilement que dans celles d'un humain, mais il ne fallait pas être devin pour voir qu'il n'était pas un grand fan de Basim. Pas plus que Jannalynn d'ailleurs, laquelle semblait considérer Basim avec un mélange de rancune et

de désir. Il y avait manifestement du désir à revendre dans la meute, ce soir. Cela dit, ce n'était pas trop difficile à comprendre, quand on regardait Alcide et son bras droit.

— Basim, Annabelle, je vous souhaite de bien vous amuser, cette nuit, leur ai-je déclaré, avant de me retourner vers Alcide. Alcide, ma propriété s'étend peut-être sur un demi-hectare de l'autre côté de la rivière, vers l'est, et sur environ deux hectares au sud jusqu'au chemin de terre qui mène au puits de pétrole et, au nord, derrière le cimetière.

Le chef de meute a hoché la tête.

— J'ai appelé Bill, hier soir. Il est d'accord pour qu'on empiète sur son domaine. Il ne sera pas chez lui avant l'aube, alors on ne le dérangera pas. Et toi, Sookie ? Vas-tu à Shreveport, ce soir, ou restes-tu chez toi ?

— Je serai là. Si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à venir à la porte.

Je leur ai adressé un sourire collectif. Annabelle se disait : « Certainement pas, blondasse. »

— Mais vous pourriez avoir besoin d'un téléphone, lui ai-je fait remarquer.

Elle a sursauté.

— Ou d'une trousse de premiers secours, ai-je ajouté. Après tout, Annabelle, on ne sait jamais sur quoi on va tomber.

J'avais commencé avec le sourire, mais mon visage n'avait plus rien de souriant quand j'ai achevé ma phrase.

Et la politesse, alors ?

— Merci encore de nous prêter ton terrain. On va y aller, maintenant, m'a brusquement annoncé Alcide.

La nuit tombait vite et je voyais déjà les autres loups-garous chercher le couvert des arbres. Une femme a rejeté la tête en arrière en jappant. Les yeux de Basim s'étaient déjà arrondis et luisaient d'une étrange lueur dorée.

— OK. Passez une bonne nuit, alors, leur ai-je souhaité, en reculant pour verrouiller la porte moustiquaire de la véranda.

Les trois loups-garous ont descendu les marches du

perron. J'ai entendu la voix d'Alcide portée par la brise nocturne.

— Je t'avais pourtant prévenue qu'elle était télépathe ! disait-il à Annabelle, tandis qu'ils traversaient l'allée pour gagner l'orée du bois, Ham sur les talons.

Jannalynn s'est soudain mise à courir vers les arbres, tant elle était pressée de se changer. Mais c'est Basim qui m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, au moment où je repoussais la porte d'entrée. C'était le genre de regard que vous lancent les animaux au zoo.

Et puis il a fait nuit noire.

Les loups-garous m'ont un peu déçue. Ils n'ont pas fait autant de bruit que je l'avais imaginé. Je suis restée enfermée à la maison, évidemment, derrière les rideaux tirés – je les laisse ouverts d'habitude car, après tout, je vis en pleine forêt. J'ai regardé la télévision et lu un peu. Quelque temps plus tard, alors que je me brossais les dents, j'ai entendu hurler à la lune. Ça semblait venir de loin, sans doute de la limite est de ma propriété.

Le lendemain matin, très tôt, juste à l'aube, le bruit des moteurs m'a tirée du sommeil. Les loups-garous étaient en train de partir. J'ai failli me retourner pour me rendormir, et puis je me suis rendu compte qu'il fallait que je me lève pour aller aux toilettes. Cette formalité accomplie, j'étais un peu mieux réveillée. J'ai remonté le couloir pieds nus pour aller jeter un coup d'œil entre les tentures du salon. Ham franchissait le rideau d'arbres. Il n'avait pas l'air très frais. Il parlait à Alcide. Il ne restait plus que leurs deux véhicules. Annabelle est apparue peu après.

Comme je regardais les premières lueurs du jour crépiter sur l'herbe diamantée de rosée, les trois loups-garous ont lentement traversé la pelouse, dans leur tenue de la veille, leurs chaussures à la main. Ils semblaient épuisés, mais heureux. Si leurs vêtements étaient propres, leur visage et leurs bras étaient encore éclaboussés de sang : la chasse avait été bonne. J'ai eu un petit pincement au cœur – le syndrome de Bambi –, mais j'ai refoulé mes

scrupules.

Ce n'était quand même pas comme chasser à l'affût fusil en joue.

Quelques secondes plus tard, Basim émergeait des futaies. Dans la lumière oblique, avec ses cheveux ébouriffés criblés de bouts de feuilles et de brindilles, il ressemblait à une créature des bois. Il semblait sans âge. Je me suis quand même demandé comment Basim al Saud avait pu naître loup-garou dans une Arabie sans loup. Alors même que je le regardais, Basim s'est éloigné des trois autres pour venir frapper à ma porte. Des coups sourds, mais fermes.

J'ai compté jusqu'à dix et je lui ai ouvert. J'ai essayé de ne pas trop m'attarder sur les taches de sang. Il s'était manifestement lavé le visage à la rivière, mais il avait oublié le cou.

— Bonjour, mademoiselle Stackhouse, m'a-t-il aimablement saluée. Alcide m'a demandé de vous dire que d'autres créatures avaient traversé votre domaine.

J'ai senti mes futures rides de lion se former quand j'ai froncé les sourcils.

— Quel genre de créatures, Basim ?

— Au moins un faé. Peut-être plus, mais au moins un, sans doute possible.

Je voyais au moins six raisons d'en douter.

— Est-ce que ces pistes… ou ces empreintes… sont fraîches ou remontent-elles à plusieurs semaines ?

— Elles sont très fraîches. Et l'odeur de vampire est très forte aussi. C'est un mauvais mélange.

— Ce ne sont pas de bonnes nouvelles, mais il fallait que je le sache. Merci de m'en avoir avertie.

— Et il y a un corps aussi.

Je l'ai dévisagé en silence, en m'efforçant de rester impassible. Je me suis entraînée à ne pas montrer ce que je ressens. C'est indispensable pour tout télépathe.

— Récent le corps ? lui ai-je demandé, quand j'ai été à peu près sûre de pouvoir maîtriser l'inflexion de ma voix.

— Environ un an et demi, peut-être moins. Pour

Basim, trouver un cadavre n'avait rien de bien conséquent. Il m'informait tout simplement.

— Il est enterré très profondément, à bonne distance d'ici.

Je n'ai pas bronché. Aïe. Ce devait être Debbie Pelt. Depuis qu'Eric avait recouvré la mémoire, c'était une question que je n'avais jamais pensé à lui poser : où avait-il enterré le corps de Debbie Pelt après que je l'ai tuée ?

Les grands yeux noirs de Basim m'examinaient avec attention.

— Alcide veut que vous l'appeliez, si vous avez besoin d'aide ou de conseils, a-t-il finalement déclaré.

— Dites à Alcide que j'apprécie sa proposition. Et merci encore une fois de m'avoir prévenue.

Il a hoché la tête. En un clin d'œil, il était déjà à mi-chemin du pick-up dans lequel Annabelle était assise, la tête posée sur l'épaule d'Alcide.

J'ai levé la main quand Alcide a démarré et j'ai refermé fermement la porte au moment où ils faisaient demi-tour.

J'avais beaucoup de choses à penser.

2

Je suis retournée dans la cuisine, impatiente de retrouver mon café et de déguster une tranche du pain aux pommes que Halleigh Bellefleur était passée déposer au bar, la veille. C'était une fille sympa et j'étais vraiment contente qu'elle et Andy attendent un bébé. J'avais entendu dire que la grand-mère d'Andy, la canonique Mme Caroline Bellefleur, était folle de joie. Je voulais bien le croire ! J'essayais de penser à des choses positives comme le bébé de Halleigh, la grossesse de Tara et la dernière nuit que j'avais passée avec Eric. Mais les nouvelles perturbantes que Basim m'avait annoncées devaient me travailler toute la matinée.

De toutes les idées qui me venaient à l'esprit, appeler le bureau du shérif du Comté de Renard aurait bien été la dernière. Il était inconcevable que je fasse part de mes inquiétudes à la police. Les hybrides étaient sortis de la clandestinité et il n'y avait rien d'illégal à ce que je les laisse chasser sur mes terres. Mais je ne me voyais pas dire au shérif Dearborn que, d'après un loup-garou de mes amis, des faé avaient traversé ma propriété.

Mais voilà. Pour autant que je le sache, jusqu'à présent, tous les faé, à l'exception de mon cousin Claude, avaient été bannis du monde des humains. En Amérique, du moins. Je ne m'étais jamais interrogée sur les autres pays. J'ai fermé les yeux, atterrée par ma propre bêtise. Mon arrière-grand-père Niall avait refermé tous les portails entre le monde du Peuple des Faé et le nôtre. C'était, du moins, ce qu'il m'avait dit. J'en déduisais donc que les créatures étaient toutes parties, sauf Claude, qui avait toujours vécu parmi les humains – enfin, depuis que

je le connaissais, en tout cas. Alors, comment se faisait-il qu'un faé ait allègrement traversé mes bois ?

Et à qui demander conseil dans une telle situation ? Je ne pouvais quand même pas rester les bras croisés. Mon arrière-grand-père avait cherché Dermot – le renégat mi-homme mi-faé qui ne tolérait pas son propre métissage – jusqu'à la dernière minute, avant de sceller le monde du Peuple. Il fallait bien que je regarde la vérité en face : il était bien possible que Dermot, qui était tout bonnement atteint de démence, soit resté dans le monde des humains. Quelle que soit la façon dont il était arrivé là, la présence de ce faé si près de chez moi ne me disait rien qui vaille. Il fallait que j'en parle à quelqu'un.

J'aurais pu me confier à Eric, mon aimé, ou à Sam, mon ami, ou même à Bill, parce que sa propriété jouxtait la mienne et qu'il était donc concerné. Ou je pouvais interroger Claude et voir s'il ne pouvait pas m'éclairer. Je suis restée assise à la table de la cuisine, avec mon café et ma tranche de pain aux pommes, trop préoccupée pour lire ou pour allumer la radio et écouter les informations. J'ai fini ma première tasse de café et m'en suis servi une autre. Et puis, j'ai pris ma douche, mécaniquement, fait mon lit et vaqué à mes occupations matinales habituelles.

J'ai fini par m'asseoir devant l'ordinateur que j'avais rapporté de l'appartement de ma cousine Hadley, à La Nouvelle-Orléans, et j'ai jeté un coup d'œil à mes mails. Je ne suis pas très régulière à cet égard. Je sais que très peu de gens sont susceptibles de m'écrire et je n'ai tout bonnement pas pris l'habitude de me connecter tous les jours.

J'avais plusieurs messages. Je n'ai pas reconnu l'adresse de l'expéditeur sur le premier et j'ai cliqué dessus.

Au même moment, on a frappé à la porte de derrière et j'ai sauté au plafond.

J'ai reculé ma chaise et, après une seconde d'hésitation, je suis allée prendre mon fusil dans le placard du salon. Puis je me suis dirigée vers la porte de la cuisine

et j'ai jeté un coup d'œil par le judas – une acquisition récente.

— Quand on parle du loup..., ai-je murmuré. Décidément, cette journée était pleine de surprises.

Et il n'était même pas encore 10 heures. J'ai posé le fusil et ouvert la porte.

— Claude ! Entre, entre. Tu veux boire quelque chose ? J'ai du Coca, du café, du jus d'orange...

J'ai remarqué qu'il avait la sangle d'un gros sac fourre-tout sur l'épaule. Vu la forme du sac, il était bourré de vêtements. Je ne me souvenais pas avoir invité mon cousin à une soirée pyjama.

Il est entré, le visage grave et l'air mécontent. Claude était déjà venu à la maison avant, mais pas souvent. Il a jeté un regard circulaire à ma cuisine – qui se trouvait être récente puisque l'ancienne avait brûlé. J'avais donc des appareils ménagers flambant neufs et tout était encore nickel.

— Sookie, je ne peux plus rester chez nous tout seul. Est-ce que je peux squatter chez toi un moment, cousine ?

Je me suis efforcée de remonter ma mâchoire collée au plancher, avant qu'il ne se rende compte du choc que m'avait causé, premièrement, le fait qu'il avoue avoir besoin d'aide ; deuxièmement, qu'il me l'avoue à moi et, troisièmement, que Claude veuille cohabiter avec moi, même provisoirement, alors qu'en temps normal, il me plaçait à peu près au même niveau qu'une punaise sur son échelle personnelle. Je suis humaine et je suis une femme. Je pars donc avec deux handicaps majeurs, aux yeux de Claude. Sans même parler de la mort de Claudine, qui avait quand même donné sa vie pour sauver la mienne.

— Claude, lui ai-je répondu, en m'efforçant de prendre un ton compatissant. Assieds-toi. Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai lorgné vers mon fusil, bizarrement ravie de le savoir à portée de la main.

Claude ne lui a jeté qu'un coup d'œil distrait. Au bout d'un moment, il a quand même fini par poser son sac, mais il est resté planté là, comme s'il ne savait plus quoi

faire.

La situation était surréaliste : moi, toute seule, dans ma cuisine, avec mon cousin faé. Bien qu'il ait manifestement décidé de continuer à vivre parmi les humains, il était loin de les adorer. Claude, malgré sa beauté du diable, était un crétin fini, pour autant que j'aie pu en juger, en tout cas. Mais il s'était fait arrondir les oreilles pour ressembler à un humain, ce qui lui évitait d'avoir à dépenser inutilement son énergie pour conserver une apparence humaine. En matière d'orientation sexuelle, j'avais pu constater qu'il préférait les humains mâles.

— Tu vis toujours dans la maison que tu partageais avec tes sœurs ?

Un simple ranch avec trois chambres à Monroe.

— Oui.

Bien. Il allait devoir se montrer un peu plus bavard.

— Tes clubs ne t'occupent pas suffisamment ? Entre être propriétaire et directeur de deux clubs de strip-tease – le Hooligans et un autre qu'il venait de reprendre – et faire son show une fois par semaine au *Hooligans,* j'avais imaginé que Claude avait largement de quoi s'occuper et roulait sur l'or, D'une beauté à se damner, il gagnait de grosses sommes en pourboires, et son job de mannequin occasionnel augmentait encore ses revenus. Claude pouvait faire baver d'envie même la plus guindée des retraitées. Se trouver dans la même pièce qu'une telle bombe atomique faisait grimper les femmes au rideau… jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche. Sans compter qu'il n'avait plus à partager les bénéfices du club avec sa sœur.

— Tout roule, de ce côté-là. Je bosse et je ne manque pas d'argent. Mais sans la présence des miens… J'ai l'impression d'être en manque.

— Tu n'es pas sérieux, là ?

J'avais parlé sans réfléchir et, après coup, j'aurais voulu me gifler. Mais que Claude ait besoin de moi (ou de n'importe qui, d'ailleurs) semblait si improbable. Quant à sa demande de rester chez moi, elle était des plus

inattendues et des plus mal venues.

Mais j'entendais ma grand-mère me gronder intérieurement. J'étais là, face à un membre de ma famille, l'un des rares encore en vie et qui me soit accessible. Quand mon arrière-grand-père Niall s'était retiré dans le monde du Peuple en fermant la porte derrière lui, il avait mis un terme définitif à nos relations. Bien que nous ayons recollé les morceaux, Jason et moi, mon frère vivait sa vie de son côté. Ma mère, mon père et ma grand-mère étaient morts. Ma tante Linda et ma cousine Hadley étaient mortes et je voyais rarement son petit garçon, Hunter.

J'avais réussi à me mettre le moral à zéro en moins d'une minute.

— Est-ce que j'ai assez de sang de faé pour t'aider ? C'était tout ce que j'avais trouvé.

— Oui, m'a-t-il affirmé sans hésiter. Je me sens déjà mieux.

J'avais déjà entendu ça quelque part. Bizarrement, on aurait dit un vague écho de ma conversation avec Bill. Claude m'a gratifiée d'un demi-sourire. Si Claude était déjà superbe quand il faisait la tête, il devenait un véritable Apollon quand il souriait.

— Comme tu as fréquenté des faé, ton essence faérique s'est accentuée. Au fait, j'ai une lettre pour toi.

— De qui ?

— De Niall.

— Mais… comment c'est possible ? Je croyais que le monde du Peuple était coupé de tout.

— Il a ses méthodes. Il est le seul prince, désormais, et il est très puissant.

Il a ses méthodes ?

— Mouais, voyons ça.

Claude a sorti une enveloppe de son sac. Elle était couleur crème et cachetée d'un sceau de cire bleue. Dans la cire apparaissait l'empreinte d'un oiseau aux ailes déployées, comme en plein vol.

— Alors, comme ça, il y a une boîte aux lettres spéciale faé ? me suis-je étonnée. Et on peut envoyer et recevoir

des lettres ?

— Cette lettre, en tout cas.

Ces êtres sont très doués pour l'esquive. J'ai poussé un soupir d'exaspération.

J'ai pris un couteau et fait glisser la lame sous le sceau. Le papier que j'ai sorti de l'enveloppe avait une drôle de texture.

Ça commençait par : « *Très chère arrière-petite-fille, il y a des choses que je n'ai pas pu te dire et beaucoup de choses que je n'ai pas pu faire pour toi, avant que la guerre n'anéantisse mes projets.* »

D'accord.

« *Cette lettre a été écrite sur la peau de l'une des naïades qui ont noyé tes parents.* »

— Argh ! me suis-je écriée, en lâchant la lettre qui est tombée sur la table.

En un clin d'œil, Claude était près de moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'est-il alarmé, en balayant la cuisine d'un regard circulaire, comme s'il s'attendait à voir un troll surgir à tout instant.

— C'est de la peau ! De la vraie peau !

— Sur quoi d'autre veux-tu que Niall écrive ? Claude avait vraiment l'air ahuri.

— Beurk !

Même moi, j'ai trouvé que je faisais un peu trop chochotte. Mais franchement… De la peau ?

— Elle est propre, a argué Claude, espérant manifestement que ça réglerait le problème. Elle a été traitée.

J'ai serré les dents et tendu la main pour récupérer la lettre du bout des doigts. J'ai respiré un bon coup. À vrai dire, la… matière ne sentait quasiment rien. Refoulant une envie d'enfiler mes maniques, je me suis efforcée de me concentrer sur ma lecture.

« *Avant de quitter ton monde, j'ai veillé à ce qu'un de mes agents humains s'entretienne avec diverses personnes qui peuvent t'aider à échapper à la surveillance de ton gouvernement. Quand j'ai vendu la*

société pharmaceutique que nous possédions, j'ai utilisé une bonne partie de mes bénéfices pour garantir ta liberté. »

J'ai cligné des yeux parce que ma vue se brouillait un peu. Niall n'avait peut-être rien d'un arrière-grand-père classique, mais ce qu'il avait fait là pour moi… c'était tout bonnement génial !

— Il a soudoyé des membres du gouvernement pour que le FBI lâche l'affaire ? C'est bien ce qu'il a fait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, m'a répondu Claude, avec un haussement d'épaules. Il m'a écrit aussi pour me faire savoir que j'avais trois cent mille dollars de plus sur mon compte en banque. Et puis, Claudine n'avait pas fait de testament, puisqu'elle ne…

Savait pas qu'elle allait mourir si tôt. Elle avait cru élever son enfant avec son faé bien-aimé, qu'en fin de compte je n'aurais jamais rencontré. Claude s'est repris et a enchaîné d'une voix enrouée :

— Niall a fourni un corps humain et un testament pour que je n'attende pas des années avant qu'on ait prouvé sa mort. Elle m'a presque tout laissé. Elle l'a dit à notre père, Dillon, quand elle lui est apparue au moment de son passage dans la mort.

Après avoir acquis leur forme spirituelle, les faé annonçaient leur décès à leurs proches. Je me suis demandé pourquoi Claudine était apparue à son père et non à son frère. C'est ce que j'ai dit à Claude, avec autant de tact que possible.

— C'est l'aîné immédiat du défunt qui reçoit la vision, m'a expliqué Claude avec froideur. Notre sœur Claudette m'était apparue puisque j'étais son aîné d'une minute. Claudine a accompli son rituel funèbre auprès de notre père, parce qu'elle était plus vieille que moi.

— Alors, elle a dit à ton père qu'elle voulait que tu reçoives ses parts dans les clubs ?

C'était une sacrée chance pour Claude que Claudine ait pu transmettre ses dernières volontés à quelqu'un. Je me suis demandé ce qui se passait, si c'était le faé le plus âgé

de la lignée qui mourait. Mais j'ai préféré remettre cette question à plus tard.

— Oui. Sa part de la maison. Sa voiture. Bien que j'en aie déjà une.

Pour une raison qui m'échappait, Claude avait l'air mal à l'aise. Et coupable. Pourquoi diable aurait-il dû avoir l'air coupable ?

— Mais comment tu peux la conduire, puisque les faé sont allergiques au fer ?

Je m'étais un peu écartée du sujet.

— Je porte les gants invisibles, m'a-t-il répondu. Je les mets dès que je sors de la douche. Et puis, avec chaque décennie passée dans le monde des humains, ma tolérance s'est améliorée.

Ma curiosité satisfaite, je suis retournée à la lettre.

« *Il se peut que je puisse faire encore davantage pour toi. Je te le ferai savoir. Claudine t'a laissé un cadeau.* »

— Oh ! Claudine m'a légué quelque chose aussi ? C'est quoi ?

J'ai relevé les yeux vers Claude. Mon cousin n'avait pas l'air franchement ravi. Apparemment, il n'avait pas été certain du contenu de cette lettre. Si Niall n'avait pas révélé le legs de Claudine, Claude ne l'aurait peut-être pas fait. Les faé ne mentent pas. Mais ils ne disent pas toujours la vérité non plus.

— Elle t'a laissé l'argent qui était sur son compte en banque, a-t-il fini par me confirmer, résigné. Il contient ses salaires au grand magasin où elle travaillait et sa part des revenus des clubs.

— Oh ! C'est tellement gentil de sa part !

J'ai cligné des yeux de plus belle. J'essayais de ne pas toucher à mes économies, mais mon compte courant n'était pas très en forme – je n'avais pas beaucoup travaillé, ces derniers temps. En plus, j'avais été si déprimée que mes pourboires en avaient pâti. Une serveuse souriante empoche plus qu'une serveuse qui fait une tête d'enterrement.

Je n'allais pas cracher sur quelques centaines de

dollars. Peut-être que j'allais pouvoir m'acheter de nouveaux vêtements ? Et puis il fallait vraiment que je fasse installer de nouvelles toilettes dans la salle de bains du couloir.

— Mais comment on fait un virement de ce genre-là ?

— Tu vas recevoir un chèque de Me Cataliades. C'est lui qui gère la succession.

Me Cataliades – s'il avait un prénom, je ne l'avais jamais entendu – était un brillant avocat et aussi (en grande partie) un démon. Il gérait les affaires de nombreuses SurNat en Louisiane. Je me suis tout de suite sentie un peu mieux, quand Claude a prononcé son nom, parce que je savais que Me Cataliades n'avait aucune raison de me chercher des poux.

Bon, il fallait que je me décide à propos de la demande de colocation de Claude.

— Laisse-moi passer un coup de fil, lui ai-je dit, avant de pointer la cafetière du doigt. Si tu en veux plus, je peux t'en refaire. Tu as faim ?

Claude a secoué la tête.

— Bon, alors, après mon coup de fil à Amelia, il faudra qu'on ait une petite conversation, toi et moi.

J'ai préféré utiliser le téléphone de ma chambre. Amelia se levait plus tôt que moi – avec mes horaires, je me couchais tard. Elle a répondu à la deuxième sonnerie.

— Hé ! Sookie ! s'est-elle exclamée.

Elle ne semblait pas aussi morose que je l'avais craint.

— Quoi de neuf ? m'a-t-elle demandé.

Je ne voyais pas comment introduire la question de façon naturelle.

— Mon cousin voudrait rester ici un petit moment, me suis-je lancée. Il pourrait prendre la chambre en face de la mienne, mais s'il s'installe en haut, on aura tous les deux un peu plus d'intimité. Bien sûr, si tu comptes revenir bientôt, il mettra ses affaires dans la chambre du couloir. C'est juste que je ne voudrais pas que tu rentres et que tu trouves quelqu'un dans ton lit.

Long silence… Je me suis préparée au pire.

Elle a fini par cracher le morceau :

— Sookie, je t'adore, tu sais ça. Et j'ai vraiment aimé vivre avec toi. Et ça a été une chance incroyable pour moi d'avoir quelque part où aller, après le petit incident avec Bob. Mais, maintenant, je suis coincée à La Nouvelle-Orléans pour un moment. C'est juste que je suis… prise par tout un tas de trucs.

Je m'y attendais, mais c'était quand même dur à avaler. Je n'avais pas vraiment compté sur son retour. J'avais espéré qu'elle se remettrait plus vite à La Nouvelle-Orléans – et le fait était qu'elle n'avait pas mentionné Tray. Apparemment, il se passait beaucoup plus de choses, de son côté, qu'un simple travail de deuil.

— Ça va ?

— Oui. J'ai repris un peu mon initiation avec Octavia.

Octavia, son mentor en magie, était retournée à La Nouvelle-Orléans avec son grand amour retrouvé.

— Et puis je suis finalement passée en jugement. J'ai une peine à purger pour, tu sais, le petit incident avec Bob.

« Le petit incident avec Bob » était l'expression qu'employait Amelia pour parler de cette nuit fatidique où elle avait changé Bob en chat. Octavia avait rendu forme humaine à Bob, mais, naturellement, Bob n'avait pas franchement apprécié et Octavia non plus. Bien qu'Amelia ait déjà acquis une certaine pratique de son art, il était clair que les sorts de transmutation dépassaient ses compétences.

— Donc, elles ne vont pas te fouetter ni rien, c'est bien ça ? lui ai-je demandé, sur le ton de la plaisanterie. Après tout, ce n'est pas comme s'il était mort.

Non, non, on lui avait simplement volé une grosse part de sa vie et il avait complètement raté Katrina, y compris la possibilité de rassurer ses proches en les informant qu'il était toujours de ce monde.

— Certaines me fouetteraient bien, si elles le pouvaient. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche, chez les sorcières.

Elle a essayé de rire, mais ce n'était pas très

convaincant.

— Comme peine, il faut que je fasse un genre de « travaux d'intérêt général ».

— Comme ramasser les ordures ou donner des cours de soutien aux gamins ?

— Euh… plutôt comme préparer des potions et ensacher des ingrédients de base pour qu'on les ait à la portée de la main. Faire des heures sup à la boutique de magie et tuer des poulets pour les rituels, de temps à autre. Me taper tout le sale boulot, quoi. À l'œil.

— Alors ça, ça craint carrément, ai-je compati. J'ai toujours été très chatouilleuse question argent.

Amelia était née avec une petite cuillère en argent dans la bouche. Pas moi. Si l'on me gruge sur ce qu'on me doit, je m'énerve. J'ai eu une pensée pour Claudine, en me demandant combien il pouvait bien y avoir sur son compte et je l'ai bénie d'avoir pensé à moi.

— Ouais, bon, Katrina a anéanti tous les clans de sorcières de La Nouvelle-Orléans. En plus, on a perdu plusieurs membres qui ne reviendront plus. Ça fait autant de cotisations en moins. Et je n'utilise jamais l'argent de mon père pour le clan.

— Donc, résultat des courses ?

— Je suis obligée de rester ici. Je ne sais pas si je reviendrai un jour à Bon Temps. Et ça me désole vraiment parce que j'ai adoré cette période avec toi.

— Idem.

J'ai respiré un bon coup, bien décidée à ne pas jouer les chiens battus.

— Et tes affaires ? Ce n'est pas qu'il reste grand-chose ici, mais quand même.

— Je te les laisse, pour le moment. J'ai tout ce qu'il me faut ici et tu peux t'en servir comme tu veux jusqu'à ce que je prenne les dispositions pour les récupérer.

Nous avons continué à papoter un peu, mais nous avions déjà réglé l'essentiel. J'ai oublié de lui demander si Octavia avait trouvé un moyen de me débarrasser du lien de sang qui nous unissait, Eric et moi. Peut-être que la

réponse ne m'intéressait pas tant que ça. J'ai raccroché avec un sentiment mitigé de tristesse et de joie mêlées. J'étais contente qu'Amelia travaille pour effacer la dette qu'elle avait envers son clan et aussi qu'elle soit plus heureuse qu'elle ne l'avait été à Bon Temps, après la mort de Tray. Et j'étais triste parce que j'avais compris qu'elle ne comptait pas revenir. Après avoir pris quelques minutes pour lui faire des adieux silencieux, je suis retournée dans la cuisine pour dire à Claude que le premier étage était tout à lui.

J'ai enregistré son sourire satisfait, puis je suis passée à autre chose. Je ne savais pas trop comment aborder le sujet, alors, une fois de plus, j'ai opté pour la simplicité :

— Est-ce que tu es allé dans le bois derrière la maison ?

La plus parfaite incompréhension s'est peinte sur son visage.

— Pourquoi j'aurais fait ça ?

— Je ne t'ai pas demandé pourquoi. Je t'ai demandé si tu y étais allé.

Je ne suis pas née de la dernière pluie : je sais quand quelqu'un se défile.

— Non.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que les loups-garous m'ont dit qu'un faé était passé par là, récemment, lui ai-je annoncé, en le regardant droit dans les yeux. Et si ce n'est pas toi, c'est qui, à ton avis ?

— Il ne reste pas beaucoup de faé… Encore une façon d'éluder la question.

— S'il y a d'autres faé qui ont raté leur sortie, quand le portail a été fermé, tu pourrais traîner avec eux. Tu n'aurais pas besoin de venir chez la cousine Sookie, avec ses trois gouttes de sang de faé dans les veines. Pourtant, tu es là. Alors que, quelque part dans mon bois, se balade un autre faé.

Je scrutais son visage, attentive à sa réaction.

— Je ne te trouve pas très enthousiaste à l'idée d'aller rejoindre un de tes petits copains. C'est quoi le problème ? Pourquoi tu n'as pas déjà passé la porte en trombe pour rechercher le faé en question, faire ami-ami avec et nager dans le bonheur ?

Il a baissé les yeux.

— Le dernier accès que Niall a condamné se trouve dans ton bois. Peut-être qu'il n'est pas bien fermé. Et je sais que Dermot, ton grand-oncle, est resté dehors. Si Dermot est bien le faé que les loups-garous ont senti, il ne sera pas très content de me voir.

J'ai cru qu'il allait continuer, mais il s'est arrêté net.

Ça faisait un sacré paquet de mauvaises nouvelles. Et c'était encore une excellente façon de contourner le problème. J'avais toujours des doutes quant à ses réelles motivations, mais Claude était un membre de ma famille. Or, de famille, il ne m'en restait vraiment pas beaucoup.

— Bon d'accord, ai-je dit, en ouvrant le tiroir de la cuisine dans lequel j'entassais tout un bric-à-brac.

Tiens, voilà une clef. On va voir ce que ça donne. Il faut que j'aille bosser, cet après-midi, soit dit en passant. Et il faut qu'on parle. Tu sais que j'ai un petit ami, non ? Je commençais déjà à ne pas me sentir très à l'aise.

— Tu sors avec qui ? m'a aussitôt demandé Claude, avec une sorte de curiosité toute professionnelle.

— Euh… eh bien, Eric Northman.

Sifflement admiratif dans la salle. Claude semblait assurément impressionné, mais en même temps réservé malgré tout.

— Est-ce qu'Eric passe la nuit ici ? Il faut que je sache s'il va me sauter dessus.

Claude n'avait pas l'air de trouver cette perspective franchement désagréable. Mais le vrai problème, c'était que les faé sont aux vampires ce que la valériane est aux chats. Si jamais Claude se trouvait dans son voisinage immédiat, Eric aurait bien du mal à se retenir d'y goûter.

— Ça risquerait de ne pas très bien se terminer pour toi, lui ai-je fait remarquer. Mais je pense qu'en faisant un

peu attention, on pourra éviter ça.

Eric passait rarement la nuit à la maison parce qu'il voulait être à Shreveport avant l'aube. Il avait un tel travail à abattre, toutes les nuits, qu'il trouvait plus pratique de se réveiller sur place. J'ai bien une cachette souterraine où un vampire peut dormir pendant le jour, plus ou moins en sécurité, mais il n'a vraiment rien d'un quatre étoiles. Aucune comparaison avec la somptueuse propriété d'Eric.

En fait, ce qui m'inquiétait un peu plus, c'était que Claude ramène des étrangers chez moi. Je n'avais aucune envie de croiser un inconnu, en allant dans la cuisine en chemise de nuit. Amelia avait bien eu des invités qui avaient passé la nuit au premier, mais c'étaient des gens que je connaissais. J'ai pris une profonde inspiration, en espérant que ce que je m'apprêtais à dire n'allait pas me faire passer pour une homophobe.

— Ce n'est pas que j'aie quelque chose contre le fait que tu… prennes du bon temps, Claude, me suis-je lancée, en me disant que j'aurais donné cher pour que cette conversation soit déjà terminée et cette affaire réglée une bonne fois pour toutes.

J'admirais la décontraction avec laquelle mon cousin avait accepté le fait que j'aie une vie sexuelle et j'aurais bien aimé pouvoir faire montre de la même désinvolture à son égard.

— Si je veux coucher avec quelqu'un que tu ne connais pas, je l'emmènerai à Monroe, m'a rassurée Claude, avec un petit sourire canaille.

Mon cousin pouvait donc se montrer perspicace.

— Sinon je te préviendrai avant, a-t-il ajouté. Ça te va ?

— Parfait, lui ai-je répondu, étonnée de la facilité avec laquelle il s'était plié à mes conditions.

Mais il avait dit exactement ce qu'il fallait dire. J'ai commencé à me détendre un peu, pendant que je lui montrais les endroits essentiels de la cuisine. Je lui ai donné quelques astuces sur le fonctionnement de la machine à laver et du sèche-linge et lui ai annoncé qu'il pouvait désormais considérer la salle de bains du couloir

comme la sienne. Puis je l'ai emmené en haut. Amelia s'était donné du mal pour rendre ses appartements agréables à vivre. Elle s'était fait une jolie chambre et avait décoré l'autre pour s'en faire un salon. Elle avait emporté son ordinateur portable, bien sûr, mais elle avait laissé sa télévision. J'ai vérifié que les draps du lit étaient propres et que le placard avait été en grande partie vidé de ses vêtements. J'ai indiqué à Claude la porte du grenier au cas où il voudrait stocker quoi que soit. Il l'a ouverte et s'est avancé d'un pas à l'intérieur. Il a jeté un regard circulaire dans la pénombre. Des générations de Stackhouse avaient engrangé là des choses dont ils pensaient pouvoir avoir besoin un jour et je dois admettre que l'endroit était un peu encombré, pour ne pas dire inextricable.

— Il va falloir trier tout ça, Sookie, a-t-il commenté. Est-ce que tu sais seulement ce que tu as là-dedans ?

— Des souvenirs de famille, ai-je avoué d'un air consterné.

Je n'avais jamais eu le courage de m'y atteler depuis la mort de Gran.

— Je t'aiderai, a-t-il déclaré. Ce sera ma façon de te remercier pour la chambre.

J'ai ouvert la bouche pour lui faire remarquer qu'Amelia m'avait versé un loyer, mais je me suis dit, une fois de plus, que Claude était de la famille.

— Ce serait super, lui ai-je assuré. Quoique je ne sois pas sûre d'être encore tout à fait prête pour ça.

Mes poignets m'avaient fait mal toute la matinée, même si je constatais un net progrès.

— Et il y a d'autres bricoles à faire dans la maison qui dépassent mes compétences, si tu veux vraiment me donner un coup de main.

— J'en serais ravi, m'a-t-il affirmé, en s'inclinant galamment.

Voilà une facette que je ne lui connaissais pas, et il ne ressemblait absolument pas au Claude que j'avais connu et tant décrié.

Le chagrin et la solitude paraissaient avoir éveillé

quelque chose chez le beau faé. Il semblait avoir enfin compris qu'il lui fallait faire preuve d'un minimum de gentillesse s'il voulait en recevoir en retour. Apparemment, Claude s'était rendu compte qu'il avait besoin des autres, surtout maintenant que ses sœurs avaient disparu.

Quand je suis partie travailler, notre petit arrangement ne m'angoissait plus autant. J'avais écouté Claude bouger au-dessus de ma tête pendant un moment, avant qu'il ne descende, les bras chargés de produits pour les cheveux. Je lui avais déjà mis des serviettes propres. Il a semblé se satisfaire de la salle de bains préhistorique du couloir. Cela dit, Claude avait connu l'époque où il n'y avait ni eau courante ni sanitaires. Peut-être voyait-il donc les choses sous un autre angle. Pour ne rien cacher, entendre quelqu'un d'autre dans la maison avait dénoué quelque chose au fond de moi, une tension dont je n'avais même pas eu conscience.

— Salut Sam ! ai-je lancé en entrant.

Mon boss était derrière le comptoir, quand je suis sortie de la partie réservée au personnel, où j'avais laissé mon sac et mis un tablier propre. Le bar était plutôt calme. Comme d'habitude, Holly bavardait avec son Hoyt, qui s'attardait sur son dîner. Avec son tee-shirt *Merlotte,* Holly avait mis un short écossais vert et rose à la place du noir de rigueur.

— Ça te va bien, Holly, l'ai-je complimentée.

Ce qui m'a valu un sourire radieux. Devant un Hoyt rayonnant, elle m'a alors montré sa main à laquelle brillait une bague toute neuve.

J'ai poussé un cri de souris et je l'ai serrée dans mes bras.

— Oh ! C'est formidable ! me suis-je exclamée. Oh ! Elle est magnifique, Holly ! Vous avez déjà choisi la date ?

— Ce sera probablement cet automne, m'a-t-elle répondu. Hoyt se tape de longues heures de boulot, au printemps et en été. C'est sa haute saison. Alors, on s'est dit peut-être en octobre ou novembre.

Hoyt s'est alors tourné vers moi, la mine solennelle, tout à coup.

— Sookie, maintenant qu'on a recollé les morceaux, Jason et moi, je vais pouvoir lui demander d'être mon témoin.

J'ai glissé un regard vers Holly, qui n'avait jamais particulièrement apprécié mon frère. Elle avait toujours le sourire vissé aux lèvres et, si je pouvais capter les réserves qu'elle émettait en son for intérieur, Hoyt, lui, ne les percevait pas.

— Il sera super-content, lui ai-je assuré.

J'ai dû me presser pour faire le tour de mes tables, mais j'ai gardé le sourire en travaillant. Je me suis demandé s'ils allaient faire la cérémonie après la tombée de la nuit. Dans ce cas, Eric pourrait venir avec moi. Ce serait génial ! Ça me ferait passer de « cette pauvre Sookie, qui n'a même jamais été fiancée » à « cette sacrée Sookie, qui a amené ce type canon au mariage ». Et puis j'ai réfléchi à un plan B. Si le mariage était de jour, je pourrais demander à Claude de m'accompagner ! Il avait tout d'un mannequin qui fait les couvertures de romans sentimentaux. C'est même effectivement ce qu'il faisait – (Vous avez déjà lu *La Comtesse et le garçon d'écurie* ou *Le Scandaleux Mariage de Lord Darlington ?* Très très coquin !).

Je me rendais bien compte que je pensais au mariage uniquement en fonction de mes propres intérêts et je n'en étais pas très fière. Mais il n'y a rien de plus déprimant que d'être une vieille fille à un mariage. Je sais bien que c'est idiot d'avoir l'impression d'être une vieille fille à vingt-sept ans. Mais je n'avais pas eu d'adolescence et j'en étais de plus en plus consciente. J'avais tellement de copines de lycée qui s'étaient mariées (dont certaines plusieurs fois) et qui avaient eu des bébés, ou qui étaient en passe d'en avoir – comme Tara, qui était justement en train de pousser la porte du bar dans un tee-shirt grande taille.

Je lui ai fait un signe de la main pour l'informer que je viendrais lui parler, dès que je pourrais me libérer, et j'ai

posé un thé glacé sur mon plateau pour le Dr Linda Tonnessen et une bière pour Jesse Wayne Cummins.

— Quoi de neuf, Tara ?

Je me suis penchée pour l'embrasser. Elle s'était affalée à l'une de mes tables.

— Il me faut du Coca-light décaféiné, m'a-t-elle annoncé. Et il me faut un cheeseburger. Avec des tonnes de beignets de légumes.

Elle avait l'air féroce.

— Pas de problème. Je vais chercher ton Coca et je lance ta commande direct.

Quand je suis revenue, elle a descendu son verre d'un trait.

— Dans moins de cinq minutes, je vais le regretter parce qu'il va encore falloir que j'aille aux toilettes, a-t-elle soupiré. Je ne fais plus que ça : manger et faire pipi.

Tara avait de grands cernes et n'était pas vraiment fraîche comme une rose. Où était donc passé cet éclat de la femme enceinte dont j'avais tant entendu parler ?

— Il te reste combien de temps ?

— Trois mois, une semaine et trois jours.

— Le Dr Dinwiddie t'a donné une date !

— JB n'arrive pas à croire que je sois devenue si grosse.

Elle a levé les yeux au ciel.

— Il a dit ça comme ça ?

— Eh oui ! Il a fait ça.

— Dis donc ! Ce garçon aurait bien besoin de quelques leçons de tact.

— Qu'il se taise carrément, ça m'irait très bien. Tara avait épousé JB en sachant très bien qu'il n'avait pas inventé la poudre. Et elle récoltait ce qu'elle avait semé. Mais je voulais tellement qu'ils soient heureux. Je ne pouvais pas la jouer « Comme on fait son lit, on se couche ».

— Il t'aime, lui ai-je dit, en essayant de prendre un ton apaisant. Il est juste…

— JB.

Elle a haussé les épaules et a trouvé la force de me sourire.

Et puis Antoine a claironné que ma commande était prête et rien qu'à voir l'expression vorace de Tara, il était clair qu'elle était plus intéressée par son estomac que par le manque de tact de son mari. C'est donc une femme comblée, le ventre plein, qui est retournée travailler à sa boutique, *Taras Togs*.

Dès la tombée de la nuit, j'ai appelé Eric sur mon portable pendant que j'étais dans les toilettes des dames. Ça me déplaisait souverainement de prendre sur mon temps de travail pour appeler mon petit ami en cachette, mais j'avais besoin de son soutien. Maintenant que j'avais son numéro de portable, je n'avais plus à appeler le *Fangiasia,* ce qui était bien. Et moins bien. Quand j'appelais au club, je ne savais jamais sur qui j'allais tomber. Or, je n'étais vraiment pas la chouchoute de tout le monde, chez les vampires du *Fangtasia*. D'un autre côté, ça me manquait de ne plus avoir Pam au bout du fil – Pam, le bras droit d'Eric. Pam et moi sommes pratiquement amies.

— Je suis là, mon aimée, a répondu Eric. Comment ne pas frissonner en entendant ça ? Mais l'atmosphère des toilettes du bar n'était vraiment pas de nature à inspirer le désir.

— Eh bien, je suis là aussi, on dirait. Écoute, il faut vraiment que je te parle. Il est arrivé quelque chose.

— Tu es anxieuse.

— Il y a de quoi.

— J'ai un rendez-vous dans une demi-heure avec Victor. Cela promet d'être à couteaux tirés, comme tu le sais.

— Je sais. Et je suis désolée de t'empoisonner la vie avec mes problèmes. Mais tu es mon petit ami et être un bon petit ami, ça sous-tend aussi prêter une oreille attentive.

— Ton… petit ami… Étrange expression, en l'occurrence. Je suis si peu « petit ».

— Oh Eric ! Je n'ai pas l'intention de rester coincée dans les toilettes à parler terminologie ! C'est quoi le fin mot de l'histoire ? Tu vas avoir un peu de temps libre après ou pas ?

Il s'est esclaffé.

— Pour toi, oui. Tu pourrais venir jusqu'ici ? Non, attends, je vais envoyer Pam te chercher. Elle sera chez toi à une heure, d'accord ?

J'allais sans doute devoir me presser pour rentrer à temps, mais c'était faisable.

— OK. Et préviens Pam que… eh bien, dis-lui de ne pas s'énerver trop vite, tu m'entends ?

— Oh ! Absolument. Je serai ravi de lui transmettre ce message d'une stupéfiante précision, m'a répondu Eric, avant de raccrocher.

Comme la plupart des vampires, Eric Northman n'était pas très doué pour les au revoir. La journée allait être longue…

3

Par chance, tous les clients sont partis de bonne heure et j'ai pu faire la fermeture en un temps record. J'ai lancé un « bonne nuit ! » collectif par-dessus mon épaule et j'ai filé par la porte de service pour monter dans ma voiture. Quand je me suis garée derrière la maison, la voiture de Claude n'était pas là. Il était donc probablement resté à Monroe, ce qui simplifiait singulièrement les choses. Je me suis dépêchée de me changer et de me remaquiller. J'en étais juste au petit raccord de rouge quand Pam a frappé.

Pam faisait très… Pam, ce soir. Ses longs cheveux blonds étaient parfaitement lisses et brillants ; son tailleur bleu ciel avait tout d'une petite merveille vintage et elle portait des bas à couture (Elle s'est même retournée pour me faire apprécier cet affriolant détail).

— Waouh !

C'était la seule réaction possible.

— Tu es superbe, l'ai-je complimentée.

À côté, ma jupe rouge et mon haut rouge et blanc faisaient pâle figure. Elle a acquiescé avec une satisfaction manifeste :

— Oui, je trouve aussi, a-t-elle répondu avec modestie. Euh…

Elle s'était brusquement figée, genre chien d'arrêt.

— … ne serait-ce pas là une odeur de faé ?

— Absolument. Mais c'est juste une odeur. Alors, du calme. Mon cousin Claude est passé aujourd'hui. Il va habiter ici pour un temps.

— Claude ? L'appétissant Apollon qui est aussi beau qu'il est puant ?

La réputation de mon cousin l'avait précédé, apparemment.

— Ce Claude-là, oui.

— Pourquoi ? Pourquoi vient-il habiter chez toi ?

— Il se sent seul.

— Et tu le crois, toi ?

Elle avait levé des sourcils incrédules.

— Eh bien… oui.

Pour quelle autre raison mon cousin voudrait-il venir vivre chez moi, alors que c'était si peu pratique pour aller à son travail ? Il ne voulait assurément pas entrer dans mon lit et ne m'avait pas demandé d'argent.

— Il y a une magouille de faé, là-dessous. Et tu as été bien bête de te laisser embarquer dans cette histoire.

Personne n'aime se faire traiter d'imbécile. Pam avait dépassé les bornes, mais bon, le tact n'était vraiment pas son fort.

— Bon, ça va, Pam.

J'ai dû avoir l'air sérieux en disant ça, parce qu'elle m'a dévisagée pendant au moins quinze secondes en silence.

— Je t'ai offensée, a-t-elle constaté, sans une once de regret dans la voix.

— Oui, parfaitement. Claude est mon cousin. Ses sœurs lui manquent. Il ne reste plus un seul faé pour « magouiller » quoi que ce soit depuis que Niall a fermé le portail – ou les portes, ou le je-ne-sais-trop quoi qu'il a fermé. Je suis ce qui se fait de plus proche, pour lui – ce qui est quand même assez navrant, vu le peu de sang de faé que j'ai dans les veines.

— Allons-y. Eric nous attend.

Changer de sujet, quand elle était à court d'arguments, était une autre caractéristique de Pam. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire et de secouer la tête.

— Comment s'est passé le rendez-vous avec Victor ? lui ai-je demandé.

— Ce ne serait pas une mauvaise chose s'il arrivait à Victor un malencontreux accident.

— Tu es sérieuse ?

— Non. Je voudrais vraiment que quelqu'un le tue.

— Moi aussi.

Nos regards se sont croisés. Elle m'a adressé un petit hochement de tête résolu. Nous étions en phase sur le problème Victor.

— Je doute de tout ce qu'il dit. Je remets en cause la moindre de ses décisions. Je pense qu'il cherche à évincer Eric. Cela ne lui suffit plus d'être l'émissaire du roi : il veut conquérir son propre territoire.

J'ai imaginé Victor habillé de peaux de bête, descendant la Red River dans un canoë, avec une jeune Indienne assise stoïquement derrière lui. Ça m'a fait rire.

— Je ne te comprends pas, m'a lancé Pam, en me dardant un regard noir, par-dessus le toit de sa voiture dans laquelle nous nous apprêtions à monter. Vraiment pas.

Nous avons gagné Hummingbird Road et pris vers le nord.

— Mais pourquoi la fonction de shérif en Louisiane serait – elle au-dessus de celle d'émissaire de Felipe, qui dirige un royaume si riche ? lui ai-je demandé, au bout d'un moment – avec le plus grand sérieux, cette fois – Mieux vaut régner en enfer que servir au paradis.

Je me suis bien dit qu'elle devait citer quelqu'un, mais je ne voyais pas qui[2].

— La Louisiane, c'est l'enfer et Las Vegas, le paradis ?

Je pouvais encore concevoir qu'un vampire cosmopolite puisse considérer la Louisiane comme le dernier endroit où il voudrait s'installer définitivement, mais Las Vegas… paradisiaque ? Je ne crois pas, non.

— Juste une image, a soupiré Pam, avec un haussement d'épaules. Il est temps pour Victor de se soustraire à l'emprise de Felipe. Il y a trop longtemps qu'ils sont ensemble. Victor est ambitieux.

---

2 John Milton, *Paradise Lost,* Livre 1, ligne 263 : *« Better to reign in Hell, than serve in Heaven. »*

— Ça, c'est vrai. Et quelle est sa stratégie, à ton avis ? Comment a-t-il l'intention de déloger Eric, d'après toi ?

— Il va essayer de le discréditer, m'a répondu Pam sans hésiter.

Elle avait manifestement réfléchi à la question.

— S'il n'y parvient pas, il le supprimera, a-t-elle enchaîné. Mais pas en combat singulier, non. Il ne le fera pas ouvertement.

— Il aurait peur de se battre avec Eric ?

— Oh oui ! a-t-elle jubilé, le sourire aux lèvres. Il me semble bien que oui !

Nous avions atteint l'autoroute et filions vers Shreveport, plein ouest.

— S'il défiait Eric, a-t-elle poursuivi, Eric serait en droit de m'envoyer à sa place. Je me ferais une telle joie de combattre Victor.

La lumière du tableau de bord éclaira brièvement ses crocs étincelants.

— Mais Victor n'a pas un bras droit, lui aussi ? Est-ce qu'il ne l'enverrait pas au combat à sa place ?

Pam a penché la tête de côté. Elle a semblé méditer cette hypothèse, pendant qu'elle doublait un semi-remorque.

— Son bras droit s'appelle Bruno Brazell. Il était avec lui, la nuit où Eric a capitulé devant le Nevada, a-t-elle repris. Courte barbe, boucle d'oreille, tu vois qui c'est ? Si Eric me permettait de me battre pour lui, Victor pourrait effectivement envoyer Bruno. Il est impressionnant, je te l'accorde. Mais je le truciderais en moins de cinq minutes. Tu peux prendre les paris.

Jeune fille de bonne famille à l'époque victorienne, Pam avait toujours eu un petit côté débridé bien caché. Sa transformation en vampire l'avait libérée. Je n'avais jamais demandé à Eric pourquoi il avait choisi Pam, mais j'étais certaine que c'était parce qu'il avait détecté cette férocité intérieure.

Sans réfléchir, je lui ai demandé :

— Pam, est-ce que ça t'arrive de penser à ce que tu

serais devenue, si tu n'avais pas rencontré Eric ?

Un long silence a envahi la voiture – enfin, un long silence pour moi. J'ai eu peur qu'elle soit fâchée ou triste d'avoir raté la chance d'avoir un mari et des enfants. Est-ce qu'il ne lui arrivait pas aussi de regretter l'époque où elle avait une relation charnelle avec Eric, relation qui, si elle n'avait pas duré longtemps (comme la plupart des relations entre vampires), avait sûrement dû être très… intense.

Finalement, juste au moment où j'allais lui demander de me pardonner mon indiscrétion, elle a dit, dans la faible clarté du tableau de bord qui ciselait son visage d'une symétrie parfaite :

— Je crois que j'étais faite pour ça. J'aurais été une épouse lamentable et une mère épouvantable. La partie de moi qui s'est prise à aimer égorger ses ennemis aurait remonté à la surface, si j'étais restée humaine. Je n'aurais pas tué quelqu'un, je suppose, parce que cela ne faisait pas partie des choses que je pouvais concevoir, quand j'étais humaine. Mais j'aurais fait le malheur de ma famille, tu peux le croire.

— Tu fais une super-vampire, l'ai-je félicitée, parce que je ne savais vraiment pas quoi répondre à ça.

Elle a hoché la tête.

— Mais je suis une super-vampire.

Nous n'avons plus parlé jusqu'à l'arrivée. Bizarrement, Eric s'était installé dans un quartier résidentiel sécurisé avec un code architectural très strict. Il appréciait la sécurité que lui procuraient la barrière et le garde à l'entrée, pendant la journée. Et il aimait sa maison en pierre. Il n'y avait pas beaucoup de caves à Shreveport, à cause du niveau de la mer, mais la maison d'Eric était construite sur un terrain en pente. À la base, le sous-sol était directement accessible de la terrasse du jardin, mais Eric avait fait enlever la porte et l'avait fait murer. Il avait donc un très bel endroit où dormir.

Je n'étais jamais allée chez Eric avant que nous ne soyons liés par le sang.

Parfois, c'était exaltant d'être si proche d'Eric et, parfois, je me sentais prise au piège. J'avais du mal à le croire, mais depuis que je m'étais rétablie – enfin, en grande partie –, nous nous entendions encore mieux, physiquement. En ce moment même, j'avais l'impression que chaque atome de mon corps vibrait parce qu'il était tout près.

Pam a appuyé sur la télécommande qu'elle a sortie de sa boîte à gants et la porte du garage a basculé, révélant la voiture d'Eric. En dehors de la rutilante Corvette, l'endroit était d'une propreté chirurgicale : pas de chaises de jardin, pas de sacs de graines de gazon, ni de pots de peinture à moitié vides. Pas d'escabeau, pas de bleu de travail, ni de bottes en caoutchouc. Eric n'avait pas besoin de tout cet attirail. Toutes les maisons du quartier avaient des pelouses, de jolies pelouses, avec des parterres de fleurs tirés au cordeau et systématiquement paillés, mais il y avait un service de jardinage pour la résidence qui taillait chaque brin d'herbe, élaguait chaque buisson, et ratissait chaque feuille.

Pam s'est amusée à refermer le garage de l'intérieur – joli, le bond de deux mètres. La porte qui donnait directement dans la cuisine était verrouillée, mais elle avait la clef. Un vampire n'a pas vraiment besoin d'une cuisine, outre le petit réfrigérateur utile pour conserver au frais le sang de synthèse et le micro-ondes, bien pratique pour le servir à température ambiante. Eric avait acheté une machine à café pour moi et il avait toujours quelques produits surgelés pour l'éventuel humain de passage. Ces derniers temps, l'humain en question, c'était moi.

— Eric ! l'ai-je hélé, en franchissant la porte. Nous avons enlevé nos chaussures, conformément au règlement intérieur d'Eric.

— Oh ! Va donc lui sauter au cou, qu'on en finisse ! a maugréé Pam, comme je lui jetais un regard en coin. J'ai du TrueBlood et du Life Support à descendre.

J'ai quitté la cuisine stérilisée pour le salon. Si la cuisine avait tout du bloc opératoire, le salon reflétait la

personnalité du maître de maison. Quoiqu'il ne le montre pas vraiment dans sa façon de s'habiller, Eric nourrissait un amour immodéré pour les couleurs profondes. La première fois que j'étais venue chez lui, en découvrant son salon, j'avais dû m'asseoir. Les murs étaient peints en bleu saphir avec les plinthes et les moulures du plafond d'un blanc pur éclatant. La vaste pièce avait été aménagée avec toute une collection de meubles éclectiques qu'il lui avait plu d'amasser. La majorité était tendue de tissus dans des couleurs de pierres précieuses – rubis, saphir, jaune citrine, vert jade ou émeraude et topaze –, certains avec des motifs extrêmement élaborés. Et tout était à la mesure du propriétaire : grand, solide, massif, sans parler de la ribambelle de gros coussins éparpillés un peu partout.

Eric est sorti de son bureau. Dès que je l'ai vu, toutes mes hormones se sont mises au garde-à-vous. Près de deux mètres de pure beauté virile, avec une crinière de longs cheveux blonds et des yeux si bleus qu'on ne voit qu'eux dans la pâleur de son visage, un visage aux traits affirmés et on ne peut plus masculins : il n'y a rien d'efféminé chez Eric. Il est, le plus souvent, en Jean et en tee-shirt, mais je l'ai déjà vu en costume : *GQ* a perdu gros le jour où Eric a décidé d'employer ses talents à édifier un empire financier plutôt que de jouer les mannequins en couverture des magazines. Ce soir, il était torse nu et sa fine toison ruisselait comme une coulée d'or jusqu'à la ceinture de son jean, scintillant sur sa peau blême.

— Saute ! m'a-t-il lancé, en me tendant les mains avec un sourire complice.

J'ai éclaté de rire. Et puis j'ai pris mon élan et je me suis jetée dans ses bras. Il m'a rattrapée par la taille et m'a projetée en l'air jusqu'à ce que ma tête frôle le plafond. Et puis il m'a fait lentement glisser le long de son torse pour me donner un baiser. J'ai noué mes jambes autour de ses reins et mes bras autour de son cou. Nous sommes restés seuls au monde pendant un long moment.

Et puis Pam m'a rappelée à l'ordre :

— On revient sur terre, Miss Ouistiti ! Le temps passe.

J'ai remarqué qu'elle me blâmait moi, et non Eric. Je me suis écartée, en adressant à l'intéressé ce sourire qui lui était réservé.

— Viens t'asseoir et dis-moi ce qui ne va pas, m'a-t-il dit. Tu veux que Pam soit au courant aussi ?

— Oui.

J'imaginais bien qu'il le lui raconterait, de toute façon.

Les deux vampires se sont assis à chaque bout du grand divan rouge carmin, pendant que je prenais place en face d'eux, sur le petit canapé rouge et or. Entre les deux se trouvait une grande table basse carrée, à plateau marqueté et aux pieds minutieusement sculptés, sur laquelle étaient éparpillés les objets qu'il aimait en ce moment : le manuscrit d'un livre sur les Vikings qu'on lui avait demandé de préfacer, un lourd briquet de table en jade (bien qu'il ne fume pas) et une belle coupe d'argent à l'intérieur émaillé de bleu sombre. J'ai toujours trouvé ses choix fascinants. Chez moi, c'était moins une collection qu'une… accumulation. À vrai dire, je n'avais rien choisi, sauf les placards et l'équipement de la cuisine. Mais ma maison retraçait l'histoire de ma famille. La maison d'Eric retraçait l'histoire… d'Eric.

J'ai passé un doigt distrait sur le dessus incrusté de la table.

— Avant-hier, me suis-je lancée, j'ai reçu un coup de fil d'Alcide Herveaux.

Je ne rêvais pas : les deux vampires venaient de réagir à cette nouvelle. Une réaction infime, certes, (les vampires ne sont pas très expansifs, pour la plupart) mais elle était bien là. Eric s'est penché en avant pour m'inviter à poursuivre. Je me suis exécutée et je leur ai parlé des petits nouveaux de la meute des Longues Dents que j'avais rencontrés, dont Annabelle et Basim.

— Je l'ai vu, ce Basim, a annoncé Pam. Je l'ai regardée, un peu étonnée.

— Il est venu au *Fangtasia,* une nuit, avec un autre loup-garou, une autre jeune recrue de la meute… cette Annabelle, là, une femme brune. C'est la nouvelle d'Alcide.

Bien que je m'en sois un peu douté, je trouvais la nouvelle quelque peu surprenante.

— Elle doit avoir des talents cachés, ai-je murmuré, sans réfléchir.

Eric a arqué un sourcil.

— Pas le genre de femme que tu aurais imaginé pour lui, mon aimée ?

— Je préférais Maria-Star.

Comme trop de gens que j'avais connus, au cours de ces deux dernières années, l'ancienne petite amie d'Alcide avait connu un sort funeste. J'avais eu beaucoup de peine.

— Pourtant, avant elle, il était longtemps resté avec Debbie Pelt, m'a fait remarquer Eric. (J'ai dû faire un effort pour garder un visage impassible.) Tu peux noter qu'Alcide a des goûts éclectiques. Il t'a un temps convoitée, non ?

Le léger accent d'Eric rendait l'expression démodée encore plus exotique.

— D'une vraie garce à une beauté incroyablement douée, a-t-il poursuivi. Puis d'une adorable photographe à une dure à cuire qui ne recule pas devant une petite virée dans un bar à vampires : Alcide a des goûts très éclectiques en matière de femme.

Assurément. Je n'avais jamais abouti à cette conclusion.

— Il a envoyé Basim et Annabelle au club dans un but précis. Tu as lu les journaux récemment ? m'a demandé Pam.

— Non. J'ai même pris un malin plaisir à ne pas lire les journaux.

— Le Congrès envisage de faire passer une loi exigeant le recensement de tous les loups-garous et de tous les métamorphes. Les lois et les problèmes qui les concernent dépendraient alors du Bureau des affaires des vampires, comme les lois et les procès qui concernent tous les morts vivants, c'est-à-dire nous.

Pam avait pris un air sinistre.

J'ai failli m'écrier « Mais ce n'est pas juste ! ». Et puis

je me suis rendu compte de la manière dont ça sonnait : comme si je trouvais normal qu'on exige des vampires qu'ils se fassent recenser, mais pas des loups-garous ni des métamorphes. Heureusement que j'ai tenu ma langue !

— Les loups-garous sont furieux, naturellement. Rien d'étonnant. Pour ne rien te cacher, Alcide m'a dit lui-même qu'il soupçonnait le gouvernement d'avoir dépêché des espions pour surveiller sa meute, l'idée étant de faire un rapport secret au Congrès auprès de ceux qui examinent le projet de loi. Et il ne croit pas que sa meute soit la seule. Alcide est un homme de bon sens. (Eric avait l'air d'approuver.) Or, il croit qu'on l'espionne.

Je comprenais mieux pourquoi Alcide avait été si préoccupé, à l'idée que des inconnus campent sur ses terres. Il les soupçonnait de n'avoir rien des inoffensifs pêcheurs qu'ils prétendaient être.

— Ça doit être terrible de croire qu'on est espionné par son propre gouvernement, ai-je commenté. Surtout après avoir pensé toute sa vie qu'on était un citoyen ordinaire.

Je n'avais pas encore pris toute la mesure de ce projet de loi et de ses terribles conséquences. Au lieu d'être un notable de Shreveport riche et respecté, Alcide – et tous les autres membres de sa meute – allaient se retrouver comme… des immigrés clandestins.

— Où se feraient-ils recenser ? Leurs gosses pourront-ils toujours fréquenter les mêmes écoles que les autres enfants ? Et qu'est-ce qui se passera pour les militaires de l'armée de l'air à la base de Barksdale ? Après toutes ces années ! Vous croyez que cette loi a une chance de passer ?

— Les loups-garous le croient, en tout cas, m'a répondu Pam. C'est peut-être de la paranoïa. Peut-être aussi qu'ils ont eu vent de quelque chose par l'intermédiaire des hybrides qui sont au Congrès. Peut-être qu'ils savent des choses que nous ignorons. Alcide a envoyé la fameuse Annabelle et Basim al Saud pour me dire qu'ils pourraient bientôt se retrouver dans le même bateau que nous. Ils voulaient se renseigner sur la représentante locale du BAV, savoir quel genre de femme

c'était et comment traiter avec elle.

— Et c'est qui ?

J'ai brusquement pris conscience de mon ignorance et de mon manque d'informations sur le sujet. J'aurais dû être plus au courant, puisque j'étais intimement liée à un vampire.

— Katherine Boudreaux. Elle a une légère préférence pour les femmes – comme moi, m'a précisé Pam, avec un sourire carnassier. Elle aime aussi les chiens. Elle a une petite amie régulière, Sallie, qui vit avec elle. Une liaison ne l'intéresse absolument pas et elle est incorruptible.

— J'en déduis que vous avez essayé.

— J'ai essayé de la séduire. Bobby Burnham s'est occupé de la tentative de corruption.

Bobby était l'assistant diurne d'Eric. Nous nous détestions cordialement, Bobby et moi. J'ai pris une profonde inspiration.

— Eh bien, je suis ravie d'avoir appris tout ça, mais c'est après que les loups-garous ont célébré la pleine lune chez moi que le vrai problème s'est posé.

J'ai trouvé qu'Eric et Pam me regardaient soudain avec une grande intensité et un très net regain d'intérêt.

— Tu as autorisé les loups-garous à utiliser tes terres pour leur course mensuelle ?

— Eh bien, oui. Hamilton Bond a dit que des gens campaient sur les terres des Herveaux et, maintenant que je sais ce qu'Alcide t'a dit – je me demande bien pourquoi il ne m'en a pas parlé, d'ailleurs –, je comprends mieux la raison pour laquelle il ne voulait pas que ça se passe chez lui. Il a dû croire que les campeurs en question étaient des agents du gouvernement. Et comment s'appellerait ce nouveau service gouvernemental, au fait ?

Ce ne pourrait pas être le BAV, puisque le BAV ne « représentait » que les vampires – pour le moment, du moins.

— Dans le projet de loi, ils proposent qu'on l'appelle le Bureau des affaires des vampires et des créatures surnaturelles, m'a informée Pam avec un haussement

d'épaules.

— Revenons-en à tes problèmes, mon aimée, est intervenu Eric.

— D'accord. Eh bien, au moment de partir, Basim est venu frapper à ma porte pour me dire qu'il avait flairé la piste d'au moins un faé et d'un autre vampire qui auraient traversé mon terrain. Et mon cousin Claude dit que ce n'est pas lui.

Silence dans les rangs.

— Intéressant, a finalement dit Eric.

— Très étrange, a commenté Pam.

Eric a passé la main sur le manuscrit posé sur la table basse, comme s'il pouvait lui révéler l'identité de mes mystérieux visiteurs.

— J'ignore quel crédit on peut accorder à ce Basim. Tout ce que je sais, c'est qu'il a été exclu de la meute de Houston et qu'Alcide l'a accepté dans la sienne. Quant à la raison de son expulsion… Il a dû causer quelque désordre, je présume. Nous allons vérifier ce que ce Basim t'a dit.

Il s'est tourné vers Pam.

— La nouvelle, Heidi, elle a bien prétendu qu'elle était traqueuse, non ?

— Vous avez une nouvelle recrue ? me suis-je étonnée.

— Celle-là nous a été envoyée par Victor. La bouche d'Eric n'était plus qu'un trait.

— Même de La Nouvelle-Orléans, où il est censé se trouver, Victor gère les affaires de l'État d'une main de fer. Il a renvoyé Sandy au Nevada – Sandy qui devait être notre contact. Je le soupçonne d'avoir jugé le contrôle qu'il pouvait exercer sur elle quelque peu inférieur à ses attentes.

— Comment peut-il faire tourner La Nouvelle-Orléans, s'il passe son temps à se balader à travers tout l'État comme le faisait Sandy ?

— Je ne serais pas surprise qu'il laisse Bruno Brazell aux commandes, a avancé Pam. À mon avis, Bruno fait croire que Victor est à La Nouvelle-Orléans, même quand il n'y est pas. Le reste de ses partisans ne sait pas où il est,

la moitié du temps. Comme il a exécuté tous les vampires de La Nouvelle-Orléans qu'il pouvait trouver, nous avons été obligés de nous en remettre aux informations que nous transmet le seul de nos espions qui ait miraculeusement survécu au massacre.

J'ai tout de suite eu envie de parler de l'espion en question, forcément. Qui serait assez brave et inconscient pour jouer les infiltrés au service d'Eric dans le repaire même de l'ennemi ? Mais je ne devais pas m'écarter du sujet, à savoir la duplicité du nouveau grand manitou de la Louisiane.

— Donc, Victor ne rechigne pas à mouiller sa chemise…

Eric et Pam m'ont regardée sans comprendre. Les vampires de la vieille garde n'ont pas toujours une parfaite maîtrise de la langue moderne.

— Il aime voir par lui-même et s'impliquer personnellement plutôt que de se reposer sur la chaîne de commandement, leur ai-je expliqué.

— Oui, a acquiescé Pam. Et, avec Victor, la chaîne en question peut vite se révéler très lourde, au sens propre.

— On parlait justement de Victor, avec Pam, en venant ici, ai-je repris, m'adressant à Eric. Je me demande bien pourquoi Felipe de Castro l'a choisi pour le représenter en Louisiane.

À vrai dire, Victor m'avait plutôt fait bonne impression, les deux fois où je l'avais eu en face de moi – ce qui prouve bien qu'il ne faut jamais se fier au sourire ni aux bonnes manières d'un vampire.

— Il y a deux écoles à ce sujet, m'a répondu l'intéressé, en étirant ses longues jambes.

J'ai eu une vision de ces jambes-là, largement étalées sur les draps froissés, et j'ai dû faire un effort pour me concentrer sur la discussion en cours.

Eric m'a adressé un sourire sous lequel pointaient des canines étincelantes (il savait ce que je ressentais), avant de continuer :

— La première considère que Felipe veut éloigner

Victor autant que possible. D'après moi, Felipe a l'impression que, s'il donne un gros morceau de viande bien saignante à Victor, ce dernier ne sera pas tenté d'arracher tout le bifteck.

— Alors que d'autres pensent, a enchaîné Pam, que Felipe a simplement nommé Victor régent de la Louisiane parce qu'il est très compétent. Que Victor est probablement sincèrement dévoué à Felipe.

— Si la première théorie est la bonne, a repris Eric, la confiance ne règne pas vraiment entre Felipe et Victor.

— Si la seconde théorie est la bonne, a argué Pam, et que nous agissons contre Victor, Felipe nous tuera tous jusqu'au dernier.

— Je vois, ai-je répondu, en jetant un coup d'œil de la Première Théorie (torse nu et Jean) à la Seconde Théorie (ravissant tailleur vintage). Je vais sans doute vous paraître horriblement égoïste, mais voilà ce qui me vient à l'esprit : puisque Victor ne voulait pas vous laisser venir à mon secours – à ce propos, je sais tout ce que je te dois, Pam –, ça veut bien dire qu'il ne respecte pas la promesse de Felipe, non ? Felipe m'avait promis qu'il me ferait bénéficier de sa protection – juste retour des choses, vu que je lui ai quand même sauvé la vie, non ?

Il y a eu un long temps de réflexion pendant lequel Eric et Pam ont semblé méditer cette remarque.

— Je crois que Victor fera le maximum pour ne pas te causer ouvertement de tort, tant qu'il n'aura pas décidé – s'il le décide – de prendre la place du roi, a fini par analyser Pam. Si Victor décide de s'emparer du trône, toutes les promesses de Felipe ne seront plus que des paroles en l'air.

Eric a hoché la tête.

— Génial, ai-je grommelé, au risque de paraître égoïste et hargneuse.

Et pour cause : c'était exactement ce que je ressentais.

— Enfin, à condition que nous n'ayons pas trouvé le moyen de le supprimer avant, évidemment, a posément ajouté Pam.

Ce qui nous a tous plongés dans un long silence songeur. Même si j'étais tout à fait d'accord pour trouver que Victor devait mourir, le fait que nous soyons là, tous les trois, en train de discuter de la façon de l'éliminer me donnait la chair poule.

— Et vous croyez que cette Heidi, qui est censée être une si bonne traqueuse, n'est, en fait, qu'un mouchard placé à Shreveport par Victor pour lui rapporter tout ce qui se passe ici ? ai-je demandé d'un ton qui se voulait énergique pour tenter de chasser ce froid qui m'envahissait.

— Oui, a affirmé Pam. À moins qu'elle ait été infiltrée à Shreveport par Felipe pour lui rapporter tout ce que Victor fait en Louisiane.

Elle avait cette inquiétante expression, celle qui annonçait qu'elle allait sortir son grand jeu de vampire. Il était préférable que Pam n'ait pas cet air-là, quand on mentionnait votre nom dans une conversation. Si j'avais été Heidi, je me serais tenue à carreau.

« Heidi », qui faisait naître dans mon esprit des visions de nattes voltigeuses et de jupes bouffantes, semblait un nom bien pétillant pour un vampire.

— Bon, alors qu'est-ce que je dois faire de l'avertissement des Longues Dents ? leur ai-je demandé, pour tenter de revenir à mes moutons. Vous allez envoyer Heidi chez moi pour traquer le faé en question ? Il faut que je vous dise autre chose. Basim a aussi repéré un corps, et pas tout neuf, un cadavre enterré très profondément au fin fond de ma propriété.

— Ah, a lâché Eric. Oups ! Laisse-nous deux minutes, a-t-il ordonné à Pam, qui a opiné du bonnet avant de s'éclipser dans la cuisine.

J'ai entendu la porte de derrière claquer.

— Je suis désolé, mon aimée, s'est aussitôt excusé Eric. Sauf si tu as enterré quelqu'un d'autre sur ta propriété sans m'en avertir, ce corps est celui de Debbie Pelt.

C'était bien ce que je craignais.

— Est-ce que sa voiture est là-bas aussi ?

— Non, sa voiture est au fond d'un étang, à une quinzaine de kilomètres, au sud de chez toi.

C'était déjà un soulagement.

— Eh bien, au moins, c'est un loup-garou qui l'a trouvée. Encore une chance ! Je crois qu'on n'a pas à s'inquiéter pour ça. À moins qu'Alcide ne reconnaisse son odeur. Mais ils ne vont pas exhumer le cadavre. Ça ne les concerne pas.

Debbie Pelt était encore la petite amie d'Alcide quand j'avais eu le malheur de la rencontrer. Je ne tiens pas particulièrement à ressortir cette histoire des fonds de tiroir, mais c'était elle qui avait essayé de me tuer en premier. Ça m'avait pris du temps, mais j'avais réussi à dépasser le traumatisme que m'avait causé sa mort. Eric se trouvait avec moi cette nuit-là. Mais il n'avait pas toute sa tête. Enfin, c'est encore une autre histoire.

— Viens là, m'a murmuré Eric.

Il avait cette expression que j'aimais tant et j'en étais doublement ravie parce que je n'avais aucune envie de m'attarder sur la disparition de Debbie Pelt.

— Mmmm… Qu'est-ce que tu me donnes, si je le fais ? lui ai-je demandé, l'œil interrogateur.

— Je crois que tu sais très bien ce que je vais te donner. Je crois que tu aimes quand je te le donne.

— Parce que… toi, tu n'aimes pas ça du tout ? Avant que je n'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, il était déjà à genoux devant moi, m'écartant les jambes pour se pencher en avant et m'embrasser.

— Je crois que tu sais pertinemment ce que je ressens, a-t-il murmuré dans un souffle. Nous sommes unis par le sang. Crois-tu donc que je ne pense pas à toi quand je travaille ? Dès que j'ouvre les yeux, je pense à toi, à toi tout entière.

Ses doigts s'activaient et je me suis mordu la lèvre. C'était un peu… direct, même pour Eric.

— Est-ce que tu m'aimes ? m'a-t-il demandé, les yeux dans les yeux.

Pas évident de répondre à ce genre de question.

Surtout vu ce qu'il était en train de faire.

— J'aime être avec toi, que ce soit au lit ou non – Oh ! mon Dieu, encore ! J'aime ton corps. J'aime ce qu'on fait ensemble. Tu me fais rire et j'adore ça. J'aime te regarder, quoi que tu fasses…

Je l'ai embrassé, lentement, longuement.

— … J'aime te regarder quand tu t'habilles. J'aime te regarder quand tu te déshabilles. J'aime regarder tes mains quand tu es en train de me faire ça. Ah !

J'ai été parcourue de frissons de plaisir. Quand j'ai eu un instant de battement, j'ai chuchoté :

— Si je te posais la même question, qu'est-ce que tu répondrais ?

— Je répondrais exactement la même chose. Et je crois que ça veut dire que je t'aime. Si ce n'est pas de l'amour, ça s'en rapproche plus que tout. Tu vois ce que tu me fais ?

Il n'avait pas vraiment besoin de me montrer. C'était on ne peut plus évident.

— Ça doit être douloureux. Est-ce que tu voudrais que je soulage ta douleur ? lui ai-je demandé, en prenant un ton très détaché.

Pour toute réponse, il s'est contenté de grogner. En une seconde, nous avions renversé la situation. Je me suis agenouillée devant lui et il a posé les mains sur ma tête pour me caresser les cheveux. Eric était une force de la nature, qui l'avait gâté. C'était un aspect de notre relation auquel j'avais dû m'adapter. Mais je croyais être devenue assez bonne à ce petit jeu-là et, à l'entendre, il semblait d'accord. Au bout d'une minute, j'ai senti ses doigts se crisper dans mes cheveux et j'ai émis une protestation inarticulée. Il m'a lâchée pour agripper le canapé. Un grondement sourd s'est élevé de sa gorge.

— Plus vite ! Maintenant, maintenant !

Il a fermé les yeux et rejeté la tête en arrière, ouvrant et refermant les mains de façon incontrôlée. J'adorais avoir ce pouvoir sur lui. Encore quelque chose que j'aimais. Il a soudain crié quelque chose dans une langue inconnue. Il s'est arc-bouté et j'ai accéléré le mouvement

pour enfin avaler tout ce qu'il me donnait.

Et tout ça sans même que nous nous soyons déshabillés.

— Était-ce assez d'amour pour toi ? m'a-t-il demandé d'une voix lente et rêveuse.

J'ai grimpé sur ses genoux et noué mes bras autour de son cou pour un intermède câlins. Maintenant que j'avais de nouveau du plaisir au lit, je me sentais toujours toute molle après une étreinte avec Eric. Mais c'était le moment que je préférais – quoique ça fasse un peu trop « magazine féminin » à mon goût de devoir l'admettre.

Pendant que nous étions bien au chaud l'un contre l'autre, Eric m'a rapporté une conversation qu'il avait eue avec une fangbanger au club et nous en avons ri. De mon côté, je lui ai raconté dans quel état se trouvait Hummingbird Road – complètement défoncée – depuis que la commune s'était lancée dans sa réfection. Je suppose que c'est le genre de choses dont on parle avec quelqu'un qu'on aime. On s'imagine qu'il va s'intéresser à ces broutilles simplement parce qu'elles sont importantes pour nous.

Malheureusement, je savais qu'Eric avait encore du pain sur la planche avant l'aube et je lui ai donc dit que j'allais rentrer à Bon Temps avec Pam. Il arrivait que je reste chez lui à lire, pendant qu'il travaillait. Ce n'est pas facile de trouver un moment en tête à tête avec un homme d'affaires, doublé d'une éminente personnalité politique, et visible seulement la nuit.

Il m'a donné un baiser de telle sorte que je ne l'oublie pas de sitôt.

— Je t'enverrai Heidi demain ou après-demain, m'a-t-il déclaré. Elle vérifiera les dires de Basim. Tiens-moi au courant, si tu as des nouvelles d'Alcide.

Quand nous sommes parties de chez Eric, Pam et moi, il avait déjà commencé à pleuvoir. J'ai mis un peu de chauffage dans la voiture : avec la pluie, le temps s'était rafraîchi. Pam n'allait pas s'en plaindre : ça ne lui faisait ni chaud ni froid, au sens propre comme au figuré. Nous

avons roulé un moment en silence, chacune perdue dans ses pensées. Je regardais le ballet des essuie-glaces sur le pare-brise.

Et puis Pam a dit :

— Tu n'as pas parlé à Eric du faé qui s'installe chez toi.

— Oh mince ! me suis-je exclamée, en me cachant les yeux. Non. J'avais tellement de choses à lui raconter que j'ai complètement oublié.

— Tu sais qu'Eric ne va pas aimer qu'un autre homme vive dans la maison de sa femme.

— Un autre homme qui est mon cousin et qui se trouve aussi être gay.

— Mais divin à regarder et strip-teaseur.

Pam m'a jeté un regard en coin. Elle souriait. Les sourires de Pam sont quelque peu déconcertants.

— Tu peux faire autant de strip-tease que tu veux. Si tu n'aimes pas la personne que tu regardes quand tu es à poil, rien ne se passera, lui ai-je rétorqué, un peu remontée.

— On va dire que je comprends, m'a-t-elle posément répondu avec un temps de retard. Mais tout de même… avoir un type aussi attirant sous son toit…, ce n'est pas bon, Sookie.

— Non mais, tu me fais marcher, là ? Claude est homo. Non seulement, il n'aime que les hommes, mais il les aime avec une barbe de trois jours et des taches de graisse sur leur Jean.

— Ce qui veut dire ?

— Ça veut dire qu'il aime les mecs qui mettent les mains dans le cambouis. Ou qui jouent des poings.

— Oh ! Intéressant.

Elle n'en gardait pas moins un air réprobateur. Elle a hésité un moment et puis elle a dit :

— Il y a très très longtemps qu'Eric n'a pas eu quelqu'un comme toi dans sa vie, Sookie. Je pense qu'il a suffisamment la tête sur les épaules pour garder le cap, mais il faut que tu te rendes compte des responsabilités qui pèsent sur lui. Nous sommes très peu, de sa première équipe, à avoir survécu après la mort définitive de Sophie-

Anne, et c'est une période sombre pour nous. Nous, les vampires de Shreveport, nous appartenons doublement à Eric, parce qu'il est le seul shérif de l'ancien régime encore en vie. Si Eric tombe, nous tombons tous. Si Victor parvient à discréditer Eric ou à entamer sa base, ici, à Shreveport, nous allons tous y passer.

Je n'avais pas réalisé que la situation était aussi dramatique. Eric n'avait rien fait pour me le faire comprendre non plus.

— C'est si grave que ça ? ai-je soufflé, hébétée.

— Comme tout mâle qui se respecte, Eric veut te donner l'image de l'homme fort et invincible, Sookie. Très franchement, Eric est un vampire fantastique et il a les pieds sur terre. Mais, ces temps-ci, il n'a plus le sens des réalités, pas quand il s'agit de toi.

— Est-ce que tu es en train de me dire qu'on ne devrait plus se voir, Eric et moi ? lui ai-je demandé tout de go.

Bien qu'en général, je sois ravie de ne pas pouvoir lire dans les pensées des vampires, il m'arrivait de trouver ça un peu frustrant. J'avais l'habitude d'en savoir plus que je ne l'aurais voulu sur ce que les gens se disaient et ressentaient. Alors je me demandais rarement si je me trompais sur leurs motivations.

— Non, non pas exactement, m'a répondu Pam d'un air pensif. Je ne supporterais pas de le voir malheureux. Ni toi non plus, a-t-elle ajouté, après coup. Mais, s'il s'inquiète pour toi, il ne réagira pas comme il le ferait… comme il le devrait…

— Si je n'étais pas dans le paysage.

Pam n'a rien dit pendant un long moment. Et puis elle a ajouté :

— Si Victor ne t'a pas enlevée pour faire chanter Eric, je crois que c'est parce qu'Eric t'a épousée. Victor essaie encore de protéger ses arrières en restant dans les règles. Il n'est pas prêt à se rebeller ouvertement contre Felipe. Il va toujours essayer de trouver une bonne raison pour justifier ce qu'il fait. Il marche sur des œufs avec Felipe, en ce moment, parce que tu as bien failli te faire tuer à cause

de lui.

— Peut-être que Felipe va faire le sale boulot pour nous ?

Pam a semblé réfléchir à la question.

— Ce serait l'idéal, a-t-elle finalement répondu. Mais nous devrons attendre. Felipe ne va certainement pas brusquer les choses et encore moins agir sur un coup de tête s'il s'agit de tuer l'un de ses lieutenants. Cela inquiéterait trop les autres. Il risquerait de les déstabiliser. J'ai secoué la tête.

— C'est bien dommage parce que je ne crois pas que ça dérangerait beaucoup Felipe d'éliminer Victor.

— Et toi, ça te dérangerait ?

— Oui, ça me dérangerait.

Pas autant que ça le devrait pourtant.

— Donc, si tu pouvais tuer Victor sous le coup de la colère parce qu'il t'attaque, ce serait nettement mieux que chercher une façon de le tuer quand il n'est pas vraiment en mesure de se défendre ?

D'accord. Vue sous cet angle, ma position ne rimait pas à grand-chose. Si on était d'accord pour tuer quelqu'un, si on planifiait son meurtre, si on souhaitait sa mort, je voyais bien que chipoter sur les circonstances frisait le ridicule.

— Ça ne devrait faire aucune différence, ai-je reconnu à voix basse. Mais ça en fait une, et de taille. Ce qui n'empêche que Victor doit disparaître.

— Tu as changé, en a conclu Pam, après avoir marqué un temps Elle n'avait pas l'air surprise, ni horrifiée, ni déçue. Elle n'avait pas l'air ravie non plus, d'ailleurs. C'était plutôt comme si elle venait de se rendre compte que je m'étais fait couper les cheveux.

— Oui, ai-je répondu.

Nous avons regardé la pluie tomber. C'est alors que Pam s'est écriée :

— Là !

Il y avait une voiture blanche élégante garée sur le bas-côté. Je ne voyais pas pourquoi Pam semblait aussi agitée

jusqu'à ce que j'aperçoive l'homme appuyé contre la voiture. Il avait les bras croisés et affichait une parfaite nonchalance… sous une pluie battante.

Comme nous nous rapprochions de la Lexus, il nous a mollement fait signe de la main, un signe qui voulait dire « Stop ! ».

— Merde ! a juré Pam. C'est Bruno Brazell. Il faut qu'on s'arrête.

Elle s'est rangée sur le bas-côté devant la Lexus.

— Et Corinna, a-t-elle rajouté avec amertume. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur extérieur.

Une femme était effectivement descendue de la voiture blanche.

— Ils sont là pour nous tuer, m'a annoncé Pam, d'un ton flegmatique. Je ne peux pas les éliminer tous les deux. Il va falloir que tu m'aides.

— Ils vont essayer de nous tuer ? j'étais morte de peur.

— C'est la seule raison que je vois pour que Victor envoie deux personnes quand une seule suffirait.

Elle avait l'air calme. De toute évidence, Pam réfléchissait beaucoup plus vite que moi.

— À l'attaque ! Si on peut préserver la paix, il faut tout faire pour. Pour le moment, du moins. Tiens !

Elle m'a fourré quelque chose dans la main.

— Tire-la du fourreau. C'est une dague à lame d'argent.

J'ai revu le teint de cendres de Bill et la lenteur avec lequel il se déplaçait, après avoir été empoisonné avec le même métal. J'en frémissais d'avance. Et puis je m'en suis voulu de ma sensiblerie. J'ai dégainé la dague.

— Il faut qu'on y aille, hein ? (J'ai essayé de sourire.) OK, à l'attaque !

— Sois brave et sans pitié, Sookie, m'a encouragée Pam.

Et puis elle a ouvert la portière et… elle a disparu. J'ai envoyé à Eric une grosse bouffée d'amour en guise d'adieu, tout en glissant la dague dans la ceinture de ma jupe, au creux de mes reins. Je suis sortie de la voiture en montrant

mes mains vides.

En une seconde, j'ai été trempée. J'ai repoussé mes cheveux derrière mes oreilles pour ne pas qu'ils me tombent dans les yeux. Les phares de la Lexus étaient certes restés allumés, mais il faisait nuit noire. Les seules autres sources de lumière provenaient des voitures filant dans les deux sens et de l'aire de repos pour poids lourds, violemment éclairée, à plus d'un kilomètre de là. Sinon, nous nous trouvions au beau milieu de nulle part, sur une portion d'autoroute anonyme, avec des bois de chaque côté. Les vampires y voyaient beaucoup mieux que moi, mais il m'a suffi de projeter mon esprit pour localiser leurs cerveaux. Les vampires s'inscrivent en creux, pour moi, comme des trous noirs dans l'espace. C'est de la traque en négatif.

Personne ne disait rien. On entendait juste la pluie torrentielle tambouriner sur les voitures. Pas le moindre véhicule à l'approche.

— Salut, Bruno ! me suis-je écriée, avec l'entrain d'une hystérique. C'est qui votre copine ?

J'ai commencé à me diriger vers lui. De l'autre côté du terre-plein central, une voiture est passée, filant vers l'ouest. Si le conducteur nous a vus, il a probablement pensé que deux bons Samaritains s'étaient arrêtés pour aider des gens en panne. Les humains voient ce qu'ils veulent voir… ce qu'ils s'attendent à voir.

J'étais désormais assez près pour constater que Bruno avait les cheveux plaqués sur la tête. J'avais déjà croisé son chemin une fois et il avait cette même gravité sur le visage, l'expression qu'il avait eue, cette nuit-là, quand il était dans mon jardin, prêt à intervenir pour réduire ma maison en cendres, et moi avec. Bruno était un type sérieux comme moi j'étais une fille enjouée : c'était une couverture.

— Bonsoir, mademoiselle Stackhouse, m'a répondu Bruno.

Il n'était pas beaucoup plus grand que moi, mais c'était un solide gaillard. La vampire que Pam avait

appelée Corinna a surgi à sa droite. Corinna était – avait été – une Afro-Américaine et la pluie dégouttait des tresses de sa coiffure élaborée. Avec le tambourinement de la pluie, je parvenais à peine à distinguer le léger cliquetis des perles insérées dans ses nattes. C'était une grande fille élancée – sans doute pas encore assez grande à son goût, d'ailleurs, parce qu'elle s'était perchée sur des talons de près de dix centimètres. Avant d'être trempée, sa robe avait dû être hors de prix. Mais sous l'averse, elle ressemblait plutôt à une très élégante serpillière.

J'étais tellement terrifiée que j'étais sur le point de perdre tout contrôle, et j'ai commencé à rire.

— Vous avez un pneu crevé ou quoi, Bruno ? ai-je lancé à l'intéressé. Je ne vois pas grand-chose d'autre pour expliquer ce que vous faites ici, au beau milieu de nulle part, sous une pluie battante.

— Je t'attends, pétasse.

Je ne savais pas trop où Pam se trouvait et je ne pouvais pas me permettre de perdre l'énergie cérébrale nécessaire à la localiser.

— Surveillez votre langage, Bruno ! Je ne crois pas que vous me connaissiez assez pour m'appeler comme ça, ai-je raillé, avant de reprendre brusquement mon sérieux. J'imagine que vous avez placé la maison d'Eric sous surveillance.

— Bonne déduction. Quand on a vous a vues partir, toutes les deux, le moment nous a semblé bien choisi pour régler certaines petites choses…

Corinna n'avait toujours pas ouvert la bouche. Mais elle ne cessait de jeter des regards circulaires. Elle était manifestement sur le qui-vive : elle ne savait pas où Pam avait bien pu passer. J'ai eu un large sourire.

— Je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi vous faites ça. Victor devrait s'estimer heureux d'avoir un type aussi brillant qu'Eric à son service. Pourquoi est-ce qu'il ne peut pas tout bonnement profiter de cette chance ?

Et nous ficher la paix.

Bruno a fait un pas dans ma direction. Il faisait trop

sombre pour que je discerne la couleur de ses yeux, mais je pouvais voir qu'il était toujours sérieux comme un pape. J'ai trouvé bizarre qu'il se donne la peine de me répondre, mais ça reculait l'échéance d'autant : c'était toujours ça de gagné.

— Eric est un grand vampire. Mais il ne s'inclinera jamais devant Victor. Pas vraiment. Et il accroît son propre pouvoir à une vitesse qui rend Victor un peu nerveux. Il t'a déjà, toi, pour commencer. Ton arrière-grand-père peut bien s'être enfermé ailleurs, rien ne dit qu'il ne reviendra pas. Et Eric peut se servir de tes stupides facultés à volonté. Victor n'entend pas qu'Eric bénéficie d'un tel avantage.

Dans la seconde qui suivait, j'avais les mains de Bruno autour du cou. Il avait été si rapide que je n'avais pas eu le temps de réagir. Malgré le sang qui me martelait les tympans, j'ai eu conscience d'un brusque et violent tumulte, sur ma gauche. Je passais la main dans mon dos pour récupérer le couteau, quand nous nous sommes brusquement retrouvés à terre, dans les herbes hautes qui bordaient l'accotement. J'ai lancé une jambe en l'air, par-dessus mon adversaire, en me soulevant pour essayer de prendre le dessus. Mais je suis allée trop loin dans mon mouvement et nous avons commencé à rouler dans le fossé. Dommage ! Car il se remplissait d'eau. Bruno ne risquait certes pas de se noyer. Mais moi si. En me tordant l'épaule, j'ai réussi à sortir la dague de ma jupe, alors même que nous roulions l'un sur l'autre, et que des points noirs apparaissaient devant mes yeux. J'ai compris que c'était ma dernière chance. J'ai poignardé Bruno, là, en pleine poitrine, en remontant bien sous les côtes. Et je l'ai tué.

4

Brusquement soulevé de terre comme un pantin désarticulé, le corps de Bruno a enfin cessé de m'écraser. D'un coup de pied, Pam l'a envoyé valser dans l'eau courant au fond du fossé. Puis elle m'a aidée à me relever.

— T'étais passée où ? ai-je croassé.

— Je me débarrassais de Corinna, m'a répondu Pam, qui prenait toujours tout au pied de la lettre.

Elle pointait du doigt un corps gisant près de la voiture blanche. Heureusement, le cadavre était du côté opposé à la route, là où les rares voitures qui passaient ne pouvaient pas le voir. C'était difficile à dire, dans cette quasi-obscurité, mais il me semblait bien que Corinna était déjà en train de se désagréger. C'était la première fois que je voyais un vampire mort sous la pluie.

— Je croyais que Bruno était un redoutable combattant. S'il était si redoutable que ça, comment ça se fait que ce n'est pas toi qui t'en es chargée ?

— Je t'ai donné le couteau, m'a fait remarquer Pam, en se fendant d'une belle imitation de la fille surprise. Lui n'en avait pas.

— C'est ça, ai-je toussé – bon sang ! j'ai cru qu'on m'arrachait la gorge. Et, maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On fiche le camp d'ici. En espérant que personne n'a repéré ma voiture. Je ne crois pas qu'il soit passé plus de trois voitures, depuis que nous nous sommes arrêtées. Avec cette pluie et le peu de visibilité, si les conducteurs étaient humains, nous avons de bonnes chances pour qu'aucun ne se souvienne nous avoir vues.

Entre-temps, nous avions regagné la voiture de Pam.

— Ce ne serait pas mieux si on déplaçait la Lexus ? lui

ai-je demandé d'une voix rauque.

— Quelle bonne idée ! s'est exclamée Pam, en me tapotant la tête. Tu penses pouvoir la conduire ?

— Oui, mais où ?

Pam a réfléchi un moment. Ce qui n'était pas plus mal parce que ça me donnait le temps de récupérer un peu. J'étais trempée jusqu'aux os et je tremblais de partout. Je me sentais vraiment mal.

— Victor ne va pas savoir ce qui s'est passé, tu crois ?

Que de questions.

— C'est possible. Il n'a pas eu le courage de faire le sale boulot lui-même, alors il va falloir qu'il en assume les conséquences. Il a sacrifié deux de ses meilleurs éléments pour rien.

Pam jubilait.

— Je crois qu'on ferait mieux de dégager maintenant. Avant que les renforts arrivent pour vérifier où ça en est.

Je n'étais assurément pas en état de me battre une nouvelle fois.

— C'est toi qui n'arrêtes pas de poser des questions, m'a-t-elle rabrouée. J'ai bien peur qu'Eric ne soit là sous peu. Je ferais mieux de l'appeler pour lui dire de garder ses distances.

Elle avait l'air vaguement inquiète.

— Pourquoi ?

Franchement, j'aurais bien aimé qu'Eric fasse une petite apparition pour prendre en main la situation.

— Si sa maison est sous surveillance et qu'il saute dans sa voiture pour venir à ton secours, cela ne laissera pas beaucoup de doute quant aux responsables de ce qui est arrivé à Bruno et à Corinna, m'a expliqué Pam, manifestement exaspérée. Sers-toi de ta tête, Sookie !

— J'ai la tête toute ramollie, lui ai-je rétorqué.

Et je ne voyais pas vraiment ce qu'il y avait d'étonnant à être un peu énervée. Mais Pam en était déjà à taper un numéro mémorisé sur son portable et j'ai entendu Eric hurler dès qu'il a décroché.

— Tais-toi et laisse-moi t'expliquer, l'a-t-elle

interrompu posément. Bien sûr, qu'elle est encore en vie.

Il y a eu un silence.

Pam a résumé la situation en quelques phrases concises et a conclu par :

— Va quelque part où il est normal de se précipiter à cette heure-ci : retourne au club pour régler un problème urgent ; file chez le teinturier de nuit pour récupérer tes costumes ; rue-toi à l'épicerie acheter du TrueBlood. Fais ce que tu veux, mais ne les amène pas ici.

Après deux ou trois cris étranglés dans son portable, Eric a apparemment fini par se rendre à la raison. Je n'entendais pas clairement ses paroles, mais il n'avait manifestement pas encore dit son dernier mot.

— Elle aura le cou bleu pendant quelque temps, a répondu Pam, à bout de patience. Oui, c'est elle qui a tué Bruno. Oui, toute seule. D'accord, je vais lui dire.

Elle s'est tournée vers moi.

— Il est fier de toi, m'a-t-elle rapporté, avec une moue dégoûtée.

— Mais c'est Pam qui m'a donné le couteau, ai-je croassé.

Je savais qu'il pouvait m'entendre.

— Mais c'est Sookie qui a eu l'idée de déplacer leur voiture, a reconnu Pam, avec la tête de quelqu'un qui a décidé de la jouer fair-play, coûte que coûte. J'essaie de trouver un endroit où la garer. L'aire de repos sera truffée de caméras de surveillance. Je pense qu'on va la laisser sur le bas-côté, bien après la sortie vers Bon Temps.

Et c'est ce que nous avons fait. Pam avait des serviettes de toilette dans son coffre et je m'en suis servie pour protéger le siège de la Lexus. Pam a farfouillé dans les cendres de Bruno pour récupérer les clefs de la Lexus et, après avoir examiné deux minutes le tableau de bord, j'ai estimé que je pouvais la conduire. J'ai suivi Pam pendant une quarantaine de minutes, en jetant un coup d'œil dépité à la pancarte « Bon Temps » alors même que nous la dépassions, pied au plancher. Je me suis rangée sur le bas-côté juste derrière Pam. Suivant ses instructions à la

lettre, j'ai laissé la clef sur le contact, nettoyé le volant avec les serviettes de toilette (que j'avais plus ou moins mouillées en m'asseyant dessus), et puis je me suis précipitée vers la voiture de Pam et je suis montée dedans. Il pleuvait toujours, soit dit en passant.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer chez moi. En arrivant, j'avais mal partout et j'étais un peu barbouillée. Et puis, enfin ! enfin ! nous nous sommes arrêtées devant ma porte. À ma grande surprise, Pam s'est alors penchée pour me serrer dans ses bras.

— – Tu t'es très bien débrouillée, m'a-t-elle félicitée. Tu as fait ce qu'il fallait faire.

Et, pour une fois, elle n'avait pas l'air sarcastique.

— J'espère au moins que ça en valait la peine, ai-je soupiré, lasse et déprimée.

— Nous sommes encore en vie. Donc, ça en valait la peine.

Je ne pouvais rien répondre à ça. J'aurais bien voulu protester, au fond de moi, pourtant.

Je suis sortie de sa voiture et j'ai traversé le jardin détrempé à pas lourds. La pluie avait enfin cessé.

Juste au moment où je l'atteignais, Claude m'a ouvert la porte. Il s'apprêtait déjà à me parler, mais, quand il a vu mon état, il s'est ravisé. Il a refermé la porte derrière moi et j'ai entendu la clef tourner dans la serrure.

— Je vais prendre une douche et me coucher, lui ai-je annoncé. Bonne nuit, Claude.

— Bonne nuit, Sookie, m'a-t-il tout doucement répondu.

Et il n'a plus dit un mot jusqu'à ce que je disparaisse dans le couloir. Vous ne pouvez pas savoir combien j'ai apprécié.

Quand j'ai repris le travail, le lendemain, à 11 heures, Sam essuyait toutes les bouteilles derrière le comptoir.

— Bonjour, m'a-t-il saluée, en me dévisageant. Tu as une tête de déterrée.

— Merci, Sam. Ravie d'apprendre que je suis rayonnante de beauté.

Il a rougi.

— Pardon, Sookie. Tu es toujours superbe. Je me disais juste que…

— Que j'avais des cernes énormes, c'est ça ?

J'ai tiré sur mes joues pour lui faire une magnifique grimace hideuse.

— Je suis rentrée hyper tard, hier soir, lui ai-je cependant expliqué. *(J'ai été obligée de tuer quelqu'un et de déplacer sa voiture.)* Il a fallu que j'aille voir Eric à Shreveport.

— Pour affaires ou pour le plaisir ?

Sam a aussitôt rentré la tête dans les épaules. Apparemment, lui non plus n'en revenait pas d'avoir osé me sortir ça.

— Je suis désolé, Sookie. Ma mère dirait que j'ai autant de tact qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Je l'ai serré brièvement dans mes bras.

— Ne t'inquiète pas, j'ai droit à ça tous les jours. Et c'est moi qui dois te demander pardon. Je suis complètement passée à côté des problèmes des métamorphes et des hybrides au sens large, en ce moment, avec cette histoire de projet de loi du gouvernement.

Il était grand temps que je regarde un peu ce qui se passait autour de moi, au lieu de me regarder le nombril.

— Tu avais d'excellentes raisons de penser plutôt à toi, ces dernières semaines. Je ne crois pas que j'aurais pu m'en remettre aussi bien. Je suis très fier de toi.

Je ne savais plus quoi dire. Alors, j'ai baissé les yeux et j'ai attrapé un chiffon pour nettoyer une trace de verre sur le comptoir.

— Si tu veux, je peux lancer une pétition ou en appeler à mon député. Tu n'as qu'un mot à dire. Tu ne devrais pas avoir à te faire recenser où que ce soit. Tu es un citoyen américain. Un vrai de vrai, pure souche.

— C'est bien ce que je pense aussi. Je ne vois pas en quoi je serais différent de ce que j'étais avant. La seule différence c'est que, maintenant, les gens sont au courant.

Comment s'est passée la pleine lune avec les loups de Shreveport ?

J'avais pratiquement oublié.

— Apparemment, ils ont eu l'air de bien s'amuser, ai-je répondu avec circonspection. J'ai rencontré Annabelle et le petit nouveau, Basim. Pourquoi Alcide accroît ses effectifs, tu crois ? Tu as eu des échos de ce qui se trafique, dans la meute des Longues Dents ?

— Eh bien, je t'ai dit que je sortais avec une des leurs, m'a-t-il rappelé, en focalisant son attention sur les bouteilles du fond, comme s'il essayait d'en repérer une qui avait encore besoin d'un coup de chiffon.

Si la conversation continuait sur ce ton, le bar allait bientôt étinceler du sol au plafond.

— Et qui est donc l'heureuse élue ?

Comme il m'en parlait pour la seconde fois, j'ai estimé qu'il n'était pas trop indiscret de ma part de demander.

Après sa fascination pour les bouteilles, il a fait un transfert sur la caisse enregistreuse.

— Euh… Jannalynn. Jannalynn Hopper.

— Ah ! lui ai-je répondu, d'un ton parfaitement neutre.

J'essayais de me donner le temps de me composer un visage impassible et attentif.

— Elle était là, le soir où on s'est battus contre la meute qui tentait de faire le coup de force avec les Longues Dents. Elle… euh… s'est occupée des blessés, dans les rangs de l'ennemi.

C'était un bel euphémisme. Elle leur avait broyé le crâne avec ses poings, façon casse-noix. Pour prouver que je ne fêtais pas la sainte Indélicate, quant à moi, je me suis contentée d'un :

— Ah oui ! La… euh… une fille très mince. Très jeune.

— Oh ! Elle n'est pas si jeune que ça ! s'est exclamé Sam, esquivant sciemment le fait que ce n'était pas vraiment son âge qui posait problème.

— D'accord. Et elle a quel âge ?

— Vingt et un ans.

— Oh ! C'est une grande fille ! ai-je dit avec sérieux. Je

me suis efforcée de sourire.

— Sans rire, Sam, je ne critique pas tes choix. *(Pas tout à fait)* Jannalynn est très… très… dynamique comme fille.

— Merci, a soupiré mon patron, le visage plus détendu tout à coup. Elle m'a appelé après la bataille. Elle est très branchée lions.

Sam s'était changé en lion, cette nuit-là, pour mieux combattre. Il avait fait un magnifique roi des animaux.

— Ça fait combien de temps, alors, que vous sortez ensemble ?

— On a d'abord pas mal parlé. Mais on est sortis pour la première fois ensemble il y a environ trois semaines.

— Eh bien mais, c'est génial.

Je me suis efforcée de me décrisper et de lui sourire plus naturellement.

— Tu es sûre que tu n'as pas besoin d'une autorisation parentale signée de sa mère ?

Sam m'a balancé le chiffon à la figure. Je l'ai attrapé au vol et je le lui ai renvoyé.

— Vous avez fini de vous amuser, vous deux ? J'ai deux mots à dire à Sam.

Tanya était entrée dans le bar sans que j'aie perçu sa présence.

Tanya ne sera jamais ma meilleure amie, mais elle travaille bien et elle était prête à venir deux soirs par semaine, en sortant de son travail à Norcross.

Je lui ai demandé :

— Tu veux que je m'en aille ?

— Non, ça va.

— Pardon Tanya. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? s'est enquis Sam avec un sourire.

— Changer le nom sur mes bulletins de salaire.

— Tu as changé de nom ?

Je devais tourner au ralenti, ce jour-là. Mais Sam avait l'air tout aussi éberlué que moi.

— Ouais, Calvin et moi, on est allés dans une mairie de l'autre côté de la frontière, dans l'Arkansas, et on s'est mariés. Je m'appelle Tanya Norris maintenant.

Muets de stupéfaction, nous l'avons tous deux regardée avec de grands yeux.

— Félicitations ! ai-je dit avec chaleur. Je suis sûre que tu seras très heureuse.

Pour Calvin, j'en étais moins sûre, mais j'avais tout de même réussi à dire quelque chose de gentil.

Sam a renchéri, débitant toutes les formules d'usage. Tanya nous a montré son alliance – un large anneau d'or – et, après être allée en cuisine pour la montrer à Antoine et à D'Eriq, elle est repartie, aussi brusquement qu'elle était venue, pour retourner travailler à Norcross. Elle avait dit qu'ils avaient fait une liste chez *Target* et chez *Wal-Mart*. Sam a donc filé dans son bureau pour choisir un cadeau à leur offrir de la part de tout le personnel du *Merlotte :* une pendule murale. Il a posé un bocal à côté du comptoir pour recueillir notre contribution et j'y ai glissé un billet de dix.

Entre-temps, les gens avaient commencé à arriver pour déjeuner et je me suis remise au travail.

— Il y a encore des questions que je n'ai pas trouvé le temps de te poser, Sam, ai-je annoncé à mon boss. Juste avant que je parte peut-être ?

— Pas de problème, Sookie, m'a-t-il répondu, en se mettant à remplir des verres de thé glacé – c'était une chaude journée.

Je courais dans tous les sens pour servir plats et boissons depuis une heure quand, à ma grande surprise, j'ai vu Claude passer la porte. Même habillé de vêtements chiffonnés qu'il avait manifestement ramassés par terre, mon cousin était d'une beauté à couper le souffle. Il s'était tiré les cheveux en arrière pour se faire un vague catogan négligé… et ça ne diminuait en rien son charme.

Il en devenait presque détestable, franchement.

Il s'est dirigé vers moi d'une démarche nonchalante comme s'il venait au *Merlotte* tous les jours et il m'a dit, d'un ton qui laissait à penser que son accès de tact et de compassion de la veille n'avait existé que dans mes rêves.

— Le chauffe-eau ne marche pas.

— Salut, Claude ! Quel plaisir de te voir ! ai-je répliqué.

Tu as bien dormi ? Tu m'en vois ravie. Moi aussi, merci. Je crois que tu ferais bien de te débrouiller, avec le chauffe-eau, non ? Si tu veux prendre une douche et laver tes fringues. Tu te souviens que je t'ai demandé de t'occuper de certains trucs que je ne peux pas faire ? Tu pourrais appeler Hank Clearwater, par exemple. Il est déjà venu à la maison.

— Je peux aller regarder ça de plus près, a proposé une voix masculine derrière moi.

Je me suis retournée vers Terry Bellefleur. Terry était un vétéran du Vietnam et il en avait gardé des cicatrices horrifiantes – de celles qu'on voit comme de celles qu'on ne voit pas. Il était parti très jeune à la guerre. Il en était revenu très vieux. Ses cheveux auburn grisonnaient, mais ils étaient encore épais et assez longs pour qu'on puisse les tresser. Je m'étais toujours très bien entendue avec Terry, qui pouvait tout faire dans une maison ou dans un jardin, question réparation.

— Ça m'arrangerait drôlement, lui ai-je répondu. Mais je ne veux pas abuser, Terry.

Terry avait toujours été très gentil avec moi. Il m'avait débarrassée des gravats, quand ma cuisine avait brûlé, pour que les ouvriers puissent m'en construire une neuve et j'avais dû insister pour qu'il accepte de se faire payer correctement.

— Pas de problème, a-t-il marmonné, les yeux rivés à ses vieilles bottes de travail.

Terry survivait avec la modeste pension que lui versait le gouvernement et en faisant des petits boulots. Il venait notamment au *Merlotte,* très tard la nuit, ou très tôt le matin, pour nettoyer les tables, les toilettes et passer la serpillière dans le bar. Il disait toujours qu'il avait besoin de s'occuper, que ça le conservait. C'est vrai qu'il était encore plutôt bien bâti.

— Je suis Claude Crâne, le cousin de Sookie, est intervenu Claude, en tendant la main à Terry.

Terry a marmonné son nom et lui a serré la main. Il a relevé la tête et son regard a croisé celui de Claude. Contre

toute attente, Terry avait des yeux magnifiques, d'un beau brun chaud, un peu mordoré, et ourlés d'épais cils recourbés. Je ne l'avais encore jamais remarqué. J'ai alors pris conscience que, jusqu'à présent, je n'avais pas vraiment considéré Terry comme un homme.

En retirant sa main, Terry avait l'air ahuri. En temps ordinaire, confronté à quelque chose d'inhabituel, Terry avait une mauvaise réaction. Après, tout n'était plus qu'une question de degré. Mais, pour le moment, il semblait plus intrigué qu'effrayé ou furieux.

— Euh… vous voulez que j'y aille maintenant ? a-t-il proposé. J'ai quelques heures à perdre.

— Ce serait merveilleux, lui a répondu Claude, en souriant. Je rêve d'une douche, et d'une douche chaude.

— Je ne suis pas gay, mec, lui a balancé Terry. L'expression sur le visage Claude n'avait pas de prix ! Je n'avais encore jamais vu Claude pris de court.

— Merci Terry, j'apprécie énormément, ai-je dit d'un ton énergique. Claude a une clef. Il te fera entrer. Si tu as des pièces à acheter, donne-moi les tickets de caisse, je m'en occuperai. Tu sais que je te rembourserai.

Il faudrait peut-être que je fasse un virement de mon compte d'épargne à mon compte courant, mais j'avais toujours ce que j'appelais mon « argent des vampires » précieusement conservé à la banque. Et Me Cataliades allait bientôt m'envoyer le legs de cette pauvre Claudine. Chaque fois que je pensais à cette rentrée d'argent inespérée, quelque chose en moi se dénouait. Je m'étais tant de fois retrouvée sur le fil du rasoir que je m'y étais habituée, mais c'était un énorme soulagement de savoir qu'il y avait cet argent que j'allais enfin pouvoir épargner.

Terry a hoché la tête, avant de sortir par la porte de service pour monter dans son pick-up. J'ai dardé sur Claude un regard menaçant.

— Cet homme est très fragile, lui ai-je dit. Il a mal vécu la guerre. Tâche de ne pas l'oublier.

Claude avait pris des couleurs.

— Je m'en souviendrai, m'a-t-il assuré. Moi aussi, j'ai

fait la guerre, plein de guerres.

Il m'a brièvement effleuré la joue pour bien me montrer que son orgueil blessé avait déjà recouvré sa belle santé. Je pouvais sentir la jalousie de toutes ces femmes dans le bar comme autant d'ondes négatives qui me bombardaient.

— Je serai parti pour Monroe avant que tu ne rentres, j'imagine. Merci, cousine.

Comme Claude passait la porte, Sam est venu se planter à côté de moi.

— Elvis a vidé les lieux, a-t-il commenté, pince-sans-rire.

— Ça fait un moment que je ne l'ai pas vu.

J'étais vraiment en pilote automatique. Je me suis secouée.

— Pardon, Sam. Claude est plutôt unique en son genre, hein ?

— Ça fait, longtemps que je n'ai pas vu Claudine. Elle est vraiment géniale. Claude semble plus… conforme au faé standard.

Il y avait une interrogation dans sa voix.

— On ne reverra jamais Claudine, lui ai-je annoncé. Et, pour autant que je le sache, on ne verra plus d'autre faé que Claude. La porte est fermée – ne me demande pas comment ça marche, je n'en ai aucune idée. J'ai pourtant cru comprendre qu'il y en avait encore un ou deux qui rôdaient autour de chez moi.

— Il y a des choses que tu ne m'as pas dites…

— Il faudrait qu'on se parle, ai-je reconnu.

— Qu'est-ce que tu dirais de ce soir ? Après ton service ? Terry est censé revenir ici faire tout un tas de réparations que j'ai laissées s'accumuler, mais Kennedy est programmée derrière le bar pour ce soir.

Sam semblait un peu anxieux.

— J'espère que Claude ne va pas encore faire des avances à Terry, s'est-il inquiété. Claude a un ego gros comme une baraque et Terry est tellement… On ne sait jamais comment il va réagir.

— Terry est un grand garçon, lui ai-je rappelé. D'accord. Je tentais de me rassurer.

— Et Claude aussi, ai-je repris.

— Claude n'est pas un garçon du tout, m'a fait remarquer Sam. Quoiqu'il soit un mâle, aucun doute là-dessus.

J'ai été terriblement soulagée de voir Terry revenir, une heure plus tard. Il semblait absolument normal, ni nerveux, ni furieux, ni rien du tout.

Je faisais toujours de mon mieux pour ne pas aller faire un tour dans la tête de Terry, parce que c'était un endroit terrifiant. Tant qu'il se concentrait sur une chose à la fois, Terry ne posait aucun problème. Il pensait beaucoup à ses chiens. Il avait gardé un des chiots de la dernière portée de sa chienne et il relevait – il n'avait pas son pareil pour éduquer les chiens.

Après avoir réparé une poignée de porte qui avait du jeu, dans le bureau de Sam, Terry est venu s'asseoir à l'une de mes tables et m'a demandé une salade et du thé glacé. Quand j'ai fini de prendre sa commande, il m'a tendu en silence un ticket de caisse. Il avait dû acheter une pièce pour le chauffe-eau.

— Ça marche, maintenant, m'a-t-il dit. Ton cousin a pu prendre une douche chaude.

— Merci Terry. Je vais te donner un petit quelque chose pour ton travail et le temps passé.

— Pas besoin. Ton cousin s'en est chargé, m'a-t-il déclaré, avant de se plonger dans la lecture de son magazine.

Il avait apporté un exemplaire de *Chasse et Pêche en Louisiane* pour lire en attendant sa commande.

J'ai fait un chèque pour la pièce qu'il avait achetée et je le lui ai donné en lui apportant sa salade. Il a hoché la tête et l'a glissé dans sa poche. Comme Terry n'était pas toujours disponible pour le remplacer, Sam avait engagé quelqu'un d'autre, ce qui lui permettait d'avoir régulièrement des soirées de libres. La nouvelle, qui ne travaillait au bar que depuis une quinzaine de jours, était

d'une beauté majestueuse : Kennedy Keyes faisait facilement un mètre quatre-vingts. Elle était plus grande que Sam, en tout cas. Elle avait ce genre de plastique qu'on associe traditionnellement avec la reine de beauté classique : un long carré châtain rehaussé de quelques discrètes mèches blondes, de grands yeux bruns, une peau de pêche, des dents d'une blancheur et d'une régularité à faire se damner un orthodontiste et un sourire éblouissant. Elle se tenait naturellement très droite et avait obtenu son diplôme en psychologie à la Southern Arkansas University.

Elle avait également fait de la prison.

Quand, le lendemain de sa sortie de prison, elle avait dérivé dans le bar pour déjeuner, un peu perdue, Sam lui avait demandé si elle voulait du travail. Elle n'avait même pas demandé ce qu'elle allait faire avant d'accepter. Il lui avait donné le manuel du parfait barman de base et elle l'avait si bien étudié, dès qu'elle avait un moment de libre, qu'elle était parvenue à maîtriser un nombre hallucinant de cocktails.

— Hé Sookie ! s'est-elle écriée, comme si nous étions amies d'enfance – c'était le style Kennedy. Comment va ?

— Bien, merci. Et toi ?

— Oh ! Comme un poisson dans l'eau.

Elle s'est penchée pour vérifier le nombre de bouteilles de soda dans le réfrigérateur à porte vitrée, derrière le bar.

— Il nous faut du 7Up, en a-t-elle conclu.

— Ça vient.

J'ai demandé ses clefs à Sam et je suis allée dans la réserve chercher deux packs de six.

— Hé ! Je ne t'avais pas dit d'y aller, ma grande ! J'aurais pu le faire.

Kennedy m'a souri. Elle avait toujours le sourire aux lèvres.

— Mais j'apprécie, a-t-elle ajouté.

— Pas de souci.

— Est-ce que j'ai un peu minci, Sookie ? m'a-t-elle alors demandé, en se retournant à moitié pour me montrer ses fesses et en me lançant un regard plein d'espoir par-

dessus son épaule.

Ce n'était pas tant son petit séjour à l'ombre qui semblait lui poser problème que le poids qu'elle avait pris en prison. « La bouffe était dégueulasse, m'avait-elle expliqué, et plutôt riche en sucres et en féculents. Mais il faut dire aussi que je me venge sur la bouffe quand le moral n'est pas au beau fixe », m'avait-elle avoué, comme si c'était un crime. « Et je n'avais vraiment pas le moral, en cabane. » Du jour où elle était revenue à Bon Temps, elle n'avait eu qu'une seule obsession : retrouver ses mensurations de reine de beauté.

Elle était encore belle, pourtant. Il y avait juste un peu plus de beauté à regarder.

— Tu es superbe, comme toujours, lui ai-je répondu.

J'ai cherché Danny Prideaux des yeux. Sam avait demandé à Danny de venir quand Kennedy était de service de nuit. Cet arrangement était censé durer un mois, le temps que Sam puisse être certain que Kennedy soit à même de dominer la situation.

— Tu sais, m'a-t-elle lancé, en surprenant mon regard, je sais me défendre.

Personne n'en doutait, à Bon Temps. C'était bien ça le problème. Certains hommes (certains pauvres types) pouvaient voir dans la réputation de Kennedy un défi à la hauteur de leur… virilité.

— J'en suis persuadée, lui ai-je répliqué avec gravité.

Danny Prideaux servait juste de garantie.

Le voilà qui passait justement la porte. Plus grand que Kennedy de quatre ou cinq centimètres, il était le fruit d'un métissage que je n'avais pas encore réussi à démêler. Danny était un brun à peau très mate, au visage carré et aux cheveux courts. Il avait quitté l'armée depuis un mois et n'avait pas encore décidé dans quoi il allait se lancer. Il travaillait à temps partiel dans le magasin de matériaux de construction local. Il acceptait de jouer les videurs quelques nuits par semaine, ce qui présentait l'avantage indéniable de ne pas quitter Kennedy des yeux de toute la soirée.

En sortant de son bureau, Sam a fait un petit détour par le bar pour venir dire au revoir et parler à Kennedy d'un client qui avait fait un chèque en bois. Puis nous sommes sortis tous les deux par la porte de service.

— Et si on allait au *Crawdad Diner ?* m'a-t-il proposé.

C'était une bonne idée. Il s'agissait d'un vieux restaurant donnant sur la place qui bordait le tribunal. Comme tous les commerces situés à proximité de la place – le plus vieux quartier de Bon Temps –, ce restaurant avait une histoire. Les premiers propriétaires, Perdita et Crawdad Jones, l'avaient ouvert dans les années 1940. Quand Perdita avait pris sa retraite, elle l'avait vendu au mari de Charlsie Tooten, Ralph, qui avait quitté son travail à l'usine de transformation de poulets pour reprendre l'affaire. Dans le marché qu'ils avaient conclu, Perdita avait accepté de transmettre à Ralph toutes ses recettes pour peu qu'il s'engage à conserver le nom *« Crawdad Diner »*. Quand l'arthrite avait contraint Ralph à la retraite anticipée, il l'avait revendu à Pinkie Arnett aux mêmes conditions. C'est ainsi que des générations de dîneurs de Bon Temps ont été assurées d'avoir le meilleur pudding créole de Louisiane. Les héritiers de Perdita et Crawdad Jones pouvaient montrer le restaurant du doigt avec fierté.

J'ai raconté à Sam ce bref chapitre de notre histoire locale pendant que nous attendions nos escalopes de poulet pané, accompagnées de riz et de haricots verts.

— Encore une chance que Pinkie ait hérité de la recette du pudding créole ! Et, quand ce sera la saison des tomates vertes, j'ai bien l'intention de venir ici, au moins deux fois par semaine, pour leurs beignets, m'a confié Sam. Alors ? Ça se passe comment, la cohabitation avec ton cousin ?

Il pressait sa rondelle de citron dans son thé.

— Je ne sais pas encore. Il vient juste d'emménager et on s'est à peine croisés.

— Tu l'as déjà vu faire un strip ? (Sam a éclaté de rire.) Professionnellement, je veux dire. Je ne me vois vraiment pas faire ça sur une scène devant des gens.

Physiquement, ça n'aurait assurément pas causé de problème, pour Sam. Je l'avais déjà vu dans le plus simple appareil quand il se transformait pour recouvrer forme humaine. Miam.

— Non, j'avais toujours voulu y aller avec Amelia. Mais depuis qu'elle est repartie à La Nouvelle-Orléans, je ne me suis jamais vraiment sentie d'humeur à aller dans un club de strip-tease. Tu devrais demander à Claude de t'embaucher, les soirs où tu ne bosses pas au bar, lui ai-je suggéré en riant.

— Ben voyons !

Le ton était sarcastique, mais il semblait flatté.

Nous avons parlé du départ d'Amelia pendant un moment, et puis je lui ai demandé des nouvelles de sa famille au Texas.

— Le divorce de ma mère a été officiellement prononcé, m'a-t-il annoncé. Bon, évidemment, mon beau-père est en prison depuis qu'il lui a tiré dessus, alors ça fait des mois qu'elle ne l'a pas vu. Dans l'état actuel des choses, je crois que la vraie différence pour elle sera plutôt d'ordre financier. Elle reçoit une pension, comme mon père était dans l'armée, mais elle ne sait pas si elle va retrouver son job dans l'école où elle travaillait, après les vacances d'été. Ils ont embauché une remplaçante pour le reste de l'année scolaire quand elle a été hospitalisée, et ils hésitent à la reprendre.

Avant de se prendre une balle dans l'épaule, la mère de Sam avait été secrétaire-réceptionniste dans une école primaire. Certains n'étaient pas tranquilles à l'idée de travailler dans le même bureau qu'une femme qui se changeait en animal. La mère de Sam n'était pourtant pas différente, maintenant, de la femme qu'elle avait été avant. Je ne parvenais pas à comprendre cette attitude.

La serveuse nous a apporté nos plats avec un panier de petits pains frais. J'ai poussé un soupir d'aise. J'en salivais d'avance. C'était tout de même mieux que de me préparer mes repas toute seule.

— Des nouvelles du mariage de Craig ? lui ai-je

demandé, quand j'ai réussi à m'arracher à la dégustation de mon escalope panée.

— Ils ont fini leur thérapie de couple, m'a-t-il répondu avec un haussement d'épaules désabusé. Et maintenant, ses parents à elle veulent qu'ils entreprennent une thérapie génétique – je ne sais même pas ce que c'est.

— N'importe quoi.

— Pour certaines personnes, tout ce qui sort de la norme est forcément à jeter, a théorisé Sam, en se beurrant un deuxième petit pain. Et Craig ne peut même pas se transformer.

En tant que premier enfant d'un couple de métamorphes, Sam était le seul à ressentir les effets de la pleine lune.

— Je suis désolée, lui ai-je dit en secouant la tête. Je sais que la situation n'est pas facile à vivre pour tous les membres de ta famille.

Il a acquiescé.

— Ma sœur Mindy a pourtant bien réussi à s'en remettre. Elle m'a laissé jouer avec ses gosses, la dernière fois que je les ai vus, et je vais essayer de rentrer au Texas pour la fête nationale. Ils font un gigantesque feu d'artifice dans sa ville et toute la famille y va. Je crois que ça me plairait bien.

J'ai souri. Ils avaient beaucoup de chance d'avoir Sam dans leur famille ! C'était en tout cas mon opinion.

— Ta sœur a oublié d'être bête, en ai-je conclu, avant d'enfourner une grosse bouchée de mon escalope panée nappée de sauce au lait.

Un pur délice. Sam a éclaté de rire.

— Tiens, puisqu'on est dans les histoires de famille, si tu me disais vraiment comment tu vas, a-t-il aussitôt embrayé. Tu te sens prête à m'en parler ? Tu m'as dit pour ton arrière-grand-père et ce qui s'est passé. Mais où en es-tu avec tes blessures ? Je ne voudrais pas que tu croies que je me mêle de ta vie. Mais tu sais que c'est important pour moi.

J'ai eu un petit moment d'hésitation. Mais c'était Sam

et je me sentais en confiance en lui. Alors j'ai essayé de lui faire un rapide résumé de la semaine.

— Et JB m'aide en me faisant faire des exercices de kiné, ai-je ajouté.

— Tu marches comme si de rien n'était, sauf quand tu es vraiment fatiguée, m'a-t-il fait remarquer.

— J'ai deux ou trois vilaines rustines en haut de la cuisse gauche, là où les chairs ont vraiment été euh… Bref, passons, ai-je précipitamment abrégé, avant de me plonger une ou deux minutes dans la contemplation de ma serviette. Ça a repoussé. Plus ou moins. Ça fait un peu comme une fossette. J'ai quelques cicatrices aussi, mais rien de terrible. Eric n'a pas l'air trop rebuté, en tout cas.

Il faut dire qu'il avait lui-même une ou deux cicatrices, souvenirs de sa vie antérieure. Cela dit, elles ne se voyaient pas beaucoup sur sa peau blême.

— Est-ce que tu… euh… gères ?

— Il m'arrive de faire des cauchemars, lui ai-je avoué. Et j'ai des crises de panique. Mais… et si on parlait d'autre chose ?

Je l'ai gratifié de mon sourire le plus radieux.

— Regarde un peu où on en est, Sam, après toutes ces années : je vis avec un faé ; mon petit ami est un vampire et tu sors avec une loup-garou qui prend les crânes de ses ennemis pour des noix. Est-ce qu'on aurait seulement pu imaginer qu'on dirait ça un jour, quand j'ai servi mon premier verre au *Merlotte ?*

Sam s'est penché vers moi pour poser sa main sur la mienne. C'est justement le moment qu'a choisi Pinkie pour venir en personne à notre table nous demander si nous avions apprécié sa cuisine. Je lui ai montré mon assiette vide.

— Je crois que vous pouvez vous en rendre compte par vous-même, lui ai-je répondu avec un grand sourire, qu'elle m'a aussitôt rendu.

Pinkie était une femme imposante qui appréciait manifestement ses propres petits plats. De nouveaux clients sont arrivés et elle nous a quittés pour aller les

placer.

Sam a retiré sa main et s'est remis à manger.

— Si seulement…, s'est-il lancé, avant de se refermer comme une huître.

Il s'est passé la main dans les cheveux. Depuis qu'il avait fait couper sa belle crinière d'or cuivré, ils avaient l'air plus disciplinés que d'habitude… jusqu'à ce qu'il les ébouriffe. Il a posé sa fourchette. Il avait fait honneur à la cuisine de Pinkie, lui aussi.

— Si seulement… ?

Il n'y a pas beaucoup de gens que j'encouragerais à finir ce genre de phrase. Mais ça faisait des années que nous étions amis, Sam et moi.

— Je voudrais tellement que tu trouves le bonheur auprès de quelqu'un d'autre ! a-t-il murmuré. Je sais, je sais, ça ne me regarde pas. Et puis Eric a vraiment l'air de tenir à toi et ce n'est que justice.

— C'est vrai, il a l'air. De toute façon, c'est sur lui que je suis tombée et franchement, je serais bien ingrate si je ne m'en contentais pas : je n'ai pas à me plaindre. Et puis, on s'aime tous les deux, ai-je conclu avec un haussement d'épaules timide.

Le tour que prenait la conversation commençait à m'embarrasser.

Sam a hoché la tête. Pourtant, le petit pli ironique au coin de sa bouche disait assez, sans que j'aie besoin de faire un tour dans sa tête, qu'il n'avait pas une très haute opinion d'Eric. J'étais bien contente de ne pas pouvoir lire dans ses pensées aussi clairement que dans celles des humains ordinaires. Pour ma part, je trouvais que Jannalynn était tout aussi peu faite pour lui. Sam n'avait pas besoin d'une fille sanguinaire qui ne voyait que par son chef de meute. Il lui fallait, au contraire, quelqu'un qui ne voyait que par lui.

Cependant, je n'ai rien dit.

On ne pourra pas me reprocher de manquer de tact.

C'était atrocement tentant de raconter à Sam ce qui s'était passé la nuit précédente. Mais c'était tout

bonnement impossible. Je ne voulais pas le mouiller dans les histoires de vampires plus qu'il ne l'était déjà – c'est-à-dire très peu. Personne n'avait pas besoin de ça. Je m'étais pourtant interrogée toute la journée sur les retombées qu'avait eues ma petite mésaventure de la veille.

Sam était en train de payer sa moitié de l'addition quand mon portable a sonné. J'ai coulé un regard vers l'écran pour voir qui m'appelait. C'était Pam. Mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis sortie du restaurant.

— Alors ? lui ai-je aussitôt demandé, avec, dans la voix, autant d'anxiété que j'en éprouvais.

— Bonjour à toi aussi.

— Comment ça s'est passé, Pam ? Je n'étais pas d'humeur à plaisanter.

— Bruno et Corinna étaient absents au boulot, à La Nouvelle-Orléans, aujourd'hui, m'a répondu Pam d'un ton solennel. Victor n'a pas appelé ici parce que, bien évidemment, il n'y avait aucune raison pour qu'ils soient venus dans le coin.

— Est-ce qu'on a retrouvé la voiture ?

— Pas encore. Je suis bien sûre que la police de la route a déjà collé un mot dessus pour demander aux propriétaires du véhicule de venir le déplacer. C'est ce qu'ils font, dans ces cas-là, me semble-t-il.

— Oui, effectivement.

— Il n'y aura pas de cadavre. Surtout qu'avec l'averse qui est tombée cette nuit, il n'y aura pas la moindre trace. Rien ne permet de remonter jusqu'à nous, a-t-elle jubilé.

J'étais là, debout sur le trottoir, le portable collé à l'oreille, dans une rue déserte de ma petite ville, à quelques mètres du lampadaire. Je m'étais rarement sentie si seule.

— J'aurais tellement voulu que ce soit Victor, ai-je souhaité du fond du cœur.

— Tu veux encore tuer quelqu'un ? s'est étonnée Pam.

— Non. Je voudrais juste que tout soit fini. Je voudrais que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je ne veux vraiment pas de nouvelles tueries.

Sam est sorti du restaurant derrière moi. Il a dû

percevoir la détresse dans ma voix parce qu'il m'a posé la main sur l'épaule.

— Je dois y aller, Pam. Tiens-moi au courant. J'ai glissé mon portable dans ma poche et je me suis retournée. Sam semblait inquiet et la lumière qui tombait du réverbère creusait son visage d'ombres profondes.

— Tu as des ennuis, m'a-t-il dit. J'ai préféré me taire.

— Je sais que tu ne peux pas en parler mais, si jamais tu en ressens le besoin, tu sais où me trouver, a-t-il ajouté.

— Toi aussi, lui ai-je répondu, parce que j'imaginais bien qu'avec une petite amie comme Jannalynn, Sam pourrait bientôt se retrouver dans une position tout aussi inconfortable que la mienne…

5

Quand la sonnerie du téléphone a retenti, ce vendredi matin, j'étais sous la douche. Comme j'avais un répondeur, j'ai laissé sonner. Je tendais le bras à l'aveuglette pour attraper la serviette, quand j'ai senti qu'on me la fourrait dans la main. J'ai ouvert les yeux, avec un hoquet de stupeur, pour voir Claude planté devant moi, nu comme un ver.

— C'est pour toi, m'a-t-il dit, en me présentant le combiné sans fil de la cuisine.

Et il est sorti.

J'ai porté machinalement l'appareil à mon oreille.

— Allô ? ai-je ânonné.

Je ne savais pas ce qui me chamboulait le plus : de voir Claude en tenue d'Adam, que Claude m'ait vue en tenue d'Eve ou le fait que nous étions tous les deux cousins et nus dans la même pièce.

— Sookie ? Tu as l'air bizarre, s'est étonnée une voix d'homme vaguement familière.

— Oh ! juste un peu surprise, c'est tout. Euh… je suis désolée, mais… qui est à l'appareil ?

Un rire chaleureux et amical s'est élevé à l'autre bout du fil.

— C'est Remy Savoy, le père de Hunter.

Remy avait été marié à ma cousine Hadley, maintenant décédée. Leur fils Hunter et moi avions… un petit point commun, un point commun qu'il nous fallait explorer. Je m'étais promis d'appeler Remy et de fixer une date pour qu'il puisse m'amener Hunter et je m'en suis voulu d'avoir tant tardé.

— J'espère que tu m'appelles pour me dire que je vais

voir Hunter ce week-end ? lui ai-je dit. Je travaille dimanche après-midi, mais j'ai mon samedi. C'est-à-dire demain.

— Ça tombe bien ! J'allais justement te demander si je pouvais te l'amener ce soir, il pourrait peut-être passer la nuit chez toi.

Ça faisait beaucoup de temps à passer avec un enfant que je ne connaissais pas et, plus important encore, un enfant qui ne me connaissait pas.

— Pourquoi ? Tu as quelque chose de prévu ?

— Oui. La sœur de mon père est morte hier et l'enterrement a lieu demain matin à 10 heures. Mais la veillée funèbre est pour ce soir. Je ne voudrais pas traîner Hunter à la veillée, ni à l'enterrement, surtout avec son… enfin, tu sais, son… problème. Ça pourrait être pénible pour lui. Tu vois ce que je veux dire… Je ne sais jamais ce qu'il va sortir.

— Je comprends.

Et comment ! Pas facile de gérer un petit bout de chou télépathe. Mes parents auraient pleinement compris ce pauvre Remy.

— Quel âge ça lui fait maintenant ?

— Cinq ans. Il vient de les fêter. J'étais un peu inquiet pour son goûter d'anniversaire, mais on s'en est très bien tirés.

J'ai respiré un bon coup. Après tout, c'était moi qui lui avais proposé de l'aider pour le problème de Hunter.

— D'accord. Je vais le garder pour la nuit.

— Merci. Et je veux dire vraiment. Je te l'amènerai en sortant du boulot. On arrivera vers 17 h 30. Ça te va ?

Je devais finir entre 5 et 6 heures. Ça dépendrait de l'heure à laquelle arriverait ma remplaçante et de l'affluence à mes tables. J'ai donné mon numéro de portable à Remy.

— Si je ne suis pas chez moi, n'hésite pas à m'appeler. Je rentrerai dès que possible. Qu'est-ce qu'il aime manger ?

Nous avons discuté des goûts et des habitudes de mon

petit-cousin pendant quelques minutes avant que je ne finisse par raccrocher. Dans l'intervalle, j'avais eu le temps de sécher. Mais mes cheveux pendouillaient comme des queues de rat mouillé. Après quelques minutes avec le sèche-cheveux, je suis allée chercher Claude – une fois décemment vêtue de ma tenue de serveuse.

— Claude ! ai-je hurlé du bas de l'escalier.

— Oui ? a-t-il répondu d'un ton totalement indifférent.

— Descends ici tout de suite !

Il est apparu en haut des marches, sa brosse à cheveux à la main.

— Oui, cousine ?

— Claude, le répondeur aurait pris l'appel. Et je te prie de ne pas entrer dans ma chambre sans frapper et encore moins dans ma salle de bains !

J'allais utiliser le loquet de la porte dorénavant, c'était certain. Je crois bien que je ne m'en étais jamais servi avant.

— Tu es pudique ?

Il avait l'air réellement intrigué.

— Non ! me suis-je exclamée, avant de prendre deux secondes de réflexion. Enfin, à côté de toi, peut-être que si. Je tiens à préserver mon intimité. C'est à moi de décider qui peut ou non me voir toute nue. Est-ce que tu vois ce que je veux dire ?

— Oui. J'ai très bien vu. Et, objectivement, c'est très joli à regarder.

J'ai cru que les yeux allaient me sortir de la tête.

— Je ne m'attendais pas à ça, quand j'ai accepté que tu restes ici. Tu aimes les hommes, on est bien d'accord ?

— Oh oui ! Il est certain que je préfère vraiment les hommes. Mais je sais apprécier la beauté. Je suis déjà allé faire un petit tour de l'autre côté…

— Je ne t'aurais sans doute pas hébergé ici, si je l'avais su, lui ai-je fait remarquer.

Il a haussé les épaules comme pour dire « J'ai été drôlement bien inspiré de te le cacher, alors, hein ? ».

— Écoute…

Je me suis interrompue. J'étais quand même un peu secouée. Quelles que ce soient les circonstances, voir Claude dans le plus simple appareil… Eh bien, ce n'est pas précisément la colère qui se manifeste en premier.

— J'ai deux ou trois petites choses à mettre au point, ai-je finalement enchaîné. Et je ne plaisante pas.

Il attendait poliment la suite, sa brosse à la main.

— Premièrement, j'ai un petit ami, et ce petit ami est un vampire. Et je n'ai aucune intention de le tromper, ce qui inclut le fait de voir d'autres hommes nus… dans ma salle de bains, me suis-je empressée d'ajouter, en repensant à tous les métamorphes que j'avais vus reprendre forme humaine. Si tu n'es pas capable de respecter ça, tu n'as qu'à faire tes valises et tu n'auras plus que tes yeux pour pleurer. Deuxièmement, je vais avoir de la visite ce soir : un petit garçon que je dois garder, et tu ferais bien de te tenir en sa présence. Est-ce que ça rentre dans ta tête ou est-ce qu'il faut que j'y aille au marteau ?

— Nudité interdite. Gentillesse requise avec le petit humain.

— C'est ça.

— C'est ton fils ?

— Si c'était le mien, je peux te garantir que je l'élèverais moi-même. Non, c'est celui de Hadley. C'était ma cousine, la fille de ma tante Linda. Elle était euh… la petite amie de Sophie-Anne. Tu sais, l'ex-reine des vampires ? Et elle a fini par devenir vampire. Ce petit garçon, Hunter, est le fils que Hadley a eu avant tout ça. C'est son père qui va me l'amener.

Claude avait-il un lien de parenté avec Hadley ? Eh bien, oui, forcément. Et donc avec Hunter. Je n'ai pas manqué de le lui faire remarquer.

— J'aime les enfants, m'a confié Claude. Je saurai me tenir. Et je suis vraiment désolé de t'avoir contrariée.

Il s'est efforcé de prendre un air contrit.

— C'est marrant, tu n'as vraiment pas l'air.

— Intérieurement, je saigne, m'a-t-il rétorqué avec un sourire espiègle.

— Oh ! Seigneur ! ai-je soupiré, en me retournant pour aller finir de me préparer dans ma salle de bains, seule et à l'abri des regards indiscrets.

Quand j'ai attaqué ma journée de travail, je m'étais un peu calmée. « Après tout, me suis-je dit, des gens nus, Claude a dû en voir trois milliards, en son temps. » Pour la plupart des SurNat, la nudité n'avait aucune importance. Contrairement aux humains, elles n'en faisaient pas tout un plat. Le fait que nous ayons de lointains liens de parenté, Claude et moi – mon arrière-grand-père était aussi son grand-père – n'y changeait strictement rien. À vrai dire, ça ne faisait aucune différence pour la majorité des SurNat. « Donc, il n'y a pas de quoi en faire un drame », me suis-je raisonnée avec conviction. Dès que j'ai eu un moment de répit, au bar, j'ai appelé Eric sur son portable et je lui ai laissé un message pour le prévenir que j'étais censée garder le petit Hunter le soir même.

— Si tu peux venir, génial, mais je voulais que tu saches que je ne serais pas toute seule, ai-je déclaré au répondeur.

Hunter ferait un chaperon des plus redoutables. Et puis j'ai pensé à mon nouveau colocataire du premier.

— En plus, j'ai complètement oublié de te dire quelque chose, l'autre nuit, et tu ne vas sans doute pas aimer, ai-je donc ajouté. Et puis aussi, tu me manques.

J'ai entendu un bip : mon temps de parole était écoulé. Bon… parfait. Qui sait ce que j'aurais bien pu dire après ?

Heidi, la traqueuse, était censée arriver à Bon Temps ce même soir. J'avais l'impression que ça faisait un siècle qu'Eric avait décidé de l'envoyer faire un tour sur mon terrain. Son arrivée me préoccupait un peu, quand j'y pensais. Est-ce que Remy aurait toujours trouvé qu'assister à un enterrement était aussi horrible pour son fils, s'il avait su qui allait venir frapper à ma porte ? Est-ce que ce n'était pas irresponsable de ma part ? Est-ce que je ne faisais pas prendre des risques inutiles à mon petit-cousin ?

Non. À ce niveau-là, je frisais la paranoïa. Heidi allait

simplement faire un tour dans mes bois.

Au moment de partir, j'avais réussi à me débarrasser des inquiétudes qui me tracassaient. Kennedy était de nouveau de service au bar parce que Sam avait prévu d'inviter sa louve de petite amie à dîner, avant de l'emmener au casino de Shreveport. J'espérais qu'elle était vraiment gentille avec lui parce qu'il le méritait.

Kennedy se contorsionnait devant le miroir, derrière le comptoir, en quête de quelque preuve tangible d'un éventuel amaigrissement. J'ai jeté un coup d'œil à mes propres cuisses. Jannalynn était vraiment vraiment mince. Je dirais même maigre. Dieu m'avait accordé des avantages plantureux, mais Jannalynn se trouvait affublée d'une paire de jolis petits abricots qu'elle arborait fièrement sous des bustiers ou des débardeurs, sans soutien-gorge. Elle se donnait un genre (et quelques centimètres de plus) en portant des chaussures extravagantes. Je portais des Keds. J'ai soupiré.

— Passe une bonne soirée ! m'a gaiement lancé Kennedy.

Je me suis redressée et j'ai accroché un sourire à mes lèvres avant d'agiter les doigts pour lui dire au revoir. La plupart des gens se disaient que le grand sourire de Kennedy et ses bonnes manières n'étaient que stratégiques. Mais je savais que Kennedy était sincère. Sa mère, reine de beauté, lui avait appris à toujours avoir le sourire aux lèvres et un mot aimable pour chacun. Je devais le reconnaître, Kennedy n'était nullement impressionnée par Danny Prideaux, qui devait pourtant en déstabiliser plus d'une. Danny, qui avait été élevé avec la conviction que le monde lui rentrerait dedans à la première occasion et qu'il ferait mieux de frapper le premier, a pointé un index sur sa tempe pour appuyer le salut de Kennedy. Il avait un Coca devant lui – Danny ne buvait jamais pendant le service. Il semblait se contenter de jouer à Mario Kart sur sa Nintendo DS ou de rester tout simplement assis au comptoir à regarder Kennedy travailler.

D'un autre côté, beaucoup d'hommes – et de femmes – se seraient sentis nerveux à l'idée de travailler avec Kennedy, qui avait fait de la prison pour homicide. Mais personnellement, ça ne me posait pas de problème. J'admirais Sam de lui avoir remis le pied à l'étrier. Non pas que j'éprouve de la sympathie pour les meurtriers – mais il y a des gens qui font tout pour se faire tuer, non ? Après tout ce que j'avais traversé, j'étais forcée de constater que c'était bel et bien mon sentiment sur la question.

Je suis arrivée à la maison cinq minutes avant Remy. J'ai eu juste le temps de jeter mes vêtements de serveuse dans le panier à linge et de les troquer contre un short et un tee-shirt avant de l'entendre frapper à ma porte.

J'ai jeté un coup d'œil par le judas avant d'ouvrir. Je partais du principe qu'il vaut mieux prévenir que guérir.

— Bonsoir Remy !

Remy était un jeune trentenaire, aux cheveux châtain très clair, pas du tout désagréable à regarder. Il portait une tenue de circonstance pour une veillée funèbre : un pantalon à pinces, une chemise rayée blanc et marron et des mocassins cirés. Il m'avait paru plus à l'aise dans son jean, avec sa chemise ouverte sur un tee-shirt blanc, la première fois que je l'avais vu. J'ai baissé les yeux vers son fils. Hunter avait poussé depuis notre dernière rencontre. Il avait les yeux et les cheveux sombres de sa mère, Hadley, mais il était encore trop tôt pour dire à qui il ressemblerait quand il serait grand.

Je me suis accroupie devant lui. *Bonjour, Hunter !* Je ne lui ai rien dit à haute voix, mais j'ai accompagné cette pensée d'un sourire.

Il avait presque oublié. Son visage s'est immédiatement éclairé. *Tatie Sookie !* m'a-t-il aussitôt répondu. Une vague de plaisir l'a submergé intérieurement, de plaisir et d'excitation.

— J'ai un nouveau camion ! s'est-il écrié.

J'ai éclaté de rire.

— Tu vas me le montrer ? Mais entrez donc, tous les

deux, que tu puisses aller t'installer.

— Merci Sookie, m'a dit Remy.

— Est-ce que je ressemble à ma maman ? a demandé Hunter.

— Pourquoi ? s'est étonné Remy, manifestement pris de court.

— C'est ce que tatie Sookie dit.

Remy s'était habitué à ce genre de sorties, à présent, et il savait que ce n'était là qu'un début.

— Oui, tu ressembles à ta maman et elle était très jolie, lui a répondu Remy. Tu as de la chance, fiston.

— Mais je ne veux pas ressembler à une fille, moi !

— Tu n'as rien d'une fille.

— Du tout, lui ai-je assuré. Tiens, regarde Hunter, ta chambre est juste là, lui ai-je annoncé, en pointant l'index vers la porte ouverte. C'était la chambre où je dormais quand j'étais petite.

Hunter a embrassé la pièce d'un regard circonspect, manifestement sur ses gardes. Mais le lit bas, avec son couvre-lit blanc, les vieux meubles et le tapis usé n'avaient rien d'effrayant et semblaient au contraire réconfortants.

— Et toi, tu seras où ? m'a-t-il demandé.

— Juste là, de l'autre côté du couloir, lui ai-je répondu, en allant ouvrir la porte de ma chambre. Il te suffira d'appeler et je viendrai tout de suite. Ou tu pourras venir dans mon lit, si tu as peur, cette nuit.

Debout à côté de son fils, Remy observait la scène. Je ne savais pas si le petit garçon avait souvent passé la nuit loin de son père. Non, pas souvent, d'après les pensées que je captais dans sa tête.

— La salle de bains, c'est la porte juste à côté de ta chambre, tu vois ?

Je lui montrais du doigt l'intérieur de la pièce. Hunter a jeté un coup d'œil et a ouvert une bouche comme un four.

— Je sais, elle ne ressemble pas à la salle de bains que tu as chez toi, lui ai-je dit, répondant à ses pensées. C'est une vieille maison, Hunter.

Évidemment, la baignoire à pattes de lion et les petits carreaux noirs et blancs n'étaient pas vraiment fréquents dans le genre d'appartements et de maisons de location que Remy et Hunter avaient habités depuis Katrina.

— Qu'est-ce qu'il y a en haut ? s'est enquis Hunter.

— Eh bien, c'est un cousin à moi qui vit là-haut. Il n'est pas là, en ce moment, et il rentrera si tard que tu ne le verras probablement pas. Il s'appelle Claude.

Est-ce que je peux monter regarder ?

Peut-être qu'on ira demain tous les deux. Je te montrerai les pièces dans lesquelles tu peux aller et les pièces où Claude s'est installé.

Quand j'ai relevé les yeux, j'ai vu que le regard de Remy passait de l'un à l'autre et il ne savait pas s'il devait plutôt être soulagé ou inquiet que je puisse communiquer avec son fils par des moyens qui lui échappaient.

— Tout va bien, Remy, ai-je tenté de le rassurer. En grandissant, les choses s'améliorent. Je sais que ça ne va pas être facile, mais Hunter est un garçon intelligent et en bonne santé. Son petit problème est juste… moins simple que ceux de la plupart des autres enfants.

— C'est une façon optimiste de voir les choses, m'a-t-il répondu, toujours aussi inquiet.

— Tu veux boire quelque chose ? lui ai-je proposé, ne sachant plus trop quoi faire de lui, maintenant.

Hunter m'avait demandé en silence s'il pouvait défaire son sac et je lui avais répondu – par le même canal – que ça m'allait très bien. Il avait déjà vidé, sur le tapis de sa chambre, un petit sac à dos rempli de jouets.

— Non merci. Faut que j'y aille.

Je me rendais bien compte que je rendais Remy nerveux, au même titre que son fils effrayait les gens. Ce n'était pas très agréable. Remy avait peut-être besoin de mon aide et je savais qu'il me trouvait jolie, mais je pouvais aussi lire dans ses pensées que je lui faisais peur.

— Est-ce que la veillée a lieu à Red Ditch ? lui ai-je demandé.

C'était le nom de la petite ville qu'habitaient Remy et

Hunter. Red Ditch se trouvait à une heure et quart de voiture environ, au sud-est de Bon Temps.

— Non, à Homer. C'est donc, plus ou moins, sur le chemin. Si tu as des problèmes, n'hésite pas à m'appeler sur mon portable et je viendrai le prendre en rentrant. Sinon, je passerai la nuit à Homer ; j'irai à l'enterrement à 10 heures, demain ; je resterai pour le déjeuner chez ma cousine après, et je viendrai chercher Hunter, un peu plus tard dans l'après-midi, si ça te va.

— Tout ira bien, lui ai-je affirmé, avec une assurance que j'étais loin de ressentir.

Je ne m'étais plus occupée d'enfants depuis que j'avais gardé ceux d'Arlène, et ça faisait longtemps. Je ne voulais pas y repenser. C'est toujours triste, les amitiés qui se terminent comme ça, dans l'aigreur et l'amertume. Ses gosses devaient me haïr, à présent.

— J'ai des vidéos qu'on pourra regarder et un ou deux puzzles et même quelques cahiers de coloriage.

— Où ça ? s'est écrié Hunter, en regardant autour de lui comme s'il s'attendait à voir un *Toys "R" Us* dans le salon.

— Tu dis d'abord au revoir à ton papa et, ensuite, on ira les chercher, lui ai-je rétorqué.

— Au revoir, papa, s'est aussitôt exécuté Hunter, en agitant vaguement la main.

— Tu ne veux pas me faire un câlin, champion ? s'est étonné Remy, un peu déstabilisé quand même.

Hunter lui a tendu les bras et Remy l'a soulevé de terre pour le faire virevolter.

Hunter riait aux éclats. Remy m'a souri par-dessus l'épaule du gamin.

— Ça, c'est mon garçon ! Sois gentil avec tatie Sookie. Tiens-toi bien. Je te verrai demain.

Il a reposé son fils sur le sol.

— OK, lui a répondu Hunter, d'un ton léger. Remy s'était attendu à voir son fils faire une scène, car il ne l'avait jamais quitté si longtemps. Il m'a regardée, puis a secoué la tête en souriant. Il riait de sa propre naïveté –

saine réaction, à mon avis.

Je ne m'en demandais pas moins combien de temps le calme et l'assurance allaient durer. Hunter a levé les yeux vers moi.

— T'inquiète pas pour moi, m'a-t-il dit.

Il avait lu dans mes pensées et les avait interprétées à sa façon. J'avais déjà vécu ça mais, à l'époque, j'avais eu affaire à une intelligence d'adulte qui savait opérer le filtrage nécessaire – nous nous étions d'ailleurs beaucoup amusés à faire des expériences, en combinant nos talents de télépathes pour examiner le résultat. Hunter ne filtrait pas mes idées pour les réorganiser comme quelqu'un de plus âgé.

Après avoir une nouvelle fois serré son fils dans ses bras et malgré sa réticence, Remy est parti. Avec Hunter, nous avons trouvé les cahiers de coloriage. Il se trouvait justement que Hunter adorait colorier. Je l'ai donc installé à la table de la cuisine et j'ai tourné mon attention vers la préparation du dîner. J'aurais pu lui mitonner un petit plat, mais je me suis dit que quelque chose qui me laisserait plus de temps pour m'occuper de lui serait plus approprié, pour une première visite.

Tu aimes le Hamburger Helper ? lui ai-je demandé en pensée.

Il a relevé la tête et je lui ai montré le paquet qui permettait de concocter un plat préparé en deux temps trois mouvements.

C'est bon, ça, m'a répondu Hunter, en reconnaissant la boîte.

Et puis il a reporté toute son attention sur la tortue et le papillon qu'il coloriait. La tortue était verte et marron – des couleurs certifiées conformes pour une tortue –, mais, pour le papillon, Hunter s'était lâché : rouge magenta, jaune, bleu, vert émeraude… et il n'avait pas encore terminé. J'ai aussi remarqué que respecter les cadres n'était pas sa priorité, ce qui n'avait aucune importance.

Kristen faisait souvent du Hamburger Helper, m'a-t-il confié.

Kristen était l'ex-petite amie de Remy. Remy m'avait raconté qu'ils avaient rompu : Kristen s'était révélée incapable d'accepter le petit talent caché de Hunter. Elle en était même arrivée à le trouver angoissant – rien de très étonnant, malheureusement. Quand j'étais petite, les adultes m'avaient trouvée bizarre, moi aussi. Quoique je puisse tout à fait le comprendre maintenant, sur le moment, ça m'avait fait mal.

Elle avait peur de moi, a ajouté Hunter, en relevant brièvement les yeux.

Je comprenais ce regard-là.

C'est juste parce qu'elle ne comprenait pas, lui ai-je expliqué. *Il n'y a pas beaucoup de gens comme nous, tu sais.*

Il n'y en a pas d'autre ? Que moi ?

Si. J'en connais un autre, un garçon. Mais c'est un grand. Il vit au Texas.

Et il va bien ?

Je ne savais pas trop ce que Hunter entendait par là, jusqu'à ce que je prenne le temps de regarder d'un peu plus près ce qu'il avait en tête. Il pensait à son père et à d'autres hommes qu'il admirait : des hommes qui avaient un travail et une femme ou une petite amie, des hommes normaux.

Oui, lui ai-je répondu. *Il a trouvé le moyen de se servir de son talent : il travaille pour les vampires. On ne peut pas lire les pensées des vampires.*

Ah bon ? Je n'en ai jamais rencontré.

C'est à ce moment-là que le carillon de l'entrée a retenti.

— Je reviens, ai-je indiqué à mon jeune invité, avant de me diriger rapidement vers la porte.

J'ai jeté un coup d'œil par le judas. Ma visiteuse était une jeune vampire – sans doute Heidi, la traqueuse. Mon portable s'est mis à sonner. Je l'ai tiré de ma poche.

— Heidi devrait être chez toi, m'a annoncé Pam. Elle n'est pas devant ta porte ?

— Grande, cheveux bruns, queue de cheval, yeux

bleus ?

— Oui. Tu peux la laisser entrer.

Très opportun. En une seconde, je lui ouvrais.

— Bonjour, entrez. Je suis Sookie Stackhouse.

Je me suis effacée. Je ne lui ai pas serré la main, car les vampires ne pratiquent pas ce genre de civilités.

Heidi m'a saluée d'un hochement de tête et s'est avancée dans la maison, en jetant de petits coups d'œil furtifs à la ronde, comme s'il aurait été très impoli de sa part de regarder autour d'elle ouvertement.

Hunter a déboulé en courant dans le salon et s'est arrêté net en voyant Heidi. Elle était grande et osseuse… et probablement muette. En tout cas, maintenant, Hunter pouvait vérifier mes informations.

— Hunter, je te présente mon amie Heidi.

J'ai attendu de voir la réaction du petit garçon : il était captivé. Il essayait de lire dans ses pensées. Il faisait vraiment tout ce qu'il pouvait. Il était visiblement ravi du résultat, de son silence.

Heidi s'est accroupie.

— Tu es un bon garçon, lui a-t-elle dit – à mon grand soulagement.

Elle avait un accent que j'associais au Minnesota.

— Tu restes chez Sookie pour longtemps ? a-t-elle ajouté.

Son sourire découvrait des dents un peu plus longues et plus pointues que la normale et j'ai craint que Hunter ne prenne peur. Mais il la regardait avec une véritable fascination.

Tu es venue dîner avec nous ? a-t-il demandé à Heidi.

À haute voix, Hunter, s'il te plaît, l'ai-je repris. *Elle est différente des humains normaux, mais elle n'est pas comme nous non plus. Tu te souviens ce que je t'ai dit ?*

Il m'a jeté un coup d'œil en coin, comme s'il redoutait que je sois fâchée. Je lui ai souri et j'ai hoché la tête pour le rassurer.

— Tu vas dîner avec nous, mademoiselle Heidi ?

— Non, merci, Hunter. Je suis ici pour aller dans les

bois chercher quelque chose que nous avons perdu. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Mon chef m'a juste demandé de venir me présenter avant de me mettre au travail.

Heidi s'est redressée, en souriant toujours au petit garçon.

C'est alors que j'ai vu le piège qui s'ouvrait devant moi. Quelle idiote ! Comment aider cet enfant, si je ne l'éduquais pas ?

Ne lui laisse pas voir que tu peux lire dans la tête des gens, Hunter, lui ai-je ordonné.

Il a levé les yeux vers moi, des yeux qui ressemblaient incroyablement à ceux de ma cousine Hadley. Il avait l'air un peu effrayé.

Heidi nous regardait. Elle avait manifestement senti qu'il se passait quelque chose qui lui échappait.

— J'espère que vos recherches seront fructueuses, Heidi, lui ai-je dit précipitamment. Prévenez-moi en partant, s'il vous plaît.

Non seulement j'entendais être au courant si elle découvrait quelque chose, mais je voulais aussi savoir quand elle quitterait ma propriété.

— Ça ne devrait pas prendre plus de deux heures, m'a-t-elle indiqué.

— Ah ! Au fait, pardon, j'ai oublié. Bienvenue en Louisiane ! lui ai-je souhaité. J'espère que ça ne vous a pas trop coûté de quitter Las Vegas pour venir ici.

— Je peux retourner colorier ? m'a demandé Hunter.

— Bien sûr, mon lapin. Je te rejoins dans une minute.

— Il faut que j'aille faire popo ! a-t-il crié, au moment même où j'entendais la porte de la salle de bains se fermer.

— Mon fils avait son âge quand j'ai été vampirisée. Cette déclaration était si inattendue et la voix de Heidi si dépourvue d'émotion qu'il m'a fallu un petit moment avant d'enregistrer ce qu'elle venait de me dire.

— Oh ! je suis affreusement désolée, ai-je murmuré.

Et je l'étais. Elle a haussé les épaules.

— Il y a vingt ans de ça. C'est un homme maintenant.

Il vit à Reno. C'est un toxico.

Sa voix était toujours aussi égale, aussi neutre, comme si elle parlait du fils d'une inconnue.

— Est-ce qu'il… vous arrive d'aller le voir ? ai-je un peu hésité, redoutant ma propre impudence.

— Oui, je vais le voir. Enfin, j'y allais, du moins, avant que mon ex… employeur ne m'envoie ici.

Je ne savais pas trop quoi dire, mais, comme elle restait plantée là, j'ai hasardé une autre question :

— Et vous vous montrez ?

— Parfois. J'ai appelé une ambulance, une nuit, quand j'ai vu qu'il avait fait une overdose. Une autre nuit, je l'ai protégé d'un autre drogué accro au V qui allait le tuer.

Une horde de pensées ont déferlé au galop dans mon cerveau. Et toutes déplaisantes. Savait-il que le vampire qui veillait sur lui était sa mère ? Et s'il faisait une overdose en plein jour, alors qu'elle dormait ? Que ressentirait-elle, si elle n'était pas là, la nuit fatidique où la chance de son fils tournerait ? Elle ne pouvait pas être toujours là pour lui. Se pouvait-il qu'il soit devenu junkie parce que sa mère ne cessait de réapparaître, alors qu'elle aurait dû être morte ?

— Autrefois, lui ai-je dit, parce qu'il fallait bien que je dise quelque chose, les créateurs de vampires quittaient la région avec leurs protégés, dès qu'ils les avaient fait passer de l'autre côté, pour les éloigner de leurs proches qui les auraient forcément reconnus.

Eric, Bill et Pam m'avaient tous les trois raconté la même chose.

— J'ai quitté Las Vegas pendant plus d'une dizaine d'années. Mais je suis revenue, m'a expliqué Heidi. Mon créateur avait besoin de moi sur place. Faire partie du monde des vivants n'est pas si génial que ça, pour la plupart d'entre nous, à part pour nos dirigeants. Je crois que Victor m'a envoyée travailler pour Eric, en Louisiane, pour m'éloigner de mon fils. D'après eux, tant que les problèmes de Charlie me détourneront de mon travail, je ne pourrai leur être d'aucune utilité. Mes talents de

traqueuse n'ont pourtant été découverts que lorsque je pistais l'homme qui vendait de la drogue frelatée à Charlie.

Elle a esquissé un petit sourire et j'ai compris quel sort elle avait réservé à cet homme. Heidi était extrêmement angoissante.

— Bon, maintenant, je vais aller faire un tour au fond de votre propriété pour voir ce que je peux trouver. Je passerai vous avertir quand j'aurai fini.

À peine ma porte d'entrée franchie, elle s'est volatilisée dans les bois si rapidement que, le temps que j'aille jeter un coup d'œil de l'autre côté de la maison, elle s'était déjà fondue dans les arbres.

J'avais déjà eu des tas de conversations bizarres et j'avais déjà eu des conversations bouleversantes, mais celle que je venais d'avoir avec Heidi pouvait concourir dans les deux catégories. Heureusement, j'ai pu profiter de quelques minutes pour me reprendre, le temps de superviser le lavage de mains de Hunter et de lui servir à dîner.

J'ai été heureuse de découvrir que ce dernier s'attendait à dire une bénédiction avant de manger et nous avons tous les deux incliné la tête pour prier. Il a fait honneur à son Hamburger Helper accompagné de haricots verts ainsi qu'aux fraises du dessert. Pendant le repas, Hunter m'a parlé de son père, juste pour animer le dîner. S'il avait eu vent de la façon pour le moins franche et directe dont son fils abordait le sujet, je suis bien sûre que Remy aurait été horrifié. J'ai eu bien du mal à ne pas éclater de rire.

D'autre part, la discussion, moitié verbale, moitié mentale, aurait paru bien étrange à plus d'un.

Sans rappel de ma part, Hunter a pris son assiette pour la mettre dans l'évier. J'ai retenu mon souffle jusqu'à ce qu'il la glisse avec précaution sur le plan de travail.

— Tu as un chien ? m'a-t-il subitement demandé, en jetant un regard circulaire, s'attendant à en voir un apparaître. On donne toujours les restes au chien.

Effectivement, j'avais vu un petit chien noir gambader

dans le jardin, derrière la petite maison de Remy à Red Ditch.

Non, je n'en ai pas, lui ai-je répondu.

Tu as un copain qui se transforme en chien !

Il ouvrait des yeux comme des soucoupes.

— Oui, lui ai-je confirmé. C'est un très bon ami à moi.

Je n'aurais pas cru qu'il pourrait capter ceci. La situation était très délicate.

— Mon papa dit que je suis futé, m'a dit Hunter. Il n'avait pas l'air franchement convaincu.

— Et il a bien raison, lui ai-je assuré. Je sais que c'est difficile d'être différent parce que, moi aussi, je suis différente. Mais tout s'arrange en grandissant.

Tu as pourtant l'air inquiète, m'a-t-il fait observer.

J'étais d'accord avec Remy : Hunter avait oublié d'être bête.

Je le suis. Ça n'a pas été facile pour moi de grandir parce que personne ne comprenait ce que j'avais de différent. Les gens ne te croient pas.

J'ai tiré une chaise pour m'asseoir à côté de la table et j'ai pris Hunter sur mes genoux. J'ai eu peur que ce soit un peu trop maternel comme contact, mais il a semblé tout à fait content de se trouver là.

Les gens ne veulent pas que quelqu'un puisse savoir ce qu'ils pensent. Ils n'ont plus aucune vie privée, quand il y a des télépathes comme nous autour d'eux, lui ai-je expliqué.

Comme Hunter ne comprenait pas vraiment cette notion de « vie privée », nous avons pris un petit moment pour en parler. C'était sans doute un concept qui dépassait la plupart des enfants de cinq ans, mais Hunter n'était pas comme la plupart des enfants.

Alors, la chose dehors, dans la forêt, elle laisse ta vie privée tranquille ? m'a demandé Hunter.

Hein ?

En voyant ma propre anxiété se refléter sur le visage de l'enfant, j'ai compris que je n'avais pas su maîtriser ma réaction.

Ne t'inquiète pas, mon chéri, me suis-je efforcée de le rassurer. *Non, non, cette chose ne m'embête pas.*

Hunter a eu l'air suffisamment tranquillisé pour que j'estime opportun de changer de sujet. Son attention commençait à se relâcher, alors je l'ai laissé glisser à terre et il a commencé à jouer avec les Duplo qu'il avait apportés dans son petit sac à dos. Il les transportait de la chambre à la cuisine dans son camion. J'ai songé à lui acheter d'autres Lego, en guise de cadeau d'anniversaire tardif, mais je consulterais Remy avant pour obtenir son accord. J'écoutais les pensées de Hunter en faisant la vaisselle.

J'ai découvert qu'il était tout aussi passionné par sa propre anatomie que la plupart des enfants de son âge et qu'il trouvait bizarre de devoir faire pipi debout alors que je devais m'asseoir. Et il n'avait pas aimé Kristen parce qu'elle ne l'aimait pas vraiment non plus.

Elle faisait semblant de m'aimer, m'a-t-il dit, comme s'il avait senti que je l'écoutais.

Je me tenais devant l'évier et je lui tournais donc le dos, mais ça ne changeait rien à notre conversation. Là aussi, la sensation était étrange.

Est-ce que tu le sais, quand j'écoute tes pensées ? me suis-je étonnée.

Oui. Ça chatouille, m'a-t-il répondu.

Est-ce que c'était à cause de son jeune âge ? Est-ce que ça m'aurait « chatouillée » dans la tête, moi aussi, si j'avais rencontré un autre télépathe, quand j'avais son âge ? Ou Hunter était-il un cas unique, chez les télépathes ?

— La dame qui est venue sonner à la porte. Est-ce qu'elle était morte ? m'a demandé Hunter.

Il s'était levé d'un bond pour faire le tour de la table et venir se planter à côté de moi, alors que j'essuyais la poêle.

— Oui. C'est un vampire.

— Est-ce qu'elle mord ?

— Elle ne nous mordra pas, ni toi, ni moi, lui ai-je affirmé. Je pense qu'il peut lui arriver de mordre des gens s'ils sont d'accord.

Aïe. Je commençais à m'inquiéter du tour que prenait

cette conversation. C'était un peu comme parler religion à un enfant sans savoir de quelle confession étaient ses parents.

— Tu m'avais dit que tu n'avais jamais rencontré de vampire avant, il me semble, non ? lui ai-je cependant demandé, intriguée.

— Non, m'dame.

J'ai failli lui dire qu'il n'avait pas à me donner du « madame », et puis je me suis ravisée. Plus il aurait de bonnes manières et plus ce monde serait facile pour lui.

— Et je n'ai jamais vu une chose comme ce monsieur dans la forêt non plus.

Ah. Cette fois, il avait toute mon attention. J'ai dû faire un effort pour qu'il ne capte pas mon anxiété. Juste au moment où je m'apprêtais à lui poser quelques questions bien choisies, j'ai entendu la porte moustiquaire de derrière s'ouvrir et des pas sur le plancher de la véranda. Quelques coups légers frappés à la porte de derrière m'ont indiqué que Heidi était effectivement de retour. J'ai quand même pris soin de regarder par la petite fenêtre ménagée dans la porte pour m'en assurer. Oui, c'était bien la vampire.

— J'ai fini, m'a-t-elle informée, quand je lui ai ouvert. Je vais y aller.

J'ai remarqué que Hunter ne s'était pas rué sur la porte comme la première fois. Il était juste derrière moi pourtant. Je sentais le bouillonnement de ses pensées. Il n'était pas particulièrement effrayé, mais il était nerveux, comme tous les enfants confrontés à l'inconnu. Mais il semblait absolument ravi de ne pas pouvoir l'entendre. Moi aussi, j'avais vraiment apprécié de découvrir que l'activité cérébrale des vampires était totalement silencieuse pour moi.

— Avez-vous découvert quelque chose, Heidi ? J'avais hésité à l'interroger. Sa réponse pourrait bien ne pas être pour toutes les oreilles.

— Les traces de faé dans votre bois sont fraîches et très présentes. Il y a deux pistes. Elles s'entrecroisent.

Elle a alors inhalé avec un plaisir manifeste.

— J'adore le parfum des faé flottant dans la nuit, s'est-elle exaltée. C'est encore mieux que les gardénias.

Comme je m'étais attendue à ce qu'elle détecte le faé dont Basim m'avait parlé, il ne s'agissait pas d'une grande révélation. Mais Heidi affirmait qu'il y en avait deux. Mauvaise nouvelle. Voilà qui confirmait ce que Hunter avait détecté de son côté.

— Quoi d'autre ?

Je me suis légèrement reculée pour qu'elle puisse voir Hunter derrière moi et adapter ses réponses en conséquence.

— Aucune des deux ne correspond au faé dont je sens le parfum à l'intérieur de cette maison.

Ça ne s'arrangeait pas.

— Naturellement, j'ai senti de nombreux loups-garous. J'ai aussi senti un vampire – je dirais Bill Compton, bien que je ne l'aie rencontré qu'une seule fois. Il y a aussi un c-a-d-a-v-r-e qui n'est plus de première fraîcheur. Et un autre tout neuf à l'est de chez vous, dans une clairière, près de la rivière. La clairière se trouve au milieu d'un bouquet de pruniers sauvages.

Rien de tout ça ne me paraissait très rassurant. Le vieux c-a-d-a-v-r-e, je m'y attendais et je savais qui c'était (j'ai simplement regretté qu'Eric ait eu la mauvaise idée d'enterrer Debbie sur mon terrain). Et si Bill était bien le vampire qui rôdait dans mon bois, tout allait bien… mais je m'inquiétais tout de même un peu qu'il passe ses nuits à traîner et à broyer du noir au lieu d'essayer de refaire sa vie.

Le nouveau cadavre, en revanche, me posait un réel problème. Basim n'avait pas dit un mot là-dessus. Quelqu'un aurait-il enterré un cadavre derrière chez moi pendant la nuit ? Ou Basim aurait-il sciemment omis ce petit détail dans son rapport ? Je n'avais pas quitté Heidi des yeux, pendant que je réfléchissais à tout ça, et elle a fini par hausser les sourcils.

— OK, merci, lui ai-je finalement répondu. J'apprécie

que vous ayez pris le temps de m'avertir.

— Prenez bien soin du petit, m'a-t-elle lancé, avant de traverser la véranda et de franchir la porte de derrière.

Déjà, elle franchissait la porte de derrière. Je ne l'ai pas entendue faire le tour pour regagner sa voiture, mais je ne m'y attendais pas non plus : les vampires peuvent se montrer plutôt discrets. J'ai entendu le moteur démarrer, cependant, et la voiture s'éloigner.

Sachant que mes préoccupations pouvaient troubler Hunter, je me suis forcée à penser à autre chose – ce qui est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. Mais je n'allais pas devoir me contraindre très longtemps : mon jeune visiteur commençait à donner des signes de fatigue. Il a fait le cirque habituel pour aller se coucher, mais s'est calmé quand je lui ai dit qu'il pouvait prendre un bon bain dans la grande baignoire fascinante avec des pattes de lion. Je me suis installée dans la salle de bains avec un magazine, pendant que Hunter s'amusait dans l'eau et en mettait partout, en m'offrant un festival sonore des plus variés. J'ai tout de même veillé à ce qu'il se lave correctement, entre deux navires coulés et deux courses de canards.

J'ai décidé de faire l'impasse sur le lavage de cheveux. Je me suis dit que ce serait sans doute une épreuve pour tout le monde et comme Remy ne m'avait pas donné d'instructions spécifiques… J'ai retiré le bouchon. Hunter a adoré le bruit qu'a fait la baignoire en se vidant. Il a sauvé *in extremis* les canards de la noyade, geste de bravoure qui a fait de lui le héros du jour.

— Je suis le roi des canards, tatie Sookie ! a-t-il fanfaronné.

— Et ils ont bien besoin d'un roi, lui ai-je confirmé. Il n'y a pas plus bête que des canards. Je le savais : Gran en avait eu pendant un moment. J'ai supervisé l'usage que Hunter faisait de la serviette de toilette et je l'ai aidé à mettre son pyjama. Je lui ai rappelé d'aller aux toilettes avant de se mettre au lit et de se laver les dents, ce qu'il a fait – très succinctement.

Trois quarts d'heure plus tard, après une ou deux histoires, Hunter était couché. À sa demande, j'ai laissé le couloir allumé et sa porte entrebâillée.

Je me suis alors rendu compte de mon épuisement. Je n'étais pas d'humeur à m'interroger sur les révélations de Heidi. Je n'avais pas l'habitude de m'occuper d'un enfant, bien que Hunter se soit montré un enfant extrêmement facile, surtout pour un petit bonhomme qui séjournait chez une dame qu'il connaissait à peine. J'espérais que ça lui avait plu d'avoir pu discuter avec moi par transmission de pensée. J'espérais aussi que Heidi ne l'avait pas trop effrayé.

Je n'avais pas voulu m'attarder sur sa petite biographie plutôt macabre, mais, maintenant que Hunter était au lit, je me prenais à repenser à son histoire. Il était vraiment tragique qu'elle ait dû retourner au Nevada du vivant de son fils. En fait, elle devait maintenant paraître du même âge que lui. Et le père de Charlie, qu'était-il devenu ? Elle n'en avait pas parlé. Et pourquoi son créateur avait-il exigé son retour ? Quand on l'avait fait passer de l'autre côté, les vampires ne s'étaient pas encore manifestés, pas plus aux États-Unis que dans le reste du monde. À l'époque, la discrétion était une question de survie, pour les vampires. Je devais bien reconnaître avec Heidi qu'en sortant du cercueil, les vampires n'avaient pas vraiment réglé tous leurs problèmes. Ils en avaient même rencontré de nouveaux.

J'aurais presque préféré ne rien savoir de cette peine que Heidi traînait partout derrière elle. Mais, comme j'étais la petite-fille de ma grand-mère, forcément, je me suis sentie coupable de souhaiter une chose pareille. Ne devait-on pas toujours prêter une oreille attentive aux histoires des autres, aussi tristes soient-elles ? S'ils éprouvent le besoin de s'épancher, n'est-on pas obligé de les écouter ? Et voilà maintenant que je me sentais liée à Heidi, au travers de cette douleur qu'elle m'avait confiée. Mais ce genre de relation est-il bien réel ? Est-ce que ce n'était pas quelque chose en moi, une certaine empathie

peut-être qu'elle avait sentie et qui aurait suscité ses confidences ? Ou parlait-elle systématiquement de Charlie à tous les gens qu'elle rencontrait ? J'avais un peu de mal à le croire. Sans doute la présence de Hunter avait-elle été le facteur déclencheur…

Je savais (bien que je n'aie pas voulu me l'avouer) que, si Heidi continuait à se laisser ainsi distraire de son travail par le problème de son junkie de fils, une nuit, Charlie finirait par avoir une petite visite de quelqu'un d'impitoyable. Heidi pourrait alors se consacrer entièrement aux exigences de son employeur. J'en frémissais d'avance.

J'étais bien sûre que Victor n'hésiterait pas une seule seconde dans un tel cas, mais je me demandais… et Eric ? Est-ce qu'il le ferait ? Est-ce qu'il le pourrait ?

Si je me posais la question, c'était que je savais déjà que la réponse était oui.

D'un autre côté, Charlie faisait un otage parfait pour s'assurer de la bonne conduite de Heidi. Du genre : « Si tu ne veux pas espionner Eric, on va rendre visite à Charlie. » En revanche, si les choses devaient changer…

Mais toute cette intense réflexion sur les problèmes de Heidi n'était qu'un moyen d'éviter de penser au vrai problème auquel j'étais confrontée. À savoir, qui était ce cadavre tout neuf enterré derrière chez moi ? Et qui l'avait caché là ?

Si Hunter n'avait pas été chez moi, j'aurais attrapé le téléphone pour appeler Eric. Je lui aurais demandé de venir avec une pelle pour m'aider à exhumer un cadavre. C'était bien ça qu'aurait fait n'importe quel petit ami, non ? Mais je ne pouvais pas laisser Hunter tout seul à la maison et je me serais sentie horriblement mal si j'avais demandé à Eric d'aller dans les bois s'occuper de ça sans moi – pourtant, il s'en serait moqué éperdument, j'en étais persuadée. Il aurait probablement envoyé Pam, d'ailleurs. J'ai poussé un soupir. À croire que je ne pouvais pas me débarrasser d'un problème sans m'en créer un autre.

6

À 6 heures du matin, Hunter grimpait sur mon lit.

— Tatie Sookie ! a-t-il braillé, dans ce qu'il prenait probablement pour un murmure.

Juste pour cette fois, j'aurais nettement préféré qu'il ait recours à notre silencieux mode de communication. Forcément, il avait opté pour la version sonore.

— Heu-hein ?

Ce devait être un mauvais rêve.

— J'ai fait un drôle de rêve cette nuit, m'a justement annoncé Hunter.

— Han ?

Un rêve dans un rêve peut-être ?

— Il y avait ce grand monsieur qui est entré dans ma chambre.

— Ah oui ?

— Il avait des cheveux longs comme une dame. Je me suis redressée sur les coudes pour le regarder. Il n'avait pas l'air terrorisé, en tout cas.

— Ah bon ? ai-je péniblement articulé – ce qui, au moins, était presque cohérent. Quelle couleur ?

— Jaune, a répondu Hunter, après un temps de réflexion.

J'ai pensé brusquement que la plupart des enfants de cinq ans n'étaient pas nécessairement très au point quand il s'agissait de différencier les couleurs.

Oh oh !

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

J'ai désespérément lutté contre la pesanteur pour me redresser en position assise. Dehors, le ciel commençait à peine à pâlir.

— Il m'a regardé et il a juste souri, m'a répondu Hunter. Et puis il est allé dans l'armoire.

— Waouh.

Réponse quelque peu inappropriée, je le reconnais. Je ne pouvais pas en être sûre (pas avant la tombée de la nuit, du moins), mais il semblait bien qu'Eric était allé se réfugier dans la cachette secrète de la chambre d'ami et qu'il allait y passer la journée à dormir.

— J'ai envie de faire pipi, m'a alors annoncé Hunter, avant de glisser à terre pour trottiner vers ma salle de bains.

Une minute plus tard, je l'entendais tirer la chasse d'eau et se laver les mains – enfin, il avait ouvert le robinet une demi-seconde, du moins. Je me suis écroulée contre mes oreillers en pensant tristement aux heures de sommeil que j'étais condamnée à perdre. Au prix d'un immense effort de volonté, je me suis levée et j'ai passé un peignoir sur ma chemise de nuit bleue. J'ai enfilé mes mules et, quand Hunter est sorti de ma salle de bains, j'ai pris sa place.

Quelques minutes après, nous nous retrouvions tous deux dans la cuisine avec la lumière allumée. Je suis allée tout droit à la cafetière. J'ai trouvé un petit mot calé contre la verseuse. J'ai reconnu l'écriture immédiatement – afflux massif d'endorphines dans mon organisme. Et au lieu de me demander ce que je faisais debout à cette heure indue, je me suis réjouie de passer ce moment privilégié avec mon petit-cousin. Le message – qui avait été écrit sur un des blocs-notes que je réserve à mes listes de courses – disait ceci : « *Mon aimée, je suis arrivé trop peu de temps avant l'aube pour pouvoir te réveiller, en dépit de l'envie que j'en avais. Ta maison est pleine d'inconnus : un faé en haut et un petit humain en bas – mais, tant qu'il n'y en a aucun dans la couche de ma dame, je peux le supporter. J'aurai besoin de te parler à mon réveil.* »

La signature était griffonnée en gros caractères, « *ERIC* ».

J'ai reposé le mot, en refoulant l'inquiétude qui me

saisissait – pourquoi Eric avait-il un besoin aussi urgent de me parler ? J'ai commencé par le café pour émerger, et puis j'ai sorti la crêpière et je l'ai branchée.

— J'espère que tu aimes les pancakes, ai-je dit à Hunter.

Son visage s'est illuminé. Il a reposé sa tasse sur la table avec enthousiasme, renversant au passage un peu de jus d'orange. Alors que je m'apprêtais à lui faire les gros yeux, il a sauté de sa chaise pour aller chercher une serviette en papier. Il a réparé sa bêtise avec plus de vigueur que d'attention aux détails, mais j'ai apprécié le geste.

— J'adore les pancakes, m'a-t-il répondu. C'est toi qui les fais ? Tu ne les sors pas du frigo ?

J'ai réprimé un sourire.

— Non, m'sieur. C'est moi toute seule.

En cinq minutes, la pâte était prête. Entre-temps, la plaque avait atteint la bonne température. J'ai commencé par y poser du bacon. Hunter était en extase.

— Je ne l'aime pas tout mou, m'a-t-il précisé.

Je lui ai promis qu'il serait croustillant. C'était comme ça que je l'aimais aussi.

— Qu'est-ce que ça sent bon, cousine !

Claude se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras calés de chaque côté, aussi beau qu'on puisse l'être à cette heure matinale. Il portait un tee-shirt bordeaux avec l'inscription « University of Louisiana in Monroe » et un short de gym noir.

— Tu es qui ? lui a demandé Hunter.

— Je suis le cousin de Sookie, Claude.

Lui aussi il a des cheveux longs comme une dame, m'a fait remarquer Hunter.

Oui, mais c'est un monsieur pourtant. Exactement comme l'autre monsieur.

— Claude, je te présente un autre cousin à moi, Hunter, ai-je enchaîné, à haute voix, cette fois.

— Sa mère était la… J'ai secoué la tête.

Claude aurait pu dire tout un tas de choses. Il aurait

pu dire « la bisexuelle », ou « celle que l'albinos, Waldo, a tuée dans ce cimetière, à La Nouvelle-Orléans ». Les deux propositions auraient été exactes, mais Hunter n'avait pas besoin d'entendre ça.

— Nous sommes donc cousins tous les trois, ai-je repris. Est-ce que tu essayais de nous faire comprendre que tu aimerais prendre ton petit déjeuner avec nous, Claude ?

— Absolument, a-t-il reconnu, tout en se servant une tasse de café sans me demander la permission. S'il y en a assez pour moi aussi. Ce jeune homme m'a l'air de pouvoir manger beaucoup de pancakes.

Hunter s'est montré enthousiasmé par cette idée. Claude et lui se sont alors lancés dans des histoires vantant le nombre de pancakes qu'ils étaient capables d'engloutir. J'ai été un peu étonnée de voir Claude aussi à l'aise avec Hunter – qu'il ait réussi à mettre l'enfant dans sa poche en deux secondes ne me surprenait pas du tout, en revanche. Claude était un charmeur professionnel.

— Est-ce que tu vis à Bon Temps, Hunter ? s'est enquis Claude.

— Non, a pouffé Hunter, amusé par cette absurdité. Je vis avec mon papa.

Bon, assez de confidences. Je ne tenais pas à ce qu'une créature surnaturelle, quelle qu'elle soit, soit au courant pour Hunter et comprenne ce qui le rendait si unique.

— Est-ce que tu peux sortir le sirop d'érable et la mélasse, Claude, s'il te plaît ? Tu les trouveras dans le cellier, là.

Claude s'est exécuté, nous apportant la Log Cabin et la Brer Rabbit. Il a même ouvert les deux bouteilles, pour que Hunter puisse les sentir et choisir ce qu'il voulait mettre sur ses pancakes. J'ai versé la pâte sur la crêpière et refait du café, avant de sortir les assiettes et de montrer à Hunter où se trouvaient les couteaux et les fourchettes pour qu'il puisse mettre la table.

Nous formions une bien étrange petite famille tous les trois : deux télépathes et un faé. Pendant toute la

conversation du petit déjeuner, j'ai dû empêcher chacun de mes cousins de savoir ce qu'était l'autre, ce qui n'était pas une mince affaire. Hunter m'a dit en silence que Claude devait être un vampire parce qu'il ne pouvait pas lire dans ses pensées. J'ai donc dû apprendre à Hunter que les vampires n'étaient pas les seules personnes dont nous ne pouvions pas capter les pensées. Je lui ai fait observer que Claude ne pouvait être un vampire puisqu'il faisait jour et que les vampires ne pouvaient pas sortir pendant la journée.

— Il y a un vampire dans le placard, a dit Hunter, en se tournant vers Claude. Il ne peut pas sortir le jour.

— Et dans quel placard est-il donc ? s'est enquis Claude.

— Celui dans ma chambre. Tu veux venir voir ?

— Hunter, suis-je aussitôt intervenue, s'il y a bien une chose qu'un vampire déteste, c'est qu'on le dérange pendant la journée. Si j'étais toi, je le laisserais tranquille.

— Ton Eric ? m'a demandé Claude.

Il était manifestement excité à l'idée qu'Eric soit dans la maison. Flûte.

— Oui. Tu es bien conscient que tu ne dois pas y aller, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin d'employer la méthode forte pour t'en dissuader, j'espère ?

Il a souri.

— La méthode forte ? Avec moi ? a-t-il raillé. Ha ! Je suis faé. Je suis bien plus fort que n'importe quel être humain.

J'ai failli lui dire : « Alors comment ça se fait que, pendant la Guerre du Peuple des Faé, je m'en suis sortie et que tant de faé y sont restés ? » Par bonheur, je ne l'ai pas fait. Dans la minute qui suivait, j'ai su combien j'avais eu raison de tenir ma langue. À voir l'expression de Claude, il ne se souvenait que trop de ceux qui y étaient effectivement restés. Claudine me manquait, à moi aussi, et c'est ce que je lui ai dit.

— Tu es triste, a fort justement commenté Hunter, qui n'en perdait pas une miette.

Tout ça n'aurait pas dû être pensé en sa présence.

— Oui, ai-je reconnu. Nous nous souvenons de la sœur de Claude. Elle est morte et elle nous manque.

— Comme maman, a dit Hunter. C'est quoi un faé ?

— Oui, comme ta maman.

Si on veut. Juste parce qu'elles étaient mortes toutes les deux.

— Et un faé, ai-je courageusement embrayé, c'est une personne un peu différente, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Pas besoin d'être télépathe pour comprendre que Hunter avait piqué la curiosité de Claude et, quand il est retourné d'un pas nonchalant dans le couloir pour aller aux toilettes, je l'ai suivi. Et effectivement, il s'est arrêté devant la porte de la chambre de Hunter.

— Ne t'arrête surtout pas, lui ai-je dit.

— Je ne peux pas jeter un petit coup d'œil ? Il n'en saura rien. J'ai entendu dire qu'il avait la beauté du diable. Juste un coup d'œil ?

— Non.

À mon avis, j'avais tout intérêt à ne pas m'éloigner de cette porte jusqu'à ce que Claude ait quitté la maison. Juste un coup d'œil, mes fesses, oui !

— Qu'est-ce qu'elles ont, tes fesses, tatie Sookie ?

— Oups, pardon, Hunter, je n'aurais pas dû dire ça. Je ne voulais pas que Claude sache que Hunter avait entendu ma pensée. Je l'ai entendu rire en s'enfermant dans la salle de bains.

Il y est resté si longtemps que j'ai dû laisser Hunter se brosser les dents dans la mienne. C'est seulement après avoir entendu les marches de l'escalier craquer et la télévision en haut que j'ai pu relâcher – ma surveillance. J'ai aidé Hunter à s'habiller et je suis retournée dans ma chambre en faire autant. Je suis ensuite passée à la séance maquillage, sous le regard extrêmement attentif de Hunter. De toute évidence, Kristen n'avait jamais laissé Hunter assister à ce qu'il considérait comme un processus absolument fascinant.

— Tu devrais venir habiter avec nous, tatie Sookie, en a-t-il conclu.

Merci, Hunter, mais ça me plaît d'habiter ici. Et puis j'ai mon travail.

Tu peux en trouver un autre.

— Ce ne serait pas pareil. C'est ma maison et j'aime vivre ici. Je ne veux pas partir.

On a frappé à la porte d'entrée. Remy avait-il été si matinal pour venir chercher Hunter ?

Mais une tout autre surprise m'attendait. Une mauvaise surprise : l'agent fédéral Tom Lattesta se tenait sur le seuil.

Hunter avait accouru aussitôt, forcément. Les enfants font tous ça, non ? Non pas qu'il ait espéré la venue de son père – il ne savait pas à quelle heure Remy était censé arriver. Il voulait simplement voir qui me rendait visite.

— Ce monsieur est un agent du FBI, Hunter, lui ai-je indiqué, en le prenant dans mes bras. Il s'appelle Tom Lattesta. Tu crois que tu sauras t'en souvenir ?

Hunter n'en avait pas l'air très sûr. Il a essayé deux ou trois fois de répéter ce nom inconnu et a fini par le prononcer correctement.

— Bien joué, Hunter ! s'est exclamé Lattesta.

Il essayait d'adopter le style copain-copain, mais il n'était pas doué avec les enfants et son entrain forcé sonnait faux.

— Je peux entrer une minute, mademoiselle Stackhouse ?

J'ai jeté un coup d'œil derrière lui : personne. Je croyais qu'ils se déplaçaient toujours par deux.

— Allez-y, lui ai-je répondu sans enthousiasme. Je ne lui ai pas expliqué qui était Hunter, parce que ce n'était pas ses oignons, mais je détectais clairement sa curiosité. Il avait aussi remarqué qu'il y avait une autre voiture garée derrière la maison.

— Claude ! ai-je appelé du pied de l'escalier. Le FBI est là.

Il est toujours bon de faire savoir à un visiteur

impromptu qu'on n'est pas seule dans la maison.

À l'étage, la télévision s'est tue et Claude a descendu l'escalier de sa démarche fluide. Il avait revêtu un tee-shirt en soie mordorée et un pantalon de toile. La sensualité personnifiée. Même l'orientation hétérosexuelle de Lattesta ne l'a pas protégé d'un élan d'admiration ébahie.

— Agent Lattesta, je vous présente mon cousin, Claude Crâne, ai-je déclaré, en m'efforçant de réprimer un sourire.

Nous nous sommes assis sur le canapé, Hunter, Claude et moi, pendant que Lattesta s'installait sur le relax. Je ne lui ai rien offert à boire.

— Comment va l'agent Weiss ? lui ai-je demandé. C'était Weiss, basée à La Nouvelle-Orléans, qui avait amené Lattesta, basé à Rhodes, chez moi, la dernière fois que ce dernier était venu. Au cours de circonstances tragiques, elle s'était fait tirer dessus.

— Elle a repris le boulot, m'a répondu Lattesta. Toujours dans un bureau, pour l'instant. Monsieur Crâne, je ne crois pas vous avoir déjà rencontré ?

Personne n'oubliait Claude, et Claude le savait très bien, forcément.

— Vous n'avez pas eu ce plaisir, a-t-il affirmé au fédéral.

Lattesta a pris un moment pour essayer de comprendre et a fini par sourire.

— C'est ça. Donc, mademoiselle Stackhouse, si je suis venu ici aujourd'hui, c'est pour vous annoncer qu'en ce qui vous concerne, l'affaire est classée.

Je ne m'attendais pas à en éprouver un tel soulagement. J'en ai été stupéfaite. J'ai échangé un regard avec Claude. Dieu bénisse mon arrière-grand-père ! Combien d'argent avait-il dû dépenser, combien de ficelles avait-il tiré pour aboutir à ce résultat ?

— Comment ça se fait ? Non pas que je le regrette, entendons-nous bien, mais je ne peux que m'interroger sur ce qui a changé la donne.

— Vous semblez connaître des gens très… influents.

J'ai été surprise par l'acidité de sa rancœur, perceptible jusque dans son ton.

— Quelqu'un, dans notre gouvernement, ne veut pas que votre nom apparaisse…, a-t-il expliqué.

— Et vous avez fait tout ce chemin jusqu'en Louisiane pour me dire ça ?

J'avais mis assez d'incrédulité dans ma voix pour qu'il comprenne bien que je n'en croyais pas un mot.

— Non, j'ai fait tout ce chemin pour assister à une audience sur la fusillade.

Là, d'accord. C'était plus logique.

— Et vous n'aviez pas mon numéro ? Vous ne pouviez pas m'appeler ? Il a fallu que vous veniez ici pour me dire que vous n'alliez plus enquêter sur moi ? En personne ?

— Il y a quelque chose qui ne va pas chez vous.

Ah ! Il tombait le masque. J'aimais mieux ça. Maintenant, son apparence reflétait ce qu'il avait à l'intérieur.

— Sara Weiss a subi une sorte de… bouleversement spirituel, depuis qu'elle vous a rencontrée. Elle assiste à des… « séances ». Elle lit des bouquins sur le paranormal. Son mari se fait du souci pour elle. Le bureau se fait du souci pour elle. Son boss hésite à la remettre sur le terrain.

— J'en suis navrée, croyez-le bien. Mais je ne vois pas ce que je peux y faire.

J'ai réfléchi deux secondes, pendant que Lattesta me fusillait du regard. La colère brûlait autant dans ses prunelles qu'elle le consumait intérieurement.

— Même si j'allais la voir pour lui dire que je ne peux pas faire ce dont elle me croit capable, ça ne servirait à rien. Elle croit ce qu'elle veut croire. Je suis ce que je suis.

— Ah ! Vous avouez !

Même si je ne tenais pas à ce que le FBI s'attarde sur mon cas, ça m'a fait mal, bizarrement. Je me suis demandé si Lattesta n'enregistrait pas cette conversation.

— J'avoue quoi ?

J'étais vraiment curieuse de savoir ce qu'il allait dire. La première fois qu'il s'était présenté chez moi, il y croyait.

Il avait même pensé que j'étais la clef d'une promotion éclair au sein du FBI.

— Que vous n'êtes même pas un être humain.

Ah ah ! Et il le pensait vraiment en plus ! Je le dégoûtais. J'étais « répugnante ». Je commençais à mieux comprendre, de l'intérieur, ce que Sam ressentait.

— Je vous ai surveillée, mademoiselle Stackhouse. On m'a démis de l'enquête, mais, si je peux vous relier à la moindre affaire, qu'on puisse remonter jusqu'à vous, je vous garantis que je le ferai. Vous n'êtes pas normale. Je m'en vais, maintenant, et j'espère bien que vous…

Il n'a pas eu le temps de finir.

— – Toi, tu arrêtes de penser des choses méchantes sur ma tatie Sookie, s'est emporté Hunter avec fureur. T'es un vilain !

Je n'aurais pas pu mieux dire, mais j'aurais préféré, pour sa propre sécurité, que Hunter ait su tenir sa langue. Lattesta était blanc comme un linge.

Claude s'est esclaffé.

— Tu lui fais peur, a-t-il dit à Hunter.

Claude trouvait la scène très drôle et j'ai eu l'impression qu'il avait compris la nature de Hunter depuis le début.

Cependant, je pensais que la rancune de Lattesta pouvait constituer un danger très réel pour moi.

— Merci d'être venu m'apporter la bonne nouvelle, agent fédéral Lattesta, lui ai-je répondu, d'une voix aussi tempérée que possible. Et bon retour à Bâton-Rouge, à La Nouvelle-Orléans, où que vous ayez atterri, en tout cas.

Lattesta s'était levé et avait passé la porte avant que je n'aie eu le temps de dire un mot de plus. J'ai confié Hunter à Claude et je l'ai suivi. Lattesta avait descendu les marches et était déjà planté devant sa portière, occupé à fouiller dans sa poche, avant de se rendre compte que j'étais derrière lui. Il était en train d'arrêter un petit dictaphone. Il s'est retourné d'un bloc, le regard noir.

— Vous êtes prête à vous servir d'un gosse, m'a-t-il craché. C'est d'une bassesse !

J'ai scruté son visage pendant une bonne minute, et puis je lui ai dit :

— Vous craignez que votre petit garçon, qui a l'âge de Hunter, ne soit autiste. Vous avez peur que cette audience à laquelle vous êtes venu assister ne tourne mal pour vous et pour l'agent Weiss. Vous avez peur de votre réaction devant Claude. Vous pensez à vous faire muter au Bureau des affaires des vampires de Louisiane. Vous êtes fou de rage parce que je connais des gens qui peuvent vous obliger à laisser tomber.

Si Lattesta avait pu se fondre dans la carrosserie de sa bagnole, je crois bien qu'il l'aurait fait. Je me comportais comme une idiote. C'était pur orgueil de ma part. J'aurais dû le laisser partir sans rien dire.

— Si je pouvais vous dire qui m'a rendue intouchable, même pour le FBI..., ai-je rajouté. Vous seriez tellement terrifié que votre caleçon vous en tomberait sur les chevilles.

Au point où j'en étais...

J'ai tourné les talons et je suis rentrée à la maison. L'instant d'après, j'entendais sa voiture foncer dans mon allée, projetant probablement à tous les vents mon beau gravier bien damé dans son élan.

J'entendais Hunter et Claude rire dans la cuisine et je les ai trouvés en train de faire des bulles avec des pailles dans l'eau de vaisselle encore toute mousseuse. Hunter était perché sur le tabouret que j'utilisais pour atteindre le haut des placards. Attendrissant tableau. Et pour le moins inattendu.

— Alors, cousine, il est parti ? s'est enquis Claude. Bravo, Hunter ! Je crois qu'il y a un monstre marin là-dessous.

Hunter n'en a soufflé que plus vigoureusement dans sa paille, éclaboussant jusqu'aux rideaux. Il riait un peu trop fort à mon goût.

— Bon, ça suffit, les enfants, ai-je annoncé.

La situation commençait à dégénérer. Laissez un faé tout seul avec un enfant et voilà le résultat. J'ai jeté un

coup d'œil à la pendule. Grâce au réveil matinal de Hunter, il n'était que 9 heures. Je n'attendais pas Remy avant la fin de l'après-midi.

— Et si on allait au parc, Hunter ?

Claude a semblé déçu que j'aie joué les rabat-joie, mais Hunter était ravi de sortir. J'ai attrapé mon gant de softball et une balle, avant de refaire ses lacets.

— Et moi ? Je ne suis pas invité ? Claude semblait un peu vexé.

— Mais si, bien sûr ! me suis-je empressée de lui répondre, prise de court. Ce serait formidable que tu viennes. Mais peut-être que tu devrais prendre ta voiture parce que je ne sais ce qu'on va faire après.

Mon égocentrique de cousin prenait vraiment plaisir à être avec Hunter. Je ne l'aurais jamais imaginé – à vrai dire, je crois bien que lui non plus. Claude m'a suivie dans sa Chevrolet Impala en direction du parc.

Je suis allée au Magnolia Creek Park, qui s'étend de part et d'autre du cours d'eau en question. Il est plus joli que le petit jardin à côté de l'école primaire. Certes, il ne paie pas de mine – Bon Temps n'a rien d'une ville riche –, mais il a un terrain de jeux pourvu de l'équipement standard, une belle promenade de cinq cents mètres, avec de grands espaces ouverts, des tables de pique-nique et des arbres en quantité suffisante. Hunter s'est jeté sur la cage à écureuil comme s'il n'en avait encore jamais vu de sa vie – et peut-être était-ce le cas : Red Ditch est encore plus petite et plus pauvre que Bon Temps.

J'ai découvert que Hunter grimpait comme un petit singe. Claude était toujours là pour le rattraper au besoin. Hunter se serait vite exaspéré d'une telle surveillance de ma part. Je n'aurais pas su dire pourquoi, mais j'en étais certaine.

Comme j'essayais d'inciter Hunter à descendre de son perchoir pour venir jouer à la balle avec moi, une voiture s'est arrêtée à notre hauteur. Tara en est sortie pour venir voir ce que je faisais là.

— Qui est donc ton jeune ami, Sookie ? m'a-t-elle lancé

en arrivant.

Dans son haut moulant, elle avait l'air encore plus ronde que lorsqu'elle était venue déjeuner au bar. Elle portait un short d'avant-grossesse repoussé sous son ventre rond. Je savais que les du Rone-Thornton ne roulaient pas sur l'or, ces temps-ci, mais j'espérais que Tara pourrait quand même trouver de quoi s'acheter de vrais vêtements de grossesse sous peu. Malheureusement, sa boutique de mode, *Taras Togs,* ne faisait pas dans les articles de maternité.

— Je te présente mon cousin Hunter, lui ai-je répondu. Hunter, voici mon amie Tara.

Claude, qui jouait à la balançoire sur le portique, a choisi ce moment pour bondir et atterrir souplement à nos pieds.

— Tara, je te présente mon cousin Claude.

Tara me connaissait depuis toujours et avait connu tous les membres de ma famille. Elle a pourtant encaissé ces présentations sans broncher, adressant un sourire amical à Hunter, puis à Claude. Elle devait pourtant l'avoir reconnu pour l'avoir vu… à l'œuvre. Mais elle n'a même pas cillé. Chapeau Tara !

— Vous en êtes à combien ? lui a demandé Claude.

— Encore un peu plus de trois mois avant d'accoucher, lui a répondu Tara en soupirant.

J'imagine qu'elle s'était habituée aux questions plutôt indiscrètes adressées par de quasi-inconnus. Elle m'avait déjà dit que toutes les barrières de la conversation tombaient quand on était enceinte. « Les gens sont capables de te demander n'importe quoi, m'avait-elle avertie. Et toutes les bonnes femmes te racontent des histoires d'accouchement et de contractions à te faire dresser les cheveux sur la tête. »

— Est-ce que vous voulez savoir ce que vous allez avoir ? lui a proposé Claude.

Là, il dépassait franchement les bornes.

— Claude ! me suis-je écriée d'un ton réprobateur. C'est beaucoup trop personnel.

Les faé n'avaient tout simplement pas la même conception que les humains de ce qui constituait des informations privées – ni de l'espace privé, d'ailleurs.

— Excusez-moi, s'est empressé mon cousin, avec la plus flagrante mauvaise foi. Je pensais que vous aimeriez savoir avant d'acheter la layette. Vous avez des codes de couleur pour les bébés, je crois.

— Mais bien sûr, lui a rétorqué Tara un peu sèchement. Quel est le sexe du bébé ?

— Les deux, a jubilé Claude avec un grand sourire. Vous attendez des jumeaux : un garçon et une fille.

— Mon docteur n'a pourtant entendu qu'un seul cœur, lui a répliqué Tara, en s'efforçant de prendre des gants pour lui dire néanmoins qu'il se trompait.

— Eh bien, votre docteur est un crétin ! en a joyeusement conclu Claude. Vous avez deux bébés, bien vivants et en pleine forme.

— Je lui demanderai de mieux regarder la prochaine fois que j'irai, lui a annoncé Tara qui, manifestement déstabilisée, ne savait plus sur quel pied danser. Et je le dirai à Sookie pour qu'elle vous transmette son pronostic.

Par chance, Hunter n'avait pas prêté grande attention à la conversation. Il venait d'apprendre à envoyer la balle de softball et à la rattraper, et il était trop occupé à essayer de lacer mon gant sur sa petite main.

— Est-ce que tu jouais au base-ball, tatie Sookie ? m'a-t-il demandé.

— Au softball, l'ai-je repris. Et comment ! J'étais en champ extérieur. Ça veut dire que je me tenais loin, loin sur le terrain et que j'attendais de voir si la batteuse l'envoyait dans ma direction. Alors, je l'attrapais et je la renvoyais à la lanceuse ou à celle des joueuses qui en avait le plus besoin.

— Ta tatie Sookie a été la meilleure joueuse de champ extérieur que les Lady Falcons aient jamais connue, a renchéri Tara, en s'accroupissant pour se mettre à la hauteur de Hunter.

— Enfin, je me suis bien amusée, ai-je conclu.

— Et toi aussi, tu as joué au softball ? a demandé Hunter à Tara.

— Non. Moi, je venais juste encourager Sookie. Ce qui était la plus stricte vérité, Dieu la bénisse !

— Tiens, Hunter, est intervenu Claude, en lançant doucement la balle. Va la chercher et renvoie-la-moi.

L'improbable duo a commencé à se promener à travers le parc en se renvoyant la balle, sans précision aucune. Tous deux passaient un super-moment.

— Dis donc, dis donc, dis donc…, a murmuré Tara. Tu as l'art de te dégoter de la famille n'importe où, toi. Un cousin ? Et d'où il sort ce cousin ? Ce ne serait pas un rejeton de Jason, par hasard ?

— C'est le fils de Hadley.

— Oh !… Oh mon Dieu !

Elle a écarquillé les yeux. Et puis elle a dévisagé Hunter pour essayer de trouver une ressemblance avec sa mère.

— Et lui, ce n'est pas le père ? Tu ne me feras pas croire ça.

— Non. C'est Claude Crâne, qui est aussi mon cousin.

— Il n'est certainement pas de Hadley, celui-là, a commenté Tara en riant. Et Hadley est bien la seule cousine dont j'aie jamais entendu parler chez toi.

— Euh… pas du même lit, comme on dit. Impossible de lui expliquer sans jeter le discrédit sur Gran.

Tara a bien vu à quel point j'étais mal à l'aise au sujet de Claude.

— Et comment ça se passe entre toi et le grand blond ?

— Ça se passe plutôt bien, lui ai-je prudemment répondu. Je ne vais pas voir ailleurs.

— J'espère bien ! Aucune femme ne serait assez folle pour sortir avec un autre, quand elle peut avoir Eric : non seulement il est beau, mais en plus, il est intelligent !

J'ai cru déceler une sorte de nostalgie dans sa voix. Bon, au moins, JB était beau.

— Eric peut être franchement pénible, quand il s'y met. Et on peut dire qu'il a un passé !

J’ai essayé de m’imaginer en train de le tromper.

— Si j’essayais de voir quelqu’un d’autre, ai-je enchaîné, il serait bien capable de…

— De tuer ce quelqu’un d’autre ?

— Il ne serait sûrement pas content. Un énorme euphémisme.

— Bon. Et si tu me disais ce qui ne va pas, m’a proposé Tara, en posant sa main sur la mienne.

Tara n’est pas du style à toucher les gens. Autant dire qu’elle ne fait pas ce genre de geste à la légère.

— Pour ne rien te cacher, Tara, je ne sais pas trop. J’avais l’effroyable impression que quelque chose n’allait pas, quelque chose de grave, mais je ne pouvais pas mettre le doigt dessus.

— Les SurNat ? a-t-elle suggéré. J’ai haussé les épaules.

— Bon, il faut que je file à la boutique, m’a-t-elle annoncé. McKenna a fait l’ouverture à ma place aujourd’hui, mais je ne peux pas lui demander de faire ça tous les jours.

Nous nous sommes donc dit au revoir et nous sommes quittées, très heureuses d’avoir passé ce moment ensemble. Ce n’était pas arrivé depuis longtemps. J’ai soudain pensé qu’il allait falloir faire une petite fête pour la naissance du bébé. Comment l’idée ne m’en était-elle pas venue avant ? J’allais devoir me dépêcher pour tout organiser. Si je voulais que ce soit une surprise et si j’entendais préparer tout le buffet moi-même… Oh ! Et il faudrait que je dise aux gens que Tara et JB attendaient des jumeaux. Je ne doutais pas une seule seconde de la précision des prédictions de Claude.

J’ai décidé ensuite que j’irais faire un tour dans les bois moi-même. Le lendemain peut-être, puisque je serais toute seule ? Je savais pertinemment que la vue et l’odorat de Heidi – et de Basim aussi, d’ailleurs – étaient beaucoup plus aiguisés que les miens, mais je ressentais cet impérieux besoin d’aller y regarder de plus près. Quelque chose est alors venu à nouveau me trotter dans la tête… un

souvenir qui n'en était pas vraiment un… Quelque chose qui avait à voir avec les bois… avec un homme blessé dans les bois… J'ai secoué la tête pour tenter de m'éclaircir les idées. C'est alors que j'ai remarqué le silence : je n'entendais plus aucune voix.

— Claude ! me suis-je écriée.

— Ici !

J'ai contourné un bosquet et j'ai trouvé le faé et le petit garçon sur le tourniquet – c'est ainsi que j'ai toujours appelé la chose en tout cas. C'est circulaire. Plusieurs enfants peuvent se tenir dessus et d'autres courent autour en le poussant pour le faire tourner, avant de s'y jucher à leur tour jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'élan. Mais Claude le poussait beaucoup trop fort. Hunter s'amusait comme un petit fou, mais son sourire avait quelque chose de crispé. Je percevais la peur qui montait sous l'excitation.

— Hola Claude ! Ça va bien assez vite comme ça pour un gamin, ai-je hélé mon cousin, en veillant à garder une voix parfaitement calme.

Claude a cessé de pousser, non sans regret : lui aussi, il s'amusait comme un petit fou.

Hunter a eu beau railler mon avertissement, je pouvais déceler son soulagement. Quand Claude lui a annoncé qu'il devait aller à Monroe pour ouvrir son club, le gosse lui a sauté au cou.

— C'est quoi ton club ? lui a-t-il demandé.

J'ai jeté un coup d'œil éloquent à Claude et me suis empressée de faire le vide dans mon esprit.

— À bientôt, fiston, s'est contenté de le saluer Claude, en le serrant dans ses bras.

Comme l'heure tournait, j'ai décidé d'anticiper un peu le déjeuner et d'emmener Hunter chez *McDonald's :* c'était la fête. Son père ne m'avait pas spécifié qu'il avait un problème avec les fast-foods.

Je me suis dit que pour une fois, ce ne serait pas grave.

Hunter a adoré son Happy Meal et a fait rouler sur la table la petite voiture qu'il avait trouvée dans la boîte jusqu'à ce que j'en aie le tournis. Il m'a ensuite annoncé

qu'il voulait aller dans l'aire de jeux. J'étais assise sur un banc à le regarder, en espérant que les joies de l'exploration des tunnels et du toboggan réussiraient à le distraire pendant encore au moins dix bonnes minutes, quand une femme a passé la porte du restaurant pour pénétrer dans l'enclos où j'étais, avec un petit garçon qui devait avoir à peu près l'âge de Hunter. C'était tout juste si je n'entendais pas le roulement de tambours fatidique en la voyant approcher. J'ai gardé le sourire, mais j'ai croisé les doigts.

Après quelques secondes d'observation circonspecte, les deux garçons se sont mis à courir en hurlant autour du petit terrain de jeux et j'ai commencé à me détendre – modérément. J'ai esquissé un sourire à l'intention de la mère, mais elle faisait la tête dans son coin et je n'ai pas eu besoin de lire dans ses pensées pour voir qu'elle avait mal commencé la journée : j'ai appris que son sèche-linge était tombé en panne et qu'elle n'aurait pas les moyens de s'en racheter un avant deux bons mois.

— C'est votre petit dernier ? lui ai-je demandé, en m'efforçant d'avoir l'air enjoué et passionné par le sujet.

— Oui, c'est le quatrième, a-t-elle soupiré – ce qui expliquait le drame du sèche-linge. Tous les autres sont à l'entraînement de base-ball de la Little League. Mais c'est bientôt les vacances et je les aurai tous à la maison pour trois mois.

Ah. Je n'avais plus rien à dire. Ma réticente compagne s'est replongée dans ses mornes pensées et j'ai fait de mon mieux pour m'en isoler. Ce n'était pas facile : elle me faisait l'effet d'un trou noir qui m'aspirait dans son abîme tristesse.

Hunter est tout à coup venu se planter devant elle pour la dévisager bouche bée.

— Bonjour, a dit la femme, avec un effort évident.

— Tu veux vraiment te sauver ? lui a-t-il demandé, manifestement choqué.

C'était indubitablement un de ces grands moments de solitude. Et merde. Je me suis levée comme un ressort.

— Hunter, il faut qu'on y aille. Allez viens ! On est très, très en retard, ai-je prétexté, en attrapant le gamin pour l'emmener précipitamment, en dépit de ses protestations et de ses gesticulations.

Il était beaucoup plus lourd qu'il n'y paraissait. Il m'a même donné un tel coup de pied dans la cuisse que j'ai failli le lâcher.

La maman de l'autre petit garçon nous regardait fixement, la bouche ouverte comme un four. Son fils était revenu vers elle, troublé par le brusque départ de son nouveau compagnon de jeu.

— Mais je m'amusais bien, moi ! braillait Hunter. Pourquoi tu veux t'en aller ?

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Hunter, tu vas te calmer jusqu'à ce qu'on arrive à la voiture, c'est clair ?

Et je pesais mes mots. Traverser tout le restaurant avec, dans les bras, un gosse hurlant à pleins poumons, avait forcément attiré l'attention et je n'appréciais pas vraiment d'être le point de mire. J'avais repéré une ou deux personnes que je connaissais : on allait se poser des questions. Je n'allais pas tarder à devoir y répondre. Ce n'était pas la faute de Hunter, mais ça ne m'en rendait pas plus tendre pour autant.

En lui mettant sa ceinture de sécurité, je me suis rendu compte que Hunter était bien trop fatigué et trop excité. Je me suis promis de ne pas dépasser les limites la prochaine fois. Je pouvais presque sentir son petit cerveau sauter comme un cabri.

L'enfant me regardait comme s'il avait le cœur brisé.

— Je m'amusais bien, a-t-il répété. C'était mon ami, le garçon.

Je me suis tournée vers lui.

— Hunter, lui ai-je expliqué, tu as dit quelque chose à sa maman qui lui a fait comprendre que tu étais différent.

Il était assez lucide pour reconnaître qu'il y avait du vrai dans ce que je disais.

— Elle était vraiment colère, a-t-il marmonné. Les

mamans quittent leurs enfants.

Sa propre mère l'avait abandonné.

J'ai essayé de trouver quoi lui répondre. Et puis j'ai décidé d'ignorer le côté tragique de la chose. Hadley avait laissé tomber Remy et Hunter. Et, maintenant, elle était morte et elle ne reviendrait jamais. C'était une réalité. Et je ne pouvais rien y changer. Ce que Remy attendait de moi, c'était que j'aide Hunter à bien vivre le reste de sa vie.

— C'est difficile, Hunter, je le sais. Je suis passée par là. Tu as lu dans les pensées de cette maman et tu les as répétées tout haut.

— Mais c'était vraiment ce qu'elle disait !

— Dans sa tête. Pas tout haut.

— Oui, mais c'était ce qu'elle disait !

— Dans sa tête, Hunter. Dans sa tête. Voilà qu'il se butait, à présent !

— Hunter, ai-je repris, tu es un tout jeune homme. Mais, pour te faciliter la vie, il faut que tu commences à réfléchir avant de parler.

Le pauvre gamin ouvrait de grands yeux pleins de larmes.

— Il faut que tu réfléchisses et il faut que tu saches tenir ta langue, ai-je insisté.

Deux grosses larmes ont roulé sur ses petites joues roses. Oh ! bon sang !

— Il ne faut pas questionner les gens sur ce que tu lis dans leurs pensées. On a parlé de ce qui était privé, tu te souviens ?

Il a hoché la tête d'un air incertain. Et puis il a recommencé avec un peu plus de conviction : il s'en souvenait.

— Les gens – les grandes personnes, mais aussi les autres enfants – vont vraiment se fâcher, s'ils s'aperçoivent que tu peux lire ce qu'ils ont dans la tête. Parce que les pensées, c'est privé. Tu n'aimerais pas que quelqu'un te parle de cette terrible envie de faire pipi que tu as là, par exemple.

Hunter m'a lancé un regard noir.

— Tu vois ? Ce n'est pas très agréable, n'est-ce pas ?

— Non, a-t-il ronchonné.

— Hunter, je veux que tu grandisses aussi normalement que possible, lui ai-je expliqué. Grandir, dans ces conditions, c'est dur. Est-ce que tu connais des enfants qui ont des problèmes que tout le monde peut voir ?

Au bout d'un moment, il a opiné du bonnet.

— Jenny Vasco. Elle a une grosse tache sur la figure.

— Eh bien, c'est la même chose, sauf que toi, tu peux le cacher et pas Jenny.

Et j'avais bien de la peine pour Jenny Vasco. On pouvait considérer que ce n'était pas bien d'apprendre à un enfant si jeune à cultiver la dissimulation et le secret, mais le monde n'était pas prêt pour un télépathe de cinq ans et ne le serait sans doute jamais.

En contemplant son petit visage tout triste et tout barbouillé de larmes, je me suis sentie comme une méchante vieille sorcière.

— On va rentrer à la maison et je vais te lire une histoire, lui ai-je alors promis.

— T'es fâchée contre moi, tatie Sookie ? m'a-t-il demandé, avec un début de sanglot dans la voix.

— Non, lui ai-je assuré bien que je n'aie pas apprécié d'avoir reçu un coup de pied.

Et puisqu'il le lisait dans mes pensées, autant le lui dire :

— Je ne suis pas contente que tu m'aies donné un coup de pied, Hunter, mais je ne suis plus fâchée. J'en veux plutôt au reste du monde parce que c'est dur pour toi.

Hunter n'a pas dit un mot de tout le trajet. À peine arrivé, il s'est rué dans la salle de bains. Quand il est revenu, je lui ai donné à choisir un ou deux livres, parmi tous ceux que j'avais mis de côté, et nous nous sommes assis sur le canapé. Hunter dormait déjà que je n'avais pas encore fini *Le Petit Chiot Riquiqui*[3]. Je l'ai doucement

3 *The Poky Little Puppy* (« Le petit chiot riquiqui », non traduit en français),

allongé sur le canapé ; je lui ai enlevé ses chaussures et je suis allée chercher mon propre bouquin. J'ai lu pendant qu'il faisait la sieste. Je me levais juste de temps en temps pour faire une ou deux petites choses. Hunter a dormi pratiquement deux heures. J'ai trouvé ça d'un calme : un pur moment de tranquillité. Cela dit, si je n'avais pas eu Hunter toute la journée, je me serais sans doute mortellement ennuyée.

Après avoir mis la machine à tourner, je suis revenue à pas de loup dans le salon et suis restée à regarder le petit garçon endormi. Si, un jour, j'avais un enfant, est-ce qu'il aurait le même problème que Hunter ? J'espérais bien que non. Évidemment, si nous restions ensemble, Eric et moi, je n'aurais jamais d'enfant. Pas à moins de recourir à l'insémination artificielle, en tout cas.

Je me suis imaginé demander à Eric ce qu'il ressentirait si je me faisais féconder par un inconnu. Et j'ai honte de dire que j'ai dû me retenir pour ne pas ricaner.

Sous bien des aspects, Eric avait l'esprit très moderne. Il appréciait la liberté que lui procurait l'usage de son portable ; il adorait ouvrir son garage avec sa télécommande et il aimait regarder les informations à la télévision. Mais l'insémination artificielle… Non. J'avais déjà entendu son verdict sur la chirurgie esthétique et j'avais la très nette impression qu'il mettrait tout ça dans le même panier.

— Qu'est-ce qu'il y a de rigolo, tatie Sookie ?

— Rien, rien. Qu'est-ce que tu dirais d'un verre de lait avec des tranches de pomme ?

— Pas de glace ?

— Eh bien, tu as déjà mangé un hamburger avec des frites et un Coca au déjeuner. Alors, je crois qu'en va s'en tenir à la pomme.

Je lui ai mis *Le Roi Lion,* pendant que je lui préparais son goûter, et il s'est assis par terre, devant le poste de télé. Il s'est lassé du film vers la moitié – forcément, il l'avait

---

par Janette Sebring Lowrey (Golden Books, 1942)

déjà vu. J'ai donc entrepris de lui apprendre à jouer à Candy Land, le jeu de l'oie de mon enfance. Il a remporté la première partie.

Nous avancions dans la deuxième partie, quand on a frappé à la porte.

— Papa ! a hurlé Hunter, en se ruant à toutes jambes vers la porte.

Avant que j'aie pu l'en empêcher, il avait ouvert à son père. Encore une chance qu'il ait su qui c'était, parce que, sur le coup, j'en ai eu des sueurs froides. Remy se tenait sur le seuil en pantalon de costume, chemise habillée et derbys bien lustrés. On aurait dit un autre homme. Il souriait à son fils comme s'il ne l'avait pas vu depuis des jours. En un éclair, le garçon était dans ses bras.

Cela faisait chaud au cœur de les voir tous les deux. Ils se serraient si fort. J'en avais une boule dans la gorge.

Hunter racontait déjà tout à Remy : Candy Land, *Mc Donald's,* Claude… Remy était tout ouïe. Il m'a fait un petit sourire pour me faire comprendre qu'il me saluerait dans une seconde, quand ce torrent d'informations aurait un peu ralenti son débit.

— Et si tu allais rassembler tes affaires, fiston ? a-t-il proposé à Hunter. Et n'oublie rien ! a-t-il ajouté, alors que le gamin filait déjà vers le couloir, en m'adressant un bref sourire au passage.

— Ça s'est bien passé ? s'est enquis Remy, dès que son fils ne pouvait plus entendre.

En un sens, Hunter n'était jamais hors de portée et pouvait toujours entendre, mais il faudrait faire avec.

— Oui, je pense. Il a vraiment été adorable, ai-je répondu, en décidant de passer le coup de pied sous silence. On a eu un petit problème sur le terrain de jeux, chez *McDo,* mais je crois que c'était plutôt positif dans la mesure où ça nous a permis de mettre certaines choses au clair.

— J'en suis vraiment désolé, a soupiré Remy, comme si une chape de plomb venait de lui retomber sur les épaules. Je me serais giflée.

— Non, non, il n'y avait rien d'anormal. C'est le genre de chose pour lequel tu me l'as amené. Ne t'inquiète pas. Mon cousin Claude était là aussi et il a joué avec Hunter dans le parc. Enfin, j'étais avec eux. Je ne les ai pas quittés une seconde.

Je n'aurais pas voulu que Remy aille s'imaginer que j'avais confié Hunter au premier adulte venu. J'ai cherché ce que je pourrais bien dire d'autre à un papa anxieux.

— Il a bien mangé et il a dormi comme un bébé. Pas assez longtemps, mais…

Remy a éclaté de rire.

— Je connais, m'a-t-il assuré, complice.

J'ai failli dire aussi à Remy qu'Eric dormait dans l'armoire et que Hunter l'avait vu, mais j'ai eu la vague impression que ça commençait à faire beaucoup. Je lui avais déjà parlé de Claude et Remy n'avait pas vraiment été ravi. Une réaction typique de papa, j'imagine.

— Et l'enterrement ? Pas de souci de dernière minute ?

On ne sait jamais quoi dire sur les enterrements.

— Non, personne ne s'est jeté dans la tombe et personne ne s'est évanoui. C'est tout ce qu'on peut espérer. Quelques petites escarmouches à propos d'une table de salon que tous les enfants voulaient embarquer, à peine la cérémonie terminée.

J'ai hoché la tête. J'en avais lu, des pensées pleines de ressentiment à propos d'histoires d'héritage au fil des années ! Et j'avais eu mes propres problèmes à régler avec Jason, à la mort de Gran.

— Les gens ne se montrent pas toujours sous leur meilleur jour quand il s'agit de se partager la maison de famille.

Je lui ai demandé s'il voulait boire quelque chose, mais il a refusé avec un sourire. Il avait visiblement hâte de se retrouver seul avec son fils. Il m'a d'ailleurs bombardée de questions sur la façon dont ce dernier se tenait, ce qui m'a donné l'occasion de louer les bonnes manières du fiston, et sur son comportement à table, dont j'ai également pu lui faire compliment. Hunter n'était pas un enfant difficile,

Dieu soit loué !

Quelques minutes plus tard, Hunter était de retour avec ses affaires – j'ai quand même préféré faire une petite vérification et j'ai retrouvé deux Duplo qui lui avaient échappé. *Le Petit Chiot Riquiqui* avait tellement eu l'air de lui plaire que je l'ai glissé dans son sac à dos pour qu'il puisse en profiter chez lui. Quelques « encore merci », un gros câlin inattendu de Hunter, et ils étaient partis.

J'ai regardé le vieux pick-up de Rémy s'éloigner.

La maison m'a semblé bien vide, tout à coup.

Certes, Eric dormait en dessous, mais il serait hors circuit pour encore quelques heures et je savais que je ne pouvais pas le réveiller, sauf cas de force majeure. Certains vampires ne pouvaient pas se réveiller du tout avant la nuit tombée, pas même si on les incendiait. J'ai repoussé ce souvenir qui me donnait des frissons et jeté un coup d'œil à la pendule. J'avais encore une bonne partie de ce bel après-midi ensoleillé pour moi toute seule et c'était mon jour de congé.

Je me suis retrouvée allongée sur ma vieille chaise longue, en bikini noir et blanc, avant qu'on ait pu me dire « Bronzer n'est pas bon pour la santé ».

7

À la minute où le soleil s'est couché, Eric est sorti du compartiment sous l'armoire de la chambre d'ami. Il m'a soulevée de terre et m'a embrassée à satiété. J'avais déjà réchauffé du TrueBlood pour lui. Il a fait la grimace, mais il l'a englouti.

— Qui est l'enfant ? m'a-t-il alors demandé.

— Le fils de Hadley.

Eric avait connu Hadley du temps où elle sortait avec Sophie-Anne Leclercq, la désormais-définitivement-défunte reine de Louisiane.

— Elle avait épousé un vivant ?

— Oui, avant de rencontrer Sophie-Anne. Remy Savoy : un type très sympa.

— C'est son odeur que je sens ? Sans parler d'un très puissant parfum de faé.

Oh oh.

— Oui, Remy est passé chercher Hunter cet après-midi. Il me l'avait confié parce qu'il devait aller à un enterrement dans sa famille. Il trouvait que ce n'était pas un endroit pour un enfant.

Je n'ai pas parlé du petit problème de Hunter. Moins il y aurait de gens au courant, mieux ça vaudrait. Pas d'exception pour Eric.

— Et ?

— Je voulais justement te le dire, l'autre soir. Mon cousin, Claude…

Eric a hoché la tête.

— Il m'a demandé s'il pouvait rester ici un temps parce qu'il se sent un peu seul chez lui, depuis que ses deux sœurs sont décédées.

— Tu laisses un homme vivre avec toi.

Il n'avait pas l'air en colère. Plutôt… prêt à se mettre en colère, si vous voyez ce que je veux dire. Il y avait juste cette petite menace sous-jacente dans sa voix.

— En tant que femme, je ne l'intéresse pas du tout, tu peux me croire, ai-je affirmé, en refoulant une vision coupable de Claude arrivant sans crier gare dans ma salle de bains. Il ne voit que par les mecs.

— Je ne doute pas que tu saches parfaitement t'occuper d'un faé importun, a murmuré Eric, après avoir tout de même marqué un temps… appréciable.

J'avais déjà tué des faé. Mais je ne tenais pas particulièrement à ce qu'on vienne me le rappeler.

— Oui. Et, si ça peut te rassurer, je garderai un pistolet à eau rempli de jus de citron sur ma table de nuit.

Jus de citron et fer : les points faibles des faé.

— Cela me rassurerait, en effet, m'a répondu Eric. Est-ce Claude, le faé dont Heidi a repéré la trace sur tes terres ? J'ai senti que tu étais très inquiète. C'est pourquoi je suis venu aussitôt, hier soir.

Le lien de sang fonctionnait à plein régime.

— Elle dit qu'aucun des faé qu'elle avait repérés n'était Claude et ça m'inquiète vraiment, mais…

— Moi aussi, cela m'inquiète…

Eric a regardé sa bouteille de TrueBlood vide, et puis il a ajouté :

— Écoute, Sookie, il y a des choses que tu dois savoir.

— Ah.

J'étais le point de lui parler du nouveau cadavre. Il aurait certainement engagé la conversation sur ce sujet, si Heidi avait mentionné le corps en question, parce que ça me semblait plutôt important. Il n'était pas impossible que j'aie pu paraître un peu énervée d'avoir été interrompue parce qu'Eric m'a lancé un regard aigu.

D'accord, j'étais en faute. Oh pardon ! J'aurais sans doute dû mourir d'envie de crouler sous ces informations qu'Eric considérait comme si précieuses pour m'aider à naviguer dans le terrain miné de la politique du monde des

vampires. Et il y avait des nuits où j'aurais été ravie d'en apprendre davantage sur la vie de mon petit ami. Mais, ce soir-là, après le stress inhabituel de mes quelques heures de garderie, je ne rêvais que d'une chose (pardon ! encore une fois) : lui raconter mon histoire de cadavre dans les bois, et puis m'accorder, enfin, une bonne petite partie de jambes en l'air.

En temps normal, Eric aurait été le premier à adhérer à ce programme.

Mais pas ce soir, apparemment.

Nous étions assis l'un en face de l'autre, à la table de la cuisine. J'ai retenu un profond soupir.

— Tu te souviens qu'au sommet de Rhodes, les États invités formaient une sorte de bande, du nord au sud du pays ?

J'ai hoché la tête. Ça commençait bien ! J'avais un cadavre, moi, derrière chez moi : c'était autrement plus urgent ! Sans parler de sexe.

— Après que nous nous sommes aventurés d'un bord à l'autre du Nouveau Monde et que la population blanche des vivants avait suivi le mouvement – parce que c'est nous qui avons découvert l'Amérique en premier –, une large délégation des nôtres s'est réunie pour… se partager le gâteau. Il s'agissait de pouvoir mieux gouverner notre propre population, tu comprends ?

— Est-ce qu'il y avait des Indiens vampires, quand vous êtes arrivés ici ? Hé ! Est-ce que tu faisais partie de l'expédition de Leif Ericson[4] ?

— Non, il n'était pas de ma génération. Bizarrement, il y avait très peu de vampires amérindiens. Et ceux que nous avons trouvés ici étaient très différents à plus d'un titre.

Ah, voilà qui était intéressant. Malheureusement, il était clair qu'Eric n'allait pas s'arrêter sur sa lancée pour combler mes lacunes.

---

4 Leif Ericson (v. 970-v. 1025), fils d'Erik le Rouge : Islandais qui fut probablement le premier Européen à explorer les terres d'Amérique du Nord. *(N.d.T.)*

— Lors de ce premier sommet national, il y a environ trois siècles de cela, de nombreux désaccords sont apparus, a-t-il d'ailleurs immédiatement enchaîné.

Il avait l'air mortellement sérieux.

— Non ? Vraiment ?

Des vampires qui se disputent ? J'ai failli bâiller.

Et il n'a pas apprécié le sarcasme non plus. Il a haussé les sourcils du style « Puis-je continuer et en venir au fait ou vas-tu me casser les pieds encore longtemps ? ».

J'ai ouvert les mains pour l'inviter à poursuivre.

— Au lieu de découper le territoire comme les humains l'auraient fait, nous avons préféré inclure une partie nord et une partie sud dans chaque district. Nous pensions que cela encouragerait les échanges. Donc, le district le plus oriental – qui regroupe essentiellement les États de la côte est – s'appelle le clan Moshup, en hommage au géant mythique de la tradition amérindienne. Il a une baleine pour symbole.

D'accord, peut-être que je n'avais pas le regard très vif, à ce moment-là.

— Tu n'auras qu'à chercher sur le Net, s'est impatienté Eric. Notre clan – les États qui se sont réunis à Rhodes – s'appelle Amon, un dieu du panthéon égyptien, et notre symbole est une plume, parce qu'Amon était coiffé d'une couronne ornée de deux plumes. Nous portions tous de petites plumes en guise de badge, au sommet, tu te rappelles ?

Euh… non. J'ai secoué la tête.

— Certes, ce dernier sommet a été très chargé, a-t-il concédé.

Eh bien oui, entre les bombes, les explosions, et tout…

— À l'ouest de nous se trouve Zeus, qui vient du panthéon romain. Ils ont un éclair pour symbole, naturellement.

Bien sûr. J'ai opiné du bonnet avec conviction. Eric a peut-être senti que je ne suivais plus vraiment. Il m'a toisée d'un regard réprobateur.

— Sookie, c'est important ce que je te dis là. Tu es ma

femme : tu dois savoir tout ça.

Je ne rentrerai dans ce genre de discussion que ce soir.

— D'accord. Vas-y.

— Le quatrième clan, le district de la côte ouest, s'appelle Narayana, une divinité de l'hindouisme ancien, et son symbole est un œil parce que Narayana a créé le Soleil et la Lune avec ses yeux.

Certaines questions me sont venues à l'esprit, comme : « Qui a bien pu perdre son temps à choisir des noms pareils ? » Mais quand je les ai soumises à ma commission de censure personnelle, elles semblaient toutes plus caustiques les unes que les autres.

J'ai opté plutôt pour :

— Mais il y avait des vampires au sommet de Rhodes – le sommet du clan Amon – qui auraient dû être chez Zeus, non ?

— Oui ! Excellent ! Il y a des invités dans les sommets, pour peu qu'ils aient un intérêt particulier pour l'un des sujets débattus. Ou s'ils ont engagé des poursuites contre un des représentants du district concerné. Ou s'ils vont épouser un vampire du district qui doit participer au dit sommet.

Son sourire approbateur faisait pétiller ses yeux. « Narayana a créé le Soleil avec ses yeux », ai-je pensé. Je lui ai rendu son sourire.

— Je comprends, lui ai-je dit. Mais alors, comment se fait-il que Felipe ait conquis la Louisiane, puisqu'on est Amon et qu'il est euh… Le Nevada, c'est chez Narayana ou chez Zeus ?

— Narayana. Il a conquis la Louisiane parce qu'il n'avait pas aussi peur de Sophie-Anne que les autres. Il a échafaudé son plan, et il l'a rapidement et rigoureusement mis à exécution, dès qu'il a eu l'approbation du… du conseil d'administration du clan Narayana.

— Il a fallu qu'il soumette un projet déjà ficelé avant de nous attaquer ?

— C'est la procédure habituelle. Les rois et reines de Narayana n'auraient pas voulu que leur territoire soit

affaibli par une défaite de Felipe. Si Felipe avait failli, Sophie-Anne aurait pu prendre le Nevada. Il lui a donc fallu expliquer son plan d'action dans les grandes lignes.

— Et il ne leur est pas venu à l'esprit qu'on pourrait avoir notre mot à dire sur la question ?

— Ce n'était pas leur problème. Si on est assez faible pour se faire prendre, alors on mérite d'être pris. Sophie-Anne était une grande souveraine et elle était très respectée. Cependant, avec son infirmité qui la mettait hors d'état de nuire, Felipe a estimé que nous étions suffisamment affaiblis pour faire un gibier de choix. Le bras droit de Stan, au Texas, a dû se battre ces derniers mois. Depuis que Stan a été blessé à Rhodes, il ne lui a pas été facile de se maintenir en place.

— Mais comment pouvaient-ils savoir que les blessures de Sophie-Anne étaient si graves ? Comment pourraient-ils savoir dans quel état est Stan ?

— À quoi servent les espions ? Nous nous espionnons tous, m'a-t-il répondu avec un haussement d'épaules blasé (des espions, et alors ?).

— Et si un des dirigeants de Narayana avait eu… disons une dette envers Sophie-Anne et avait décidé de la rencarder sur le coup d'État qui se préparait ?

— Je suis bien sûr que certains d'entre eux ont envisagé cette possibilité. Mais, vu la gravité des blessures de Sophie-Anne, ils ont dû considérer que Felipe avait toutes ses chances.

Affligeant.

— Comment peux-tu faire confiance à quelqu'un, alors ?

— Mais, je ne fais confiance à personne. À deux exceptions près : Pam et toi.

— Oh !

J'ai essayé d'imaginer ce qu'il pouvait ressentir.

— Mais c'est épouvantable, Eric.

Au lieu de balayer ça d'un haussement d'épaules, comme je m'y attendais, il m'a dévisagée gravement.

— Oui. Ce n'est pas bon.

— Et tu sais qui espionne dans la Cinquième Zone ?

— Felicia, bien sûr. Elle est faible et ce n'est un secret pour personne qu'elle doit être à la solde de quelqu'un : Stan au Texas, sans doute, ou Freyda, en Oklahoma.

— Je ne connais pas Freyda. Mais j'avais déjà rencontré Stan.

— Le Texas, c'est chez Zeus ou chez Amon ?

Eric m'a gratifiée d'un sourire radieux. J'étais son élève modèle.

— Zeus. Mais Stan était obligé d'assister au sommet parce qu'il se proposait de s'associer au Mississippi pour financer un projet de chaîne hôtelière de luxe.

— Il l'a payé cher ! Mais, s'ils ont des espions, on en a aussi, non ?

— Naturellement.

— Qui ça ? Tout le monde est là, non ?

— Tu as rencontré Rasul à La Nouvelle-Orléans, je crois.

J'ai acquiescé. Rasul était originaire du Moyen-Orient et il avait un… certain sens de l'humour.

— Il a survécu au coup d'État.

— Oui, mais seulement parce qu'il a accepté d'espionner pour Victor, et donc pour Felipe. Ils l'ont envoyé dans le Michigan.

— Dans le Michigan !

— Il y a une très importante communauté arabe, là-bas, et Rasul se fond parfaitement dans la masse. Il leur a dit qu'il avait fui le nouveau régime.

Eric a marqué un temps.

— Tu sais, je ne donne pas cher de sa peau, si tu dis ça à qui que ce soit.

— Non, tu crois ? Évidemment que je ne parlerai de tout ça à personne. Déjà, que vous ayez tous donné des noms de dieux à vos petites tranches d'Amérique, c'est…

J'ai secoué la tête. Trop… trop quoi ? Je ne savais pas vraiment. Trop arrogant ? Trop nul ? Trop bizarre ?

— Et puis, j'aime bien Rasul, ai-je abrégé.

Et je trouvais ça très futé de sa part d'avoir saisi la

première occasion pour échapper à l'emprise de Victor, quel que soit le marché qu'il ait dû conclure pour y parvenir.

— Mais pourquoi tu me racontes tout ça, subitement ?

— Je pense qu'il faut que tu en saches plus sur ce qui se passe autour de toi, mon aimée.

Je n'avais jamais vu Eric aussi sérieux.

— L'idée que tu puisses avoir à souffrir de ton ignorance m'a empêché de me concentrer sur mon travail la nuit dernière, a-t-il poursuivi. Pam est d'accord avec moi. Ça fait déjà plusieurs semaines qu'elle veut te parler des coulisses de notre organisation hiérarchique. Mais je pensais que ce serait un fardeau pour toi. Tu avais déjà assez de problèmes à régler. Pam m'a cependant rappelé que l'ignorance peut tuer. Je tiens trop à toi pour laisser la tienne dans cet état plus longtemps.

Ma première réaction a été de me dire que j'avais parfaitement supporté de ne rien savoir jusqu'à maintenant et que j'aurais même trouvé ça très bien de demeurer ignorante. Et j'ai dû me raisonner. Eric tentait de me faire entrer dans sa vie. Il voulait vraiment m'en faire partager tous les aspects, m'expliquer le pourquoi du comment. Et il s'efforçait de m'aider à m'acclimater à son univers parce qu'il considérait que j'en faisais partie. J'ai essayé de me sentir touchée par l'idée.

J'ai fini par lui « Merci » et je me suis creusé la tête pour tenter de poser deux ou trois questions intelligentes.

— Mmmh, OK. Les rois et les reines de chaque État, dans chaque secteur spécifique, se réunissent donc pour prendre des décisions et pour entretenir des relations de bon voisinage tous les… quoi ? Deux ans ?

Eric me dévisageait avec circonspection. Il voyait bien que quelque chose ne tournait pas rond à Sookieville.

— Oui. Sauf en cas de crise qui nécessiterait une réunion d'urgence. Chaque État ne correspond pas à un royaume. Par exemple, il y a un dirigeant pour New York et un dirigeant pour le reste de l'État. Il en va de même avec la Floride qui est, elle aussi, divisée.

— Pourquoi ?

J'étais déconcertée. Jusqu'à ce que je réfléchisse un peu.

— Ah ! Beaucoup de touristes. Proies faciles. Population de vampires importante.

Eric a hoché la tête.

— La Californie est divisée en trois parties : Californie-Sacramento ; Californie-San José et Californie-Los Angeles. En revanche, le Dakota du Sud et le Dakota du Nord sont devenus un seul royaume, vu la population réduite.

Je commençais à attraper le coup, à voir les choses avec les yeux des vampires. Il y aurait forcément plus de lions autour du point d'eau où les gazelles allaient boire. Et moins il y avait de proies, moins il y aurait de prédateurs.

— Mais comment conduit-on les affaires de… eh bien, disons Amon, entre deux réunions bisannuelles ?

Il devait bien y avoir des choses à régler entretemps.

— Par forums interposés, en général. S'il faut vraiment une consultation en face à face, on organise des commissions de shérifs, en fonction de la situation concernée. Si j'ai un problème avec le vampire d'un autre shérif, j'appelle ce shérif et, s'il n'est pas prêt à me donner satisfaction, nos deux bras droits se rencontrent.

— Et si ça ne change rien ?

— Nous faisons remonter le litige le long de l'échelle, au niveau supérieur, jusqu'au sommet. L'année intermédiaire est cependant marquée par une réunion informelle, sans cérémonie ni festivités.

J'avais bien un tas de questions qui me venaient à l'esprit, mais elles commençaient toutes par « Et si » et je ne voyais pas vraiment l'urgence d'en connaître les réponses pour l'instant.

— Dac'o'dac. Eh bien, c'était super-intéressant.

— Tu n'as pas le ton de quelqu'un que cela intéresse. Tu semblés agacée.

— Le fait est que ce n'était pas ce à quoi je m'attendais quand j'ai appris que tu dormais à la maison.

— À quoi t'attendais-tu ?

— Je croyais que tu étais venu ici parce que tu étais si impatient de faire l'amour comme une bête avec moi que tu ne pouvais pas attendre une minute de plus.

Et au diable le cadavre ! Pour le moment.

— Si je t'ai expliqué ces choses, c'est pour ton bien, m'a rétorqué Eric, parfaitement stoïque. Cela dit, mon devoir accompli, je suis tout à fait prêt à faire l'amour avec toi et je peux assurément le faire « comme une bête ».

— Eh bien, alors, arrête de me faire courir, chéri ! ai-je lâché, avec un petit sourire en coin.

Sans que j'aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, la chemise d'Eric s'est retrouvée à mes pieds et, pendant que j'admirais le panorama, le reste de ses vêtements a suivi le même chemin.

— Ai-je vraiment le droit de te faire courir ? m'a-t-il lancé, tous crocs dehors.

J'avais à peine atteint le milieu du couloir qu'il m'avait déjà attrapée. Et portée jusqu'à la chambre.

Ce fut fantastique. En dépit de cette persistante angoisse qui me taraudait, angoisse étouffée avec succès pendant trois quarts d'heure des plus satisfaisants.

Eric aimait rester allongé en appui sur un coude pour me caresser le ventre. Quand je lui ai fait aimablement observer que mon ventre n'étant pas parfaitement plat, ça me donnait l'impression que j'étais grosse, il a éclaté d'un rire chaleureux.

— Qui voudrait d'un sac d'os ? s'est-il exclamé avec une parfaite sincérité. Je n'ai aucune envie de me cogner sur les arêtes saillantes de la femme que je mets dans mon lit.

Il y avait longtemps qu'il ne m'avait pas dit quelque chose qui me faisait autant de bien.

— Est-ce que les femmes… les femmes étaient-elles plus rondes quand tu étais encore humain ? ai-je hasardé.

— Nous n'avions pas toujours le choix d'être gros ou pas, m'a-t-il répondu avec ironie. Les mauvaises années, nous n'avions plus que la peau sur les os. Les bonnes

années, quand nous pouvions manger, nous ne nous privions pas.

J'étais mortifiée.

— Oh, je suis désolée.

— Ce siècle est formidable, a repris Eric. On peut avoir de la nourriture à volonté.

— Encore faut-il avoir l'argent pour l'acheter.

— Oh, on peut toujours la voler. L'essentiel c'est qu'il y ait de la nourriture à disposition.

— Pas en Afrique.

— Je sais que des gens meurent encore de faim à travers le monde. Mais, tôt ou tard, cette prospérité gagnera toute la planète. Elle a juste commencé ici.

Son optimisme me sidérait.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Oui, a-t-il simplement répondu pour clore le débat. Tu veux bien me faire ma tresse, Sookie ?

J'ai récupéré ma brosse et un élastique. Je suis sans doute une gourde, mais j'adorais vraiment lui natter les cheveux. Eric s'est assis sur le tabouret de ma coiffeuse et j'ai enfilé une robe de chambre qu'il m'avait offerte – en soie pêche et blanche, superbe. J'ai commencé à brosser ses longs cheveux. Après lui avoir demandé si ça ne le gênait pas, je suis allée chercher mon tube de gel et j'ai lissé ses mèches blondes en arrière afin qu'aucun cheveu ne dépasse. J'ai pris mon temps pour faire la plus belle tresse que je pouvais, et puis j'ai attaché l'extrémité avec l'élastique. Quand il n'était pas encadré par son halo de chevelure blonde, le visage d'Eric paraissait plus sévère. Mais tout aussi beau. J'ai soupiré.

— Quel est ce son qui provient de toi ? m'a-t-il demandé, en tournant la tête d'un côté et de l'autre pour se regarder dans la glace. Serais-tu déçue du résultat ?

— Je te trouve magnifique.

Seule la crainte qu'il ne m'accuse de fausse modestie m'a empêchée d'ajouter : « Alors, qu'est-ce que tu fais avec moi ? »

— À moi de te coiffer, maintenant.

J'ai eu comme une crispation à l'estomac. La première fois que j'avais fait l'amour, Bill m'avait brossé les cheveux. Jusqu'à ce que la sensualité du geste ne nous conduise à d'autres jeux…

— Non merci ! me suis-je écriée gaiement.

Je me suis rendu compte que je me sentais très bizarre, tout à coup. Eric a pivoté sur son tabouret pour me dévisager.

— Qu'est-ce qui te rend si nerveuse, Sookie ?

— Hé ! Et Hawaï et l'Alaska ? Comment ça s'est passé là-bas ? ai-je lancé au hasard.

Ma brosse m'a échappé des mains pour tomber sur le plancher avec fracas.

— Pardon ?

Eric a baissé les yeux vers la brosse, puis les a relevés vers mon visage, manifestement troublé.

— Dans quel district elles sont ? Les deux dans Nakamura ?

— Narayana. Non. L'Alaska a été mis dans le même sac que les Canadiens. Ils ont leur propre organisation. Hawaï est autonome.

— Mais ce n'est pas juste !

J'étais vraiment scandalisée. Et puis je me suis souvenue que j'avais quelque chose de très important à dire à Eric :

— Je suppose que Heidi t'a fait son rapport après avoir reniflé tout mon terrain ? Elle t'a parlé du corps ?

Ma main a exécuté un soubresaut non contrôlé. Plissant les yeux, Eric observait mes moindres mouvements.

— Nous avons déjà discuté de Debbie Pelt. Si tu y tiens tant que cela, je vais la déplacer.

J'ai été prise de frissons. Je voulais lui dire que le cadavre en question était tout frais. Je m'y apprêtais déjà, mais j'avais du mal à construire ma phrase. Je me sentais tellement bizarre ! Eric avait la tête penchée sur le côté et scrutait mon visage.

— Tu as un étrange comportement, Sookie.

— Crois-tu qu'Alcide pourrait savoir à l'odeur que c'est le corps de Debbie ?

Mais qu'est-ce qui me prenait ?

— Non. Un cadavre est un cadavre. Il a perdu l'odeur qui l'identifiait en tant que personne humaine, surtout après tant de temps. L'avis d'Alcide est donc si important pour toi ?

— Plus autant qu'avant. Hé ! j'ai entendu à la radio, aujourd'hui, qu'un des sénateurs de l'Oklahoma avait annoncé publiquement qu'il était hybride. Il a dit qu'il se ferait recenser auprès d'une administration le jour on lui arracherait les crocs sur son cadavre.

Un vrai moulin à paroles.

— Je pense que les retombées seront positives pour notre communauté, a commenté Eric, non sans une manifeste satisfaction. Nous avons toujours su que le gouvernement voudrait nous garder à l'œil, naturellement. Donc, si les hybrides parviennent à remporter leur combat contre le recensement systématique, nous pourrons peut-être faire de même.

— Tu ferais mieux de t'habiller, l'ai-je soudain averti.

Quelque chose d'affreux n'allait pas tarder à se produire, et Eric ne pouvait pas l'affronter dans cette tenue.

Eric s'est retourné pour se regarder une dernière fois dans la glace.

— Bon, a-t-il dit, un peu surpris.

Il était toujours nu et d'une beauté renversante mais, sur le moment, je n'avais absolument pas la tête à ça. J'avais les nerfs à fleur de peau ; je me sentais anxieuse, angoissée. J'avais l'impression que j'avais une armée d'araignées qui me couraient partout sur le corps. Je me demandais bien ce qui m'arrivait. J'ai voulu parler, mais je me suis aperçue que j'en étais incapable. J'ai agité les doigts dans un geste qui voulait dire « Dépêche-toi ».

Eric m'a jeté un petit coup œil inquiet et a commencé à chercher ses vêtements en silence. Il a trouvé son pantalon et l'a enfilé.

C’est alors que je me suis écroulée, en me tenant la tête à deux mains. J’ai cru que mon crâne allait se détacher de ma colonne. J’ai laissé échapper un gémissement. Eric a lâché sa chemise.

— Peux-tu me dire ce qui se passe ? m’a-t-il demandé, en s’agenouillant auprès de moi.

— On vient, ai-je répondu. Je me sens toute drôle. Quelqu’un vient. Presque là. Quelqu’un qui a ton sang.

Je me suis alors rappelé que j’avais déjà éprouvé une vague sensation à peu près semblable : quand je m’étais trouvée face à Lorena, le créateur de Bill. Je n’avais pas de lien de sang avec Bill ou rien, du moins, de comparable avec celui qui nous unissait, Eric et moi.

En un éclair, Eric était debout et je l’ai entendu émettre une sorte de grondement au plus profond de sa poitrine. Ses mains n’étaient plus que deux poings exsangues. J’étais recroquevillée contre le lit et il s’était posté entre moi et la fenêtre ouverte. En un clin d’œil, quelqu’un est apparu de l’autre côté de la fenêtre.

— Appius Livius Ocella, a soufflé Eric. Cela fait un siècle.

Allons bon. Le créateur d’Eric.

8

Entre les jambes d'Eric, j'apercevais un homme, un brun aux yeux bruns, couturé de cicatrices et tout en muscles. De petite taille, il portait un jean et un tee-shirt de Black Sabbath. Impossible de me retenir. J'ai été prise d'un fou rire.

— Ne t'ai-je pas manqué, Eric ?

Le Romain avait un accent que j'aurais été bien en peine d'identifier tant il y avait de couches superposées.

— Ta présence m'honore toujours, Ocella, a répondu l'intéressé.

J'ai gloussé de plus belle. Eric racontait n'importe quoi.

— Qu'est-ce qui met ma femme dans cet état ?

— Elle est en proie à une vive confusion mentale, lui a expliqué le vampire d'un autre âge. Je t'ai donné mon sang ; tu lui as donné ton sang, et un autre de ma lignée m'accompagne : le lien qui nous unit tous lui brouille les sens et l'esprit.

Sans blague !

— Je te présente mon nouveau protégé, Alexeï, a enchaîné Appius Livius Ocella.

J'ai risqué un coup d'œil par-delà les jambes d'Eric. Le nouveau en question n'avait pas plus de treize ou quatorze ans. En fait, je pouvais à peine apercevoir son visage. Je me suis figée, en m'efforçant de ne rien laisser paraître de ma réaction.

— Mon frère, a dit Eric, en guise de salutations. Le ton était détaché ; les mots, sans chaleur. Bon. J'allais me lever maintenant. Je n'allais pas rester prostrée ici plus longtemps. Eric m'avait bloquée dans un tout petit

espace : j'étais coincée entre le lit et la table de chevet, avec la porte de la salle de bains sur ma droite. Il n'avait pas bougé de sa position de défense.

— Excuse-moi, lui ai-je lancé avec effort.

Il s'est avancé d'un pas pour me faire un peu de place, sans cependant quitter son poste : entre son créateur et le garçon, d'un côté, et moi de l'autre. Je me suis redressée en prenant appui sur le lit. Je me sentais toujours mal. J'ai planté un regard noir dans les yeux bruns liquides du Romain. Pendant une fraction de seconde, il a eu l'air surpris.

— Il faut que tu ailles les accueillir à l'entrée, Eric, ai-je dit. Je suis prête à parier qu'ils n'ont pas besoin d'une invitation.

— Elle est unique en son genre, Eric, a commenté Ocella, dans son anglais à l'accent si étrange. Où l'as-tu trouvée ?

— Je vous invite par pure courtoisie, parce que vous êtes le créateur d'Eric, ai-je dit. Je pourrais vous laisser dehors.

Et, si ma voix ne tonnait pas autant que je l'aurais voulu, elle ne tremblait pas, du moins.

— Mais, l'un des membres de ma lignée se trouve déjà dans cette maison et, s'il y est le bienvenu, je le suis aussi, n'est-ce pas ? m'a-t-il rétorqué avec un haussement de sourcils hautain.

Il avait d'épais sourcils noirs et son nez… Eh bien, en le regardant, on comprenait pourquoi le terme « nez romain » avait été inventé.

— J'attendais d'être invité par pure courtoisie, a-t-il renchéri. Nous aurions pu apparaître directement dans votre chambre.

Le moment d'après, ils étaient entrés.

Je ne me suis pas abaissée à lui répondre. J'ai quand même accordé un regard au garçon. Il avait un visage parfaitement inexpressif. Ce n'était pas un ancien Romain, lui, en tout cas : ça ne devait même pas faire un siècle qu'il avait été vampirisé. Il semblait plutôt avoir des origines

germaniques. Il avait de fins cheveux courts, coupés bien droits, et il avait les yeux bleus. Quand ces yeux-là ont croisé les miens, le garçon a incliné solennellement la tête.

— Tu t'appelles Alexeï ? lui ai-je demandé.

— Oui, a répondu son créateur, tandis que le garçon demeurait muet. Voici Alexeï Romanov.

Bien que le garçon n'ait pas bronché, pas plus qu'Eric, j'ai, quant à moi, été saisie, pendant un instant, d'un sentiment d'horreur absolue.

— Vous n'avez pas fait ça ! ai-je soufflé à l'intention du créateur d'Eric, qui se dressait juste devant moi – il faisait à peu près ma taille. Vous n'avez quand même pas fait ça !

— J'ai essayé de sauver également une de ses sœurs, mais elle était déjà hors d'atteinte, même pour moi, a déclaré Ocella d'une voix monocorde.

Il avait des dents blanches et régulières. Il lui en manquait une juste à côté de sa canine gauche. Quand on perd une dent avant de devenir un vampire, elle ne se régénère pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, Sookie ?

Eric n'avait pas suivi, pour une fois.

— Les Romanov, ai-je chuchoté, comme si le garçon ne pouvait pas m'entendre à vingt mètres à la ronde. La dernière famille impériale de Russie.

Pour Eric, ai-je réalisé, le massacre des Romanov, ce devait être comme si c'était hier. Sans doute une goutte d'eau dans le flot de morts qui avait baigné son millier d'années d'existence. Il n'en comprenait pas moins que son créateur avait fait là quelque chose qui défiait l'entendement. J'ai regardé Ocella, en faisant taire la colère et la peur qui m'habitaient, juste pour quelques secondes. J'ai alors vu un homme qui, se trouvant condamné à l'errance et à la solitude du paria, aspirait à se recréer une famille en s'entourant des personnages les plus extraordinaires qu'il puisse trouver.

— Est-ce qu'Eric est le premier que vous ayez vampirisé ? lui ai-je demandé.

Ocella était perplexe face à ce qu'il considérait comme

de l'impudence. Mais Eric a eu une réaction plus forte. En sentant sa peur déferler en moi, j'ai compris qu'Eric était obligé d'exécuter les ordres d'Ocella, quels qu'ils soient. Jusqu'alors, c'était resté un concept très abstrait, dans mon esprit. Mais maintenant, je comprenais que, si Ocella ordonnait à Eric de me tuer, Eric n'aurait d'autre choix que de le faire.

Le Romain avait cependant décidé de me répondre :

— Oui, ce fut le premier que je réussis à faire passer de l'autre côté avec succès. Les autres… n'ont pas survécu.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas, s'il vous plaît, sortir de ma chambre pour aller dans le salon, ai-je alors suggéré. Ce n'est pas un endroit pour recevoir des invités.

Ah ! Vous voyez ? J'essayais d'être polie.

— Je suppose, a répondu le vampire de la Rome antique. Alexeï, où crois-tu que puisse se trouver le salon ?

Alexeï s'est tourné de côté pour pointer le doigt dans la bonne direction.

— C'est donc notre prochaine destination, très cher, a dit Ocella.

Alexeï lui a montré le chemin. J'ai profité de ce court moment pour jeter un coup d'œil à Eric. Et je savais que mon visage renvoyait un « Mais qu'est-ce qui se passe, là, bon sang ? » Mais il avait l'air complètement sonné, désemparé. Eric. Désemparé. La tête me tournait.

Quand j'ai eu une seconde pour y penser, j'en ai eu la nausée. Alexeï était encore un enfant et j'étais à peu près certaine qu'Ocella avait des relations sexuelles avec lui, comme il en avait eu avec Eric. Mais je n'étais pas assez folle pour croire que je pouvais y mettre un terme ou que n'importe quelle protestation de ma part pourrait y changer quoi que ce soit. À vrai dire, je n'étais pas très sûre qu'Alexeï lui-même ait voulu que j'intervienne, surtout quand je me rappelais ce qu'Eric m'avait dit de cet attachement viscéral qu'il avait eu pour son créateur, pendant les premières années de sa nouvelle existence de vampire.

Alexeï était avec Ocella depuis longtemps déjà. Enfin,

pour un humain. Je ne me rappelais plus très bien quand les Romanov avaient été exécutés, mais ça devait être autour de 1918 et, apparemment, c'était Ocella qui avait sauvé le garçon d'une mort définitive. Donc, quelle que soit la nature de leur relation, elle durait depuis plus de quatre-vingts ans.

Toutes ces réflexions se succédaient dans ma tête à toute vitesse alors que nous suivions nos deux visiteurs. Ocella avait dit qu'il aurait pu entrer chez moi sans prévenir. J'aurais apprécié qu'Eric ait eu le bon goût de m'en avertir. Je ne doutais pas qu'il ait pu espérer ne jamais recevoir ce genre de visite et j'étais toute prête à passer l'éponge… Mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'au lieu de son cours magistral sur la façon dont les vampires avaient saucissonné mon pays à leur convenance, il aurait été plus utile de m'informer que son créateur pouvait apparaître à volonté dans ma chambre à coucher. Dans ma chambre !

— Je vous en prie, asseyez-vous, ai-je dit, après avoir constaté qu'Ocella et Alexeï s'étaient déjà installés sur le canapé.

— Tant de sarcasme ! a commenté Ocella. Ne voulez-vous donc pas nous offrir l'hospitalité ?

Il m'a reluquée de haut en bas et, bien que ses prunelles soient d'un beau brun chaud, son regard était de glace.

Je me suis félicitée d'avoir enfilé une robe de chambre. J'aurais encore préféré manger des croquettes pour chien plutôt que de me retrouver nue devant ces deux-là.

— Je ne suis pas ravie que vous débarquiez devant la fenêtre de ma chambre au lieu de venir frapper à la porte d'entrée comme le font les gens bien élevés, lui ai-je avoué.

Je ne lui apprenais rien. Les vampires sont doués pour deviner les gens et, la plupart du temps, les plus vieux savent ce que les humains ressentent mieux que les humains eux-mêmes.

— Certes, mais, dans ce cas, je n'aurais pas pu profiter de ce charmant spectacle, m'a fait remarquer Ocella, en

déshabillant Eric du regard et en s'attardant ostensiblement sur son torse nu.

Pour la première fois depuis son arrivée, Alexeï a manifesté une émotion : il a eu l'air terrorisé. Craignait-il qu'Ocella ne le rejette et ne l'abandonne, le laissant seul, livré au monde ? À moins qu'il n'ait redouté qu'Ocella ne le garde… ?

J'ai plaint Alexeï du plus profond de mon cœur. Et je le craignais tout autant.

Il était aussi désemparé qu'Eric.

Ocella observait Alexeï avec une telle attention qu'elle en devenait effrayante.

— Il va déjà mieux, a-t-il murmuré. Ta présence lui fait tellement de bien, Eric.

Je m'étais imaginé que la situation ne pouvait pas s'aggraver, mais des coups péremptoires frappés à ma porte, suivis d'un « Sookie, t'es là ? », m'ont prouvé le contraire.

Mon frère Jason est entré sans attendre ma réponse.

— J'ai vu ta lumière allumée, en me garant, alors j'imagine que tu es réveillée, a-t-il lancé, avant de s'arrêter net, en voyant que j'avais de la compagnie.

Et quelle compagnie.

— Pardon de t'interrompre, Sook, s'est-il repris, avec un débit soudainement ralenti. Ça gaze, Eric ?

Eric s'est alors chargé des présentations :

— Jason, je te présente mon… je te présente Appius Livius Ocella, mon créateur, et un autre membre de sa lignée, Alexeï.

Il avait bien prononcé « Ap-pi-ous Li-vi-ous O-tchel-la ».

Jason a adressé un signe de tête aux deux nouveaux venus, en évitant instinctivement de regarder le plus vieux des deux dans les yeux. Bon réflexe.

— Bonsoir, *Othello*. Salut, Alexeï. Alors, comme ça, t'es le petit frère d'Eric, en quelque sorte. Toi aussi, tu es Viking ?

— Non, a répondu le garçon d'une voix à peine

audible. Je suis russe.

L'accent d'Alexeï était bien plus léger que celui du Romain. Il a dévisagé Jason avec un intérêt manifeste. Oh oh ! J'espérais bien qu'il n'avait pas l'intention de mordre mon frère. Chez Jason, ce qui séduit immanquablement les gens, et surtout les femmes, c'est qu'il rayonne de force vitale. On dirait qu'il a reçu une portion supplémentaire, en vigueur et en vitalité. Maintenant que la douleur de la mort de sa femme s'atténuait, cette énergie coulait de nouveau avec une fougue décuplée. C'était ainsi que le sang de faé s'exprimait chez lui.

— Eh bien, enchanté, a répondu Jason.

Puis il a cessé de leur prêter attention pour en revenir à ses moutons :

— Dis donc, Sook, je venais chercher la petite table du grenier. Je suis déjà passé la prendre une fois, mais tu n'étais pas là et je n'avais pas ma clef sur moi.

Jason avait une clef de ma maison en cas d'urgence, tout comme j'en avais une de la sienne.

J'avais complètement oublié cette histoire de table qu'il m'avait demandée lorsque nous avions dîné ensemble. Étant donné les circonstances, il aurait pu me demander tout l'ameublement de ma chambre, je lui aurais dit oui, simplement pour le mettre hors de danger.

— Pas de problème, je n'en ai pas besoin. Vas-y, monte. Je ne crois pas qu'elle soit très loin de l'entrée.

Jason s'est excusé, avant de monter les marches quatre à quatre, entraînant tous les regards après lui. Eric voulait sans doute simplement s'occuper les yeux tandis qu'il réfléchissait à la situation, mais Ocella scrutait mon frère avec une évidente admiration et Alexeï, avec une sorte de désir ardent.

— Est-ce que je peux vous offrir un peu de TrueBlood ? leur ai-je proposé, les dents serrées.

— À défaut de vous offrir vous-même ou votre frère, m'a répondu le Romain antédiluvien.

— Hors de question.

J'ai tourné les talons pour me diriger vers la cuisine.

— Je ressens votre colère, a commenté Ocella.

— Ça m'est bien égal, lui ai-je rétorqué, sans me retourner.

J'ai entendu Jason redescendre – un peu plus lentement, maintenant qu'il portait le guéridon en question.

— Jason, tu peux venir deux minutes ? lui ai-je jeté par-dessus mon épaule.

Mon frère n'était que trop heureux de quitter le salon. Il se montrait toujours poli avec Eric parce qu'il savait que je l'aimais, mais il n'était pas très à l'aise en compagnie de vampires. Il a posé la petite table dans un coin de la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Sook ?

— Suis-moi dans ma chambre, lui ai-je demandé, après avoir sorti trois bouteilles de TrueBlood du frigo. Je me sentirai beaucoup mieux avec un peu plus de fringues sur le dos.

Une fois dans ma chambre, j'ai fermé la porte derrière nous.

— Surveille la porte, ai-je dit à Jason. Je ne lui fais pas confiance, à ce vieux.

Jason a docilement obtempéré, se campant face à la porte, pendant que j'enlevais ma robe de chambre.

Je ne me suis jamais habillée aussi vite de toute ma vie.

— Hola ! s'est exclamé Jason.

J'ai sursauté violemment. Alexeï avait ouvert la porte et serait entré si mon frère ne lui avait pas barré la route.

— Je suis désolé, a dit Alexeï, d'une voix éthérée, qui n'était sans doute plus que le fantôme de ce qu'elle avait été. Je vous dois des excuses à vous, Sookie, et à vous, Jason.

— Laisse-le entrer, s'il te plaît, Jason. De quoi es-tu désolé, Alexeï ? Venez, on va retourner dans la cuisine que je puisse faire chauffer le TrueBlood.

Nous sommes tous trois sortis dans le couloir pour atteindre la cuisine. Elle se trouvait un peu plus loin du

salon et nous avions une petite chance qu'Eric et Ocella ne nous entendent pas.

— Mon maître n'est pas toujours ainsi, nous a confié Alexeï. C'est l'effet de son grand âge… cela le change.

— Ça le change en quoi ? En crétin fini ? En sadique ? En pervers ?

L'ombre d'un sourire est passée sur le visage du garçon.

— Parfois, les trois, a-t-il concédé succinctement. Mais, pour être sincère, je ne vais pas très bien non plus, ces derniers temps. C'est la raison de notre venue ici.

Jason commençait à bouillir de colère. Il a toujours aimé les gosses. Alexeï aurait pu le trucider en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, mais Jason considérait Alexeï comme un enfant. Une grande fureur commençait à s'accumuler en lui. Il envisageait même très sérieusement de se ruer dans le salon pour affronter Appius Livius Ocella.

— Écoute, Alexeï, tu n'es pas obligé de rester avec ce type si tu ne veux pas, a-t-il dit au garçon. Tu peux rester avec moi ou Sookie, si Eric refuse de t'héberger. Personne ne va te forcer à rester avec quelqu'un avec qui tu ne veux pas aller.

Quel amour ! Il ne savait vraiment pas de quoi il parlait.

Alexeï a souri. C'était un pauvre petit sourire tout bonnement bouleversant.

— Il n'est pas si terrible, vraiment, a-t-il murmuré. C'est un homme bon, je crois. Mais il vient d'une époque que vous ne pouvez pas imaginer. Vous devez avoir l'habitude de fréquenter des vampires qui essaient de… de s'assimiler. Mon maître ne cherche pas à s'intégrer. Il est bien plus heureux dans l'ombre. Et je dois rester avec lui. Je vous en prie, ne vous mettez pas en peine pour moi. Je vous remercie néanmoins de votre sollicitude. Je me sens déjà mieux, maintenant que je suis auprès d'Eric. Je n'ai plus cette impression que je peux brusquement commettre quelque chose de… regrettable.

Jason et moi avons échangé un coup d'œil. Le fait est que cette remarque avait de quoi nous inquiéter.

Pendant ce temps, Alexeï regardait la cuisine comme s'il n'en voyait que rarement – ce qui était probablement le cas.

J'ai sorti les bouteilles du micro-ondes et je les ai secouées avant de les poser sur un plateau avec des petites serviettes en papier. Jason s'est pris un Coca dans le frigo.

Je ne savais pas trop quoi penser d'Alexeï. Il nous présentait des excuses pour Ocella, comme si le Romain était son ronchon de grand-père, mais il était clair qu'il était sous sa coupe. Bien sûr qu'il l'était. Ocella l'avait créé. C'était là toute la réalité.

Il était terriblement étrange d'avoir un personnage sorti d'un livre d'histoire dans son salon. J'ai repensé aux horreurs qu'il avait vécues, tant avant qu'après sa mort. J'ai repensé à son enfance de tsarévitch et je savais qu'en dépit de son hémophilie, cette enfance avait dû lui offrir quelques merveilleux moments. J'ignorais si le garçon regrettait souvent cet amour, cette dévotion, ce luxe dont on l'avait entouré, du jour de sa naissance à l'éclatement de la révolution, ou si, puisqu'il avait été exécuté avec toute sa famille proche, il n'était pas impossible qu'il préfère sa condition de vampire à celle de cadavre troué de balles, jeté au fond d'un trou, dans une forêt de Russie.

Quoique. Avec son hémophilie, son espérance de vie aurait été salement raccourcie, en ce temps-là.

Jason a ajouté des glaçons dans son verre et ouvert la boîte à gâteaux. En vain. Je n'achetais plus de petits gâteaux depuis le départ d'Amelia parce que sinon, je les aurais mangés. Il a refermé la boîte avec un air dépité. Alexeï suivait le moindre geste de mon frère comme s'il observait un animal qu'il n'avait encore jamais vu.

Il a surpris mon regard posé sur lui.

— Deux hommes s'occupaient de moi. Deux marins, a-t-il dit, comme s'il avait pu lire les questions que je me posais. Ils me portaient quand la douleur était vraiment trop forte. Quand le monde s'est retrouvé sens dessus

dessous, l'un d'eux en a profité pour abuser de moi à la première occasion. L'autre est mort, juste parce qu'il me témoignait encore un peu de gentillesse. Votre frère me rappelle un peu cet homme-là.

— Je suis désolée pour votre famille, lui ai-je dit maladroitement, parce que je me sentais obligée de dire quelque chose.

Il a haussé les épaules.

— Cela m'a un peu réconforté lorsqu'on a retrouvé leurs corps et qu'on leur a accordé des funérailles, m'a-t-il confié.

Mais quand j'ai vu ses yeux, j'ai compris que ces mots n'étaient qu'une mince couche de glace masquant un abîme de douleur.

— Qui était dans votre cercueil ?

Ma curiosité était-elle déplacée ? Mais de quoi d'autre aurais-je bien pu lui parler ?

Visiblement déconcerté, Jason nous regardait alternativement, Alexeï et moi. Se souvenir du frère encombrant de Jimmy Carter, telle était la conception que mon frère avait de l'histoire.

— Quand la grande tombe a été découverte, mon maître a compris qu'on ne tarderait pas à nous retrouver, ma sœur et moi. Nous avons peut-être surestimé les chercheurs, cependant. Il leur a fallu plus de seize ans… Mais, entre-temps, nous étions retournés à l'endroit où j'étais enterré.

Mes yeux se sont embués de larmes. « L'endroit où j'étais enterré… »

Cependant, Alexeï poursuivait :

— Il nous fallait fournir des os pour les confondre. Nous avions appris l'existence des tests ADN. Sinon, nous aurions pu trouver un garçon d'âge équivalent…

Je ne voyais vraiment pas ce que j'aurais pu dire d'un tant soit peu normal pour répondre à ça.

— Alors, vous vous êtes prélevé quelques os pour les mettre dans la tombe ? ai-je demandé d'une voix étranglée.

— Avec le temps, peu à peu. Tout a fini par repousser, m'a-t-il rassurée. Nous avons dû brûler un peu mes os puisqu'ils nous avaient brûlés, Maria et moi, avant de verser de l'acide sur nos cadavres.

J'ai fini par réussir à lui demander :

— Mais pourquoi fallait-il placer vos os à cet endroit ?

— Mon maître voulait que je sois en paix, m'a-t-il répondu. Il ne voulait pas de ces phénomènes d'apparition. Il s'était dit que si on trouvait mes *os, cela* mettrait fin à toute controverse. Évidemment, maintenant, plus personne n'imaginerait que je puisse être encore vivant et, encore moins, que je puisse ressembler à l'adolescent que j'étais à l'époque. Peut-être n'avons-nous pas assez réfléchi. Quand on se tient à l'écart du monde si longtemps… De plus, dans les cinq années qui ont suivi la révolution, j'ai quand même été aperçu par deux personnes qui m'ont formellement reconnu. Mon maître a dû s'occuper d'eux.

Ça aussi, j'ai mis un certain temps à le comprendre. Jason semblait écrasé d'écœurement. Je ne devais pas être loin derrière. Mais cette petite conversation avait déjà assez duré. Je ne voulais pas que « Maître » commence à se dire qu'on complotait contre lui.

— Alexeï ! a justement appelé Appius Livius d'une voix cassante. Tout va bien ?

— Oui, Maître, a affirmé Alexeï, avant de rejoindre le Romain en courant.

— Nom de Dieu ! ai-je soufflé, en prenant le plateau pour l'emporter dans le salon.

Jason était visiblement choqué, mais il a suivi le mouvement.

Eric avait les yeux rivés sur Ocella comme un vigile de banque qui soupçonne un client d'être armé. Mais il semblait un peu moins tendu, maintenant qu'il avait eu le temps de se remettre du choc provoqué par l'apparition inattendue de son créateur. Effet du lien de sang, j'ai senti un énorme soulagement m'envahir. Après réflexion, j'ai cru comprendre pourquoi. Si Eric éprouvait un tel

soulagement, c'était parce que son créateur avait amené un partenaire avec lui. Eric, qui avait toujours manifesté une très crédible indifférence au sujet de ses longues années passées auprès d'Ocella, avait eu une violente réaction de refus en se retrouvant concrètement confronté à son créateur. Eric était en train de se reprendre et de fourbir ses armes. Il redevenait Eric, le shérif, après sa brusque régression au stade d'Eric, le nouveau vampire désemparé et esclave sexuel.

Je ne verrais plus jamais Eric avec les mêmes yeux. Je connaissais désormais ses craintes. D'après ce que je percevais à travers lui, ce n'était pas tant l'aspect physique de la chose qui le rebutait que l'ascendant mental. Eric redoutait par-dessus tout d'être de nouveau sous l'emprise de son créateur.

J'ai servi à chacun sa bouteille de sang, en la plaçant soigneusement sur une des petites serviettes cocktail posées sur le plateau. L'avantage, c'était que je n'avais pas à me soucier des amuse-gueules… À moins qu'Ocella ne décide que tous les trois allaient se nourrir de moi. Dans ce cas, je n'avais aucune chance de survivre, et je ne pouvais strictement rien faire pour l'éviter. Voilà qui aurait dû faire de moi l'exemple même de la discrétion incarnée. J'aurais dû instantanément me transformer en parfaite petite fille modèle, bien gentiment assise à sa place, les genoux serrés, de celles auxquelles on donne le Bon Dieu sans confession.

Mais j'étais dans une rage noire.

J'ai bien vu la main d'Eric se crisper et je savais qu'il percevait mon humeur. Il cherchait à me dire de mettre un bémol, de respirer un bon coup et de me calmer, de me faire oublier. Il ne voulait peut-être pas retomber sous la coupe d'Ocella, mais il ne l'en aimait pas moins pour autant. Je me suis forcée à me calmer. Je n'avais laissé aucune chance au Romain. Je ne le connaissais pas vraiment. Je ne voyais de lui que certains aspects qui ne me plaisaient pas, mais il devait bien y avoir, chez lui, d'autres choses qui pourraient me plaire ou même susciter

mon admiration. Si Ocella avait été le véritable père d'Eric, je lui aurais assurément laissé plus d'une chance de me montrer ce qu'il valait.

Jusqu'à quel point Ocella pouvait-il percevoir ce que je ressentais ? Il était encore branché sur la fréquence d'Eric et le serait toujours. Et nous étions connectés, Eric et moi. Mais apparemment, mes émotions ne s'étaient pas propagées. Le Romain ne jetait pas même un coup d'œil dans ma direction. J'ai baissé les yeux. J'allais devoir apprendre la circonspection. Et vite. En temps normal, j'étais plutôt douée pour cacher mes sentiments, mais la proximité du vampire antédiluvien et de son nouveau protégé, avec leur sang si semblable à celui d'Eric, m'avait complètement retournée.

— Je ne sais pas comment m'adresser à vous exactement, ai-je dit au Romain, en cherchant son regard.

J'avais essayé d'imiter la voix de ma grand-mère, quand elle jouait les parfaites maîtresses de maison.

— Puisque vous êtes la femme d'Eric, vous pouvez m'appeler Appius Livius, a-t-il concédé, magnanime. Eric a mis plus d'un siècle avant de mériter le privilège de m'appeler Appius au lieu de Maître, puis des siècles encore avant de pouvoir m'appeler Ocella.

Alors, comme ça, Eric était le seul à avoir le droit de l'appeler Ocella. D'accord, ça m'allait très bien. J'ai cependant pris bonne note qu'Alexeï en était encore au stade de « Maître ». Il était assis sur le canapé, immobile, comme s'il avait pris une dose massive de tranquillisants. Sa bouteille de sang synthétique était posée devant lui sur la table basse. Il y avait à peine touché.

— Merci, ai-je répondu, consciente que mon ton manquait singulièrement de conviction.

J'ai glissé un regard vers mon frère. Jason se disait qu'il avait une idée assez précise du genre de nom qu'il donnerait au Romain. J'ai secoué la tête, un geste à peine perceptible, mais suffisamment éloquent.

— Eric, raconte-moi comment se passent les choses pour toi, à présent, a alors demandé Appius Livius.

Il semblait sincèrement intéressé. Il a tendu le bras vers Alexeï et j'ai remarqué qu'il lui passait la main dans le dos, comme on caresse un petit chien. Je ne pouvais cependant pas nier que le geste avait quelque chose d'affectueux.

— Tout va bien pour moi. La Cinquième Zone est prospère et je suis le seul shérif de Louisiane qui ait survécu au coup d'État de Felipe de Castro.

Il avait réussi à prendre un ton détaché.

— Comment est-ce arrivé ?

Eric lui a résumé la situation politique avec Victor Madden. Quand il a estimé qu'Appius Livius était à jour de la situation Felipe de Castro/Victor Madden, Eric lui a demandé :

— Et comment se fait-il que tu te sois trouvé là au bon moment pour sauver ce jeune homme ?

Il a souri à Alexeï.

Voilà une histoire qui méritait toute mon attention, maintenant que j'avais entendu l'horrible récit d'Alexeï sur le « maquillage » de sa tombe. Alors qu'Alexeï Romanov se tenait assis près de lui, absorbé dans un silence distant, Appius a raconté à Eric comment il avait suivi à la trace la famille impériale de Russie en 1918.

— Bien que je me sois un peu attendu à quelque chose de ce type, j'ai dû intervenir beaucoup plus vite que je ne l'avais prévu, lui a-t-il confié.

Il a pris le temps de vider sa bouteille de sang.

— La décision de les exécuter s'est prise si vite et a été si rapidement suivie d'effet, a-t-il poursuivi. Il ne fallait pas laisser aux hommes le temps d'y réfléchir à deux fois. Pour nombre de soldats, c'était une abomination qu'ils commettaient là.

— Mais pourquoi as-tu voulu sauver les Romanov ? a insisté Eric, comme s'il avait oublié la présence d'Alexeï.

Appius Livius est parti d'un grand rire.

— Je détestais ces foutus bolcheviques, a-t-il craché. De plus, j'avais un lien très fort avec l'enfant. Cela faisait déjà des années que Raspoutine lui donnait mon sang. Il

se trouvait que j'étais déjà en Russie. Tu te souviens du massacre de Saint-Pétersbourg ?

Eric a hoché la tête.

— Et comment. Il y avait des années que je ne t'avais pas vu. Et c'est à peine si je t'ai aperçu.

Eric avait déjà mentionné le massacre de Saint-Pétersbourg. Un vampire dénommé Gregory avait été pris d'une crise de démence provoquée par une ménade rancunière. Il avait fallu une vingtaine de vampires pour réussir à le contenir et faire disparaître les traces du carnage.

— Après cette nuit, où nous avons été si nombreux à œuvrer ensemble pour remettre un peu d'ordre sur place, une fois Gregory maîtrisé, je me suis pris d'affection pour les vampires russes – et le peuple russe, a-t-il ajouté, en nous désignant, Jason et moi, d'un aimable coup de menton, en tant que représentants de la race humaine. Ces foutus bolcheviques ont tué tellement d'entre nous. J'étais en deuil. La mort de Fedor et de Velislava m'a été particulièrement douloureuse. Ils étaient, tous deux, de grands vampires, depuis des siècles !

— Je les ai connus, a dit Eric.

— Je leur ai envoyé un message pour qu'ils fuient, avant que je ne me mette à la recherche de la famille impériale. Je pouvais suivre la piste d'Alexeï parce qu'on lui avait donné de mon sang. Raspoutine savait exactement ce que nous étions. Chaque fois que l'impératrice l'appelait au chevet de son fils, quand il faisait une crise sévère d'hémophilie, Raspoutine venait quémander un peu de mon sang et l'enfant se rétablissait. Le bruit avait couru que la vie de la famille impériale était en danger. Dès que j'ai eu vent de cette rumeur, j'ai commencé à suivre la piste de mon sang. Quand je me suis mis en route pour les sauver, j'avais l'impression de partir en croisade – comme tu peux l'imaginer !

Ils ont tous les deux éclaté de rire. J'ai soudain compris que les deux vampires avaient vraiment vu les croisés, les vrais chevaliers partis défendre la foi

chrétienne jusqu'en Orient. Si j'essayais de concevoir toutes ces années qu'ils avaient vécues, tout ce dont ils avaient été témoins, toutes ces expériences qu'ils avaient eues dont pratiquement personne sur cette terre ne pouvait se souvenir, j'en avais mal à la tête.

— C'est dingue ce qu'ils sont passionnants, tes visiteurs, Sook, a alors commenté Jason.

— Écoute, lui ai-je rétorqué, je sais que tu es pressé de t'en aller, mais si tu pouvais rester encore un petit moment, je ne dirais pas non.

Je n'étais pas ravie d'avoir le créateur d'Eric et le pauvre Alexeï sous mon toit, mais puisque Alexeï appréciait manifestement la compagnie de Jason, la présence de mon frère pourrait peut-être détendre un peu l'atmosphère – pour le moins tendue.

— Je vais juste aller mettre la table dans mon pick-up et appeler Michèle, m'a-t-il annoncé. Tu veux venir avec moi, Alexeï ?

Appius Livius n'a même pas cillé, mais il s'est manifestement raidi. Alexeï a tourné les yeux vers le Romain sans âge. Au bout d'un long moment de silence, Appius Livius a fini par hocher la tête.

— N'oublie pas les bonnes manières, Alexeï, lui a-t-il rappelé d'une voix douce.

Alexeï a dodeliné de la tête.

La permission accordée, le tsarévitch de Russie est sorti avec le gars de la voirie pour aller charger une table à l'arrière d'un pick-up.

Quand je me suis retrouvée toute seule avec Eric et son créateur, j'ai été prise d'angoisse – grâce au lien qui nous unissait, Eric et moi, l'angoisse nous noyait tous les deux, d'ailleurs. Je n'étais pas la seule à être inquiète, ici. Et leur conversation semblait rester au point mort.

— Excusez-moi, Appius Livius, ai-je prudemment hasardé, mais, puisque vous étiez au bon endroit au bon moment, je me demandais si vous aviez jamais aperçu Jésus.

Le Romain ne quittait pas le couloir des yeux,

manifestement impatient de voir Alexeï revenir.

— Le charpentier ? Non, je ne l'ai jamais vu, m'a répondu Appius, en faisant un effort évident pour se montrer courtois. Le Juif est mort juste à l'époque où j'ai été vampirisé. Comme vous pouvez vous en douter, j'avais bien d'autres choses à penser. En fait, je n'ai rien su du mythe en question avant quelque temps plus tard, quand le monde a commencé à changer, à cause de sa mort.

Il aurait été fascinant de rencontrer quelqu'un qui avait réellement vu le dieu vivant… même s'il le traitait de « mythe ». Et il a recommencé à m'inspirer de la terreur. Pas pour ce qu'il m'avait fait ou ce qu'il avait fait à Eric, ni même pour ce qu'il faisait subir à Alexeï, mais pour ce qu'il pourrait nous faire subir à tous, si l'envie lui en prenait. J'essaie toujours de trouver le bon côté des gens, mais le mieux que je puisse faire, en ce qui concernait Appius, c'était de reconnaître qu'en matière de victimes, il avait bon goût.

Pendant que je ruminais dans mon coin, Appius racontait à Eric comment « tout s'était miraculeusement bien passé » dans la cave d'Ekaterinbourg. Mortellement blessé, Alexeï s'était pratiquement vidé de son sang. Il lui avait alors donné une grosse gorgée du sien. Il se déplaçait à la vitesse surnaturelle des vampires et le peloton d'exécution ne l'avait pas vu. Caché dans l'ombre, il avait ensuite regardé les assassins jeter les corps dans un puits de mine désaffecté. Le jour suivant, les cadavres étaient déterrés et déplacés, les meurtriers craignant la tourmente que pourrait provoquer la mort des Romanov.

— Je les ai pris en chasse dès la tombée de la nuit, le lendemain, disait Appius. Ils s'étaient arrêtés pour les réenterrer. Alexeï et l'une de ses sœurs…

— Maria, a précisé Alexeï à voix basse.

J'ai sursauté. Il avait réapparu sans un bruit dans le salon pour venir se poster derrière Appius.

— C'était Maria, a-t-il répété.

Il y a eu comme un silence. Le soulagement d'Appius était évident.

— Oui, bien sûr, mon cher enfant, lui a-t-il répondu, en parvenant à feindre un réel intérêt. Ta sœur Maria était irrémédiablement morte, mais il restait une minuscule étincelle de vie en toi.

Alexeï a posé la main sur l'épaule d'Appius Livius et le Romain l'a tapotée affectueusement.

— Ils l'avaient criblé de balles, a-t-il expliqué à Eric. Dont deux en pleine tête. J'ai fait couler mon sang directement dans les plaies.

Il a levé les yeux vers Alexeï.

— Mon sang a fait merveille. Tu avais tant perdu le tien.

On aurait pu croire qu'il se remémorait le bon vieux temps. Oh Seigneur ! Le Romain s'est retourné pour nous regarder, Eric et moi, souriant fièrement. Mais je voyais le visage d'Alexeï.

Appius Livius se considérait vraiment comme le sauveur d'Alexeï. Je n'étais pas très sûre qu'Alexeï en soit convaincu, quant à lui…

— Où est votre frère ? a soudain demandé Appius Livius.

Je me suis levée d'un bond pour aller voir. Pas besoin d'être télépathe pour comprendre ce qu'il se disait. Le créateur d'Eric voulait s'assurer qu'Alexeï n'avait pas saigné Jason avant d'abandonner son cadavre dans la cour.

C'est justement à ce moment-là que Jason est revenu dans le salon, en glissant son portable dans sa poche. Il a plissé les yeux. Jason n'était pas très psychologue comme garçon, mais il s'est vite rendu compte que je n'étais pas contente.

— Désolé, a-t-il marmonné. Je parlais avec Michèle.

— Hmm, ai-je maugréé, en notant dans un coin de mon cerveau qu'Appius Livius n'aimait pas trop laisser Alexeï tout seul avec des humains.

Plus qu'inquiétant. Cependant, la nuit avançait et j'avais quelques détails à régler.

— Navrée de devoir changer de sujet, mais il y a deux

ou trois choses que j'aimerais savoir.

— Quoi donc, Sookie ? s'est inquiété Eric, en me regardant droit dans les yeux.

C'était la première fois depuis que le Grand Maître avait débarqué. Il déversait des flots de signaux d'alerte par notre lien.

— J'aurais juste une ou deux questions à vous poser, ai-je persisté, en arborant un sourire aussi engageant que possible. Est-ce que vous êtes dans la région depuis longtemps ?

Le regard sombre de l'ancien a une nouvelle fois croisé le mien. Je n'aurais pas su dire pourquoi, mais il n'était pas facile de prendre la mesure d'Appius. Je me suis aperçue que je ne parvenais pas à le voir comme un tout, comme un individu cohérent. Il m'inspirait la terreur.

— Non, a-t-il posément répondu. Nous étions dans le sud-ouest, en Oklahoma, et nous venons juste d'arriver en Louisiane.

— Vous ne savez donc rien du corps enterré derrière chez moi…

— Non, absolument rien. Voudriez-vous que nous le déterrions pour vous ? Guère agréable, mais faisable. Vous voulez voir de qui il s'agit ?

Je ne m'étais pas attendue à cette proposition. Eric me regardait de travers.

— Pardon, mon amour, me suis-je excusée. J'allais justement t'en parler quand nos invités surprise sont arrivés.

— Pas Debbie.

— Non, Heidi a parlé d'une mise en terre récente. Mais il nous faut découvrir de qui il s'agit et qui l'a mis là.

— Les loups-garous, a immédiatement répondu Eric. Voilà leur façon de te remercier pour les avoir laissés courir sur tes terres. Je vais appeler Alcide et demander à le rencontrer.

Eric avait l'air absolument enchanté de pouvoir de nouveau reprendre les rênes. Il avait dégainé son portable et composé le numéro d'Alcide avant que je n'aie eu le

temps de réagir.

— Eric, a-t-il grondé en guide de salutations. Alcide, nous avons à parler.

J'ai bien perçu la tension à l'autre bout du fil. Au bout d'un moment, Eric a dit :

— C'est regrettable, Alcide, et je suis désolé que vous ayez des ennuis. Mais j'ai d'autres soucis. Qu'avez-vous donc fabriqué sur les terres de Sookie ?

Oh non.

— Tu ferais bien de venir voir, alors. Je crois que certains des tiens n'ont pas été très corrects. Bon, très bien. Dans dix minutes, alors. Je suis chez elle.

Et il a raccroché avec un sourire triomphant.

— Alcide était à Bon Temps ? me suis-je étonnée.

— Non, mais il était sur l'autoroute et pratiquement au niveau de ta sortie, m'a expliqué Eric. Il revient d'une réunion à Monroe. Les meutes de Louisiane essaient de présenter un front uni face au gouvernement. Comme ils ne se sont jamais structurés avant, cela ne risque pas de marcher, a-t-il poursuivi avec un reniflement de mépris. Les loups-garous ont toujours… comment disais-tu l'autre jour à propos de l'Agence fédérale des situations d'urgence, Sookie ? « Toujours en retard d'un train et d'un dollar », c'est ça ? Enfin, il est à deux pas, c'est déjà ça. Et, quand il arrivera, nous tirerons toute cette affaire au clair.

J'ai soupiré, en m'efforçant de le faire discrètement et silencieusement. Je n'avais pas pensé que les choses iraient si vite, ni si loin. J'ai demandé à mes invités s'ils voulaient un autre TrueBlood, mais ils ont tous refusé. Jason, lui, avait l'air de s'ennuyer. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule.

— J'ai bien peur de n'avoir qu'un seul endroit qui puisse convenir à un vampire. Où avez-vous prévu de dormir, quand le jour se lèvera ? C'est juste pour savoir si je dois passer un ou deux coups de fil pour vous trouver une place.

— Sookie, m'a dit Eric avec douceur, je vais emmener Ocella et son fils chez moi. Ils pourront profiter de mes

cercueils d'amis.

Habituellement, Eric dormait dans son lit, sa chambre n'ayant pas de fenêtre. En revanche, il avait deux ou trois cercueils dans la chambre d'amis – de longs objets élégants en fibre de verre, qui ressemblaient à des sortes de kayaks et qu'il gardait sous les lits. Le seul petit problème, si Alexeï et Appius Livius s'installaient chez Eric, c'était que, s'ils allaient là-bas, je resterais assurément ici.

— Je crois que ta dulcinée rêverait de venir nous planter un pieu dans le cœur pendant notre sommeil, a lâché Appius Livius, comme si c'était une grosse blague. Si vous pensez pouvoir y arriver, jeune femme, n'hésitez surtout pas à tenter votre chance.

— Oh mais pas du tout ! me suis-je exclamée, avec la plus parfaite hypocrisie. Comment pourrais-je seulement imaginer faire une chose pareille au créateur d'Eric ?

Pas une mauvaise idée, pourtant.

À côté de moi, Eric a eu une drôle de réaction : une sorte de tressaillement de la tête aux pieds, un peu comme un chien qui court dans son sommeil.

— Sois polie, m'a-t-il dit.

Et il ne plaisantait pas. C'était un ordre.

J'ai respiré un bon coup. J'étais à deux doigts de lui retirer l'autorisation d'entrer chez moi. Il serait bien obligé de partir et sans doute qu'Appius Livius et qu'Alexeï aussi. C'est ce « sans doute » qui m'a arrêtée. La simple perspective de me retrouver toute seule avec Appius Livius, ne serait-ce qu'une seconde, gâchait tout le plaisir que me procurait la vision des trois vampires vidant les lieux à reculons.

C'est probablement la Providence qui a voulu que le carillon de la porte d'entrée sonne à ce moment-là. J'ai bondi de mon siège comme une fusée. Ça ne ferait pas de mal d'avoir quelques vivants supplémentaires autour de moi.

Alcide était en costume. Il était flanqué d'Annabelle, en fourreau vert foncé et escarpins à talons hauts, et de

Jannalynn, la nouvelle de Sam. Jannalynn avait un certain style, il faut le reconnaître, même s'il me laissait pantoise. Elle portait une robe argent miroitante qui ne laissait plus grand-chose à l'imagination et de vertigineuses sandales argent qui se laçaient sur le devant. Une ombre à paupières argent appliquée sur des yeux au contour largement souligné complétait le tableau. Dans un genre effrayant, elle était superbe. Les femmes avec lesquelles Sam sortait avaient assurément quelque chose d'extraordinaire, d'une façon ou d'une autre, et les fortes personnalités ne le rebutaient manifestement pas – j'ai gardé ça dans un coin de ma tête pour plus tard. Mais peut-être était-ce un trait des hybrides. Alcide était pareil.

J'ai serré le chef de meute dans mes bras et salué Annabelle et Jannalynn, qui m'ont adressé un petit hochement de tête assez sec.

— C'est quoi ce problème au sujet duquel Eric m'a appelé ? a commencé Alcide, comme je m'écartais pour les laisser entrer.

Quand les loups-garous se sont aperçus qu'ils se trouvaient dans la même pièce que trois vampires, ils se sont tous raidis. Ils s'étaient manifestement attendus à ne trouver qu'Eric sur place. Quand j'ai tourné la tête vers les vampires, j'ai constaté qu'ils s'étaient tous levés, eux aussi, et que même Alexeï était en alerte.

— Alcide ! Content de te voir, a lancé Jason. Mesdames, vous êtes très en beauté, ce soir.

J'ai passé la vitesse supérieure.

— Hé ! Salut tout le monde ! me suis-je écriée d'un ton enjoué. C'est tellement gentil à vous d'être venus à la dernière minute. Eric, tu connais Alcide. Alcide, je te présente Appius Livius Ocella, le vieil ami d'Eric, de passage à Bon Temps avec son… euh… protégé, Alexeï. Eric, je ne sais pas si tu connais l'amie d'Alcide, Annabelle, qui a rejoint la meute de Shreveport récemment, et Jannalynn, une ancienne de la meute des Longues Dents. Jannalynn, je ne crois pas qu'on nous ait jamais formellement présentées, mais Sam parle de toi tout le

temps évidemment. Et je crois que vous connaissez tous mon frère Jason.

Ouf ! J'avais l'impression d'avoir couru un marathon de présentations. Les vamps ne se serrant pas la main, la cérémonie d'ouverture s'arrêtait là. Il a fallu ensuite que je les fasse tous asseoir pour leur offrir un verre, qu'ils ont tous refusé.

Eric a dégainé le premier :

— Alcide, quand Basim al Saud a prévenu Sookie qu'il avait senti des étrangers dans son bois, j'ai envoyé un de mes meilleurs limiers vérifier. Notre traqueuse a trouvé un cadavre récemment enterré sur ses terres.

Alcide a regardé Eric comme s'il s'était mis à parler chinois.

— Nous n'avons tué personne, cette nuit-là, a-t-il répondu. Basim a dit à Sookie que nous avions repéré un ancien cadavre, un ou deux faé et un vampire. Mais il n'a jamais parlé d'un nouveau cadavre.

— Il y a pourtant une nouvelle tombe.

— Avec laquelle nous n'avons rien à voir. Nous sommes passés ici trois jours avant que ta traqueuse ne trouve ce nouveau corps, lui a fait remarquer Alcide avec un haussement d'épaules fataliste.

— C'est tout de même une sacrée coïncidence, non ? Un corps sur les terres de Sookie, juste après le passage de ta meute…

Eric se montrait d'une logique assez exaspérante.

— C'est peut-être plus qu'une coïncidence qu'il y ait déjà eu un cadavre sur les terres de Sookie.

Oh là ! Je ne voulais vraiment pas, mais vraiment pas qu'on prenne cette voie-là.

Jannalynn en était déjà à gronder contre Eric – intéressant comme spectacle, avec le maquillage et tout le reste. Quant à Annabelle, elle s'était levée, les bras légèrement écartés, n'attendant plus que de savoir de quel côté elle allait sauter.

Alexeï regardait dans le vide – ce qui semblait sa position de repli habituelle – et Appius Livius avait

simplement l'air de s'ennuyer à mourir.

— Moi je trouve qu'on devrait aller voir qui c'est, a sorti Jason sans crier gare.

Je lui ai lancé un regard approbateur.

C'est ainsi que nous sommes tous partis dans les bois pour déterrer un corps.

9

Alcide a chaussé des bottes qu'il avait dans son pick-up et ôté sa cravate et son manteau. Jannalynn a eu l'intelligence d'enlever ses talons aiguilles et Annabelle, ses sages escarpins. Je leur ai prêté deux de mes vieilles paires de tennis et j'ai proposé à Jannalynn un vieux tee-shirt élimé, histoire de protéger sa belle robe en lamé pour qu'elle ne s'abîme pas dans les bois. Elle l'a enfilé sans broncher et m'a même remerciée – quoique le ton n'ait pas été très convaincant. Je suis allée récupérer deux pelles dans la cabane à outils. Alcide en a pris une, Eric l'autre. Jason s'était, pour sa part, armé d'une de ces grosses torches électriques, qu'il avait sortie de la caisse à outils de son camion. La torche était à mon intention : les vampires étaient nyctalopes et les loups-garous y voyaient très bien dans le noir. En tant que panthère-garou, Jason avait une excellente vision nocturne. J'étais donc l'aveugle de service.

— On sait où on va, au moins ? a demandé Annabelle.

— D'après Heidi, c'est plein est, près de la rivière, dans une clairière, lui ai-je répondu.

Et nous avons pris cette direction.

Je trébuchais constamment, si bien qu'au bout d'un moment, Eric a tendu sa pelle à Jason pour me prendre sur son dos. Je devais cacher ma tête derrière la sienne pour ne pas me prendre des branches en pleine figure. Nous avons progressé plus vite après ça.

— Je le sens, nous a soudain annoncé Jannalynn. Elle était loin devant, comme si son rôle, dans la meute, était d'ouvrir la voie pour le chef. Elle changeait du tout au tout, quand elle était dans les bois. C'était évident pour moi,

même avec vision réduite. Elle marchait d'un pas décidé, sûr, rapide, agile. Elle est soudain partie en avant d'un mouvement vif. Quelques minutes plus tard, elle nous hélait :

— Il est ici !

Quand nous sommes arrivés sur place, elle était campée sur un rectangle de terre dans une petite clairière. On voyait que la terre avait été retournée récemment, en dépit d'une maladroite tentative de camouflage.

Eric s'est agenouillé pour me laisser descendre et Jason a balayé la surface de terre meuble avec sa torche.

— Ce n'est pas… ? ai-je chuchoté, même si je savais que tout le monde pouvait m'entendre.

— Non, a-t-il répondu, catégorique. Trop récent. Pas Debbie Pelt. Elle était donc ailleurs, dans une autre tombe plus ancienne.

— Il n'y a pas trente-six façons de savoir de qui il s'agit, a dit Alcide.

Jason et Alcide se sont mis à creuser. Robustes, ils travaillaient vite. Alexeï est venu se poster à côté de moi et j'ai brusquement compris qu'une tombe dans les bois ne pouvait lui rappeler que de funestes souvenirs. J'ai passé un bras autour de ses épaules comme s'il était encore humain, en dépit du coup d'œil sardonique que me lançait Appius. Le regard d'Alexeï était rivé aux fossoyeurs, surtout sur Jason. Je savais qu'il pouvait creuser cette tombe à mains nues aussi vite que ces deux-là à la pelle, mais Alexeï était d'apparence si frêle qu'il était difficile de l'imaginer aussi fort que les autres vampires. Je me suis demandé combien de gens avaient fait cette même erreur, au cours des dernières décennies, et combien avaient été tués de ses mains fragiles.

Pendant que Jason et Alcide s'activaient, Annabelle et Jannalynn patrouillaient dans la clairière, sans doute en quête de pistes qu'elles auraient pu flairer. Malgré la pluie de l'avant-veille, il n'était pas impossible qu'elles trouvent encore quelques traces dans les zones protégées par les arbres. Heidi n'avait pas dirigé ses recherches sur la piste

d'un meurtrier, lorsqu'elle était venue. Elle cherchait à dresser la liste de ceux qui avaient traversé mon terrain. Je me suis d'ailleurs fait la réflexion que toutes sortes de créatures s'étaient promenées sur mes terres, toutes sauf une : ces bons vieux humains de base. Si les loups-garous mentaient, alors un des leurs pouvait être le coupable. Ce pouvait aussi être un faé. Les faé étaient d'une race violente, comme j'avais pu m'en apercevoir. Ce pouvait également être Bill, puisque Heidi pensait que le vampire dont elle avait détecté la présence était mon voisin.

Contrairement aux autres, je n'avais pas senti l'odeur du cadavre, tant qu'il était resté sous terre – mon odorat était bien inférieur au leur. Mais, à mesure que le monticule de terre s'élevait et que le trou s'agrandissait, j'ai pu la repérer. Et comment !

Je me suis plaqué la main sur le nez, ce qui n'a strictement rien changé. Comment les autres pouvaient-ils supporter ça, alors que l'odeur devait être tellement plus forte pour eux. Ils devaient sans doute être plus pragmatiques, ou plus habitués…

Finalement, les deux fossoyeurs ont cessé de creuser.

— Il est enveloppé dans un truc, nous a annoncé Jason.

Alcide s'est penché pour tâtonner au fond du trou.

— Je pense avoir réussi à l'enlever, a-t-il à son tour déclaré, l'instant d'après.

— Passe-moi la torche, Sookie, m'a demandé Jason.

Je la lui ai lancée pour qu'il éclaire la cavité.

— Je ne le connais pas, ce mec, a-t-il affirmé.

— Moi, si, a dit Alcide d'une drôle de voix.

À peine avait-il fermé la bouche qu'Annabelle et Jannalynn se dressaient au-dessus de la tombe. Il m'a fallu prendre sur moi pour me pencher et regarder dans le trou.

Je l'ai immédiatement reconnu. Les trois loups-garous ont rejeté la tête en arrière et se sont mis à hurler à la mort.

— C'est l'homme de main des Longues Dents, ai-je commenté, à l'intention des vampires.

J'ai été prise de nausée et j'ai dû attendre une minute avant de poursuivre :

— C'est Basim al Saud.

Le temps avait déjà fait son œuvre, mais je l'avais instantanément reconnu. Ces anglaises que je lui avais enviées… ce corps musclé…

— Oh merde ! a crié Jannalynn, une fois que les hurlements s'étaient tus.

Il n'y avait effectivement pas grand-chose d'autre à dire.

Quand les loups-garous ont recouvré leur calme, il y avait beaucoup de choses à éclaircir.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, ai-je enchaîné. Évidemment, il allait bien, quand il est monté dans le pick-up d'Alcide avec Annabelle.

— Il m'a parlé des pistes qu'il avait flairées sur le domaine et je lui ai dit d'en faire part à Sookie, est intervenu Alcide, en se tournant vers Eric. J'estimais qu'elle avait le droit de le savoir. Nous n'avons discuté de rien de particulier, sur le chemin du retour, n'est-ce pas, Annabelle ?

— Non, a répondu l'intéressée d'une voix étranglée. Elle pleurait.

— Je l'ai déposé à son appartement. Quand je l'ai appelé, le lendemain, pour m'accompagner à une réunion avec notre représentant auprès des autorités, il m'a dit qu'il était obligé de faire l'impasse parce qu'il avait trop de boulot. Il était concepteur de sites Web et il avait rendez-vous avec un client important. Je n'étais pas particulièrement ravi qu'il ne puisse pas venir, mais il fallait bien qu'il gagne sa vie.

Alcide a achevé son compte-rendu avec un haussement d'épaules fataliste.

— Il ne travaillait pas, ce jour-là, est alors intervenue Annabelle.

Il y a eu un moment de flottement.

— J'étais chez lui quand tu as téléphoné, a-t-elle confessé, et je sentais l'effort qu'elle faisait pour empêcher

sa voix de trembler et de trahir son émotion. J'étais là depuis plusieurs heures déjà.

Ah. Révélation inattendue. Jason était sorti de la tombe et nous nous sommes regardés en écarquillant les yeux. On aurait dit une des « histoires » dont Gran raffolait, un épisode d'un de ces feuilletons télévisés qu'elle suivait religieusement.

Alcide grondait. Le rituel des hurlements de deuil avait fait sortir le loup du bois.

— Je sais, a dit Annabelle. Et on en reparlera plus tard. Je subirai le châtiment que je mérite. Mais la mort de Basim est plus importante que mes erreurs de jugement. Il est de mon devoir de te dire ce qui s'est passé. Basim a reçu un coup de fil, peu de temps avant le tien. Et il a fait en sorte que je ne l'écoute pas. Mais j'en ai suffisamment entendu pour savoir qu'il s'entretenait avec quelqu'un qui le payait.

Alcide s'est mis à gronder de plus belle. Jannalynn se tenait tout près de sa sœur de meute et elle était… concentrée sur elle, je ne vois pas comment le dire autrement. Elle s'était discrètement ramassée sur ses jambes et ses mains s'étaient incurvées comme si des griffes allaient bientôt lui pousser au bout des doigts.

Alexeï s'était rapproché de Jason et, quand mon frère a vu que la tension ne cessait de monter, il a entouré les épaules du garçon. Jason avait le même problème que moi : il avait du mal à discerner l'illusion de la réalité.

Annabelle frémissait, en entendant le bruit qui s'échappait de la poitrine d'Alcide, mais elle a continué :

— Basim a donc trouvé un prétexte pour me faire partir et il s'est barré. J'ai bien essayé de le filer, mais j'ai perdu sa trace.

— Tu avais des soupçons, lui a reproché Jannalynn. Mais tu n'as pas appelé le chef de meute. Tu ne m'as pas appelée. Tu n'as appelé personne. On t'a acceptée. On a fait de toi un membre de la meute et tu nous as trahis.

Sans crier gare, elle a bondi en l'air et frappé Annabelle à la tête avec son poing en retombant.

Annabelle s'est effondrée à terre. J'ai eu un hoquet de stupeur. Et je n'étais pas la seule.

En revanche, j'étais la seule à remarquer que Jason avait du mal à retenir Alexeï. Quelque chose dans la violence qui flottait dans l'air avait déclenché la réaction du garçon. S'il avait eu quelques centimètres de plus, il aurait envoyé mon frère au tapis. J'ai frappé Eric au bras et lui ai montré la scène d'un coup de menton. Eric a volé au secours de Jason pour contenir le jeune vampire qui se débattait et grognait comme un fauve enragé.

Il y a eu un moment de silence dans la clairière, quand tout le monde a regardé Alexeï se débattre sous l'emprise de la folie. Appius Livius semblait profondément affligé. À travers toute cette gesticulation de bras et de jambes emmêlés, il s'est ménagé un chemin jusqu'au garçon pour l'enlacer et lui dire :

— Chuut chuut ! Mon petit, doucement. Et, peu à peu, Alexeï s'est calmé.

La voix d'Alcide a résonné comme un grondement quand il a déclaré :

— Jannalynn, tu es mon nouveau second. Relève-toi, Annabelle. Ce sont des affaires qui ne concernent que la meute, à présent, et nous allons régler ça en assemblée.

Et, sur ces paroles, il nous a tourné le dos et il a commencé à s'éloigner.

Les loups-garous allaient tout bonnement retourner prendre leurs voitures et vider les lieux.

— Excusez-moi, ai-je dit d'une voix tranchante. Il y a tout de même le petit problème d'un corps enterré dans mon bois, là. Et ça n'a rien d'un hasard, si vous voulez mon avis.

Les loups-garous ont marqué un temps d'arrêt.

— Oui, a renchéri Eric – et ce seul mot suffisait à en dire des tonnes. Alcide, je crois que Sookie et moi devons assister à ton assemblée.

— C'est réservé aux membres de la meute, a aboyé Jannalynn. Pas d'unim, ni de déterrés.

Elle était toujours aussi petite, mais, avec sa

promotion au grade de second, acquise au champ d'honneur, elle semblait avoir acquis un surplus d'autorité et d'assurance. Pas une once de pitié, chez cette petite chose, aucun doute là-dessus. Je me suis dit que Sam était terriblement courageux… ou terriblement inconscient.

— Alcide ? a posément demandé Eric.

— Sookie peut venir avec Jason, puisque c'est un hybride, a grondé Alcide. Elle est unim, mais c'est aussi une alliée de la meute. Pas de vamp'.

Eric s'est tourné vers mon frère.

— Jason, accompagneras-tu ta sœur ?

— Bien sûr, a répondu Jason sans hésitation. L'affaire était donc entendue. Du coin de l'œil, j'ai vu Annabelle se relever en chancelant et reprendre ses esprits. Jannalynn avait un sacré punch.

— Qu'est-ce que vous comptez faire du corps ? ai-je lancé à Alcide, qui, cette fois, s'en allait bel et bien. Vous voulez qu'on le recouvre ou quoi ?

Annabelle a emboîté le pas d'Alcide et de Jannalynn en titubant. Le retour à Shreveport s'annonçait des plus joyeux.

— On viendra le prendre cette nuit, m'a répondu Jannalynn par-dessus son épaule. Alors ne vous inquiétez pas s'il y a du remue-ménage dans cette partie du bois.

Quand Annabelle a jeté un coup d'œil en arrière, j'ai remarqué qu'elle saignait au coin de la bouche. J'ai senti tous les vampires se mettre en état d'alerte. Alexeï, qui s'était écarté de Jason, l'aurait suivie si Appius Livius ne l'en avait pas empêché.

— Est-ce qu'on ne devrait pas le recouvrir ? a demandé Jason.

— S'ils envoient du monde pour le récupérer, ce serait un effort inutile, lui ai-je fait observer. Eric, je suis tellement contente que tu m'aies envoyé Heidi. Si elle n'était pas venue… J'ai bien réfléchi aux conséquences éventuelles.

— Écoute, si on l'a enterré derrière chez moi, c'est bien pour qu'on l'y trouve, non ? Alors qui sait quand quelqu'un

va cafeter pour qu'on vienne l'y chercher…

Jason a bien semblé le seul à suivre mon raisonnement. Il a aussitôt réagi :

— OK, il faut l'emporter ailleurs.

— Oui, il faut qu'on le planque quelque part, ai-je acquiescé, en agitant les mains sous le coup de l'anxiété. On pourrait le coller au cimetière.

— Non ! Trop près.

— Et qu'est-ce que tu dirais de l'étang derrière chez toi ?

— Tu es dingue ou quoi ? Et les poissons ? Je ne pourrais plus en bouffer un seul !

— Aaargh !

Non mais, franchement !

— Il en va toujours ainsi en sa compagnie ? s'est aimablement enquis Appius Livius auprès d'Eric.

Il a eu l'intelligence de ne pas lui répondre.

— Sookie, je ne dis pas que ce sera très agréable, mais je pense pouvoir l'emporter en volant, si tu peux me suggérer un bon endroit où le déposer, m'a-t-il proposé.

Dans ma tête, c'était la panique. J'avais l'impression de courir à travers un labyrinthe et de ne tomber que sur les voies sans issue. Je suis même allée jusqu'à me taper littéralement sur la tempe pour essayer d'en faire sortir une idée digne de ce nom. Ça a marché.

— Mais bien sûr, Eric. Pose-le dans les bois, juste de l'autre côté de la route, au niveau de mon allée. Il reste un petit chemin, en face, mais il ne mène nulle part et il n'y a pas d'habitation. On pourra dire aux loups-garous de le prendre comme repère, quand ils viendront récupérer Basim. Parce que quelqu'un va bel et bien venir le chercher chez moi, et ça ne saurait tarder…

Sans plus discuter, Eric a sauté dans le trou et recouvert Basim de son linceul – enfin, ce dans quoi on l'avait enveloppé. À la lumière de la torche, j'ai bien vu sa grimace de dégoût. Il a pourtant soulevé le cadavre en décomposition et s'est élevé avec ce fardeau dans les airs. En moins d'une seconde, il avait disparu.

— Eh ! a lâché Jason, manifestement impressionné. Trop cool !

Je l'ai vite ramené sur terre :

— Allez ! Il faut refermer la tombe.

Nous nous sommes tous mis au travail, sous le regard d'Appius Livius. Il ne lui est manifestement pas venu à l'esprit qu'avec son aide, les choses seraient allées beaucoup plus vite. Même Alexeï a manié la pelle et il semblait trouver ça très amusant. C'était sans doute ce qui se faisait de plus normal, dans toutes les activités auxquelles ce garçon de treize ans avait été amené à participer depuis bien longtemps. Le trou a fini par se remplir. Mais il ressemblait toujours furieusement à une tombe. Le tsarévitch a alors entrepris de déchiqueter les bords à mains nues. J'ai failli protester, et puis j'ai compris ce qu'il voulait faire : il détruisait le rectangle de la tombe pour lui donner l'aspect d'une forme irrégulière qui aurait pu être créée par le ravinement de la pluie, peut-être, ou par l'effondrement d'une taupinière. Son ouvrage terminé, il a levé vers nous un visage rayonnant. Jason lui a donné une claque dans le dos en guise de félicitations. Et puis mon frère a pris une branche pour balayer l'ensemble de la zone que nous avons ensuite recouverte de feuilles et de branchages. Alexeï a trouvé ce petit jeu-là très amusant aussi.

Au bout d'un moment, nous avons fini par laisser tomber. Je ne voyais plus rien d'autre à faire.

Crasseuse et nouée d'angoisse, je me suis emparée d'une des pelles et l'ai mise sur mon épaule pour me préparer à retraverser les bois en sens inverse. Jason a pris l'autre dans sa main droite tandis qu'Alexeï lui a pris la main gauche, comme s'il était encore plus jeune que l'adolescent auquel il ressemblait. Le visage de mon frère exprimait un mélange d'émotions contradictoires, mais il a dûment refermé ses doigts sur la main du vampire. Appius Livius s'est enfin rendu utile en nous guidant à travers les arbres et les broussailles avec une relative assurance.

Eric était à la maison, quand nous sommes rentrés. Il

avait déjà jeté ses vêtements à la poubelle et était encore sous la douche. En d'autres circonstances, j'aurais adoré l'y rejoindre, mais je n'étais pas d'humeur sensuelle. J'étais sale et je sentais mauvais. Mais comme j'étais néanmoins la maîtresse de maison, j'ai donc fait chauffer du TrueBlood pour mes invités et je leur ai indiqué la salle de bains du couloir, au cas où ils auraient souhaité se décrasser.

Jason est venu dans la cuisine pour me dire qu'il allait partir.

— Préviens-moi pour la date de l'assemblée, a-t-il ajouté à mi-voix. Et je vais être obligé de raconter tout ça à Calvin, tu sais.

— Je comprends, ai-je soupiré.

Je me sentais affreusement lasse de toute cette politique. De toutes les politiques de tous bords. L'Amérique savait-elle ce qu'elle faisait, en voulant imposer le recensement des hybrides ? Elle se porterait bien mieux sans ce problème-là. La politique, version humain de base, était déjà bien assez assommante comme ça.

Jason est sorti par la porte de derrière. Dans la seconde qui suivait, j'entendais son pick-up démarrer en trombe. Appius Livius et Alexeï avaient presque fini leurs verres quand Eric est sorti de ma chambre, habillé de frais – il gardait toujours quelques vêtements chez moi. Il dégageait un parfum qui me rappelait étrangement mon gel douche à l'abricot. Avec son créateur dans les parages, je voyais mal comment il aurait pu me parler à cœur ouvert, à supposer qu'il l'ait souhaité. Il ne se comportait pas vraiment comme mon chéri d'amour, maintenant que ce personnage était sous mon toit. Il pouvait y avoir bien des raisons pour ça. Je les détestais toutes autant les unes que les autres.

Peu de temps après, les trois vampires partaient pour Shreveport. Appius Livius m'a remerciée pour mon hospitalité avec une telle impassibilité qu'il m'était impossible de savoir s'il se moquait de moi ou non. Eric est

resté muet comme une tombe. Alexeï, tout sourire, et aussi calme que s'il n'avait jamais été atteint de frénésie, m'a serrée dans ses bras glacés. J'ai eu du mal à recevoir cette embrassade avec la même tranquillité.

Ils n'avaient pas passé la porte que j'étais au téléphone.

— Le *Fangtasia,* là où tous vos fantasmes les plus mortels se réalisent, a débité une voix lasse.

— Pam, écoute-moi bien.

— J'ai le téléphone collé à l'oreille. Parle.

— Appius Livius Ocella vient de faire un saut chez moi.

— Zob de zombie !

J'ai craint de ne pas avoir bien entendu.

— Oui, il sort d'ici. Tu es de sa lignée par alliance, j'imagine ? Toujours est-il qu'il a un nouveau protégé avec lui et qu'ils sont en route pour passer la journée chez Eric.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il n'a pas encore jugé bon de le préciser.

— Comment va Eric ?

— Très très tendu. Sans compter qu'il s'est passé pas mal de choses qu'il te racontera lui-même.

— Merci de m'avoir avertie. Je vais filer chez lui dès maintenant. Tu es ma vivante préférée.

— Ah. Euh… super.

Elle a raccroché. Je me suis demandé ce qu'elle allait déclencher, comme préparatifs. Tout le personnel du night-club de Shreveport allait-il brusquement se prendre d'une frénésie de ménage chez Eric ? Je n'avais jamais vu personne, là-bas, en dehors de Pam et de Bobby Burnham. Mais certains membres de l'équipe devaient bien y passer de temps en temps, j'imagine. Pam allait-elle véhiculer en toute hâte un stock de fangbangers là-bas pour que les invités puissent s'accorder un petit casse-croûte avant d'aller se coucher ?

Quant à moi, j'étais trop tendue pour penser à dormir. Quoi que le créateur d'Eric soit venu faire ici, j'étais bien sûre que ça n'allait pas me plaire. Et je savais déjà que sa présence n'était pas bonne pour notre relation. Pendant

que j'étais sous la douche – et avant de récupérer les serviettes mouillées qu'Eric avait laissées par terre –, j'ai réfléchi sérieusement.

Les manigances des vampires sont généralement plutôt tortueuses. Mais j'ai tenté d'imaginer le sens que pouvait bien avoir cette visite surprise du Romain. Il n'avait certainement pas atterri en Amérique, en Louisiane, à Shreveport, simplement pour se mettre à jour sur les derniers potins.

Peut-être avait-il besoin d'un prêt ? Ce ne serait pas dramatique. Eric pourrait toujours gagner plus d'argent. Cela dit, j'ignorais tout de la situation financière d'Eric. En tout cas, moi, j'avais un petit pécule à la banque, depuis que les exécuteurs testamentaires de Sophie-Anne m'avaient payé la somme qu'elle me devait pour mes services. Sans parler de ce que Claudine avait sur son compte courant et qu'elle m'avait légué. J'ignorais le montant, mais ça n'allait pas tarder à tomber. Si Eric en avait besoin, il n'y avait pas de problème.

Mais s'il ne s'agissait pas d'un problème d'argent ? Peut-être Appius Livius avait-il besoin de se terrer quelque part parce qu'il avait de gros ennuis ailleurs. Peut-être que des vampires bolcheviques en avaient après Alexeï ! Voilà qui serait fascinant. Je pouvais toujours espérer qu'ils rattraperaient Appius Livius… tant que ce ne serait pas chez Eric.

Ou peut-être Felipe de Castro ou Victor Madden avaient-ils fait les yeux doux au créateur d'Eric parce qu'ils voulaient obtenir quelque chose de lui qu'il ne leur avait pas encore lâché. Ils utiliseraient donc le créateur d'Eric pour manipuler ce dernier.

Mais, au final, voici le scénario qui me paraissait le plus plausible : Appius Livius Ocella était venu faire un saut avec son nouveau mignon pour s'amuser à traumatiser Eric. J'étais prête à parier que c'était ça. Appius Livius n'était pas facile à deviner. Par moments, il avait l'air bien. Il paraissait avoir une réelle affection pour Eric et semblait aimer Alexeï tout autant. Quant à la

relation qu'il entretenait avec Alexeï… Eh bien, le garçon serait mort sans l'intervention d'Appius Livius. Cela dit, étant donné les circonstances – le tsarévitch ayant quand même été témoin du massacre de toute sa famille, de leurs domestiques et de leurs amis –, la mort aurait peut-être été, pour lui, une vraie bénédiction.

J'étais persuadée qu'Appius Livius avait des rapports sexuels avec Alexeï. Mais rien ne permettait de savoir si la passivité d'Alexeï résultait de cette relation sexuelle non désirée ou du traumatisme qu'il avait subi en voyant toute sa famille se faire mitrailler. J'en avais des frissons. Je suis vite sortie de la douche, je me suis séchée et je me suis brossé les dents en espérant que j'allais réussir à trouver le sommeil.

J'ai réalisé soudain que j'avais un autre coup de téléphone urgent à passer. Avec une énorme réticence, j'ai appelé Bobby Burnham, l'assistant diurne d'Eric. Nous nous étions toujours détestés, Bobby et moi. Bobby était jaloux de moi, bizarrement. Non qu'il ait craqué pour Eric sexuellement parlant, pas du tout. Mais il estimait que je détournais l'attention et l'énergie d'Eric de leur véritable cible, à savoir Bobby lui-même et les affaires qu'il gérait pour son patron, pendant que ce dernier dormait. Je lui en voulais parce qu'au lieu de me détester cordialement en silence, il faisait tout pour me pourrir la vie, ce qui changeait complètement la donne. Il n'en demeurait pas moins que nous défendions tous les deux les mêmes intérêts : ceux d'Eric.

— Bobby, c'est Sookie.

— J'ai la présentation du numéro. Monsieur Maussade.

— Bobby, il vaudrait peut-être mieux que vous le sachiez : le créateur d'Eric est en ville. Alors, quand vous irez chercher vos instructions, faites attention.

Normalement, Eric faisait le point avec Bobby toutes les nuits, juste avant de quitter le monde des vivants pour la journée – sauf quand il restait chez moi.

Bobby a pris son temps pour répondre. Il devait

chercher à savoir quel tour pendable j'étais encore en train de lui jouer.

— Pourrait-il être tenté de me mordre ? a-t-il finalement hasardé. Le créateur, j'entends.

— Je ne sais pas quelles sont ses intentions, Bobby. Je me suis juste sentie obligée de vous mettre en garde.

— Eric ne le laisserait jamais me faire du mal, a affirmé Bobby, avec une belle assurance.

— Pour votre gouverne, si ce type lui dit de sauter, Eric peut juste lui demander de quel étage.

— Impossible.

Pour Bobby, il n'y avait pas plus puissant qu'Eric sous le Soleil – sous la Lune.

— Possible. Ils sont soumis à la volonté de leur créateur. C'est la plus stricte vérité.

Bobby ne pouvait pas ignorer ça. Je sais qu'il existe un genre de site ou de blog pour les assistants humains des vampires et je suis bien certaine qu'ils échangent toutes sortes de tuyaux et de conseils pratiques sur leurs relations avec leurs patrons. Peut-être que c'est pour ça, mais, en tout cas, Bobby ne m'a ni contredite, ni accusée d'essayer de le gruger, pour changer : net progrès.

— D'accord, a-t-il acquiescé. Un homme averti en vaut deux. Quel… quel genre de personne est le créateur d'Eric ?

— Il n'a plus grand-chose d'une personne, lui ai-je répondu. Et il a un petit ami de treize ans qui appartenait à la famille impériale de Russie.

Après un long moment de silence, Bobby a fini par me remercier – un événement :

— Merci. Il vaut mieux être prévenu.

C'était bien la chose la plus gentille qu'il m'ait jamais dite.

— Pas de quoi. Bonne nuit, Bobby.

Et nous avons raccroché. Nous avions réussi à avoir une conversation courtoise et polie de bout en bout. Les vampires réconciliant l'Amérique, on aura tout vu !

J'ai passé une chemise de nuit et me suis traînée

jusque dans mon lit. Il fallait à tout prix que je dorme un peu, mais le sommeil a pris tout son temps. Je ne cessais de voir le pinceau de la torche danser à travers la clairière dans la forêt, tandis que le monticule de terre s'élevait à côté de la tombe de Basim. Et son visage me revenait constamment. Mais, à la longue, ses contours se sont effacés et les ténèbres ont fini par m'envelopper.

J'ai dormi tard et d'un sommeil de plomb. J'avais à peine ouvert les yeux que je m'en suis rendu compte : il y avait quelqu'un dans la cuisine. J'ai déplié mes antennes : Claude faisait cuire des œufs au bacon. Il avait aussi fait du café. Pas besoin d'être télépathe pour savoir ça : je le sentais. Tout l'arôme du matin.

Après un bref passage par la salle de bains, j'ai titubé dans le couloir jusqu'à la cuisine. Claude était attablé, en train de prendre son petit déjeuner, et j'ai pu constater qu'il restait assez de café pour moi dans la cafetière.

— Il y a à manger, m'a-t-il dit, en désignant le four du doigt.

J'ai sorti une assiette et une tasse du placard et je me suis installée pour bien commencer la journée. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule. On était dimanche et le *Merlotte* n'ouvrait que l'après-midi. Sam tentait de nouveau l'ouverture dominicale en horaires restreints, au grand regret de tout le personnel qui espérait à moitié que ce ne serait pas rentable. Pendant que nous prenions notre petit déjeuner, dans un silence amical, j'ai compris pourquoi je me sentais si merveilleusement sereine : Eric dormait. Ce qui signifiait que je n'avais plus à sentir constamment sa présence à mes côtés. Son créateur problématique et son nouveau frère de lignée étaient hors circuit aussi. J'ai poussé un gros soupir de soulagement.

— J'ai vu Dermot, cette nuit, m'a soudain annoncé Claude.

Et merde ! Adieu la sérénité.

— Où ça ?

— Il était au club. Il me dévorait des yeux.

— Dermot est homo ?

— Non, je ne crois pas. Il n'en voulait pas à ma queue, il cherchait juste la compagnie d'un autre faé.

— J'espérais vraiment qu'il serait parti. Niall nous a dit, à Jason et à moi, que Dermot avait participé au meurtre de nos parents. Si seulement il était retourné au pays des faé, avant que l'accès ne se referme.

— On l'aurait tué à vue.

Claude a pris le temps d'avaler une ou deux autres petites gorgées de café avant de continuer :

— Dans le monde des faé, personne ne comprend à quoi il joue. Il aurait dû se ranger au côté de Niall depuis le début, puisqu'il est de la famille et pour moitié humain. Et Niall voulait épargner les humains. Mais la haine qu'il avait de lui-même – enfin, c'est ce que j'imagine parce que je ne parviens pas à me l'expliquer autrement – l'a conduit à prendre le parti des faé, qui le détestaient. Et c'est ce camp-là qui a perdu.

Ça avait l'air de le réjouir.

— Donc Dermot a scié la branche sur laquelle il était assis. J'adore cette expression. Parfois les humains ont l'art de la formule.

— Tu crois qu'il a encore l'intention de nous nuire, à mon frère et à moi ?

— Je ne pense pas qu'il en ait jamais eu l'intention, m'a répondu Claude, après avoir réfléchi à la question. Je crois que Dermot est fou, tout charmant garçon qu'il ait pu être, il y a quelques dizaines d'années. Je ne sais pas si c'est sa moitié humaine qui a déraillé, ou si c'est sa moitié faérique qui a absorbé trop de toxines dans le monde des humains. Je n'arrive même pas à m'expliquer qu'il ait pu participer au meurtre de vos parents. Le Dermot que j'ai connu n'aurait jamais fait une chose pareille.

J'ai failli lui faire remarquer que les vrais fous peuvent faire du mal aux gens qui les entourent sans le vouloir ou sans s'en rendre compte. Mais je me suis ravisée. Dermot était mon grand-oncle et, d'après tous ceux qui l'avaient approché, le sosie presque parfait de mon frère. J'ai bien dû reconnaître que j'étais curieuse à son sujet. Et je me

suis interrogée sur ce que Niall m'avait dit. Selon lui, Dermot aurait été celui qui avait ouvert les portières du camion pour que Neave et Lochlan puissent en extraire mes parents et les noyer. Le comportement de Dermot, du moins le peu que j'en avais vu, ne collait tout simplement pas avec l'horreur de cet accident. Est-ce que Dermot me considérerait comme une de ses parentes ? Est-ce que nous avions assez de sang de faé dans les veines pour l'attirer, Jason et moi ? J'avais mis en doute l'affirmation de Bill selon laquelle il se sentait mieux auprès de moi à cause de mon sang de faé.

— Claude, est-ce que tu peux détecter que je ne suis pas à cent pour cent humaine, toi ? Quel score je fais, sur le faé-mètre ?

Ou faé-radar.

— Si tu te trouvais dans une foule d'humains, je pourrais te retrouver les yeux fermés et affirmer, sans me tromper, que tu es de ma famille, m'a répondu mon cousin sans hésiter. Mais, si tu te trouvais au milieu d'une foule de faé, je t'identifierais comme une humaine. C'est une odeur subtile. La plupart des vampires penseront « Elle sent bon » et apprécieront ta compagnie. Ça n'ira pas au-delà. S'ils savent que tu as du sang de faé, ils peuvent lui attribuer ce plaisir qu'ils prennent à être près de toi, mais c'est tout. Donc ma légère trace de faé pouvait vraiment soulager Bill, maintenant qu'il pouvait l'identifier. Je me suis levée pour laver mon assiette et me servir une deuxième tasse de café. J'en ai profité pour débarrasser l'assiette vide de Claude. Il ne m'a pas remerciée.

— J'ai apprécié que tu fasses le petit déjeuner, lui ai-je dit. Au fait, on n'a pas encore parlé de la façon de gérer les courses et l'utilisation de l'équipement de la maison.

Claude a eu l'air surpris.

— Je n'y avais pas pensé.

Ça avait le mérite d'être honnête.

— Je vais t'expliquer comment on faisait, avec Amelia.

En quelques phrases, je lui ai exposé les grandes lignes de notre système de fonctionnement. Un peu secoué

quand même, Claude a accepté de s'y conformer.

J'ai ouvert le réfrigérateur.

— Ces deux étagères te sont réservées, lui ai-je annoncé. Les autres sont pour moi.

— Compris.

J'en doutais. Rien qu'au ton de sa voix, je savais que Claude essayait de donner le change. J'étais prête à parier que ce n'était pas la dernière fois que nous aurions cette petite conversation. Quand il a quitté la pièce pour regagner l'étage, j'ai fait la vaisselle – après tout, il avait cuisiné – et, après m'être habillée, je me suis dit que j'allais lire un peu. Mais j'étais trop nerveuse pour réussir à me concentrer sur mon livre.

C'est alors que j'ai entendu des véhicules remonter mon allée. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre du salon. Deux voitures de police.

« J'en étais sûre ! » ai-je aussitôt pensé. Mais j'en ai eu l'estomac retourné. Il y a des jours où je déteste avoir raison. Celui qui avait tué Basim avait caché le cadavre sur ma propriété pour me faire porter le chapeau.

— Claude ! ai-je crié du bas de l'escalier. Tâche d'être décent, si tu ne l'es pas déjà. Les flics sont là.

Toujours aussi curieux, Claude s'est empressé de redescendre. Il avait enfilé un jean et un tee-shirt – comme moi. Nous sommes sortis sur la véranda devant la maison. Dans la première voiture, se trouvait Bud Dearborn, le shérif (le shérif humain normal) et, dans la seconde, Andy Bellefleur et Alcee Beck. Le shérif et deux inspecteurs : je devais être un dangereux criminel.

Bud est sorti de son véhicule de patrouille avec lenteur – cette lenteur qu'il mettait à tout faire, à présent. Je savais, pour l'avoir lu dans ses pensées, que Bud souffrait de plus en plus d'arthrite, et qu'il se posait des questions au sujet de sa prostate, aussi. Le visage de pékinois écrabouillé de Bud ne laissait pourtant rien paraître de sa douleur physique, quand il a monté les marches, sa lourde ceinture grinçant sous le poids de tout ce qui y était accroché.

— Qu'est-ce qui se passe, Bud ? lui ai-je lancé. Non que je ne sois pas ravie de vous voir tous me rendre visite…

— On a reçu un coup de fil anonyme, Sookie, m'a répondu Bud. Je ne t'apprends rien si je te dis que les forces de l'ordre ne résoudraient pas beaucoup d'affaires sans les tuyaux dans ce genre-là. Même si, quant à moi, je ne respecte pas une personne qui ne dit pas qui elle est. J'ai hoché la tête.

— C'est qui ton ami ? m'a demandé Andy.

Il semblait épuisé. J'avais entendu dire que sa grand-mère, qui l'avait élevé, était sur son lit de mort. Pauvre Andy ! Il aurait sans doute préféré être à son chevet plutôt qu'ici. Alcee Beck, l'autre inspecteur, ne pouvait vraiment pas me supporter. Ce n'était pas nouveau, mais, récemment, son antipathie avait trouvé de quoi se justifier : sa femme s'était fait agresser par un loup-garou qui en avait après moi. Bien que je l'aie liquidé, Alcee m'en voulait à mort. Peut-être qu'ils étaient de ceux – et je n'en connaissais pas beaucoup – que mon sang faé repoussait. Mais ce qui était plus probable, c'est qu'il m'avait juste prise en grippe. Je n'allais pas perdre mon temps à essayer de le faire changer d'avis. Je l'ai salué d'un hochement de tête qu'il a royalement ignoré.

— Le jeune homme ici présent est mon cousin, Claude Crâne, de Monroe.

— Cousin de quel côté ? a demandé Andy.

Ces trois-là n'ignoraient pratiquement rien de l'écheveau des liens de sang qui unissaient toute la paroisse.

— C'est un peu gênant, est intervenu Claude – rien ne pouvait gêner Claude, mais il était plutôt convaincant dans son imitation du type embarrassé. Je viens… du mauvais côté du lit, comme on dit.

J'étais reconnaissante à Claude de m'avoir délestée de ce poids, pour une fois. Comme lui, j'ai baissé les yeux, histoire de faire croire que j'étais trop mortifiée pour pouvoir en parler.

— On essaie d'apprendre à se connaître, Claude et moi,

depuis qu'on a découvert notre lien de parenté, ai-je ajouté.

J'ai pu les voir classer cette information dans leurs fichiers mentaux.

— Qu'est-ce que vous faites tous ici ? ai-je enchaîné. Qu'est-ce qu'il a dit, le corbeau ?

— Que tu avais un cadavre enterré dans ton bois. Bud a détourné la tête, comme s'il avait honte de rapporter quelque chose d'aussi monstrueux. Mais on ne me la faisait pas. Après des années dans les forces de l'ordre, Bud savait pertinemment de quoi l'être humain était capable, même le plus inoffensif des péquins moyens. Même les filles blondes à forte poitrine. Surtout les filles blondes à forte poitrine peut-être…

— Vous n'avez pas amené de chiens renifleurs ? s'est étonné Claude.

J'aurais bien aimé que Claude garde sa langue dans sa poche, mais mon vœu n'allait certainement pas être exaucé.

— Je pense que des recherches standard feront l'affaire, lui a répondu Bud. La localisation a vraiment été très précise.

Et ça coûte cher de louer des chiens renifleurs, se disait-il.

— Oh mon Dieu ! me suis-je alors exclamée, sincèrement choquée. Mais comment cette personne peut-elle ne pas être impliquée, si elle sait exactement où se trouve le corps ? Quelque chose m'échappe…

J'avais espéré que Bud m'en dirait un peu plus, mais il n'a pas mordu à l'hameçon. Andy s'est contenté d'un haussement d'épaules.

— Il faut qu'on aille vérifier.

— Oh mais, allez-y, allez voir, lui ai-je rétorqué, totalement sûre de moi.

S'ils avaient amené des chiens, j'aurais eu des sueurs froides rien qu'à l'idée qu'ils puissent repérer la trace de Debbie Pelt ou la tombe initiale de Basim.

— Vous me pardonnerez de ne pas vous accompagner

pendant que vous crapahutez dans les bois. J'espère que vous n'attraperez pas trop de tiques.

Les tiques se tiennent en embuscade dans les buissons et les mauvaises herbes et, dès qu'elles sentent les émanations et la chaleur animales que vous dégagez sur votre passage, elles se lancent dans le vide à l'aveuglette. J'ai regardé Andy rentrer ses pantalons dans ses bottes, pendant que Bud et Andy se vaporisaient d'insecticide.

Les hommes n'avaient pas disparu derrière les arbres que déjà Claude m'interrogeait :

— Tu ferais mieux de me dire pourquoi ça ne t'inquiète pas plus que ça.

— On a déplacé le corps cette nuit, lui ai-je lancé, avant de tourner les talons pour aller m'asseoir devant le PC que j'avais récupéré dans l'appartement de Hadley.

Claude n'avait qu'à fourrer ça dans sa poche et mettre son mouchoir par-dessus. Moins d'une minute plus tard, je l'entendais remonter l'escalier en tapant des pieds. Et toc !

Puisqu'il fallait que j'attende le retour des hommes, autant en profiter pour jeter un œil à mes mails : un tas de messages retransmis, patriotiques pour la plupart ou censés vous motiver, de la part de Maxine Fortenberry, la mère de Hoyt. Je les ai supprimés sans les lire. En revanche, j'ai lu celui que m'adressait Halleigh, la femme d'Andy Bellefleur. C'était une coïncidence étrange, de recevoir de ses nouvelles, alors même que son mari se livrait, derrière chez moi, à une stupide chasse au dahu.

Halleigh me disait qu'elle se portait bien – Bon, super ! –, mais que Grand-maman Caroline déclinait rapidement et qu'elle craignait fort qu'elle ne vive pas assez longtemps pour voir son petit-fils (Halleigh était enceinte).

Caroline Bellefleur était une très vieille dame. Andy et Portia avaient grandi chez elle, après le décès de leurs parents. Miss Caroline était restée veuve plus longtemps qu'elle n'avait été mariée. Je n'avais aucun souvenir de son mari et je ne pensais pas que Portia et Andy l'aient connu

bien longtemps. Andy était plus âgé que Portia et celle-ci avait un an de plus que moi. J'en déduisais donc que Miss Caroline, qui avait été, en son temps, le plus grand cordon-bleu du comté de Renard et faisait le meilleur gâteau au chocolat du monde, devait avoir au moins quatre-vingt-dix ans.

« Toujours est-il, poursuivait Halleigh, qu'elle veut à tout prix retrouver la Bible de famille. Tu sais qu'elle a toujours eu des lubies et voilà que, maintenant, elle s'est mis en tête de retrouver cette Bible, qui a disparu depuis des lustres. J'ai eu une idée, certes un peu tirée par les cheveux. Elle pense qu'autrefois, notre famille était liée à une branche des Compton. Alors, pourrais-tu demander à ton voisin, M. Compton, si cela ne le dérangerait pas trop de chercher cette vieille Bible ? Tu vas peut-être trouver ça bête, mais, bien qu'elle soit physiquement diminuée, elle n'a rien perdu de son tempérament. »

Ce qui était une façon élégante de dire que Miss Caroline leur cassait les oreilles avec cette histoire.

Je me trouvais là devant un dilemme. Je savais que cette Bible se trouvait de l'autre côté du cimetière, à Compton House. Et je savais qu'après l'avoir examinée, Miss Caroline découvrirait qu'en fait, elle descendait en ligne directe de Bill Compton. Comment prendrait-elle cela ? Impossible à dire. Est-ce que j'étais prête à faire basculer tout son univers, alors que la pauvre femme était sur son lit de mort ?

D'un autre côté, est-ce que… oh ! et puis zut ! J'en avais assez de toujours essayer de peser le pour et le contre, et j'avais déjà largement de quoi m'inquiéter comme ça. Sur un coup de tête, j'ai fait suivre le mail de Halleigh à Bill. Je m'étais mise au courrier électronique sur le tard et je n'avais encore pas tout à fait confiance dans ce mode de communication immatériel. En tout cas la balle était dans le camp de Bill, maintenant. S'il décidait de la renvoyer, eh bien, d'accord.

J'avais déjà passé un bon moment à traîner sur eBay, sidérée par ce que les gens essayaient de revendre, quand

j'ai entendu des voix dans le jardin. J'ai jeté un coup d'œil dehors. Bud, Alcee et Andy s'époussetaient et enlevaient les brindilles accrochées à leurs vêtements. Andy se frottait le cou. Il avait dû se faire piquer.

Je suis sortie.

— Alors, vous avez trouvé un cadavre ? leur ai-je lancé.

— Non, on n'a rien trouvé, m'a répondu Alcee Beck. Mais on a bel et bien vu qu'il y avait eu du passage, là-bas.

— Eh bien, oui, lui ai-je répondu. Mais pas de corps ?

— On ne va pas te déranger plus longtemps, a abrégé Bud sèchement.

Et ils sont partis dans un nuage de poussière. Je les ai regardés s'éloigner et j'ai frissonné. J'avais l'impression que je venais d'échapper à la guillotine. La lame était descendue sur mon cou et n'avait été empêchée de me couper la tête que parce que la corde était trop courte.

Je suis retournée devant l'ordinateur pour envoyer un mail à Alcide, qui disait simplement : « La police sort d'ici. » Je pensais que c'était suffisant. Je savais que je n'aurais pas de nouvelles avant qu'il ne soit prêt à me faire venir pour la réunion de Shreveport.

J'ai été surprise que Bill mette trois jours à me répondre, trois jours qui n'avaient eu d'extraordinaire que le nombre de gens qui ne m'avaient donné aucune nouvelle. Pas de nouvelles de Remy – ce qui n'avait rien d'étonnant. Aucun des membres de la meute des Longues Dents ne m'avait appelée. J'en déduisais donc qu'ils avaient dû récupérer le corps de Basim dans sa deuxième « dernière demeure » et qu'ils me préviendraient quand la date de l'assemblée serait fixée. Et si quelqu'un d'autre était venu dans mon bois pour chercher où le cadavre de Basim avait bien pu passer, eh bien, je n'étais pas au courant. Et je n'avais eu aucune nouvelle de Pam, ni de Bobby Burnham – ce qui était déjà un petit peu plus préoccupant, mais bon… pas un drame non plus.

Non, ce qui me mettait vraiment, mais alors vraiment en colère, c'était de ne pas avoir de nouvelles d'Eric. D'accord, son mentor et créateur, Appius Livius Ocella

avait débarqué, mais… tout de même.

Pour m'occuper, entre deux séances d'inquiétude, je me suis amusée à rechercher la signification des noms romains. J'ai ainsi découvert qu'« Appius » était son*praenomen,* son prénom. « Livius » était son *nomen,* son nom de famille. Transmis de père en fils, ce dernier indiquait qu'il appartenait à la famille ou au clan Livii. « Ocella » correspondait à son *cognomen,* qui servait à préciser de quelle branche particulière des Livii il était issu. Il pouvait aussi lui avoir été donné à titre honorifique pour ses états de service en temps de guerre – je n'avais aucune idée de quelle guerre il s'agissait. Il existait une troisième possibilité : qu'il ait été adopté, auquel cas son *cognomen* désignerait sa famille biologique.

Votre nom en disait long sur vous, dans le monde romain.

J'avais perdu beaucoup de temps à rechercher tout ce que je pouvais trouver sur le nom d'Appius Livius Ocella. Mais je n'avais toujours aucune idée de ce qu'il l'avait amené ici, ni de ce qu'il avait l'intention de faire avec mon homme – mon vampire, je veux dire. C'était pourtant le plus important. Je dois avouer que je me sentais plutôt d'humeur belliqueuse et revêche, voire acariâtre – j'ai travaillé mon vocabulaire, pendant que j'étais sur le Net. Pas très joli comme palette d'émotions. Mais je ne semblais pas parvenir au stade supérieur : la tristesse sourde.

Mon cousin Claude se faisait rare, lui aussi. Je ne l'avais aperçu qu'une seule fois, au cours de ces trois derniers jours. Et encore : je l'avais entendu traverser la cuisine pour franchir la porte de derrière et j'avais juste eu le temps de me lever pour le voir monter dans sa voiture !

Voilà qui explique pourquoi j'étais si contente de voir Bill sur le pas de ma porte, juste après le coucher du soleil, le troisième jour après ma réexpédition du mail de Halleigh. Il n'avait pas l'air d'aller beaucoup mieux que la dernière fois où je l'avais vu, ce qui ne l'avait pas empêché de se mettre sur son trente-et-un : costume cravate et pas

un cheveu qui dépassait. Il avait la fameuse Bible sous le bras.

Je savais pourquoi il avait soigné son apparence et ce qu'il avait l'intention de faire.

— C'est bien, ai-je approuvé.

— Viens avec moi. Ta présence facilitera les choses.

— Mais ils vont penser que…

Je me suis mordu la langue. Il était plutôt mal venu de me préoccuper de ce que les Bellefleur allaient penser – que nous étions de nouveau ensemble, Bill et moi –, alors que Caroline Bellefleur n'allait pas tarder à rejoindre son Créateur.

— Serait-ce donc si terrible ? m'a demandé Bill d'un air digne, avec une touchante simplicité.

— Non, bien sûr que non. J'ai été très fière d'être ta petite amie, lui ai-je assuré, avant de me retourner pour regagner ma chambre. Entre, je t'en prie, pendant que je vais me changer.

Je venais de terminer mon service de l'après-midi et j'avais juste eu le temps de passer un short et un tee-shirt.

Comme j'étais pressée, je me suis contentée d'enfiler une jupe droite noire au-dessus du genou et un sage chemisier blanc cintré et à manches courtes que j'avais eu en solde chez *Stage*. J'ai glissé une ceinture de cuir rouge dans les passants et ressorti des sandales rouges du fond de mon placard. J'ai fait mousser mes cheveux et voilà, j'étais prête.

C'est moi qui ai conduit – nous avions pris ma voiture, qui commençait à avoir sérieusement besoin d'une petite révision.

C'était un court trajet jusqu'à la propriété des Bellefleur. Rien n'était jamais très éloigné, à Bon Temps. Nous nous sommes garés dans l'allée, devant le perron, mais, en passant, j'avais aperçu plusieurs véhicules, sur le parking derrière la maison. J'avais reconnu la voiture d'Andy et celle de Portia. Il y avait aussi une Chevrolet Chevette grise hors d'âge, discrètement rangée au fond, et je me suis demandé si Miss Caroline n'avait pas une garde-

malade à plein temps.

Nous nous sommes dirigés vers la monumentale porte à double battant. Bill trouvait qu'il n'était pas convenable (qu'il aurait été « inconvenant », selon ses propres termes) de passer par-derrière. Vu les circonstances, je ne pouvais que lui donner raison. Bill marchait lentement, avec difficulté. J'ai plus d'une fois été tentée de lui proposer de porter la lourde Bible. Mais je savais qu'il ne me laisserait pas faire, et j'ai décidé de ne pas gaspiller ma salive.

Dieu merci, c'est Halleigh qui nous a ouvert. Elle a été saisie de stupeur de voir Bill sur le pas de la porte, mais s'est vite reprise et nous a aimablement accueillis.

— Halleigh, M. Compton a apporté la Bible familiale que la grand-mère d'Andy voulait voir, ai-je expliqué, comme si Halleigh était subitement devenue aveugle et n'avait pas remarqué l'énorme volume relié.

Halleigh avait un peu l'air de tomber du lit. Elle était mal coiffée et sa robe verte à fleurs semblait aussi chiffonnée que sa mine. Sans doute était-elle venue chez Miss Caroline directement après sa journée de travail à l'école où elle était institutrice. Sa grossesse était désormais bien visible, mais, vu la fugitive expression que j'avais surprise sur son visage, Bill n'était manifestement pas au courant.

— Oh ! s'est-elle exclamée, avec un évident soulagement. Entrez, monsieur Compton, je vous en prie. Vous ne pouvez pas imaginer avec quelle fébrilité Miss Caroline s'est inquiétée de ceci.

La réaction de Halleigh permettait assez bien de mesurer ladite fébrilité.

Nous avons pénétré d'un même pas dans le vaste hall d'entrée. En face de nous, sur la gauche, s'élevait le grand escalier qui décrivait une élégante courbe pour gagner le premier étage. De nombreuses mariées locales s'étaient fait prendre en photo sur cet escalier. Je l'avais moi-même descendu, perchée sur de hauts talons et en robe longue, quand j'avais remplacé au pied levé une des demoiselles d'honneur de Halleigh qui avait fait un malaise juste avant

le début de la cérémonie, lors de son mariage avec Andy.

— Je crois que ce serait vraiment bien si Bill pouvait donner cette Bible à Miss Caroline lui-même, ai-je hasardé, avant que le silence ne devienne trop gênant. Il existe un lien de parenté…

Toute bien élevée qu'elle était, Halleigh a failli en perdre ses bonnes manières.

— Oh ! oh ! comme… euh… comme c'est intéressant ! a-t-elle bredouillé.

Son dos s'était brusquement raidi. J'ai vu Bill caresser son ventre rond du regard et esquisser un petit sourire fugitif.

— Je suis persuadée que ce serait parfait, en effet, s'est aussitôt reprise Halleigh. Montons.

Nous l'avons suivie et j'ai bien failli prendre instinctivement Bill par le coude pour l'aider à gravir les marches. Je me suis retenue à temps. Mais il allait falloir que je fasse quelque chose pour lui. Il ne se remettait pas aussi vite qu'il l'aurait dû, ça crevait les yeux. Une insidieuse angoisse m'a étreint le cœur.

Nous avons emprunté le long couloir du premier pour gagner la porte de la plus grande chambre – qu'on avait laissée discrètement entrouverte. Halleigh nous a précédés dans la pièce.

— Sookie et M. Compton vous ont apporté la Bible familiale, Miss Caroline, a-t-elle annoncé. Peut-il vous la remettre ?

— Mais oui, bien sûr, faites-le entrer, a répondu une voix chevrotante.

J'ai donc suivi Bill à l'intérieur.

Miss Caroline trônait en majesté dans sa chambre. Andy et Portia se tenaient debout, à la droite du lit. Ils ont tous les deux semblé inquiets, et plutôt mal à l'aise, quand Bill s'est effacé pour me laisser pénétrer dans la pièce. J'ai remarqué l'absence de Glen, le mari de Portia. Une femme noire d'un certain âge était assise sur une chaise, à gauche du lit. Elle portait ces pantalons plutôt lâches de couleur vive et ce genre de tunique pimpante que les infirmières

semblent affectionner de nos jours. À voir les motifs du tissu, on aurait pu croire qu'elle travaillait dans un service pédiatrique. Cependant, ressortant dans le décor aux subtils tons pastel, pêche et crème, cette touche de gaieté ne faisait pas de mal. L'infirmière était grande, mince et elle portait une incroyable perruque qui m'a fait penser à une Cléopâtre de péplum. Elle nous a adressé un petit signe de tête quand nous nous sommes approchés du lit. Caroline Bellefleur me faisait penser au film *Potins de femmes* (« Steel Magnolias »). Elle avait tout d'une fleur de magnolia en acier, étendue dans son lit à baldaquin, calée par une bonne douzaine d'oreillers. De grands cernes soulignaient ses yeux épuisés, et ses mains toutes fripées, posées sur la courtepointe, se recourbaient comme des serres. Il y avait pourtant une indéniable lueur d'intérêt dans son regard, quand elle l'a levé vers nous.

— Mademoiselle Stackhouse, monsieur Compton, je ne vous ai pas revus depuis le grand mariage, a-t-elle dit, avec un effort manifeste.

Elle n'avait plus qu'un filet de voix.

— Et quelle magnifique occasion, en effet, madame Bellefleur, lui a répondu Bill avec presque autant d'effort.

Je me suis contentée de hocher la tête. Cette conversation ne m'appartenait pas.

— Asseyez-vous, je vous en prie, a murmuré la vieille dame.

Bill a tiré une chaise pour s'asseoir à son chevet. Je me suis assise un peu en retrait.

— Il semble bien que cette Bible soit trop grosse pour que je puisse l'ouvrir, à présent, a fait observer la vieille dame avec un faible sourire. C'est si gentil à vous d'avoir pris la peine de me l'apporter. J'avais une telle envie de la voir. Était-elle dans votre grenier ? Je sais que nous n'avons pas de liens très étroits avec les Compton, mais je tenais absolument à retrouver cette vieille relique. Halleigh a été assez aimable pour faire quelques recherches pour moi.

— À la vérité, cette relique était dans mon salon, a

expliqué Bill avec douceur. Madame Bellefleur, Caroline. Mon deuxième enfant était une fille, Sarah Isabelle.

— Oh ! Voyez-vous cela ! a soufflé Miss Caroline. C'était juste une façon de lui prouver qu'elle l'écoutait parce qu'elle ne semblait absolument pas voir où il voulait en venir. Mais elle lui prêtait assurément une oreille attentive.

— Je ne l'ai certes appris qu'en lisant la page de garde de cette Bible, après mon retour à Bon Temps, mais ma fille Sarah a eu quatre enfants, bien que l'un d'eux ait été mort-né.

— Cela arrivait si souvent, en ce temps-là ! a commenté la vieille dame.

J'ai glissé un regard vers ses petits-enfants. Portia et Andy n'étaient pas ravis que Bill soit là. Ils n'étaient même pas ravis du tout. Mais ils étaient tout ouïe, eux aussi. Ils ne m'avaient pas accordé un regard depuis mon arrivée, ce qui me convenait tout à fait. Ils étaient intrigués par la venue de Bill mais n'avaient d'yeux que pour celle qui les avait élevés, et la rapide détérioration de son état de santé occupait toutes leurs pensées.

Pendant ce temps, Bill poursuivait son récit :

— La fille de ma Sarah reçut le nom de Caroline, en hommage à sa grand-mère… ma femme.

— Mon nom ? s'est étonnée Miss Caroline, avec un plaisir manifeste, quoique d'une voix un peu plus faible encore.

— Oui, votre nom. Ma petite-fille Caroline épousa un cousin, Matthew Phillips Holliday.

— Mais… ce sont mes parents !

Son sourire s'est lentement élargi – ce qui n'a fait qu'accentuer tragiquement les rides dont son visage était sillonné.

— Ainsi donc vous êtes… Non, en vérité ?

Et Caroline Bellefleur s'est mise à rire. J'étais stupéfaite.

— Votre arrière-grand-père, oui.

Portia a émis une sorte de gargouillis, comme si elle

venait d'avaler une punaise. Miss Caroline a royalement ignoré la réaction de sa petite-fille et n'a même pas eu un regard pour Andy – ce qui valait mieux, parce qu'il était écarlate, à la limite de l'apoplexie.

— Eh bien, n'est-ce pas follement drôle ? a-t-elle dit, sincèrement amusée. Je suis aussi ridée qu'une vieille pomme et vous avez un teint de pêche… arrière-grand-papa !

Et puis, tout à coup, une idée a semblé lui traverser l'esprit.

— Seriez-vous, par hasard, à l'origine de cette manne providentielle qui nous est tombée du ciel ?

— Cet argent n'aurait pu être utilisé à meilleur escient, a répondu Bill élégamment. La maison est magnifique. Qui vivra ici après votre mort ?

Portia s'est étranglée et Andy a semblé un peu déstabilisé. Cependant, quand j'ai coulé un coup d'œil vers l'infirmière, elle a opiné du bonnet : l'heure de Miss Caroline était proche et la vieille dame en était parfaitement consciente.

— Eh bien, je pense que Portia et Glen resteront ici, a répondu Miss Caroline.

Son débit s'était encore ralenti : il était évident qu'elle se fatiguait vite.

— Halleigh et Andy veulent que leur bébé naisse chez eux et je ne songerais pas une seconde à le leur reprocher. Voulez-vous dire que vous seriez intéressé par la maison ?

— Oh non, j'ai déjà la mienne, s'est empressé de la rassurer Bill. Et j'ai été heureux de donner à ma famille les moyens de rendre à cette propriété son lustre d'antan. Je tiens à ce que mes descendants continuent à vivre ici pendant des années et j'espère qu'ils y connaîtront bien des moments de bonheur.

— Merci, a murmuré la vieille dame. Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Il est temps pour Sookie et pour moi de partir, lui a annoncé Bill. Reposez-vous tranquillement, maintenant.

— C'est ce que je vais faire, a dit la vieille dame en

souriant.

Déjà, ses yeux se fermaient.

Je me suis levée aussi silencieusement que possible et me suis faufilée hors de la pièce, précédant Bill. Je me disais que Portia et Andy souhaiteraient peut-être s'entretenir avec lui en privé. J'avais raison. Comme ils ne voulaient pas déranger leur grand-mère, ils nous ont suivis dans le couloir.

— Je croyais que tu sortais avec un autre vampire, maintenant ? s'est étonné Andy.

Son ton semblait un peu moins sarcastique que d'habitude.

— C'est vrai, mais Bill est toujours mon ami. Portia était brièvement sortie avec Bill, elle aussi – mais pas parce qu'elle le trouvait mignon. Je suis bien sûre que ça n'a fait qu'ajouter à sa gêne quand elle lui a tendu la main – Portia avait besoin de réviser son manuel de savoir-vivre version vampires. Bill a eu l'air un peu surpris quand même, mais il lui a serré la main.

— Portia, l'a-t-il saluée. Andy. J'espère que vous ne trouvez pas cette démarche par trop embarrassante.

J'en aurais explosé de fierté. Il était aisé de deviner de qui Caroline Bellefleur tenait sa civilité légendaire.

— Je ne l'aurais pas pris, cet argent, si j'avais su d'où il venait, a grommelé Andy.

Il sortait manifestement du travail parce qu'il portait encore toute sa panoplie : son insigne, une paire de menottes attachée à sa ceinture et une arme dans son étui. Il était certes impressionnant, mais tout malade que soit Bill, Andy ne faisait visiblement pas le poids, à côté de lui.

— Je sais que tu n'es pas un « accro du croc », comme certains se plaisent à le dire, mais tu fais partie de ma famille et je suis persuadé qu'on t'a inculqué le respect des aînés.

Andy s'est montré interloqué.

— Je n'avais d'autre intention, en lui léguant cet argent, que de faire le bonheur de Caroline et je crois y être parvenu, a poursuivi Bill. J'ai donc atteint mon but.

J'ai pu la voir et lui parler de notre filiation, et elle a reçu la Bible, comme elle le souhaitait. Je ne vais donc pas vous imposer ma présence plus longtemps. Je vous demanderai seulement de célébrer l'enterrement de nuit pour que je puisse y assister.

— Un enterrement de nuit ? N'importe qu… ?

— Oui, nous ferons le nécessaire, l'a coupé sa sœur. Portia n'avait pas pris un ton chaleureux pour dire ça et son attitude n'avait assurément rien d'accueillant, mais elle avait l'air bien décidée.

— Cet argent a enjolivé les dernières années de sa vie. Elle a adoré restaurer cette maison pour lui rendre un peu de sa splendeur passée et elle a été si heureuse de pouvoir organiser notre mariage ici. Cette Bible est la cerise sur le gâteau. Merci.

Bill les a salués d'un hochement de tête et nous avons quitté Belle Rive sans plus de cérémonie.

Caroline Bellefleur, l'arrière-petite-fille de Bill, s'est éteinte à l'aube.

À la stupeur de toute la ville, Bill a assisté aux funérailles – qui se sont déroulées la nuit suivante – avec la famille.

Quant à moi, j'étais assise au fond, avec Sam.

L'occasion ne prêtait pas vraiment aux larmes : Caroline Bellefleur avait eu une longue vie bien remplie, certes pas dénuée de peines, mais, du moins, pleine de moments de bonheur pour équilibrer la balance. Elle laissait derrière elle peu de gens de son âge et ceux qui étaient encore de ce monde étaient bien trop défaillants pour venir à son enterrement.

Les obsèques se sont déroulées normalement, jusqu'à ce que nous nous rendions au cimetière qui, bien entendu, n'était pas éclairé la nuit. Un éclairage temporaire avait cependant été installé autour du caveau des Bellefleur. L'effet était étrange. Le pasteur a eu du mal à lire son oraison jusqu'à ce qu'une personne dans l'assistance se dévoue pour éclairer sa feuille avec une lampe de poche.

Ces lumières vives déchirant la nuit ne me rappelaient

que trop notre équipée nocturne pour aller récupérer la dépouille de Basim al Saud. J'avais du mal à me concentrer sur ce qu'avait été la vie de Miss Caroline et ce qu'elle laissait derrière elle, avec toutes ces conjectures qui me trottaient dans la tête. Et pourquoi n'était-il donc encore rien arrivé ? J'avais l'impression de passer mon temps à attendre que le couperet tombe. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais resserré mon étreinte sur le bras de Sam jusqu'à ce qu'il se tourne vers moi avec inquiétude. Je me suis obligée à desserrer les doigts et j'ai baissé la tête pour participer à la prière.

D'après ce que j'avais entendu, la famille devait retourner à Belle Rive pour une collation après la cérémonie. Je me suis demandé s'ils avaient acheté à Bill sa marque de sang favorite. Bill semblait dans un état épouvantable. Il avait pris une canne pour se rendre au cimetière. Il fallait absolument faire quelque chose pour retrouver l'autre membre de sa lignée, puisqu'il ne s'en chargeait pas lui-même. S'il y avait la moindre chance pour que le sang de cette dernière le sauve, il fallait la tenter sans attendre.

J'étais venue à l'enterrement dans la voiture de Sam, mais, comme j'habitais tout près, j'ai dit à Sam que je rentrerais à pied. J'avais glissé une petite lampe dans mon sac et je lui ai rappelé que je connaissais le cimetière comme ma poche. Aussi, quand l'assistance s'est dispersée, y compris Bill, pour gagner Belle Rive et prendre part au buffet, j'ai attendu dans l'ombre que les fossoyeurs aient fini leur travail et j'ai traversé le cimetière pour aller chez Bill.

J'avais toujours sa clef.

Oui, je sais, je sais : je me mêlais de ce qui ne me regardait pas et j'aurais mieux fait de m'occuper de mes affaires. Et peut-être que je faisais une bêtise. Mais Bill était en train de dépérir et je ne pouvais pas rester assise là, les bras croisés, à le regarder se laisser mourir.

J'ai déverrouillé la porte d'entrée et je suis allée directement dans l'ancienne salle à manger des Compton,

où Bill avait installé son bureau. Il avait posé tout son matériel informatique sur l'énorme table et s'était acheté une chaise à roulettes chez *Office Depot*. Une autre table plus petite servait de centre d'expédition, là où Bill préparait les CD, sur lesquels était copiée sa fameuse base de données recensant tous les vampires à travers le monde, pour les envoyer à ses clients. Il faisait une publicité prodigieuse dans les magazines spécialement dédiés à un lectorat aux dents longues : *Fang,* bien sûr, et *Dead Life,* qui était diffusé dans un grand nombre de langues différentes. Le dernier effort marketing de Bill avait consisté à engager des vampires polyglottes à même de traduire toutes ses informations pour pouvoir commercialiser des éditions en langue étrangère de sa base de données internationale. Comme je l'avais remarqué, lors de l'une de mes précédentes visites, une douzaine de copies sur CD, bien protégées dans leurs boîtiers, se trouvaient sur la table du « service expédition » maison. J'ai vérifié par deux fois que je prenais bien une version en anglais. Ça ne m'aurait pas servi à grand-chose d'en prendre une en russe.

En parlant de russe, ça m'a fait penser à Alexeï, forcément. Et penser à Alexeï m'a rappelé combien j'étais angoissée – en colère, effrayée aussi – du silence d'Eric.

Je ne pouvais m'empêcher de pincer les lèvres et prendre une expression des plus maussade, à la pensée de ce silence prolongé. Mais pour l'instant, je devais m'occuper de mon petit problème avant tout. Je suis rapidement ressortie de la maison, avant de refermer la porte à clef, en espérant que Bill ne flairerait pas mon odeur dans l'air.

J'ai traversé le cimetière aussi vite que je l'aurais fait en plein jour. Une fois arrivée dans ma propre cuisine, j'ai cherché une bonne cachette. J'ai finalement arrêté mon choix sur le placard à linge de toilette, dans la salle de bains du couloir, et j'ai glissé le CD sous la pile de serviettes propres. Même Claude n'allait sûrement pas utiliser cinq serviettes de toilette avant que je me lève le

lendemain matin.

J'ai consulté mon répondeur et la messagerie de mon portable – que je n'avais pas emporté avec moi à l'enterrement. Rien. Je me suis lentement déshabillée, tout en essayant d'imaginer ce qui avait bien pu arriver à Eric. Je m'étais dit que, quoi qu'il arrive, je ne l'appellerais pas. Il savait où j'étais et comment me joindre. J'ai pendu ma robe noire dans mon armoire, rangé mes escarpins noirs dans le placard à chaussures et sorti ma chemise de nuit Titi – une vieille copine de mes nuits esseulées – et je me suis couchée en pestant comme une vieille pie-grièche. J'étais terrifiée.

10

Claude n'était pas rentré de la nuit – pas de voiture garée dans la cour. Au moins, certains avaient de la chance, eux. Et puis je me suis sermonnée. Il fallait arrêter de jouer les victimes.

« Tu vas très bien, me suis-je dit, en me plantant devant la glace pour m'en convaincre. Non mais, regarde-moi ça ! Ce bronzage, Sook ! »

J'étais de service pour le déjeuner. Alors, je me suis habillée aussitôt après avoir pris mon petit déjeuner et j'ai récupéré le CD dérobé sous sa pile de serviettes de toilette. De toute façon, j'allais l'acheter à Bill ou je le lui rendrais, me suis-je rassurée, comme le parangon de vertu que j'étais. Je ne l'avais pas vraiment volé puisque je prévoyais de le payer… Un jour. J'ai considéré le petit boîtier de plastique transparent que je tenais dans les mains. Je me suis demandé combien le FBI donnerait pour l'avoir. Bill avait beau veiller à ce que seuls les vampires puissent l'acquérir, il aurait quand même été très étonnant que personne d'autre n'ait encore réussi à se le procurer.

Je l'ai donc ouvert et j'ai inséré le CD dans mon PC. Après ce vrombissement préliminaire, une fenêtre est apparue à l'écran. « *THE VAMPIRE DIRECTORY* » était-il écrit en lettres gothiques rouges sur fond noir. Qui a dit « cliché » ?

« Entrez votre numéro de code » a demandé l'écran.

Oh oh.

Et puis je me suis souvenue du petit Post-it sur le dessus du boîtier et je l'ai repêché dans la corbeille à papier. Ouaip, c'était sans doute le code. Bill n'aurait jamais mis le code sur le CD s'il n'avait pas été persuadé

que sa maison était parfaitement sûre. Je me suis sentie coupable. J'ignorais comment il procédait, mais j'ai présumé qu'il attribuait un code à la base de données quand il envoyait le CD à son heureux destinataire. À moins qu'il n'ait inscrit un code d'auto-destruction sur le papier pour les crétins comme moi et que tout le bazar n'aille m'exploser à la figure. Fort heureusement, personne d'autre ne se trouvait à la maison parce que, après avoir tapé le code et appuyé sur « Entrée », je suis tombée à genoux pour me cacher sous le bureau.

Il ne s'est rien passé, hormis un nouveau bourdonnement que j'ai trouvé plutôt rassurant. J'en ai déduit que j'étais en sécurité et je suis retournée me percher sur ma chaise.

La fenêtre me proposait plusieurs options : je pouvais chercher à partir du lieu où le vampire résidait, de son pays d'origine, de son nom ou de l'endroit où il avait été vu pour la dernière fois. J'ai cliqué sur « *Résidence* » et on m'a demandé « *Quel pays ?* ». Je pouvais choisir dans une liste. Après avoir cliqué sur *« États-Unis »,* j'ai vu apparaître une nouvelle question : « *Quel État ?* » puis une nouvelle liste. J'ai cliqué sur *« Louisiane »*, puis sur « C*ompton* ». Et il est apparu, sur une photo récente prise chez lui – j'ai reconnu la peinture sur le mur. Bill arborait un sourire figé et il n'avait vraiment pas une tête de fêtard, ça c'est sûr. Je me suis demandé comment il s'en serait tiré sur un site de rencontre. Je me suis mise à lire sa biographie. Et, comme il fallait s'y attendre, là, tout en bas, il était écrit « *Vampirisé par Lorena Bail, de Louisiane, 1870* ».

Mais il n'y avait aucune rubrique pour la lignée.

Bon d'accord. Ça n'allait pas être si facile que ça, en fin de compte. J'ai cliqué sur le nom en caractères gras de la marraine de Bill, la défunte et absolument pas regrettée Lorena. J'étais curieuse de savoir ce que j'allais trouver, puisque Lorena avait désormais connu une mort définitive – tant qu'on n'aurait pas découvert le moyen de ressusciter des cendres, en tout cas.

« Lorena Bail » disait sa fiche, avec un simple dessin à côté. « Très ressemblant, d'ailleurs », ai-je pensé, en penchant la tête sur l'épaule pour l'examiner. « *Vampirisée en 1788 à Monroe [...] a parcouru tout le Sud, mais est retournée en Louisiane après la guerre de Sécession [...] "offerte au Soleil", assassinée par une ou plusieurs personnes non identifiées.* » Humpf ! Bill savait pertinemment qui avait tué Lorena et je ne pouvais que me féliciter de sa discrétion. Il ne valait mieux pas que mon nom apparaisse dans son répertoire. Je me suis demandé ce qui me serait arrivé s'il l'avait inscrit. Vous voyez ? Vous croyez avoir déjà assez d'ennuis comme ça, et puis vous pensez à quelque chose que vous n'auriez jamais pu imaginer et vous vous rendez alors compte que vous avez encore plus de problèmes.

Ah ! nous y voilà… *« A vampirisé Bill Compton (1870) et Judith Vardamon (1902). »*

Judith. Voilà donc la « sœur » de lignée de Bill.

Après avoir cliqué et potassé quelques minutes de plus, j'ai su que Judith Vardamon était toujours « vivante » – ou qu'elle l'était toujours quand Bill avait fait sa dernière mise à jour, du moins. Elle habitait Little Rock.

J'ai aussi découvert que je pouvais lui envoyer un courrier électronique. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle allait me répondre, évidemment.

Je me suis plongée dans la contemplation de mes mains. Et j'ai beaucoup réfléchi. J'ai pensé à la mine épouvantable de Bill. J'ai pensé à sa fierté et au fait qu'il n'avait pas encore contacté Judith, alors même qu'il prêtait à son sang le pouvoir de le guérir. Bill n'était pas idiot. Il devait donc avoir une bonne raison pour ne pas l'avoir appelée. J'ignorais cette raison, voilà tout. Mais, si Bill avait décidé qu'il ne fallait pas la contacter, il savait quand même bien ce qu'il faisait, non ? Oh et puis zut !

J'ai tapé son adresse mail. Et puis j'ai déplacé le curseur un peu plus bas dans la case « *Objet* » et j'ai tapé *« Bill est malade »*. J'ai trouvé ça presque drôle. J'ai même failli changer, mais je ne l'ai pas fait. J'ai encore descendu

le point d'insertion jusque dans la page blanche du mail. J'ai encore cliqué. J'ai hésité. Et puis j'ai tapé : « *Je suis la voisine de Bill Compton. J'ignore depuis combien de temps vous n'avez pas eu de ses nouvelles, mais il vit dans sa vieille maison de famille à Bon Temps, en Louisiane, maintenant. Bill a été empoisonné à l'argent. Il ne pourra pas guérir sans votre sang. Il ne sait pas que je vous écris. Nous sommes sortis ensemble et nous sommes restés amis. Je veux qu'il s'en sorte.* » J'ai signé parce que ce n'est pas mon genre de jouer les corbeaux.

J'ai serré les dents, très fort. Et j'ai cliqué sur *« Envoyer »*.

Toute tentée que j'étais de garder le CD et de fouiller dedans, mon petit code de l'honneur personnel m'a gentiment informée que je devais le rendre sans m'en être servi parce que je ne l'avais pas payé. J'ai donc pris la clef de chez Bill, remis le CD dans son boîtier et me suis dirigée vers le cimetière.

J'ai ralenti en approchant du caveau des Bellefleur. La tombe de Miss Caroline disparaissait toujours sous les fleurs. Andy était planté devant, les yeux rivés à une croix d'œillets rouges. J'ai trouvé que c'était plutôt laid, mais, s'il y avait des circonstances où c'était l'intention qui comptait, c'était bien celles-là. Je ne croyais pas qu'Andy voyait ce qu'il avait sous le nez, de toute façon.

J'ai eu l'impression que le mot « voleuse » était écrit en lettres de feu sur mon front. Je savais pourtant que je pouvais prendre un camion de déménagement et vider la maison de Bill, si l'envie m'en prenait, sans qu'Andy ne lève le petit doigt. Il s'en moquait éperdument. C'était ma propre culpabilité qui me travaillait.

— Sookie, m'a-t-il saluée.

Je n'aurais pas cru qu'il m'avait vue.

— Andy, ai-je répondu d'un ton hésitant.

Je ne savais pas trop où la conversation allait nous mener et je ne pouvais pas m'éterniser parce que je devais filer au travail sous peu.

— Tu as toujours de la famille en ville ou ils sont déjà

tous repartis ?

— Ils partent après le déjeuner, m'a-t-il répondu. Halleigh avait du travail de préparation à faire pour l'école, ce matin, et Glen devait se dépêcher de retourner à son bureau pour rattraper la paperasserie en retard. C'est Portia qui a tout fait.

— Elle sera bien contente quand tout ça sera fini, j'imagine.

Remarque sans danger.

— Ouais. Elle a un cabinet d'avocat à faire tourner.

— Est-ce que la dame qui s'occupait de Miss Caroline avait un autre patient à soigner ?

Les gardes-malades de confiance étaient aussi rares que les dents des poules et beaucoup plus précieux.

— Doreen ? Oh oui ! Elle n'a eu que le parc à traverser pour aller chez M. DeWitt.

Il a marqué un temps, manifestement mal à l'aise, et puis il a ajouté :

— Elle m'a, comme qui dirait, volé dans les plumes, cette nuit-là, après ton départ. Je sais que je n'ai pas été très poli avec… Bill.

— Ça a été une période difficile pour vous tous.

— C'est juste que je… ça me rend dingue de savoir qu'on nous a fait la charité.

— Ce n'est pas vrai, Andy. Bill est un membre de ta famille. Je sais que ça doit te sembler bizarre, et je sais ce que tu penses des vampires en général. Mais Bill est ton arrière-arrière-arrière-grand-père et il voulait seulement aider ses proches. Ça ne te choquerait pas plus que ça, s'il vous avait laissé de l'argent en héritage et qu'il était couché là, sous terre, à côté de Miss Caroline, si ? C'est surtout parce que Bill est toujours là.

Andy a secoué la tête, comme s'il avait des mouches qui lui tournaient autour. J'ai remarqué qu'il commençait à perdre ses cheveux.

— Tu sais quelle a été la dernière volonté de ma grand-mère ?

Je n'en avais aucune idée.

— Non.

— Elle a légué la recette de son gâteau au chocolat à la ville de Bon Temps, m'a-t-il annoncé, avec un sourire. Une sacrée recette ! Et tu sais quoi ? Quand j'ai débarqué avec la recette au journal, ils étaient aussi surexcités que si je leur avais apporté une carte avec l'emplacement du corps de Jimmy Hoffa. C'était Noël !

— La recette va paraître dans le journal !

C'était tout juste si je ne trépignais pas et ça s'entendait dans ma voix. J'étais prête à parier qu'il y aurait au moins une centaine de gâteaux au chocolat au four, le jour où l'article serait publié.

— Tu vois, tu es tout excitée, toi aussi, a dit Andy, qui semblait avoir rajeuni de cinq ans.

— Mais c'est un événement, Andy, lui ai-je assuré. Mais, maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai quelque chose que je dois rendre à quelqu'un.

Et je me suis hâtée de traverser le reste du cimetière pour aller chez Bill. J'ai remis le CD, Post-it compris, sur le dessus de la pile où je l'avais pris et je me suis sauvée.

Et j'ai eu des doutes. J'ai douté, et puis j'ai redouté. Et puis j'ai re-redouté et re-re-redouté. Une fois au *Merlotte,* j'ai travaillé comme dans un brouillard. J'ai dû me concentrer avec acharnement pour ne pas faire de bêtise dans les commandes, servir rapidement les bons plats aux bonnes tables et satisfaire tout aussi rapidement toutes les demandes des clients. Mais j'entendais dans leurs pensées qu'en dépit de mon zèle, les clients n'étaient pas ravis de me voir arriver et, franchement, je les comprenais.

On ne se bousculait pas pour me laisser des pourboires. Les gens étaient prêts à vous pardonner un manque d'efficacité, tant que vous restiez souriants, même si la qualité du service s'en ressentait. Mais ils n'aimaient pas la Sookie fermée, au geste vif et sûr, qui les servait.

Sam présumait que nous nous étions disputés, Eric et moi. Il s'en faisait si souvent la réflexion que je ne pouvais tout bonnement pas l'ignorer. Holly se disait que je devais avoir mes règles.

Et Antoine… était une balance.

Notre cuistot était resté plongé dans ses mornes pensées. Je ne mesurais à quel point il résistait à ma télépathie que lorsqu'il oubliait de le faire. J'attendais une commande devant le passe-plat et je regardais Antoine retourner un steak haché, quand j'ai lu, direct à la source : *Pas encore m'emmerder à sortir du boulot pour retrouver ce connard. Il peut toujours aller se faire voir, je ne lui dirai pas un mot de plus.* Et puis Antoine, cet Antoine qui avait vite gagné mon respect et mon admiration, a flanqué le steak frit sur son demi-pain rond qui l'attendait et s'est retourné vers le passe-plat, l'assiette à la main. Il m'a regardé droit dans les yeux et il a pensé : « *Oh merde !* »

— Laisse-moi t'expliquer avant de faire quoi que ce soit, m'a-t-il dit.

Et j'ai compris sans doute possible que notre cuistot était un traître.

— Non, lui ai-je répondu, avant de tourner les talons pour aller directement trouver Sam, qui était derrière le comptoir en train de laver des verres.

— Sam, Antoine est une sorte d'espion pour le gouvernement, lui ai-je discrètement annoncé.

Sam ne m'a pas demandé comment je le savais, et il n'a pas mis cette affirmation en doute une seule seconde.

— On va discuter de ça avec lui plus tard, m'a-t-il répondu, les lèvres pincées – sa bouche n'était plus qu'un trait. Merci Sook.

Je regrettais, à présent, de ne pas avoir parlé à Sam du loup-garou enterré derrière chez moi. Je le regrettais toujours, quand je ne parlais pas à Sam de quelque chose.

J'ai pris l'assiette sur le passe-plat, sans croiser le regard d'Antoine, et je l'ai apportée à la bonne table.

Il y avait des jours où je détestais ma petite particularité encore plus que d'habitude. Ce jour-là en faisait partie. J'avais été bien plus heureuse (quoique, rétrospectivement, j'avais été bien bête de l'être) quand j'imaginais qu'avec Antoine, je m'étais fait un nouvel ami. Je me suis demandé si toutes ces histoires qu'il m'avait

racontées – selon lesquelles il aurait fait partie des milliers de réfugiés du Superdome pendant Katrina – étaient vraies ou s'il m'avait menti pour ça aussi. Moi qui avais éprouvé tant de compassion pour lui ! Et je n'avais jamais eu le moindre soupçon. Je ne m'étais jamais douté qu'il jouait un rôle. Comment était-ce possible ?

D'abord, je ne surveille pas chaque pensée de chaque personne qui m'entoure. En général, j'en bloque même la majorité et je fais plutôt un effort supplémentaire pour ne pas tomber sur celles de mes collègues de travail. Ensuite, les gens ne passent pas leur temps à penser à des choses cruciales en termes explicites. Un type ne va pas forcément penser « *Je crois que je vais aller chercher mon flingue sous le siège de mon pick-up et coller une balle en pleine tête à Jerry parce qu'il baise ma femme* ». Je percevrais plutôt une impression indéfinie de colère rentrée avec des pics de violence. Ou même une représentation mentale de l'effet que ça pourrait faire de tuer Jerry. Mais le meurtre de Jerry pouvait ne pas encore être passé du stade de fantasme à celui de projet, au moment précis où le tireur potentiel se trouvait au bar et où je captais ses plus intimes pensées.

Et, surtout, les gens ne cèdent pas à leurs pulsions violentes pour passer à l'acte, la plupart du temps – ce que je n'avais appris qu'après de bien douloureux incidents, en grandissant.

Si je passais mon temps à tenter d'imaginer le contexte dans lequel émergeait chaque pensée qui traînait, je n'aurais plus une seconde à moi.

Enfin au moins, comme ça, j'avais de quoi m'occuper l'esprit, au lieu de me demander sans cesse ce qui pouvait bien se passer du côté d'Eric et de la meute des Longues Dents. À la fin de mon service, je me suis retrouvée dans le bureau de Sam avec Sam et Antoine.

Sam a fermé la porte derrière moi. Il était furieux. Il y avait de quoi. Antoine s'en voulait à mort, m'en voulait à moi et se tenait sur la défensive vis-à-vis de Sam. L'atmosphère dans la pièce empestait la colère, la

frustration et la peur : irrespirable.

— Écoute, mec…, a commencé Antoine.

Il s'était planté devant Sam et, à côté de lui, mon boss paraissait tout petit.

— Écoute-moi, d'abord, OK ? Après Katrina, je ne savais pas où aller ni quoi faire. Je cherchais juste du boulot, juste de quoi garder la tête hors de l'eau. Je ne pouvais même pas me payer une de ces foutues caravanes de la FEMA. Ça craignait vraiment grave. Alors j'ai… emprunté une bagnole pour aller au Texas voir des parents à moi. J'allais l'abandonner là où les flics pourraient la retrouver pour la rendre à son propriétaire. Je sais que c'était idiot. Je sais que je n'aurais pas dû. Mais j'étais à la rue et j'ai fait n'importe quoi.

— Ça ne t'a pas mené en prison, apparemment, lui a répliqué Sam, chacun de ses mots comme un petit coup de fouet qui frôlait à peine Antoine, juste assez pour le faire saigner.

Antoine a poussé un gros soupir.

— Non, et je vais te dire pourquoi. Mon oncle est un loup-garou d'une des meutes de La Nouvelle-Orléans. Donc je savais deux ou trois trucs là-dessus. Un jour, un agent du FBI, une fille qui s'appelait Sara Weiss, est venu me voir en tôle. Elle était réglo. Mais après m'avoir parlé une fois, elle s'est pointée avec ce gars, là, Lattesta, Tom Lattesta. Il a dit qu'il était basé à Rhodes et je ne voyais vraiment pas ce qu'il venait faire à La Nouvelle-Orléans. Mais il m'a dit qu'il était au courant de tout pour mon oncle et qu'il s'imaginait que, tôt ou tard, vous alliez tous sortir du bois puisque les vampires l'avaient bien fait. Il savait ce que vous êtes et qu'il n'y avait pas que des loups. Il savait que tout un tas de personnes n'aimeraient pas l'idée qu'il avait des gens qui étaient à moitié des bêtes et qui vivaient avec nous autres. Il m'a décrit Sookie. Il a dit qu'elle était bizarre, elle aussi, mais qu'il ne savait pas ce qu'elle était. Il m'a envoyé ici pour regarder, histoire de voir ce qui se passait.

Nous avons échangé un coup d'œil en coin, Sam et

moi. Je ne sais pas à quoi Sam s'était attendu, mais tout ceci était beaucoup plus grave que je ne l'avais imaginé. J'ai rembobiné le film.

— Tom Lattesta est au courant depuis le début ? me suis-je étonnée. Quand a-t-il commencé à soupçonner qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi ?

Est-ce que c'était avant d'avoir vu les images de l'explosion de l'hôtel de Rhodes, dont il s'était servi pour prendre contact avec moi, quelques mois plus tôt ?

— La moitié du temps, il est sûr que tes histoires, c'est de la fumisterie. L'autre moitié du temps, il y croit.

Je me suis tournée vers mon patron.

— Sam, Lattesta est venu chez moi, l'autre jour. Il m'a dit que quelqu'un qui m'était très proche, un de mes « grands… parents » – je ne voulais pas en dire trop devant Antoine – avait fait ce qu'il fallait pour qu'il lâche l'affaire.

— Voilà pourquoi il l'avait si mauvaise…, a commenté Antoine. (Ses traits se sont durcis.) Tout s'explique…

— Qu'est-ce qu'il t'a demandé de faire exactement ? lui a demandé Sam.

— Lattesta a dit que le vol de voiture serait oublié tant que je garderais Sam à l'œil, Sam et tous les autres gens qui venaient au bar et qui n'étaient pas humains à cent pour cent. Il a dit qu'il ne pouvait rien contre Sookie maintenant et ça le bouffait, ça se voyait.

Sam s'est tourné vers moi, l'air interrogateur.

— Il est sincère, lui ai-je affirmé.

— Merci, Sookie, a murmuré Antoine. Il semblait affreusement malheureux.

— Bon, a dit Sam, après avoir dévisagé Antoine pendant quelques secondes de plus en silence. Il y a du boulot qui t'attend.

— Comme ça ? Sans… sans conditions ? a bredouillé Antoine, effaré. Il compte toujours sur moi pour vous surveiller.

— Sans conditions, mais avec un avertissement : si tu lui dis un mot, un seul mot, en dehors du fait que je suis ici

et que je fais mon boulot, tu dégages. Et dans ce cas, si je peux trouver autre chose à te faire, je le ferai.

Antoine semblait à deux doigts de s'évanouir de soulagement.

— Je ferai de mon mieux pour toi, Sam, lui a-t-il promis. Pour tout dire, je suis bien content d'avoir déballé ça. Ça me pesait sur la conscience.

— Il va y avoir un retour de bâton, ai-je dit à Sam, dès que nous nous sommes retrouvés en tête à tête.

— Je sais. Lattesta va lui tomber dessus à bras raccourcis et Antoine va sans doute être tenté d'inventer quelque chose pour le tranquilliser.

— Je crois qu'Antoine est un mec bien. J'espère que je ne me trompe pas.

Je m'étais déjà trompé sur certaines personnes. Et pas qu'un peu.

— Ouais, j'espère qu'il ne va pas nous décevoir.

Sam m'a soudain souri. Il avait un très beau sourire et je n'ai pas pu m'empêcher de lui rendre la politesse.

— C'est bien de faire confiance aux gens, parfois, de leur donner une seconde chance, a-t-il ajouté. Et puis, on l'aura à l'œil tous les deux.

J'ai hoché la tête.

— OK. Bon, je ferais mieux de rentrer.

Je voulais écouter ma messagerie, tant celle de mon portable que celle de mon fixe. Et jeter un œil à celle de mon PC. J'aurais donné n'importe quoi pour que quelqu'un essaie d'entrer en contact avec moi et réussisse à me toucher…

— Il y a un problème ? m'a demandé Sam, en tendant le bras pour me tapoter gentiment l'épaule. Je peux faire quelque chose ?

— C'est bien toi le meilleur, lui ai-je répondu. Mais j'essaie juste de me sortir d'une situation… délicate.

— Eric n'est plus joignable ?

Ah Sam ! En voilà un qui avait de l'intuition.

— Non. Et… il a des… des parents chez lui. Je voudrais bien savoir ce qui se passe, bon sang !

Le mot « parents » m'a rappelé quelque chose.

— Et ta famille, Sam, comment ça va ?

— Le divorce se fait par consentement mutuel et les choses suivent leur cours. Ma mère ne va pas très fort, mais, avec le temps, ça s'arrangera. Enfin, j'espère. À Wright, il y a des gens assez bêtes pour lui tourner le dos. Elle a permis à Mindy et Craig de la regarder quand elle se change.

— Quelle forme elle a choisie ?

Je préférerais être un métamorphe plutôt qu'un garou. On a le choix, au moins.

— Un terrier écossais. Ma sœur l'a vraiment bien pris. Mindy a toujours eu l'esprit plus ouvert que Craig.

Je me suis dit que les femmes avaient presque toujours l'esprit plus ouvert que les hommes, mais il n'était sans doute pas nécessaire que je le dise à haute voix. Il peut s'avérer dangereux de généraliser.

— Les parents de Deidra se sont calmés ?

— Oui, on dirait que le mariage est redevenu d'actualité. Enfin, il l'était, il y a deux jours. Son père et sa mère ont fini par comprendre que Deidra et Craig, et leurs enfants s'ils en ont, ne risquaient pas d'être « contaminés ».

— Tu penses que le mariage va avoir lieu, alors ?

— Absolument. Tu viens toujours à Wright avec moi ?

J'ai failli lui répondre : « Tu veux toujours que je vienne ? » Mais ça aurait été un excès de fausse modestie caractérisée puisqu'il venait de me le proposer.

— Quand la date aura été arrêtée, tu n'auras qu'à demander à mon boss s'il veut bien me laisser partir…, lui ai-je rétorqué. Mais… enfin, c'est peut-être un peu lourd de ma part d'insister, Sam, mais pourquoi tu n'y vas pas avec Jannalynn ?

Je ne rêvais pas : le malaise que je sentais émaner de Sam était bien réel.

— Eh bien, elle euh… C'est-à-dire qu'elle… Enfin, c'est que je suis certain que ma mère ne s'entendrait pas avec elle. Si je tiens vraiment à la présenter à ma famille, il

vaudrait mieux attendre que la tension du mariage soit retombée. Ma mère est encore un peu secouée après la fusillade et le divorce, et Jannalynn n'est pas… quelqu'un de très calme.

À mon avis, si vous sortez avec une personne que vous êtes manifestement gêné de présenter à votre famille, il y a de grandes chances pour que ce ne soit pas la bonne personne. Mais Sam n'avait pas sollicité mon opinion sur la question.

— Non, c'est sûr qu'elle n'est pas ce qui se fait de plus calme, ai-je approuvé. Et maintenant qu'on lui a confié ces nouvelles responsabilités, elle va être un peu obligée de se recentrer sur la meute, j'imagine.

— Comment ça ? Quelles nouvelles responsabilités ? Oh, oh.

— Je suis persuadée qu'elle va t'en parler, ai-je tenté de le rassurer. Tu ne l'as pas revue depuis deux ou trois jours, je parie, hein ?

— Non. Donc on est deux à se sentir mal.

Je devais bien reconnaître que je m'étais montrée plutôt d'humeur morose, ces derniers temps. Je lui ai souri.

— Oui, c'est à peu près ça. Avec la visite du créateur d'Eric – à côté de qui Freddy Krueger a une tête d'enfant de chœur –, je suis pas mal toute seule, en fait.

— Si on n'a pas de nouvelles de nos moitiés respectives, pourquoi on ne sortirait pas tous les deux demain soir ? On peut se refaire le *Crawdad Diner* ou je peux aussi nous faire un petit barbecue.

— Ça me paraît bien.

Et j'appréciais vraiment l'invitation. Je m'étais sentie un peu laissée pour compte, ces jours-ci. Jason était apparemment occupé avec Michèle (et il était tout de même resté, l'autre nuit, alors que je m'étais attendue à le voir filer à la première occasion) ; Eric était occupé (il fallait croire) ; Claude n'était pratiquement jamais à la maison ou pas réveillé quand je l'étais ; Tara était trop occupée à être enceinte, et Amelia n'avait que le temps de

m'envoyer des mails occasionnels. Bien que je ne voie aucun inconvénient à me retrouver seule de temps en temps – ce que j'appréciais plutôt, en fait –, j'avais eu largement ma dose, récemment. Et la solitude, c'est beaucoup plus drôle quand on la choisit.

Soulagée que la discussion avec Antoine se soit bien passée, tout en me demandant quels futurs ennuis Tom Lattesta pourrait bien me causer, j'ai attrapé mon sac dans le tiroir du bureau de Sam et j'ai pris le chemin du retour.

L'après-midi se terminait en beauté quand je me suis garée derrière la maison. Je me suis dit que je pourrais faire un peu d'exercice avec mon DVD de gym, avant de me préparer à dîner. La voiture de Claude était partie. Je n'avais pas vu le pick-up de mon frère, c'est pourquoi j'ai été surprise de le trouver assis dans l'escalier de la cour.

— Salut frangin ! l'ai-je apostrophé, en descendant de voiture. Dis donc, je voulais te demander…

C'est à ce moment-là que j'ai capté sa signature mentale. L'homme assis sur les marches n'était pas Jason. Je me suis figée sur place. J'étais paralysée. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder fixement mon grand-oncle mi-homme mi-faé, Dermot, et me demander s'il était venu pour me tuer.

11

Il aurait eu le temps de me mettre à mort au moins cent fois, pendant que je restais plantée là. Il ne l'avait pas fait, mais j'avais la ferme intention de le garder à l'œil.

— N'aie pas peur, m'a alors dit Dermot, en se levant avec une grâce dont Jason aurait bien été incapable.

Il se déplaçait comme si ses articulations avaient été polies à la machine et bien huilées. Je lui ai répondu entre mes lèvres engourdies :

— Peux pas faire autrement.

— Laisse-moi t'expliquer, a-t-il poursuivi, en avançant vers moi.

— M'expliquer ?

— Je voulais me rapprocher de vous deux…

Il avait plus que largement pénétré mon espace vital, entre-temps. Il avait les yeux bleus, comme Jason ; candides, comme Jason et… fous, mais alors fous à lier. Pas du tout comme Jason.

— J'étais perturbé, a-t-il ajouté.

— Par quoi ?

J'entendais bien faire durer cette conversation, parce que je n'osais pas imaginer ce qui allait se passer si elle s'arrêtait…

— Je ne savais plus dans quel camp j'étais, m'a-t-il répondu en courbant la tête avec la grâce d'un cygne.

— Mais oui, bien sûr. Racontez-moi ça.

Ah ! si seulement j'avais eu mon pistolet à eau, rempli de jus de citron, dans mon sac ! Mais j'avais promis à Eric de le laisser sur ma table de nuit, quand Claude était venu habiter chez moi, et c'est là qu'il était resté. Et le déplantoir en fer de ma grand-mère se trouvait là où il

était censé se trouver : dans la cabane à outils.

— C'est ce que je vais faire, s'est-il enthousiasmé. Il se tenait si près de moi que je pouvais sentir son odeur. Il sentait divinement bon. Comme tous les faé.

— Je sais que tu as rencontré mon père, Niall, a repris Dermot.

J'ai hoché la tête – un mouvement presque imperceptible.

— Oui, ai-je dit à haute voix par sécurité.

— Tu l'aimais ?

— Oui, ai-je répondu sans hésiter. Je l'aimais. Je l'aime toujours.

— Qui ne l'aimerait pas ? Il est tellement charmant. Ma mère, Einin, était très belle, elle aussi. Pas de la beauté des faé, comme Niall, mais humainement belle.

— C'est ce que Niall m'a dit.

Cette conversation me faisait l'effet d'un vrai champ de mines à travers lequel je devais essayer de me frayer un chemin.

— T'a-t-il également dit que les faé des eaux avaient tué mon jumeau ?

— Si Niall m'a dit que votre frère avait été assassiné ? Non, mais je l'ai su.

— J'ai vu des morceaux de Fintan. Neave et Lochlan l'avaient démembré.

— Ils ont aussi participé au meurtre de mes parents.

Je retins mon souffle. Comment allait-il le prendre ?

— Je…

Le visage crispé par ses efforts désespérés, il avait du mal à parler.

— Mais je n'y étais pas ! s'est-il défendu avec force. Je… Niall…

Il était terrible de le voir se débattre. Je n'aurais pourtant pas dû avoir pitié de lui, puisque Niall m'avait raconté la part que Dermot avait prise à l'assassinat de mes parents. Mais sa douleur m'était insupportable.

— Comment se fait-il que vous vous soyez rangé aux côtés de Breandan, pendant la guerre ?

— Breandan m'a dit que mon père avait tué mon frère, a murmuré Dermot d'un ton où perçait le désespoir. Et je l'ai cru. Je me suis défié de mon amour pour Niall. Quand je repensais à la détresse de ma mère, lorsque Niall avait cessé de venir la voir, je me disais que Breandan devait avoir raison, que nous n'étions pas faits pour frayer avec les humains. Les choses semblent toujours mal tourner pour eux. Et je détestais ce que j'étais : mi-homme mi-faé. Je n'étais jamais chez moi nulle part.

— Mais maintenant, vous le vivez mieux ? D'être un petit peu humain, je veux dire.

— Je me suis fait une raison. Je sais que j'ai mal agi par le passé et je suis peiné que mon père ne veuille pas de moi au sein de mon peuple.

Ses grands yeux bleus avaient l'air triste. Mais j'étais trop occupée à essayer de ne pas trembler pour que ça me touche vraiment.

On inspire, on souffle. Calme, calme.

— Alors, maintenant, vous n'avez plus rien contre nous, contre Jason et moi ? Vous ne voulez plus nous faire de mal ?

Il m'a prise dans ses bras. Décidément ! C'était ma fête et je n'étais même pas au courant ! Les faé sont très tactiles et la notion de respect de l'espace vital n'a aucun sens pour eux. J'aurais pourtant bien aimé dire à mon grand-oncle de reculer un peu. Je n'ai pas osé. Je n'avais pas besoin de lire dans ses pensées pour savoir que dans son état mental, il pouvait lâcher prise d'une seconde à l'autre. J'ai dû faire un effort surhumain pour continuer à contrôler ma respiration et réprimer mes frissons. Parce que le contact de Dermot et la tension qu'il faisait naître en moi par sa simple présence, sans compter la force colossale que je sentais vibrer dans ses bras, me ramenaient vers une sombre cabane en ruines, avec deux faé psychopathes à l'intérieur, deux tortionnaires qui avaient vraiment mérité leur sort. Un tressaillement a secoué mes épaules et j'ai surpris un éclair de panique dans les prunelles de Dermot. *Calme, calme-toi.*

Je lui ai souri. Les gens disent que j'ai un joli sourire, bien que je sache très bien qu'il est un peu trop rayonnant, légèrement cinglé. Vu les circonstances, il était parfait.

— La dernière fois que vous avez vu Jason… Une fois lancée, je me demandais bien comment finir ma phrase. C'est Dermot qui s'en est chargé :

— J'ai attaqué son ami, le monstre qui avait attaqué la femme de Jason.

J'ai eu du mal à avaler ma salive et mon sourire s'est encore élargi.

— Il aurait peut-être mieux valu expliquer à Jason pourquoi vous vous en preniez à Mel. Et puis ce n'est pas Mel qui l'a tuée, vous savez.

— Non, ce sont les miens qui l'ont achevée. Mais elle serait morte, de toute façon. Il n'allait pas l'emmener à l'hôpital, ni chercher de l'aide.

Je ne voyais pas ce que j'aurais pu trouver à redire à ça, car son compte-rendu de ce qui était arrivé à Crystal était rigoureusement exact. En revanche, je me suis rendu compte qu'il ne m'avait toujours pas dit pourquoi il n'avait rien raconté à Jason.

— Mais vous ne l'avez pas expliqué à Jason, ai-je insisté, en respirant lentement.

On inspire, on souffle. On inspire, on souffle : très apaisant comme technique. Enfin, je l'espérais, du moins. Il me semblait que, plus mon contact physique avec Dermot se prolongeait, plus le calme nous envahissait, lui et moi. Et Dermot devenait nettement plus cohérent.

— J'étais en conflit avec moi-même, m'a-t-il répondu le plus sérieusement du monde, empruntant assez étonnamment au jargon actuel.

Ce n'était sans doute pas la peine d'espérer mieux comme réponse. J'ai décidé de changer de tactique :

— Vous vouliez peut-être voir Claude ? ai-je tenté. Il habite ici, maintenant. Provisoirement, du moins. Il devrait rentrer dans la nuit.

— Je ne suis pas le seul, tu sais, a lâché Dermot. J'ai levé la tête pour rencontrer son regard fou. J'ai alors

compris que mon grand-oncle essayait de me dire quelque chose. Si seulement j'avais pu lui rendre la raison ! Ne serait-ce que cinq minutes ! Je me suis détachée de lui et j'ai tenté d'imaginer ce que je pourrais bien faire pour l'aider.

— Vous n'êtes pas le seul faé qui se balade dans le monde des humains. Bon, il y a Claude. Mais il y en a d'autres ?

J'aurais bien aimé pouvoir utiliser ma télépathie, pour une fois. Juste deux minutes. Une minute ?

— Oui. Oh, oui !

Ses yeux me suppliaient de comprendre.

J'ai hasardé une question plus directe :

— Qui d'autre est resté de ce côté-ci du monde des faé ?

— Il vaut mieux que tu ne le rencontres pas, m'a assuré Dermot. Il faut que tu sois très prudente. Il ne sait pas dans quel camp il est. Il est partagé.

— D'accord.

Quel que soit ce mystérieux « il », il n'était pas le seul à avoir des sentiments partagés. Si seulement j'avais pu connaître la combinaison de ce coffre blindé qui lui servait de tête !

— Parfois, il rôde dans ton bois…

Dermot a alors posé les mains sur mes épaules pour les étreindre doucement. On aurait dit qu'il essayait de faire passer physiquement des choses qu'il ne pouvait pas dire autrement.

— J'ai cru comprendre, oui, ai-je maugréé.

— Méfie-toi des autres faé, m'a-t-il alors conseillé. Comme j'aurais dû.

C'était comme si une ampoule venait de s'allumer au-dessus de ma tête.

— Dermot, est-ce qu'on vous aurait jeté un sort ? Le soulagement qui est alors apparu dans ses yeux était tel qu'il en devenait presque palpable. Il hochait la tête avec frénésie.

— Sauf en temps de guerre, les faé n'aiment pas tuer

d'autres faé, m'a-t-il expliqué. Sauf Neave et Lochlan. Ils auraient tué n'importe quoi juste pour le plaisir. Mais je ne suis pas mort. Tout espoir n'est donc pas perdu.

Les faé hésitaient peut-être à tuer les leurs, mais pas à les rendre fous, apparemment.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour rompre le sort ? Est-ce que Claude saurait quoi faire ?

— Claude détient peu de pouvoirs magiques, je crois, m'a répondu Dermot. Cela fait trop longtemps qu'il vit comme un humain. Ma très chère nièce, je t'aime tant. Comment va ton frère ?

Nous étions de retour à Dingoland. Pauvre Dermot. Impulsivement, je l'ai serré dans mes bras.

— Mon frère est heureux, oncle Dermot. Il fréquente une femme qui lui convient bien, mais qui ne va pas non plus se laisser marcher sur les pieds. Elle s'appelle Michèle – comme ma mère, mais avec un seul « l ».

Dermot m'a souri. Je n'étais pas certaine qu'il ait bien tout enregistré.

— Des créatures mortes t'aiment, a soudain déclaré mon grand-oncle.

J'ai dû faire un effort pour garder le sourire.

— Vous voulez dire Eric, le vampire ? Oui, c'est ce qu'il prétend.

— D'autres créatures mortes aussi. Elles t'épuisent. Voilà une révélation dont je me serais bien passée.

Pourtant, Dermot avait raison. Je sentais Eric, par l'intermédiaire de notre lien, comme d'habitude, mais il y avait aussi deux autres entités grises constamment avec moi, dès la tombée de la nuit : Alexeï et Appius Livius. Ceci me vidait de mon énergie et je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'alors.

— Ce soir, tu vas avoir de la visite, m'a alors annoncé Dermot.

Allons bon ! Voilà qu'il virait prophète, à présent !

— Et ce sera une bonne ou une mauvaise surprise ? Il a haussé les épaules.

— Question de goût. L'occasion fait le larron.

— Dites donc, oncle Dermot, est-ce que vous venez souvent faire un tour dans le coin ?

— Trop peur de l'autre. Mais j'essaie de veiller sur toi un peu.

J'en étais encore à me demander si c'était plutôt une bonne ou une mauvaise chose quand il s'est évaporé dans la nature. Pouf ! J'ai vu comme une traînée et puis plus rien. Ses mains étaient là, posées sur mes épaules, et puis tout à coup, elles n'y étaient plus. J'ai supposé que le fait de discuter avec une autre personne avait été très stressant pour Dermot et qu'à la fin, le stress avait été trop fort.

Eh bien. Cette conversation avait été des plus étranges.

J'ai jeté un regard circulaire en pensant que je pourrais peut-être apercevoir d'autres traces de son passage. Il pouvait même décider de revenir. Mais il ne s'est rien passé. Silence. Hormis les gargouillis de mon estomac qui venaient me rappeler que je n'avais pas déjeuné et que c'était maintenant l'heure du dîner. Je suis rentrée à la maison sur des jambes flageolantes et me suis écroulée sur une chaise, à la table de la cuisine. Après *Conversation avec un espion, Entretien avec un homme-faé complètement dément*. Ah oui ! Appeler Jason et lui dire de se remettre en mode « vigie-faé ». Ça, je pouvais le faire sans me lever. Parfait.

Après cette conversation-là, j'ai pensé à aller récupérer les journaux – quand mes jambes ont accepté de fonctionner à nouveau. Pendant que je me faisais chauffer une tourte toute préparée Marie Callender's, j'ai lu les quotidiens des deux derniers jours.

Malheureusement, il y avait déjà de quoi s'attarder sur la première page. Shreveport avait été le cadre d'un crime sanglant, probablement une histoire de gangs. La victime était un jeune Black qui arborait des insignes de son gang. Pour la police, autant se balader avec une flèche clignotante sur la tête. Mais il ne s'était pas pris une balle. Il s'était fait poignarder à multiples reprises et on lui avait tranché la gorge. Beurk ! Pour moi, ça ressemblait plus à un règlement de compte personnel qu'à une rivalité entre

gangs. Et puis le lendemain, le même scénario s'était reproduit, avec un gosse de dix-neuf ans qui portait les insignes d'un autre gang, cette fois. On l'avait trucidé de la même façon. J'ai secoué la tête, atterrée par la stupidité de tous ces jeunes types qui mouraient pour rien – enfin, d'après moi – et je suis passée à un article que j'ai trouvé tout à la fois passionnant et extrêmement inquiétant.

La tension au sujet du recensement des loups-garous ne cessait de monter. D'après les journaux, c'étaient les loups-garous qui posaient vraiment problème. C'était à peine si les articles évoquaient les autres hybrides. Pourtant, je connaissais au moins une renarde-garou, une chauve-souris-garou, deux tigres-garous, une vingtaine de panthères-garous et un métamorphe. Mais, comme ils étaient les plus nombreux des hybrides, c'étaient sur les loups-garous que se focalisait toute l'animosité de l'opinion. Et ils protestaient haut et fort, comme de juste.

« Pourquoi devrais-je me faire recenser, comme si j'étais un étranger en situation irrégulière ou un citoyen mort-vivant ? » disait Scott Wacker, un général de l'armée. « Ma famille est américaine depuis six générations et nous sommes tous dans l'armée. Ma fille est en Iraq. Que voulez-vous de plus ? »

Le gouverneur d'un des États nord-occidentaux disait aussi : « Nous avons besoin de savoir qui est un loup-garou et qui ne l'est pas. En cas d'accident, la police doit savoir, pour éviter le risque de contamination et pour permettre l'identification des individus impliqués. »

J'ai plongé ma cuillère dans la croûte pour évacuer un peu la chaleur de ma tourte et j'ai réfléchi à la question. « N'importe quoi ! », en ai-je conclu.

« C'est un coup fourré ! » répondait le général Wacker dans le paragraphe suivant. Nous avions donc un point commun, Wacker et moi. « Et d'un, après notre mort, nous reprenons forme humaine. Et les agents des forces de l'ordre mettent déjà des gants quand ils manipulent des cadavres. Quant à l'identification, elle ne pose pas plus de problème pour un hybride que pour un unimorphe.

Pourquoi en serait-il autrement ? »

Continue comme ça, Wacker !

D'après l'article, la polémique faisait rage, touchant autant l'homme de la rue (qui n'était pas toujours un homme) que les membres du Congrès, les militaires que les pompiers, les juristes que les spécialistes du droit constitutionnel.

Plutôt que d'envisager le problème d'un point de vue général ou à l'échelle nationale, j'ai essayé d'évaluer les retombées sur la fréquentation du *Merlotte,* depuis la déclaration en question. Le chiffre d'affaires avait-il baissé ? Oui, on avait observé une légère diminution au début, juste après le soir du flash spécial à la télévision, quand Sam s'était changé en chien et Tray en loup au beau milieu du bar. Mais, ensuite, les gens avaient recommencé à consommer autant qu'avant.

S'agissait-il donc d'une crise créée de toutes pièces, d'un faux problème ?

Malheureusement pas tout à fait, ai-je conclu après avoir lu quelques articles supplémentaires.

Certaines personnes détestaient vraiment l'idée que des gens qu'ils connaissaient depuis toujours puissent avoir une autre facette, une double vie, mener une existence mystérieuse à leur insu. C'était l'impression que j'avais eue dès le départ et elle semblait toujours valable. Personne ne voulait en démordre. Et plus les loups-garous enrageaient, plus les gens avaient peur. Enfin, ceux des gens qui donnaient de la voix.

Il y avait eu des manifestations et des émeutes à Redding, en Californie, et à Lansing, dans le Michigan. Je me suis demandé s'il allait y en avoir ici ou à Shreveport. Je n'y croyais pas vraiment et ça me faisait mal d'imaginer ça. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine, comme si je m'attendais à voir une foule de Bontempois marcher sur le bar, embrasant de leurs torches la pénombre du crépuscule.

C'était une soirée étonnamment vide. Je n'avais pratiquement pas de vaisselle à faire et pas grand-chose à

ranger après avoir dîné ; ma lessive était à jour et il n'y avait rien qui me tentait à télévision. J'ai jeté un œil à mes mails : pas de réponse de Judith Vardamon.

Il y avait un message d'Alcide.

« *Sookie, nous avons fixé l'assemblée de la meute à lundi soir, 20 heures, chez moi. Nous essayons de trouver un chaman pour le jugement. Je vous verrai lundi, Jason et toi.* »

Ça faisait presque une semaine que nous avions trouvé le corps de Basim dans le bois, derrière chez moi, et c'était la première fois que j'avais des nouvelles à ce sujet-là. « Le jour ou deux » des loups-garous s'était transformé en six. Ce qui voulait aussi dire que je n'avais pas de nouvelles d'Eric depuis très longtemps.

J'ai rappelé Jason et laissé un message sur son portable. J'essayais de ne pas trop m'en faire pour l'assemblée, mais, chaque fois que je m'étais retrouvée avec la meute au grand complet, il y avait eu de la violence.

J'ai repensé à l'homme enterré dans la clairière près de la rivière. Qui avait bien pu le placer là ? Le meurtrier avait très probablement voulu s'assurer du silence de Basim, mais ce cadavre n'avait pas été caché sur mes terres par erreur.

J'ai lu une petite demi-heure, et puis la nuit est tombée et j'ai senti Eric s'éveiller – et la moindre, mais indéniable, présence des deux autres vampires. Ils n'avaient pas émergé que, déjà, la fatigue m'envahissait. Ça m'a tellement angoissée que j'ai rompu le serment que je m'étais fait.

Eric savait que je n'étais pas contente et que je m'inquiétais. Il ne pouvait pas ne pas le savoir. Peut-être pensait-il me protéger en gardant ses distances. Peut-être ignorait-il qu'Alexeï et son créateur étaient constamment présents à mon esprit avec lui. J'ai respiré un bon coup et je l'ai appelé. Le téléphone a sonné et je l'ai collé à mon oreille ; comme si c'était Eric que je serrais contre moi. Et puis j'ai pensé – et, si on me l'avait dit, une semaine plus tôt, je ne l'aurais pas cru : « Et s'il ne décrochait pas ? »

J'ai retenu mon souffle. A la deuxième sonnerie, Eric a décroché.

— L'assemblée des loups-garous est pour lundi, ai-je débité.

— Tu peux venir ici, Sookie ?

Pendant que je roulais vers Shreveport, je me suis demandé au moins quatre fois si je faisais bien d'y aller. Mais j'ai fini par me dire que, bien ou mal (d'accourir quand Eric me sifflait), là n'était pas le problème. Nous étions chacun à un bout du lien qui nous unissait, un lien de sang. Cette relation-là dominait tout le reste et faussait complètement ce que nous pouvions ressentir l'un pour l'autre à un instant donné. Je savais qu'il était fatigué et qu'il était à bout. Il savait que je lui en voulais, que j'étais anxieuse et blessée. Je m'interrogeais pourtant : si je l'avais appelé en lui disant la même chose, est-ce qu'il aurait sauté dans sa voiture (ou bondi dans les airs) pour débouler sur le pas de ma porte ?

Ils étaient tous au *Fangtasia,* m'avait-il dit.

J'ai été effarée de voir le peu de voitures garées devant le seul bar à vampires de Shreveport. Le *Fangtasia* était une énorme attraction touristique dans une ville où le tourisme explosait et je m'étais attendue à le voir bondé. Il y avait presque autant de voitures sur le parking du personnel que devant l'entrée principale. C'était bien la première fois que je voyais ça.

Maxwell Lee, un homme d'affaires black qui, accessoirement, faisait également partie de la gent vampirique, était de service à la porte de derrière. Ça aussi c'était une première. L'entrée de service n'était pas particulièrement gardée, en temps ordinaire, car les vampires estimaient savoir se défendre tout seuls. Et, pourtant, il était bel et bien là, dans son costume trois-pièces habituel, mais à un poste qu'il aurait normalement considéré comme indigne de lui. Il n'avait cependant pas l'air aigri. Il avait l'air inquiet.

— Où sont-ils ? lui ai-je demandé.

Il a désigné la grande salle du bar d'un coup de

menton.

— Je suis heureux que vous soyez là, a-t-il commenté.

J'ai alors compris que la visite du créateur d'Eric ne se passait pas au mieux.

Effectivement, recevoir des visiteurs chez soi n'est pas toujours une sinécure. Vous les emmenez voir les principaux sites de la ville ; vous essayez de leur mijoter de bons petits plats et de tout faire pour qu'ils ne s'ennuient pas, mais ce que vous voudriez vraiment, au bout d'un moment, c'est qu'ils s'en aillent. Il n'était pas difficile de voir qu'Eric était à cran. Il était assis à la table d'Appius Livius et d'Alexeï – Alexeï avait l'air beaucoup trop jeune pour traîner dans un bar de nuit, et ça ne faisait qu'ajouter au ridicule de la situation.

— Bonsoir, ai-je dit sans un sourire. Tu voulais me voir, Eric ?

Eric s'est poussé vers le mur pour me laisser toute la place sur la banquette. Je me suis assise à côté de lui. Appius Livius et Alexeï m'ont tous les deux saluée, Appius avec un sourire contraint et Alexeï avec un plus d'aisance. Quand nous nous sommes retrouvés tous ensemble, je me suis rendu compte que cette proximité relâchait la tension du lien qui nous unissait tous et dénouait par là même celle qui me nouait l'estomac.

— Tu m'as manqué, a soufflé Eric, si doucement que, sur le coup, j'ai cru que j'avais rêvé.

Pas la peine de mentionner le fait qu'il m'avait laissée sans nouvelles pendant des jours. Il le savait.

Il m'a quand même fallu mobiliser tout mon sang-froid pour ravaler deux ou trois remarques bien senties.

— Comme j'ai essayé de te le dire au téléphone, l'assemblée des loups-garous au sujet de Basim a été fixée à lundi soir.

— Où et à quelle heure ?

À son ton, il était clair qu'il ne nageait pas dans le bonheur. Bienvenue au club !

— Chez Alcide. Enfin, dans la maison de son père. À 20 heures.

— Et Jason viendra avec toi ? C'est sûr et certain ?

— Je n'ai pas encore pu lui en parler, mais je lui ai laissé un message sur son portable.

— Tu étais en colère contre moi.

— Je me faisais du souci pour toi.

Je n'avais rien à lui dire sur le sujet qu'il ne sache déjà.

— Oui, a-t-il dit d'une voix sans timbre.

— Eric est un hôte parfait, est alors intervenu le tsarévitch, comme si j'étais venue inspecter un club de vacances.

En faisant les fonds de tiroir, j'ai réussi à trouver la force de lui sourire.

— Voilà qui est bien agréable à entendre, Alexeï. Qu'est-ce que vous avez fait, pendant tout ce temps, tous les deux ? Je crois que vous n'étiez jamais venus à Shreveport.

— Non, m'a répondu Appius Livius, avec son étrange accent. Nous n'avions jamais séjourné ici. C'était une jolie petite ville. Mon aîné a fait de son mieux pour nous occuper et nous éviter les ennuis.

D'accord, d'accord, on était un rien sarcastique, côté Ocella, apparemment. Je pouvais deviner, vu la tension d'Eric, qu'il n'avait pas parfaitement réussi la partie du programme intitulée « Éviter les ennuis ».

— Le *World Market* est génial. On peut y trouver des produits du monde entier. Et Shreveport a été, un temps, la capitale des États confédérés d'Amérique, durant la guerre de Sécession.

Bon sang ! J'allais devoir faire mieux que ça.

— Si vous allez au *Municipal Auditorium,* vous pourrez voir la statue d'Elvis Presley et même sa loge, à l'intérieur, ai-je ajouté avec enthousiasme.

Je me suis demandé si Bubba était déjà revenu en pèlerinage dans son ancien fief.

— Je me suis fait un adolescent excellent, cette nuit, a lâché Alexeï, avec la même jovialité, comme s'il nous annonçait triomphalement qu'il avait grillé un feu rouge.

J'ai bien ouvert la bouche, mais il n'en est rien sorti. Si

jamais je disais ce qu'il ne fallait pas, je pouvais passer de vie à trépas dans la seconde.

— Alexeï, lui ai-je répondu, d'un ton beaucoup plus calme que je ne l'étais en réalité, il faut que tu fasses attention. C'est illégal, ici. Ton créateur et Eric pourraient en pâtir.

— Quand je vivais avec ma famille humaine, je pouvais faire tout ce que je voulais, m'a rétorqué Alexeï, sans que je puisse déceler quoi que ce soit dans sa voix. J'étais tellement malade qu'on me passait tous mes caprices. J'ai surpris un tressaillement du côté d'Eric.

— Je peux parfaitement comprendre ça, ai-je repris. Quelle famille ne serait pas tentée de gâter un enfant malade ? Mais, puisque tu vas bien, maintenant, et que tu as eu des années pour devenir adulte, je ne doute pas que tu comprennes qu'on ne fait pas toujours ce que l'on veut dans la vie.

J'ai bien pensé à une dizaine d'autres choses que j'aurais pu lui dire, mais je me suis arrêtée là. Et ce n'était pas une mauvaise idée, apparemment. Appius Livius a hoché imperceptiblement la tête en me regardant droit dans les yeux.

— Mais je n'ai pas l'air d'un adulte, m'a fait remarquer Alexeï.

Encore trop de réponses possibles. Mais le garçon – cet enfant âgé, tellement âgé – en attendait manifestement une.

— Non et c'est absolument affreux ce qui vous est arrivé, à toi et à ta famille, mais…

C'est alors qu'Alexeï m'a pris la main pour me montrer concrètement ce qui leur était arrivé, à lui et à sa famille. J'ai vu une cave, la famille impériale, le médecin, la servante, face aux hommes venus les assassiner, et j'ai entendu le claquement des armes à feu et les balles toucher leur cible. Pas dans le cas des femmes, cependant, puisque les femmes de la famille impériale avaient cousu des bijoux dans leurs vêtements en prévision de la fuite qui ne devait jamais avoir lieu. Ces pierreries leur avaient

sauvé la vie… pendant quelques secondes, jusqu'à ce que les soldats tuent chaque blessée ensanglantée, gémissante et hurlante. Sa mère, son père, ses sœurs, son docteur, la femme de chambre de sa mère, le cuisinier, le valet de son père… et même son chien. Et, après la fusillade, les soldats avaient fait le tour des victimes pour les achever à la baïonnette.

J'ai cru que j'allais vomir. Me voyant chanceler sur mon siège, Eric m'a passé le bras autour des épaules. Alexeï m'avait lâché la main, pour mon plus grand bonheur. Après ça, je ne l'aurais touché pour rien au monde.

— Tu vois ! a exulté Alexeï. Tu vois ! On devrait me laisser libre de faire comme je l'entends.

— Non, Alexeï, lui ai-je bravement répondu, fière que ma voix ne tremble pas. Quelles que puissent être nos souffrances, nous avons un devoir envers les autres. Nous ne devons pas être trop égoïstes. Nous devons essayer de rester dans le droit chemin pour que les autres puissent suivre leur propre voie sans qu'on vienne leur pourrir la vie.

Alexeï a pris un air rebelle.

— C'est ce que dit aussi mon maître, a-t-il grommelé. Plus ou moins.

— Eh bien, ton maître a raison, lui ai-je affirmé. Dieu que ces mots me laissaient un mauvais goût dans la bouche !

Le « maître » en question a fait signe à la barmaid. Felicia s'est faufilée jusqu'à nous. Elle était très grande, très jolie et très douce – autant qu'un vampire puisse l'être. Elle avait de récentes cicatrices dans le cou.

— Qu'est-ce que je peux vous servir ? nous a-t-elle demandé. Sookie, veux-tu que je t'apporte une bière ou…

— Un thé glacé, ce sera parfait, Felicia.

— Et du TrueBlood pour ces messieurs ? À moins que… nous ayons une bouteille de Royalty…

Eric a fermé les yeux et Felicia s'est rendu compte de la gaffe qu'elle venait de commettre. Il faut dire que,

proposer du Royalty, censé être du sang humain « d'origine royale européenne contrôlée », devant Alexeï, manquait un peu de tact. Felicia a cligné des paupières et dit :

— Donc, TrueBlood pour Eric et thé pour Sookie.

— Merci ! lui ai-je lancé avec un grand sourire. C'est alors que Pam est arrivée au pas de charge à notre table, dans une envolée de voile noir – elle portait le déguisement vaporeux qu'elle affectionnait pour le *Fangtasia*. Elle était au bord de la panique. Je ne l'avais jamais vue dans un tel état.

— Pardonnez-moi, a-t-elle déclaré, en s'inclinant devant les invités. Eric, Katherine Boudreaux vient nous rendre une petite visite ce soir. Elle est avec Sallie et un petit groupe.

J'ai bien cru qu'Eric allait exploser.

— Ce soir, a-t-il répété, ces deux mots lourds de signification. À mon grand regret, Ocella, je vais devoir vous prier, Alexeï et vous, de bien vouloir retourner dans mon bureau.

Appius Livius s'est levé sans demander la moindre explication, et, à ma grande surprise, Alexeï lui a emboîté le pas sans poser de question. Si Eric avait eu des poumons en état de marche, je l'aurais bien vu pousser un énorme soupir de soulagement, quand ses deux visiteurs ont enfin été hors de sa vue. Il a bien dit deux ou trois choses dans un mystérieux sabir, une langue ancienne, sans doute, mais j'aurais bien été incapable de préciser laquelle.

Dans la minute qui suivait, une plantureuse et séduisante blonde dans la quarantaine se campait devant notre table, une autre femme sur les talons.

— Vous devez être Katherine Boudreaux, me suis-je empressée de la saluer avec amabilité. Je suis Sookie Stackhouse, la petite amie d'Eric.

— Bonsoir, mon chou. Moi, c'est Katherine, m'a-t-elle répondu. Et voici mon associée, Sallie. Nous sommes venues avec des amis qui étaient très curieux de voir en quoi consistait mon travail. J'essaie de passer en revue

toutes les sociétés qui emploient des vampires ou gérées par eux, et ça faisait des mois que nous n'étions pas passées au *Fangtasia*. Comme je suis basée ici, à Shreveport, je devrais pouvoir venir plus souvent.

— Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous, ce soir, lui a dit Eric, avec affabilité – il semblait avoir recouvré son sang-froid habituel. C'est toujours un plaisir de vous voir, Sallie. Comment vont les affaires, aux impôts ?

Sallie, une fine brune qui commençait tout juste à grisonner, s'est esclaffée.

— On ne peut mieux, comme toujours. Vous êtes bien placé pour le savoir, Eric : vous en payez assez !

— C'est agréable de voir nos concitoyens, vampires comme humains, s'entendre si bien, s'est enthousiasmée Katherine, en jetant un regard circulaire.

En voyant le bar si désert qu'il aurait pratiquement pu être fermé, la blonde a légèrement froncé les sourcils. Mais, si elle avait parfaitement remarqué que les affaires d'Eric tournaient au ralenti, Mme Boudreaux n'en a rien laissé paraître.

— Votre table est prête ! leur a annoncé Pam, en désignant de la main les deux tables qu'on avait rapprochées pour accueillir tout le groupe.

— Excusez-moi, Eric, a alors dit la représentante du BVA. Il faut que je retourne m'occuper de mes amis.

Après un déluge d'amabilités et de « ravi-de-vous-connaître-tout-le-plaisir-est-pour-moi-etc. », nous nous sommes enfin retrouvés entre nous – si tant est qu'être assis dans un box, au beau milieu d'un bar, puisse procurer un minimum d'intimité. Pam s'apprêtait déjà à nous rejoindre quand Eric l'a interrompue d'un geste. Il m'a pris la main et s'est accoudé pour presser sa paume contre son front.

— Tu ne peux pas me dire ce qui ne va pas ? lui ai-je lancé sans ambages. C'est quand même terrible. Comment veux-tu croire encore en nous, si tu ne me dis pas ce qui se passe ?

— Ocella avait une affaire dont il voulait m'entretenir, m'a répondu Eric. Une affaire dont je me serais bien passé. Et, comme tu as pu le constater, Alexeï souffre.

— Oui, il m'en a fait profiter.

J'avais toujours du mal à croire ce que j'avais vu et enduré avec le pauvre garçon, à travers les souvenirs qu'il avait gardés, les souvenirs de la mort de tous ceux qu'il avait aimés. Le tsarévitch de Russie, unique survivant d'un véritable carnage, aurait eu bien besoin d'un soutien psychologique. Peut-être qu'on pourrait les mettre dans le même groupe de parole, Dermot et lui.

— On ne peut pas traverser une épreuve pareille et en ressortir indemne. Mais je n'ai jamais vécu un truc comme ça. Je sais que ça a dû être l'enfer pour lui, mais je dois avouer que…

— Tu ne veux pas partager ça avec lui pour autant, a achevé Eric. Tu n'es pas la seule. C'est plus réel pour nous : Ocella, toi, moi. Mais il peut partager cela avec d'autres gens aussi. Ce n'est pas aussi détaillé, pour eux, d'après ce qu'ils m'en disent. Personne ne veut de tels souvenirs. Nous avons tous notre propre lot de mauvais souvenirs à porter. J'ai bien peur qu'il ne puisse pas survivre dans la peau d'un vampire.

Il s'est tu, faisant tourner et retourner sa bouteille de TrueBlood sur la table.

— Apparemment, a-t-il repris, chaque nuit est un véritable enfer, pour lui faire faire les choses les plus élémentaires. Et l'empêcher d'en faire d'autres… Tu as entendu le commentaire qu'il a fait sur cet adolescent ? Sans entrer dans les détails… Tu as lu les journaux récemment ? Les journaux de Shreveport ?

— Non ! Ne me dis pas qu'Alexeï… Alexeï serait coupable de ces deux crimes ?

J'en restais collée à mon siège.

— Les coups de poignard ? Les gorges tranchées ? Mais il est si frêle, si jeune !

— Il est fou, m'a rétorqué Eric. Ocella a fini pour m'avouer qu'Alexeï avait déjà eu des crises comme celle-ci

avant – quoique pas aussi sévères. Il en est arrivé à envisager, vraiment à contrecœur, d'administrer à Alexeï une mort définitive.

— Tu veux dire… le… l'euthanasier ? Comme un chien ?

Je doutais d'avoir bien entendu. Eric m'a regardée droit dans les yeux.

— Ocella aime ce garçon. Mais on ne peut pas le laisser tuer des gens ou d'autres vampires, quand il est sujet à l'une de ces crises. Ces incidents vont se retrouver à la une des journaux. Et s'il se faisait arrêter ? Et si un citoyen russe quelconque le reconnaissait avec tout ce tapage médiatique ? Qu'en résulterait-il ? Que deviendraient nos relations avec les vampires russes ? Et, surtout, Ocella ne peut pas le garder à l'œil constamment. Par deux fois déjà, Alexeï a échappé à sa surveillance pour aller en ville. Résultat : deux morts. Dans ma zone ! Il va anéantir tous nos efforts pour nous assimiler ici, aux États-Unis. Non que mon créateur se préoccupe beaucoup de ma position dans ce pays, a-t-il ajouté, avec aigreur.

Je lui ai donné une sorte de tape sur la joue. Pas une gifle, juste une bonne tape sur la joue.

— C'est ça. N'oublions pas les deux ados trucidés, lui ai-je rappelé. Qu'Alexeï a assassinés, et avec une cruauté et une sauvagerie sans nom. Je comprends bien que tout tourne autour d'Alexeï, de ton créateur et de ton crédit personnel qui risque d'en prendre un coup, mais on peut peut-être quand même avoir une pensée pour les deux types qu'il a égorgés.

Eric a haussé les épaules. Il était inquiet ; il ne savait pas comment s'en sortir et il se moquait royalement de la mort de deux humains. Il s'estimait probablement heureux qu'Alexeï ait choisi des victimes qui ne risquaient pas d'attirer trop de sympathie et dont le décès pouvait facilement s'expliquer. Après tout, dans ce genre de gangs, on passait son temps à se descendre mutuellement. Inutile de tenter de lui faire partager mon point de vue : c'était perdu d'avance. D'autant plus qu'une idée m'avait traversé

l'esprit : si Alexeï était capable de se retourner contre les siens, peut-être qu'on pourrait le lâcher sur Victor ?

J'en ai frémi. Je me faisais peur toute seule.

— Donc ton créateur t'a amené Alexeï en espérant que tu trouverais une idée géniale pour l'empêcher d'avoir à le tuer, pour apprendre à Alexeï à se maîtriser un peu ?

— C'est une des raisons de sa visite, oui.

— Franchement, qu'Appius Livius ait des relations sexuelles avec ce gosse ne risque pas d'améliorer sa santé mentale, ai-je cru bon d'ajouter, tout simplement parce que je ne pouvais pas ne pas le dire.

— Essaie de comprendre. À l'époque d'Ocella, la question ne se posait même pas, m'a fait remarquer Eric. Alexeï aurait été en âge d'avoir ce genre de pratiques, en ce temps-là. Et les hommes d'une certaine condition sociale étaient libres de céder à leurs penchants sans la moindre culpabilité et sans que cela pose le moindre problème. Ocella ne partage pas la vision moderne que l'on a de ces choses. Cela dit, il se trouve qu'Alexeï est devenu si… enfin, ils n'ont plus de telles relations, à présent. Ocella est un homme d'honneur.

Eric avait un pris un ton solennel et semblait si grave, si tendu… Comme s'il devait me persuader à tout prix de la probité de son créateur. Et tout ça pour l'homme qui l'avait assassiné ! Mais, si Eric admirait et respectait Ocella, est-ce que je ne devais pas en faire autant ?

Et… il m'est soudain venu à l'esprit qu'Eric ne faisait rien pour son frère de lignée que je n'aurais fait pour le mien.

Et puis une autre idée, aussi malvenue que la précédente, m'est encore passée par la tête.

— Si ce n'est pas avec Alexeï qu'Appius Livius a des rapports sexuels, c'est avec qui ? ai-je demandé d'une toute petite voix.

— Je comprends que cela te regarde, puisque nous sommes mariés, chose sur laquelle je n'ai cessé d'insister alors que tu la minimises, a répondu Eric. (La même amertume était réapparue dans son ton.) Tout ce que je

peux te dire, c'est que je n'ai pas de relations sexuelles avec mon créateur. Mais j'en aurais, s'il me faisait savoir que tel était son désir. Je n'aurais pas le choix.

J'ai essayé de trouver comment clore cette discussion et m'échapper sans perdre la face et conserver un minimum de dignité.

— Eric, je vois tu es très occupé avec tes invités. Occupé d'une façon que je n'aurais jamais pu imaginer.

— Je vais aller à cette assemblée chez Alcide, lundi soir, ai-je enchaîné. Je te dirai ce qui se passe, quand tu m'appelleras – si tu m'appelles. Il y a deux ou trois petites choses sur lesquelles il faut que je te tienne au courant, si jamais tu as l'occasion de passer chez moi discuter un peu.

Au sujet de Dermot apparaissant sur le pas de ma porte, par exemple. Ce serait une histoire qui intéresserait Eric, et Dieu sait que j'avais envie de lui en parler. Mais ce n'était pas le moment.

— S'ils restent jusqu'à mardi, quoi qu'ils fassent, je viens te voir, m'a promis Eric.

Je commençais à le reconnaître.

— Nous ferons l'amour, a-t-il affirmé. J'ai envie de t'offrir quelque chose.

— Voilà une nuit qui s'annonce bien, lui ai-je dit, me reprenant soudain à espérer. Et je n'ai pas besoin d'un cadeau, seulement de toi. Donc, je te vois mardi quoi qu'il arrive. C'est bien ce que tu as dit ?

— C'est ce que j'ai dit.

— OK, alors. À mardi.

— Je t'aime, a-t-il dit d'une voix épuisée. Et tu es ma femme, dans le seul sens qui m'importe.

— Moi aussi, je t'aime, lui ai-je répondu, faisant l'impasse sur la dernière partie de sa conclusion, parce que je ne savais pas ce qu'il entendait par là.

Quand je me suis levée pour partir, Pam s'est matérialisée à mes côtés pour me raccompagner à ma voiture. Du coin de l'œil, j'ai vu Eric se diriger vers la table de Mme Boudreaux pour s'assurer que ses importants visiteurs avaient tout ce qu'ils désiraient.

— S'il reste, il va le détruire, a lâché Pam.

— Comment ça ?

— Il va recommencer, ce gosse, et nous ne pourrons pas couvrir son crime, cette fois. Il suffit de cligner des yeux pour qu'il s'échappe. Il faut le surveiller constamment. Et pourtant Ocella hésite encore à plonger le garçon dans le sommeil éternel.

— C'est à Ocella de décider, Pam.

Comme nous étions entre nous, j'ai estimé que je pouvais prendre l'inconcevable liberté d'appeler le créateur d'Eric par son petit nom.

— Je suis sérieuse, Pam, ai-je insisté. Eric sera obligé de te tuer, si tu dégommes Alexeï.

— C'est important pour toi, n'est-ce pas ? Pam semblait étonnamment touchée.

— T'es ma grande copine : évidemment que c'est important !

— Nous sommes amies.

— Tu sais que tu peux compter sur moi.

— Ça va mal finir, a-t-elle conclu, au moment où je montais dans ma voiture.

Je ne voyais vraiment pas quoi lui répondre.

Elle avait raison.

En rentrant, j'ai mangé une brioche à la cannelle Little Debbie, juste parce que j'estimais que je le méritais bien. J'étais tellement dévorée d'inquiétude que je n'envisageais même pas d'aller me coucher. Pas tout de suite, en tout cas. Alexeï m'avait transmis son cauchemar. Je n'avais jamais entendu parler d'un vampire (ni d'aucun autre être, humain ou non) capable de faire partager ses souvenirs de cette façon. Ce qui me frappait comme particulièrement terrible, c'était que ce soit sur Alexeï qu'un tel « don » soit tombé, lui qui avait tant d'horreurs en mémoire. Je me suis repassé ce véritable film d'épouvante qu'avait été l'affreux calvaire de la famille impériale de Russie. Je comprenais, à présent, le comportement d'Alexeï. Mais je comprenais aussi pourquoi il allait peut-être falloir le… « l'endormir ». Je me suis appuyée des deux mains sur la

table pour réussir à me lever. Je me sentais complètement vidée. J'étais prête à me coucher. Le carillon de l'entrée en a décidé autrement.

Quand on vit en pleine campagne, au bout d'un long chemin serpentant à travers bois et, qui plus est, d'une allée gravillonnée, on pourrait s'imaginer qu'on ne se laissera jamais surprendre par un visiteur impromptu. Mais c'est compter sans les SurNat. Je n'ai pas reconnu la femme que j'ai aperçue à travers le judas, mais je savais que c'était un vampire. Ce qui voulait dire qu'elle ne pouvait pas entrer sans y être invitée. Il n'était donc pas trop risqué de voir ce qu'elle voulait. J'ai ouvert la porte, plus curieuse qu'autre chose.

— Bonsoir, que puis-je pour vous ? Elle m'a toisée de haut en bas.

— Vous êtes Sookie Stackhouse ?

— C'est bien moi.

— Vous m'avez envoyé un mail.

Alexeï m'avait fusillé les neurones. J'étais un peu lente, cette nuit.

— Judith Vardamon ?

— En personne.

— C'est bien Lorena qui vous a vampirisée ? Elle est bien votre créateur ?

— C'est bien elle.

— Entrez, je vous en prie.

Je me suis effacée pour la laisser passer. Je commettais peut-être une erreur monumentale, mais j'avais désespéré de jamais recevoir une réponse de Judith et, comme elle avait fait tout le chemin depuis Little Rock, je lui devais bien ça.

Elle a haussé les sourcils et a franchi le seuil.

— Vous devez vraiment aimer Bill. Sinon, vous êtes bien bête.

— Ni l'un ni l'autre, j'espère. Voulez-vous un TrueBlood ?

— Pas maintenant, merci.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Je me suis installée du bout des fesses sur le fauteuil, pendant que Judith prenait place sur le canapé. Je trouvais incroyable que ce soit la seule et même Lorena qui ait « créé » Bill et Judith. J'aurais eu tant de questions à poser ! Mais je ne voulais ni blesser, ni agacer cette vampire qui m'avait déjà fait une énorme faveur en venant jusqu'à moi.

— Vous connaissez Bill ? lui ai-je demandé, histoire de lancer la conversation, puisqu'il allait bien falloir qu'on en ait une.

— Oui, je le connais.

Elle paraissait sur ses gardes, ce qui m'a semblé plutôt curieux, car elle était cent fois plus forte que moi.

— Vous êtes la plus jeune des deux ?

Elle paraissait avoir une trentaine d'années. C'était, du moins, l'âge qu'elle devait avoir au moment de sa mort. Elle était brune aux yeux bleus, petite et joliment ronde. Elle était aussi l'un des vampires les moins menaçants que j'aie jamais vus – en apparence, j'entends. Et elle avait quelque chose de familier, bizarrement.

— Je vous demande pardon ?

— Lorena vous a vampirisée après avoir vampirisé Bill, non ? Pourquoi vous avoir choisie vous particulièrement ?

— Vous avez été la petite amie de Bill pendant plusieurs mois, d'après ce que j'ai cru comprendre, en lisant votre message entre les lignes…

— Oui, je l'étais. Je suis avec quelqu'un d'autre, maintenant.

— Comment se fait-il qu'il ne vous ait jamais dit comment il avait rencontré Lorena ?

— Je ne sais pas. Ça le regarde, j'imagine.

— Comme c'est étrange…

Elle semblait franchement incrédule.

— Vous pouvez penser que c'est « étrange » jusqu'à la Saint-Glinglin si ça vous amuse, lui ai-je lancé. Je ne sais pas pourquoi Bill ne me l'a pas dit, mais il ne me l'a pas dit. Si vous voulez me le dire, parfait. Allez-y. Mais ce n'est pas le plus important. L'important c'est que Bill ne va pas

bien. Il a été mordu par un faé aux dents couronnées de pointes d'argent. Si vous lui donnez votre sang, il pourra peut-être s'en sortir.

— Ce ne serait pas Bill qui vous aurait, par une discrète allusion, orientée vers moi ?

— Non, m'dame, absolument pas. Mais je ne supporte pas de le voir souffrir.

— C'est lui qui a mentionné mon nom ?

— Euh, pas exactement. J'ai fait des recherches dans mon coin pour pouvoir vous contacter. Mais il me semble que, si vous êtes aussi de la lignée de Lorena, vous deviez savoir qu'il souffrait. Et je ne peux pas m'empêcher de m'interroger : comment se fait-il que vous ne soyez pas arrivée avant ?

— Je vais vous le dire, moi, pourquoi.

Le ton de Judith avait quelque chose de sinistre.

Oh génial ! Encore une histoire de douleur et de souffrance ! Je sentais que je n'allais pas aimer cette histoire.

J'avais raison.

12

Judith a commencé son récit par une question :

— Avez-vous déjà rencontré Lorena ?

— Oui.

J'en suis restée là. Judith ne savait pas dans quelles circonstances exactes j'avais rencontré Lorena, forcément. Autrement dit : quelques secondes avant que je ne lui plante un pieu dans le cœur et ne mette définitivement un terme à sa trop longue existence.

— Alors vous savez qu'elle est sans pitié. J'ai opiné du bonnet.

— Il faut que vous sachiez pourquoi je me suis tenue éloignée de Bill pendant toutes ses années, en dépit de l'immense affection que j'ai pour lui, a-t-elle enchaîné. Lorena n'a pas eu une vie facile. Je ne prétends pas croire tout ce qu'elle m'a raconté, mais certains passages m'en ont été confirmés par des témoins extérieurs.

Judith ne me voyait plus, désormais. Les yeux perdus dans le vague, elle regardait derrière moi, vers le passé, j'imagine.

— Quel âge avait-elle ?

C'était juste histoire de relancer la machine.

— Quand Lorena a rencontré Bill, cela faisait déjà des décennies qu'elle était des nôtres. Elle avait été vampirisée en 1788 par un dénommé Salomon Brunswick. Il l'avait connue dans un bordel de La Nouvelle-Orléans.

— Il l'a connue… bibliquement parlant ?

— Pas vraiment non. Il était venu sucer le sang d'une autre prostituée, une fille qui s'était fait une spécialité de satisfaire tous les fantasmes les plus… spéciaux des hommes. Comparée à certaines pratiques de ses autres

clients, une petite morsure n'avait rien de bien méchant.

— Et ce Salomon, c'était un vieux vampire ? C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas résister à ma curiosité. Les vampires ou l'Histoire en marche… Eh bien oui, depuis qu'ils étaient sortis du cercueil, les vampires avaient fait beaucoup pour rendre les cours de fac plus… vivants. Faites venir un vampire en cours pour raconter sa vie et vous êtes sûrs de faire salle comble.

— À cette époque-là, Salomon n'était qu'un vampire de vingt ans. Il avait été vampirisé par accident. C'était une sorte de rétameur : il vendait des casseroles et réparait celles qu'on lui apportait. Il avait aussi d'autres marchandises plus difficiles à trouver en Nouvelle-Angleterre, en ce temps-là : des aiguilles, du fil, des bricoles de ce genre. De village en village, de ferme en ferme, il trimballait sa rosse, sa carriole et sa carcasse solitaire. Salomon est tombé sur l'un d'entre nous, alors qu'il bivouaquait dans la forêt, une nuit. Il m'a raconté qu'il avait survécu à cette première rencontre. Mais le vampire en question l'avait suivi jusqu'à son prochain campement et de nouveau attaqué. Cette seconde attaque lui avait été fatale. Salomon a fait partie de ces malchanceux qui se font vampiriser par erreur. Le vampire qui l'avait saigné l'ayant laissé pour mort, sans se douter des conséquences de ses actes – c'est ce que je veux croire, du moins –, Salomon n'a pas été accompagné lors de sa transformation et a dû tout apprendre par lui-même.

— Ça a dû être horrible, ai-je commenté. Et j'étais sincère.

Elle a hoché la tête.

— Effectivement. Il s'est débrouillé pour gagner La Nouvelle-Orléans et éviter ainsi les gens qui se demandaient pourquoi il ne vieillissait pas. C'est là qu'il est tombé sur Lorena. Une fois son appétit satisfait, il quittait le bâtiment par-derrière, quand il l'a aperçue dans la cour. Elle était avec un homme. Le client a essayé de partir sans payer. En un éclair, Lorena l'a empoigné et lui a tranché la gorge.

Ça ressemblait bien à la Lorena que j'avais connue.

— Salomon a été impressionné par sa barbarie et excité par l'odeur du sang frais. Il s'est jeté sur le mourant et l'a saigné à blanc. Quand elle l'a vu balancer le cadavre dans la cour de la maison voisine, Lorena a été impressionnée, fascinée. Elle a immédiatement voulu être comme lui.

— Ça semble tout à fait plausible. Judith a esquissé un sourire.

— Elle était complètement illettrée, mais tenace. Elle avait un formidable tempérament de battante et l'instinct de survie chevillé au corps. Lui était beaucoup plus intelligent, mais il faisait un piètre assassin. En vingt ans, il avait réussi à comprendre quelques petites choses, assez pour pouvoir la vampiriser. Il leur arrivait d'échanger leur sang et c'est ce qui leur a donné le courage d'aller en trouver d'autres comme nous, pour apprendre tout ce qu'ils avaient besoin de savoir afin de bien vivre et non simplement survivre. Ensemble, ils se sont appliqués à devenir des vampires accomplis et ils ont testé les limites de leur nouvelle nature. À eux deux, ils formaient une équipe de choc.

— Salomon était donc votre… grand-père, puisqu'il a… engendré Lorena, ai-je résumé, persévérant dans l'euphémisme biblique. Et, après ça, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tout passe, tout lasse, m'a répondu Judith. Les relations entre les créateurs et leurs protégés durent plus longtemps que celles d'un couple classique, simplement basées sur l'attirance sexuelle, mais pas éternellement. Lorena a fini par trahir Salomon. Elle s'est fait surprendre avec le cadavre à moitié exsangue d'un enfant. Mais elle a su jouer la comédie de façon assez convaincante et se faire passer pour une humaine. Elle a raconté aux hommes qui s'étaient emparés d'elle que c'était Salomon qui avait tué l'enfant, qu'il l'avait obligée à porter le corps sans vie pour qu'elle se retrouve couverte de sang. Salomon a tout juste réussi à sauver sa peau en quittant la ville – ils étaient

alors à Natchez, dans le Mississippi. Il n'a jamais revu Lorena. Il n'a jamais connu Bill non plus. C'est seulement après la guerre de Sécession que Lorena l'a trouvé.

Après un silence, elle poursuivit :

— Comme Bill me l'a raconté, une nuit, Lorena rôdait dans les parages. Il leur était beaucoup plus difficile de passer inaperçus, en ce temps-là, surtout dans les campagnes. Il y avait aussi moins de gens pour vous pourchasser, c'est vrai, et il n'y avait pratiquement aucun moyen de communication, ou si peu. Mais les étrangers attiraient l'attention et, ces contrées étant faiblement peuplées, les proies étaient rares. On remarquait immédiatement la disparition de quelqu'un. Le corps devait être très bien caché ou la mort très astucieusement maquillée. Du moins n'y avait-il pas de gardiens de l'ordre public, à l'époque. Rien de structuré, en tout cas.

J'ai dû me rappeler que je n'avais pas à prendre un air dégoûté. Judith ne m'apprenait rien. C'était l'existence qu'avaient menée tous les vampires, il n'y avait pas encore si longtemps.

— Lorena a vu Bill et sa famille par la fenêtre de leur maison…

Judith s'est détournée.

— Elle a eu le coup de foudre, a-t-elle soupiré. Pendant plusieurs nuits, elle a surveillé la famille. Avant l'aube, elle creusait un trou dans la forêt pour s'y enterrer et y passer la journée. Le reste du temps, elle espionnait. Finalement, elle s'est décidée à passer à l'action. Lorena se rendait bien compte que Bill ne pourrait jamais le lui pardonner, si elle tuait ses enfants. Alors, elle a attendu qu'il sorte au beau milieu de la nuit, alerté par les aboiements du chien. Quand Bill est sorti avec son fusil, elle l'a attaqué par-derrière et l'a immédiatement emmené.

J'ai pensé à Lorena, si près de ma propre famille, là, juste de l'autre côté du rideau d'arbres… Elle aurait pu tout aussi bien venir regarder par la fenêtre de mes arrière-arrière-grands-parents. Toute mon histoire familiale en aurait été changée.

— Elle l'a vampirisé la nuit même. Elle l'a enterré et elle l'a aidé à ressusciter trois jours plus tard.

Je n'arrivais même pas à imaginer la douleur de Bill. Il avait dû être complètement anéanti. Tout ce qu'il aimait, disparu en un clin d'œil. On lui avait tout pris, même la vie qu'on avait dénaturée pour la lui rendre sous une forme ignoble, terrible.

— Elle l'a emmené loin d'ici, je suppose.

— Il le fallait. Elle avait élaboré toute une mise en scène pour expliquer sa mort. Elle avait répandu son sang dans une clairière et laissé son fusil et des lambeaux de ses vêtements sur place. On aurait pu croire qu'une panthère l'avait attaqué, m'a-t-il dit plus tard.

Ils sont donc partis tous les deux, voyageant par monts et par vaux. Mais, bien que lié à elle, Bill la haïssait. Il était malheureux avec elle. Elle n'en était pas moins toujours aussi folle de lui. Au bout d'une trentaine d'années, elle a essayé de le rendre heureux en tuant pour lui une humaine qui ressemblait étonnamment à sa femme.

— Oh mon Dieu ! me suis-je écriée, en réprimant une nausée. C'était vous ?

Voilà pourquoi son visage m'avait paru vaguement familier : j'avais vu les vieilles photos de famille de Bill. Judith a hoché la tête.

— Apparemment, Bill m'avait vue entrer dans une maison voisine, alors que je me rendais à une petite fête avec ma famille. Quand je suis rentrée chez moi, il m'a suivie et épiée parce que la ressemblance l'avait séduit. Quand Lorena a découvert ce nouvel engouement, elle s'est dit que Bill resterait avec elle, si elle lui procurait une compagne.

— Oh ! je suis désolée pour vous ! ai-je murmuré. Vraiment, vraiment désolée.

Judith a haussé les épaules.

— Ce n'était pas la faute de Bill, mais vous comprendrez bien que j'aie voulu réfléchir, avant de venir ici, en réponse à votre message. Salomon est en Europe, maintenant, sinon je lui aurais demandé de

m'accompagner. J'appréhende de revoir Lorena et je craignais… j'avais peur qu'elle ne soit ici, peur que vous ne l'ayez également appelée à la rescousse. Ou, pour ce que j'en savais, elle pouvait avoir inventé toute cette histoire pour m'attirer ici… Est-ce qu'elle est… dans les parages ?

— Elle est morte. Vous ne le saviez pas ?

Judith a écarquillé ses yeux ronds. Elle n'aurait pas pu être plus pâle. Le bleu de ses iris a disparu derrière ses paupières pendant un long moment.

— J'ai ressenti comme un violent déchirement en moi, il y a environ un an et demi… C'était la mort de Lorena ?

J'ai opiné en silence.

— C'est donc pour ça qu'elle ne m'a pas appelée… Oh ! C'est fantastique, fan-tas-tique !

Elle en était transfigurée. Ce n'était plus la même femme.

— Je suis quand même un peu étonnée que Bill ne vous ait pas contactée pour vous le dire.

— Il a peut-être pensé que je le saurais. Nous sommes liés à nos créateurs. Mais, en fait, je n'en étais pas sûre. Cela me semblait trop beau pour être vrai.

Judith a souri et, tout à coup, elle est devenue jolie, même avec ses crocs.

— Où est Bill ?

— De l'autre côté de ce bois, lui ai-je répondu en pointant l'index dans la direction voulue. Dans sa vieille maison de famille.

— Une fois dehors, je vais réussir à retrouver sa trace, s'est-elle enthousiasmée. Oh ! Être enfin avec lui sans Lorena !

Euh, pardon ?

Deux secondes avant, Judith se trouvait très bien assise dans mon salon à jouer les moulins à parole. Et voilà que, subitement, elle n'avait plus qu'une hâte : détaler comme une fusée. J'en restais collée à mon fauteuil, les yeux plissés. Avais-je raté quelque chose ?

— Je vais le guérir et je suis persuadée qu'il vous en remerciera, m'a-t-elle assuré.

J'ai eu l'impression qu'on me congédiait sans autre forme de procès.

— Bill était-il là quand Lorena est morte ?

— Ouaip.

— A-t-il été sévèrement puni pour l'avoir tuée ?

— Ce n'est pas lui qui l'a tuée. C'est moi.

Judith s'est raidie, tétanisée, comme si je venais de lui annoncer que j'étais King Kong.

— Je vous dois ma liberté, a-t-elle déclaré. Bill doit vous tenir en très grande estime.

— J'imagine que oui…

C'est alors qu'elle s'est penchée pour me baiser la main – comme si je n'étais pas déjà assez mal à l'aise comme ça ! Elle avait les lèvres glacées.

— Nous allons pouvoir être ensemble, Bill et moi ! Enfin ! Je reviendrai vous exprimer toute ma gratitude un autre soir, mais, pour l'heure, il me tarde trop de le rejoindre.

Elle avait quitté la maison et filé à travers bois vers le sud avant que j'aie eu le temps de dire « ouf ».

C'était comme si je venais de me prendre un énorme coup sur la tête.

Il aurait fallu être une sacrée garce de ne pas se réjouir du bonheur de Bill. Il allait désormais pouvoir être avec Judith des siècles durant, s'il le voulait. Avec le double de sa femme version jeunesse éternelle. Je me suis forcée à sourire.

Quand il m'a bien fallu constater que ce n'était pas parce que je souriais que je rayonnais de bonheur, j'ai fait vingt flexions-élévations, puis vingt pompes. *OK, ça va mieux,* me suis-je encouragée, allongée sur le ventre au beau milieu du salon. Voilà maintenant que j'avais les bras qui tremblaient ! Je me suis rappelé les séances d'entraînement auxquelles la coach des Lady Falcons nous soumettait. Si elle avait pu me voir, telle que j'étais là, Mme Peterson m'aurait botté les fesses à coup sûr. D'un autre côté, je n'avais plus dix-sept ans.

Tout en roulant sur le dos, j'ai examiné cette donnée

avec toute l'objectivité qui s'imposait. Ce n'était pas la première fois que je ressentais le passage du temps, mais c'était la première fois que j'en remarquais les effets : mon corps devenait moins performant. Comment ne pas faire la comparaison avec les vampires de ma connaissance ? Au moins 99 % d'entre eux avaient été vampirisés dans la fleur de l'âge, comme on dit. Il y avait quelques exceptions, comme Alexeï, qui était beaucoup plus jeune, et la vénérable Grande Pythonisse, qui était bien plus vieille, mais la plupart avaient entre seize et trente-cinq ans, si l'on considérait uniquement l'âge de leur première mort. Ils ne feraient jamais appel aux bons soins de la sécurité sociale, d'une mutuelle, ni d'aucune caisse de retraite. Ils n'auraient jamais besoin de se préoccuper d'une prothèse de hanche, d'un cancer des poumons, ni des ravages de l'arthrose.

Quand j'aurais atteint un âge qu'on qualifie de « certain » (si j'avais cette chance, car je menais une vie à haut risque), tout, chez moi, ralentirait sensiblement. Et puis, après ça, les rides se multiplieraient et se creuseraient ; ma peau perdrait son élasticité, deviendrait plus lâche ; des taches brunes apparaîtraient et mes cheveux deviendraient moins épais. J'aurais un cou de dindon et mes seins tomberaient. Mes articulations souffriraient quand je resterais trop longtemps dans la même position. Je serais obligée de porter des lunettes pour lire.

Je ferais peut-être de l'hypertension. J'aurais peut-être une artère bouchée. Mon cœur commencerait peut-être à battre la chamade. Quand j'aurais la grippe, ce serait vraiment la catastrophe et je tomberais gravement malade. Je craindrais la maladie de Parkinson, celle d'Alzheimer, une congestion cérébrale, une pneumonie… : les vilaines bêtes cachées sous le lit de tous ceux qui prennent de l'âge.

Et si je disais à Eric que je voulais vivre avec lui éternellement ? Imaginons qu'il ne pousse pas des cris d'horreur et qu'il ne parte pas en courant, imaginons qu'il accepte de me vampiriser… J'ai essayé d'imaginer ce que

ce serait d'être un vampire. Je verrais tous mes amis vieillir et mourir. Je dormirais à mon tour dans le trou à rats, au fond de l'armoire. Si Jason épousait Michèle, elle n'aimerait peut-être pas que je prenne ses bébés dans mes bras. Je ressentirais l'envie d'attaquer les gens, de les mordre. Ils deviendraient tous des McBlood-burgers ambulants pour moi. Les gens ne seraient plus, désormais, à mes yeux, que de la nourriture sur pattes. J'ai regardé le ventilateur tourner au plafond et j'ai essayé d'imaginer comment ce serait d'avoir envie de mordre Andy Bellefleur ou Holly. Beurk !

D'un autre côté, je ne connaîtrais plus la souffrance physique à moins qu'on me tire dessus ou qu'on me morde avec de l'argent, ou qu'on me plante un pieu dans le cœur, bien sûr, ou encore qu'on m'expose au soleil. Je pourrais protéger de frêles humains du danger. Je pourrais être avec Eric pour toujours… Sauf qu'en général les couples de vampires ne tenaient pas si longtemps.

Bon. Je pourrais rester avec Eric encore quelques années, du moins.

Comment gagnerais-je ma vie ? Je ne pourrais faire que le service du soir au *Merlotte,* évidemment, et seulement après la tombée de la nuit – à supposer que Sam veuille bien me garder. Et puis, lui aussi, il vieillirait et il mourrait. Un autre propriétaire n'apprécierait peut-être pas d'avoir une serveuse qui ne pouvait travailler que le soir. Je pourrais retourner à l'école et suivre des cours du soir et des cours par Internet jusqu'à ce que je parvienne à décrocher un diplôme. De quoi ?

J'avais atteint les limites de mon imagination. Je me suis mise à genoux pour me relever, en me demandant si ce n'était pas une raideur que je ressentais là, au niveau des rotules.

Malgré ma longue et éprouvante journée, le sommeil s'est fait attendre, cette nuit-là. Le silence de la maison m'oppressait. Claude est rentré tard dans la nuit, en sifflotant.

Quand je me suis levée le lendemain, de bon matin

(enfin, « bon », ça restait à prouver. Beaucoup trop tôt, en tout cas.), je me sentais toute molle et déprimée. Me dirigeant vers la véranda avec ma première tasse de café de la matinée, j'ai trouvé deux enveloppes glissées sous ma porte d'entrée. La première était de Me Cataliades et elle avait été déposée par sa nièce Diantha à 3 heures du matin, si j'en croyais les quelques mots notés au dos. J'étais désolée d'avoir raté la chance de voir Diantha. Je ne lui en étais pas moins reconnaissante de ne pas m'avoir réveillée. C'est cette enveloppe que j'ai ouverte en premier, trop curieuse pour résister. « Chère mademoiselle Stackhouse, avait écrit l'avocat, voici le chèque correspondant à la somme totale placée sur le compte de Claudine Crâne, au jour de son décès. Elle tenait à ce que vous l'ayez. »

Court et précis. Ce que je n'aurais pas pu dire de la majorité des gens avec lesquels j'avais discuté récemment. J'ai déplié le chèque et découvert qu'il était d'un montant de… cent cinquante mille dollars.

— Oh mon Dieu ! me suis-je exclamée tout haut. Oh-mon-Dieu !

Et je l'ai lâché parce que, soudain, mes doigts avaient perdu toute faculté de préhension. Le chèque a voltigé par terre. Je me suis précipitée pour le récupérer et je l'ai relu pour être bien sûre que je ne m'étais pas trompée.

— Oh !

Je m'en tenais aux exclamations de base parce que j'étais incapable de dire quoi que ce soit d'autre. Je ne parvenais même pas à imaginer ce que j'allais faire avec tout cet argent. Ça me dépassait complètement. J'allais devoir me laisser un peu de temps avant de pouvoir penser à cet héritage tombé du ciel en termes de projets rationnels.

J'ai emporté l'énorme chèque dans la maison pour l'enfermer dans un tiroir, terrifiée à l'idée que quelque chose puisse lui arriver avant que je n'aie pu le déposer à la banque. C'est seulement lorsque j'ai été bien certaine qu'il était en lieu sûr que j'ai pensé à ouvrir l'autre

enveloppe.

Je l'ai remportée dans la véranda et je me suis installée pour prendre une gorgée de café tiède. Je l'ai ouverte. Elle contenait un petit mot de Bill.

« *Ma très chère Sookie, je n'ai pas voulu t'effrayer en venant frapper à ta porte à 2 heures du matin. Je te laisse donc ceci pour que tu le lises, le jour venu. Je m'étais bien demandé pourquoi tu étais passée chez moi, la semaine dernière. Car je le savais, mais je savais aussi que, tôt ou tard, tes raisons m'apparaîtraient. Ton cœur généreux ne cherchait que le moyen de me soigner et a trouvé exactement le traitement qu'il me fallait.*

Je n'aurais jamais cru revoir Judith, après notre dernière séparation. J'avais des raisons pour ne pas l'avoir appelée durant toutes ces années. J'ai cru comprendre qu'elle t'avait expliqué pourquoi Lorena avait décidé de la vampiriser. Lorena ne m'a pas demandé mon avis avant d'attaquer Judith. Il faut que tu me croies. Jamais je ne condamnerais quiconque à cette existence à moins que ce ne soit son désir et qu'il ne me le demande. »

Allons bon. Bill me prêtait des réflexions tortueuses que je ne m'étais pas faites. Bill, demander à Lorena de lui trouver une compagne qui ressemblerait à sa femme ? Je n'aurais jamais seulement imaginé le soupçonner d'une chose pareille !

« Je n'aurais jamais eu le courage de contacter Judith de peur qu'elle ne me haïsse. Je suis heureux de la revoir. Et son sang, qu'elle m'a donné bien volontiers, a déjà opéré des miracles en moi. »

Formidable ! C'était justement le but.

« *Judith a accepté de rester une semaine pour que nous puissions "rattraper le temps perdu". Peut-être accepterais-tu de te joindre à nous un de ces soirs ? Ta gentillesse a fait une très forte impression sur Judith. Bien à toi. Bill.* »

J'ai accroché un sourire à mes lèvres pour l'adresser à la feuille de papier pliée. J'allais lui répondre tout de suite

pour lui dire combien j'étais contente qu'il aille mieux et qu'il ait renoué avec Judith. Certes, je n'avais pas été ravie quand il était sorti avec Selah Pumphrey, une humaine, agent immobilier de son état. C'était un peu compréhensible : nous venions juste de rompre et je savais qu'il n'était pas amoureux d'elle. Mais, maintenant, j'étais bien décidée à être heureuse pour lui. Je n'allais certainement pas faire partie de ces horribles gens qui se mettaient dans tous leurs états, juste parce que leur ex avait trouvé un remplaçant. C'était hypocrite et extrêmement égoïste. J'espérais bien être au-dessus de ça. Enfin, j'avais bien l'intention de le faire croire, en tout cas.

— Bon, ai-je dit à ma tasse de café. Tout est bien qui finit bien.

— Tu ne voudrais pas me parler à moi plutôt qu'à ton café ? m'a alors proposé Claude.

J'avais entendu des pas dans l'escalier par la fenêtre ouverte et j'avais bel et bien capté l'énergie d'un cerveau en activité, mais je n'avais pas prévu qu'il viendrait me rejoindre dans la véranda.

— Tu es rentré tard, lui ai-je fait remarquer. Tu veux que j'aille te chercher une tasse de café ? J'en ai fait des litres.

— Non, merci. Je vais aller me prendre un petit jus d'ananas dans deux secondes. Belle journée, dis donc.

Claude était torse nu. Encore une chance qu'il ait porté un pantalon de pyjama ! Avec les Dallas Cowboys tout partout. Ha ! Dans ses rêves !

— Ouais.

Devant mon flagrant manque d'enthousiasme, Claude a haussé un sourcil noir parfaitement dessiné.

— On a le cafard ? m'a-t-il demandé.

— Non, pas du tout. Je vais super bien.

— Oui, c'est vrai, tu rayonnes. Qu'est-ce qui se passe, cousine ?

— Rien. Au contraire, je viens de recevoir le chèque de la succession de Claudine. Dieu la bénisse ! C'était si généreux de sa part ! me suis-je exclamée, en levant vers

Claude un visage empreint de la plus grande sincérité (enfin, c'était l'idée). J'espère que tu ne m'en veux pas, Claude. C'est juste que… tant d'argent… Je n'ai même pas la moindre idée de ce que je vais en faire.

Mon cousin a haussé les épaules.

— C'étaient les dernières volontés de Claudine. Et, maintenant, dis-moi ce qui ne va pas.

— Excuse-moi, Claude, mais je suis quand même un peu étonnée que ça t'intéresse. J'aurais cru que tu te contrefichais de ce que je pouvais bien éprouver. Et je suis polie. Voilà maintenant que tu es adorable avec Hunter et que tu me proposes ton aide pour ranger le grenier ?

— Et pourquoi ne me prendrais-je pas d'un nouvel intérêt pour ma très chère cousine ? m'a-t-il répliqué, avec un haussement de sourcils outragé.

— Humpf ! Et peut-être que les poules auront des dents, un jour !

Il a éclaté de rire.

— J'essaie de m'humaniser, a-t-il fini par m'avouer. Comme, selon toute vraisemblance, je vais être amené à vivre ma très longue existence parmi les humains, j'essaie d'être plus…

— Aimable ?

— Aïe !

Mais il n'était pas vraiment vexé. Pour qu'il le soit, il aurait fallu qu'il accorde une certaine importance à mon opinion. Or, c'est le genre de chose qui ne s'apprend pas, nous sommes d'accord.

— Et il est passé où, le petit ami ? m'a-t-il demandé. J'aime tellement ça, quand une maison sent le vampire.

— Quand je l'ai vu, hier, ça faisait une semaine que je n'avais pas de nouvelles. Et encore, on n'a même pas pu se voir en tête à tête.

— Vous vous êtes brouillés ?

Claude s'est appuyé de la hanche contre la balustrade de la véranda. Il voulait à tout prix me montrer qu'il pouvait s'intéresser à autre chose qu'à son nombril. Message reçu, cinq sur cinq.

Mais l'exaspération commençait à me gagner.

— Claude, je suis en train de boire ma toute première tasse de café de la journée ; je n'ai pas beaucoup dormi et j'ai eu quelques moments difficiles, ces derniers jours. Alors, si tu pouvais débarrasser le plancher… Prendre une douche, par exemple ?

Il a poussé un soupir à fendre l'âme.

— D'accord, pas besoin de me le dire : je sens bien quand je dérange.

— Mais je te l'ai déjà dit !

— Ah ! OK. Je m'en vais.

Mais, comme déjà il se redressait et passait porte, je me suis rappelé que j'avais besoin de lui parler, en fin de compte.

— Je retire ce que j'ai dit. Il faut vraiment qu'on discute tous les deux, lui ai-je annoncé. Je n'ai pas trouvé le temps de te prévenir, mais Dermot est venu.

Claude s'est raidi, prêt à détaler presque.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je n'en suis pas très sûre. Je pense, comme toi, qu'il avait besoin de sentir une présence avec un peu de sang de faé dans les veines. Et il voulait me faire comprendre qu'on lui avait jeté un sort.

Claude a blêmi.

— Qui ça ? Est-ce que mon grand-père serait revenu de ce côté de la barrière ?

— Non. Mais est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer qu'un faé lui ait jeté un sort avant que la barrière ne se ferme ? Et je suppose que tu sais pour l'autre faé ? Parce qu'il y a un autre faé, cent pour cent faérique, de ce côté du portail, ou de la barrière, ou de ce que tu veux.

D'après ce que j'avais compris, chez les faé, on ne pouvait pas mentir effrontément.

— Dermot est fou, a soupiré Claude. Je me demande ce qu'il va encore bien pouvoir inventer. S'il t'a abordée directement, c'est qu'il doit être soumis à une pression terrible. Tu sais comment il est avec les humains : il ne sait pas sur quel pied danser.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Non. Et j'ai une bonne raison pour ça.

Il m'a tourné le dos pour jeter un coup d'œil derrière la maison.

— Je préfère garder ma tête là où elle est, a-t-il ajouté d'un ton sinistre.

— Il y a donc bien quelqu'un d'autre dans les parages et tu sais qui c'est. Ou tu en sais plus long sur cette histoire de sort que tu ne veux l'admettre…

— Tu ne me feras pas dire ce que je ne veux pas dire.

Et, sur ces bonnes paroles, Claude est rentré dans la maison. Quelques minutes plus tard, je l'entendais sortir par-derrière et je voyais sa voiture filer droit vers Hummingbird Road.

J'avais donc obtenu une précieuse information qui ne m'était d'aucune utilité : je ne pouvais pas invoquer le faé et lui demander pourquoi il ou elle était encore de ce côté de la barrière, ni quelles étaient exactement ses intentions. Cela dit, si on me demandait de deviner, j'étais bien sûre qu'un faé tout de lumière et de bonté n'aurait pas terrorisé Claude à ce point. Et un faé empreint de bienveillance n'aurait pas lancé à ce pauvre Dermot un sort qui le chamboulerait de la sorte.

J'ai fait une prière ou deux, en espérant que ça me rendrait ma bonne humeur habituelle, mais, ce jour-là, ça n'a pas marché. Sans doute que je n'étais pas dans le bon état d'esprit. S'entretenir avec Dieu, ce n'est pas comme avaler la pilule du bonheur – loin de là.

J'ai enfilé une robe et des sandales et je suis allée sur la tombe de Gran. Parler avec ma grand-mère me rappelait toujours combien elle était sage et avait la tête sur les épaules. Mais, ce jour-là, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à cette incartade, qui lui ressemblait si peu et qu'elle avait eue avec un homme-faé, incartade qui avait eu pour conséquence la naissance de mon père et de sa sœur Linda. Ma grand-mère avait (aurait) eu des relations sexuelles avec un homme-faé parce que mon grand-père ne pouvait pas lui faire d'enfants. Elle était donc, malgré

tout, parvenue à porter et mettre au monde deux enfants, qu'elle avait élevés et aimés de toutes ses forces.

Et elle les avait tous les deux enterrés.

Comme je m'accroupissais près de sa pierre tombale, les yeux sur l'herbe qui avait poussé sur sa tombe, je me demandais si je n'aurais pas dû y voir un signe, en tirer des conclusions peut-être. On aurait pu faire valoir que Gran avait fait quelque chose qu'elle n'aurait pas dû faire… pour avoir ce qu'elle n'était pas censée avoir… et, après l'avoir obtenu, qu'elle l'avait perdu dans les circonstances les plus atroces qui soient. Que pouvait-il y avoir de pire que de perdre un enfant ? Perdre deux enfants.

On pouvait aussi estimer que tout ça n'avait été qu'un concours de circonstances, que Gran avait fait de son mieux, au moment où elle avait été confrontée à cette décision, et que cette décision n'avait malheureusement pas eu que de bonnes conséquences pour des raisons qui lui avaient tout autant échappé que le reste. Tout était notre faute ou rien n'était notre faute.

Il devait sûrement y avoir d'autres réponses.

J'ai donc fait ce que je pouvais faire de mieux : j'ai mis des boucles d'oreilles et je suis allée à l'office. Pâques était déjà loin, mais les fleurs sur l'autel du temple méthodiste étaient encore magnifiques. Les fenêtres étaient ouvertes parce qu'il faisait doux. Il y avait bien quelques nuages qui se formaient à l'ouest, mais pas de quoi s'inquiéter pendant encore quelques bonnes heures. J'ai écouté attentivement le sermon et j'ai repris tous les hymnes en chœur – mais en sourdine parce que je chante comme une casserole. Ça m'a fait du bien. Ça m'a rappelé ma grand-mère et mon enfance, la foi, les robes blanches et le repas du dimanche : en général, un rôti couronné de pommes de terre et de carottes que Gran enfournait juste avant de partir pour le temple. Elle aurait fait une tarte aussi, ou un gâteau…

Ce n'est pas toujours simple, l'office, quand vous pouvez lire dans les pensées des autres fidèles, et j'ai dû faire de gros efforts pour parvenir à les bloquer et à me

concentrer sur mes propres pensées. Je voulais retrouver cette partie de moi-même que je devais à l'éducation de ma grand-mère, celle qui était bonne et bienveillante et qui essayait de tendre vers le bien.

Après l'office, j'ai papoté avec Maxine Fortenberry qui était au septième ciel parce que Hoyt et Holly allaient se marier ; j'ai vu Charlsie Tooten qui portait son petit-fils et j'ai bavardé avec mon agent d'assurance, Greg Aubert, qui était venu en famille. Sa fille a piqué un fard quand j'ai posé les yeux sur elle : je savais deux ou trois petites choses à son sujet qui lui donnaient mauvaise conscience. Pourtant, je ne la jugeais pas. On fait tous des erreurs, de temps en temps. Certains se font prendre, d'autres pas…

Et qui j'ai aperçu à la sortie ? Sam ! Je ne l'avais jamais vu à l'office auparavant. Pour autant que je le sache, il n'avait jamais mis les pieds dans aucune église de Bon Temps.

— Hé ! Contente de te voir, lui ai-je dit, en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop ahurie. C'est nouveau ou tu fréquentais une autre paroisse ?

— J'ai juste senti que le moment était venu, m'a-t-il répondu. D'abord, j'aime bien assister à l'office. Ensuite, les temps s'annoncent rudes pour les hybrides et je tiens à ce que tout le monde, à Bon Temps, sache que je suis un type bien.

— Il faudrait qu'ils soient bien bêtes pour ne pas s'en être déjà aperçus, lui ai-je rétorqué discrètement. Ça m'a fait plaisir de te voir, Sam.

Et je me suis éloignée parce qu'une ou deux personnes attendaient pour lui parler et que, d'après ce que j'avais compris, il essayait justement d'asseoir sa position dans la communauté.

J'ai essayé de ne pas m'inquiéter pour Eric, ni pour quoi que ce soit d'autre, pendant le restant de la journée. J'avais reçu un texto de Tara m'invitant à déjeuner avec elle et JB. J'étais ravie à l'idée de me retrouver en leur compagnie. Tara avait demandé au Dr Dinwiddie d'y regarder de plus près et, comme il fallait s'y attendre, il

avait découvert un deuxième battement de cœur. JB et elle n'en revenaient pas, mais ils étaient fous de joie. Tara avait préparé une crème de poulet à tartiner sur des petits pains maison et elle avait fait un gratin d'épinards et une salade de fruits. J'ai passé un moment vraiment agréable dans leur charmante petite maison et JB, après avoir examiné mes poignets, m'a dit qu'ils étaient pratiquement guéris. Tara était surexcitée parce que la tante de JB avait prévu de leur organiser une petite fête à Clarice pour célébrer la future naissance des jumeaux et elle m'a assuré que je serais invitée. Nous avons arrêté une date pour la fête de Bon Temps et elle a promis de faire sa liste de cadeaux sur le Net.

Le temps de rentrer, j'avais déjà décidé de faire une machine. J'en ai profité pour laver mon tapis de bain et je l'ai étendu dehors. J'avais pris la précaution de m'armer : j'avais glissé mon pistolet en plastique, dûment rempli de jus de citron, dans ma poche. Je n'avais aucune envie de me faire prendre au dépourvu une deuxième fois. Je n'arrivais tout simplement pas à comprendre ce que j'avais bien pu faire pour avoir une créature faérique apparemment hostile (si j'en croyais la réaction de Claude) rôdant autour de chez moi.

Mon portable a sonné au moment où, traînant des pieds et d'humeur morose, je rentrais à la maison.

— Salut, p'tite sœur ! m'a joyeusement saluée Jason.

Il faisait un barbecue : j'entendais la viande grésiller.

— On mange dehors avec Michèle. Tu veux venir ? J'ai des grillades à revendre.

— C'est gentil, mais j'ai déjà déjeuné chez Tara et JB. On se garde ça pour une prochaine fois ?

— Pas de problème. Dis, j'ai eu ton message. Demain soir à 8 heures, alors ?

— Ouaip. On n'a qu'à faire la route ensemble.

— Parfait. Je viens te chercher chez toi à 7 heures.

— A demain soir, alors.

— Ouais. Bon, faut qu'j'y aille.

Jason n'aimait pas rester pendu au téléphone. Il avait

rompu avec plusieurs filles parce qu'elles voulaient juste papoter pendant qu'elles se rasaient les jambes ou qu'elles se faisaient les ongles.

J'étais assez contente d'aller à cette assemblée, en fait. Je me disais que c'était un bon moment en perspective – enfin, un moment intéressant, tout au moins.

Quand vous vous réjouissez à l'idée de retrouver toute une bande de loups-garous énervés, ça en dit long sur la vie que vous menez.

Kennedy était derrière le comptoir, quand je suis arrivée au travail, le lendemain. Elle m'a dit que Sam avait un rendez-vous du genre « sortez le chéquier » avec son comptable, qui avait réussi à lui faire avoir un délai – pas étonnant, vu le retard que Sam avait pris pour lui remettre toute la paperasserie.

Kennedy était aussi jolie que d'habitude. Elle refusait de porter le short que nous adoptions quasiment toutes par temps chaud, lui préférant un pantalon de toile à pinces et une ceinture fantaisie avec son tee-shirt *Merlotte*. Le maquillage et la coiffure de Kennedy auraient pu remporter le premier prix d'un concours de beauté. Par habitude, j'ai jeté un coup d'œil vers le tabouret de Danny Prideaux : vide.

— Où est Danny ? lui ai-je demandé, en venant chercher une bière pour Catfish Hennessy.

Comme c'était le patron de Jason, je m'attendais à moitié à voir mon frère passer la porte pour venir se joindre à lui, mais seuls Hoyt et deux ou trois autres gars de la voirie étaient assis à la table de Catfish.

— Il devait bosser à son autre job, aujourd'hui, m'a dit Kennedy, en tentant de la jouer désinvolte. J'apprécie que Sam veille à ce que j'aie une protection quand je bosse, Sookie, mais, franchement, je ne vois pas pourquoi il y aurait des problèmes.

C'est à ce moment-là que la porte d'entrée a claqué.

— Je suis ici pour protester ! a hurlé une femme qui aurait pu passer pour la grand-mère de M. Tout-le-Monde.

Elle brandissait une pancarte. PAS DE

COHABITATION AVEC LES ANIMAUX, était-il écrit. Et on pouvait voir qu'elle avait regardé le mot « cohabitation » dans le dictionnaire, vu le soin qu'elle avait mis à le calligraphier.

— Appelle d'abord les flics, ai-je lancé à Kennedy. Et ensuite Sam. Dis-lui de revenir ici, et tout de suite !

Kennedy a hoché la tête et s'est tournée vers le combiné mural.

Notre manifestante était vêtue d'un chemisier bleu et blanc et d'un pantalon rouge qu'elle avait probablement achetés chez *Bealls* ou *Stage*. Elle avait les cheveux courts et permanentes, sagement teints en brun, portait des lunettes à montures cerclées et seule une modeste alliance ornait ses doigts déformés par l'arthrose. En dépit de son apparence de petite dame sans histoires, je pouvais voir dans ses pensées brûler le feu du fanatisme.

— Je vais devoir vous demander de sortir, madame. Vous êtes dans un établissement qui appartient à un particulier, lui ai-je fait remarquer, tout en me demandant si c'était une bonne ligne de défense ou non.

Je n'en avais aucune idée : nous n'avions jamais eu affaire à des protestataires avant.

— C'est un lieu public ici : tout le monde a le droit d'entrer, m'a-t-elle rétorqué, comme si elle représentait la loi.

Elle n'avait pas plus de légitimité que moi.

— Non. C'est Sam Merlotte qui décide qui a le droit d'entrer ou pas et, comme c'est moi qui le remplace pour le moment, je vous demande de quitter ce bar.

— Vous n'êtes ni Sam Merlotte, ni sa femme. Vous êtes cette fille qui fréquente un refroidi, m'a-t-elle balancé, venimeuse.

— Je suis le bras droit de Sam, dans cet établissement, ai-je brodé, et, à ce titre, je vous ordonne de sortir, sinon c'est moi qui vais vous mettre dehors.

— Vous posez la main sur moi et je porte plainte, s'est-elle rebiffée, en redressant la tête.

J'ai senti la moutarde me monter au nez. Je ne

supporte pas, mais alors vraiment pas, les menaces.

— Kennedy !

En une seconde, l'intéressée était à côté de moi.

— Je crois qu'à nous deux, on est assez fortes pour soulever cette dame et la sortir du bar, qu'est-ce que tu en dis ? ai-je demandé à ma collègue.

— Je suis cent pour cent partante, a répondu Kennedy, qui regardait la protestataire comme si elle n'attendait plus que le coup de pistolet du départ pour lui sauter dessus.

— Et vous, vous êtes cette fille qui a tiré sur son fiancé, a dit la petite dame qui commençait à ne plus avoir l'air très rassurée.

— Oui, c'est moi. Il m'avait vraiment mise en colère et vous, là, maintenant, vous commencez sérieusement à me gonfler, lui a balancé Kennedy. Alors, vous allez bouger d'ici et emporter votre petite pancarte avec vous. Et vous allez faire ça tout de suite.

La vieille dame a perdu courage et elle s'est précipitée vers la porte, se souvenant juste au dernier moment de garder la tête haute et le dos droit comme « un bon soldat de Dieu qu'elle était ». J'ai capté ça directement dans ses pensées.

Catfish a applaudi Kennedy et quelques-uns l'ont imité, mais, en grande majorité, les clients en sont restés muets, carrément médusés. C'est à ce moment-là qu'ont retenti les chants sur le parking. Nous nous sommes tous rués aux fenêtres.

— Nom de Dieu ! ai-je soufflé.

Il y avait au moins trente manifestants sur le parking. La plupart étaient d'âge mûr, mais j'ai repéré quelques ados qui auraient dû être en cours, à cette heure-ci, et j'ai reconnu deux ou trois jeunes qui avaient à peine plus de vingt ans. En fait, je reconnaissais quasiment tout ce beau monde. Ils fréquentaient l'église du « Renouveau charismatique » à Clarice, une église qui progressait à pas de géant (si on en croyait la construction de ses bâtiments). La dernière fois que j'étais passée devant, en

allant voir JB pour mes exercices de kiné, un nouvel édifice était en cours de construction.

J'aurais préféré qu'ils se « renouvellent » là-bas plutôt qu'ici, où ils n'avaient rien à faire. Juste au moment où je m'apprêtais à faire quelque chose d'idiot (comme sortir sur le parking), deux voitures de police sont arrivées, avec leur gyrophare en marche. Kevin et Kenya en sont descendus. Kevin était aussi mince et blanc que Kenya était ronde et noire. Ils étaient tous les deux d'excellents policiers et ils s'aimaient profondément, mais… officieusement.

Kevin s'est approché du groupe de manifestants avec une apparente assurance. Je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait, mais ils se sont tournés vers lui et se sont tous mis à parler en même temps. Il a levé les mains dans un geste qui signifiait « reculez et calmez-vous », pendant que Kenya faisait le tour pour prendre position derrière le groupe.

— Peut-être qu'on devrait y aller ? s'est interrogée Kennedy.

J'ai remarqué que Kennedy n'avait pas pour habitude de rester assise en attendant que ça se passe. Je n'ai rien contre le fait d'être proactif quand les circonstances s'y prêtent, mais ce n'était pas le moment d'envenimer la confrontation sur le parking, et c'était assurément tout ce qu'on gagnerait à y aller.

— Non, je crois qu'il vaut mieux qu'on reste ici, lui ai-je répondu. Pas la peine de jeter de l'huile sur le feu.

J'ai lancé un coup d'œil circulaire. Tous les clients avaient oublié leur verre et leur assiette. Ils regardaient tous par les fenêtres. J'ai bien pensé à les prier d'aller se rasseoir à leurs tables, mais pourquoi leur demander de faire quelque chose qu'ils n'avaient, de toute façon, aucune intention de faire ? Surtout pas avec un tel spectacle juste devant le bar !

Antoine est sorti des cuisines pour venir se poster à côté de moi. Il a observé la scène en silence un long moment.

— Je n'y suis pour rien, a-t-il finalement maugréé.

— Ça ne m'est même pas venu à l'esprit, me suis-je étonnée.

Antoine s'est détendu – même dans sa tête.

— C'est une action à l'initiative d'une église quelconque. N'importe quoi ! Ils manifestent devant le *Merlotte* parce que Sam est un hybride. Mais la femme qui est entrée dans le bar, tout à l'heure, était drôlement bien renseignée sur moi. Et sur Kennedy aussi. J'espère que c'est juste un coup pour rien. Je n'ai aucune envie de me taper des protestataires tous les jours !

— Sam fera faillite, si ça continue, a commenté Kennedy à voix basse. Peut-être que je ferais mieux de démissionner. Ça ne va pas arranger les affaires de Sam que je travaille ici.

— Arrête de jouer les martyrs, Kennedy ! lui ai-je répliqué. Ils ne m'aiment pas non plus. Tous ceux qui ne me croient pas folle pensent qu'il y a quelque chose de surnaturel chez moi. Si on va par là, tout le monde serait obligé de démissionner, de Sam jusqu'en bas de l'échelle.

Elle m'a dévisagée pour voir si j'étais sincère. Et puis, elle a hoché la tête, martiale.

— Oh, oh ! a-t-elle alors dit, en se retournant vers la fenêtre.

Danny Prideaux venait d'arriver dans sa Chrysler LeBaron 1991, un engin qui le fascinait presque autant que Kennedy Keyes.

Danny s'était garé juste à côté des manifestants, avant de sortir de sa voiture comme un diable de sa boîte pour se ruer vers le bar. Il venait s'assurer que Kennedy n'avait rien. De deux choses l'une : soit ils avaient une radio qui captait le canal des flics dans le magasin de bricolage où Danny travaillait, soit Danny avait appris la nouvelle par un des clients. Le téléphone arabe marchait fort à Bon Temps. Danny portait un jean et des boots avec un débardeur gris et ses larges épaules, couleur caramel, luisaient de sueur.

Comme il se dirigeait à grands pas vers la porte, j'ai

soufflé :

— Je suis en train de saliver…

Kennedy s'est plaqué la main sur la bouche pour étouffer son hilarité.

— Ouais, il est pas mal, a-t-elle renchéri, en prenant un ton détaché.

Nous avons éclaté de rire.

Mais, tout à coup, catastrophe ! Un des manifestants, furieux d'être chassé du *Merlotte,* a abattu sa pancarte sur le toit de la Chrysler. À ce bruit, Danny s'est retourné. Il est resté comme tétanisé un quart de seconde, et puis il a foncé tête baissée sur le blasphémateur qui avait osé abîmer la peinture de sa voiture.

— Oh non ! a lâché Kennedy, avant de se ruer dehors comme propulsée par un lance-pierres. Danny ! s'est-elle égosillée. Danny ! Arrête !

Danny a hésité, le temps de tourner la tête pour voir qui l'apostrophait. C'est alors que, d'un bond que n'aurait pas renié un kangourou, Kennedy lui a sauté au cou. Il a d'abord eu un geste d'impatience, comme s'il avait voulu se dégager, et puis il a semblé réaliser que c'était bel et bien Kennedy, qu'il avait passé des heures et des heures à admirer, qui l'enlaçait. Il est resté figé, les bras le long du corps, comme s'il avait peur de bouger.

Je ne savais pas ce que Kennedy lui disait, mais Danny la regardait comme s'il ne voyait plus qu'elle. Une des manifestantes, dans un moment d'égarement, s'était laissée aller à contempler la scène avec une expression attendrie. Mais elle s'est vite remise de cette petite défaillance par trop humaine pour brandir sa pancarte de plus belle.

— AniMAUX, deHORS ! Le MONDE aux hu-MAINS ! Aux élus du CON-GRÈS de montrer le CHEMIN ! braillait un des plus vieux protestataires, un homme avec une crinière toute blanche, quand j'ai ouvert la porte pour sortir à mon tour.

— Kevin ! ai-je hélé le policier, fais-les dégager !

Kevin essayait de conduire le troupeau des mécontents

hors du parking. À en croire les lignes qui creusaient son fin visage blafard, il aurait nettement préféré être ailleurs.

— Monsieur Barlowe, a-t-il dit calmement, s'adressant à l'homme aux cheveux blancs, ce que vous faites est illégal. Je pourrais vous arrêter pour ça. Ne m'y poussez pas. Je n'ai vraiment pas envie de le faire.

— Nous sommes prêts à nous laisser emprisonner pour nos idées, a rétorqué l'intéressé. Ce n'est pas vrai, vous tous ?

Certains paroissiens n'en avaient pas l'air convaincus.

— Peut-être bien, est intervenue Kenya, mais on a Jane Bodehouse en cellule de dégrisement, en ce moment, et elle vomit toutes les cinq minutes. Croyez-moi, messieurs dames, vous n'aurez aucune envie de vous retrouver en prison avec elle.

La femme qui était entrée au *Merlotte* au départ a légèrement changé de couleur.

— C'est une propriété privée, a repris Kevin. Vous ne pouvez pas manifester ici. Si vous n'avez pas libéré ce parking dans trois minutes, vous serez tous en état d'arrestation.

Ça a plutôt pris cinq minutes, mais le parking était débarrassé de ses contestataires quand Sam est venu nous rejoindre pour remercier Kevin et Kenya. Comme je n'avais pas vu son pick-up arriver, j'ai été un peu surprise de le voir là.

— Quand es-tu rentré ? lui ai-je demandé.

— Il n'y a pas dix minutes. Je savais que, si jamais je me montrais, ça ne ferait que les échauffer davantage. Alors, je me suis garé dans School Street et je suis venu à pied, par-derrière.

— Bien vu !

La clientèle du midi quittait le bar et l'incident était déjà en bonne voie pour figurer dignement dans la légende locale. Seuls un ou deux clients semblaient contrariés. Le reste considérait que la manifestation leur avait fait une bonne distraction. Catfish Hennessy a donné à Sam une bonne claque sur l'épaule en passant, et il n'a pas été le

seul à faire un petit effort pour lui témoigner son soutien. Combien de temps cette attitude magnanime allait-elle durer ? Si les protestataires continuaient, beaucoup de gens pourraient penser que ça ne valait tout simplement pas le coup de venir au bar.

Ce n'était pas la peine de le dire tout haut. Rien qu'à voir sa tête, Sam avait parfaitement compris le problème.

— Allez ! ai-je tenté de l'encourager, en lui passant le bras autour des épaules. Ils s'en iront, tu verras. Tu sais ce que tu devrais faire ? Tu devrais appeler le pasteur de leur communauté. Ils sont tous de la Holy Word Tabernacle à Clarice. Tu devrais lui dire que tu veux venir leur parler. Pour leur montrer que tu es juste une personne comme tout le monde. Je parie que ça marcherait.

Je me suis alors rendu compte de la tension qui nouait ses épaules. Sam était raide comme un piquet et frémissait de rage.

— Je ne devrais pas avoir besoin de dire quoi que ce soit à qui que ce soit ! a-t-il explosé. Je suis un citoyen de ce pays. Mon père a servi dans l'armée. J'étais dans l'armée. Je paie mes impôts. Et je ne suis PAS une personne comme tout le monde. Je suis un métamorphe. Et il faut qu'ils se mettent ça bien dans le crâne et leur chapeau par-dessus.

Il a pivoté d'un bloc pour rentrer dans le bar. J'ai accusé le coup. Je savais qu'il n'était pas en colère contre moi. En le regardant s'éloigner au pas de charge, je me suis dit que tout ceci n'avait rien à voir avec moi. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser que dans cette nouvelle péripétie, les enjeux me concernaient aussi. Non seulement, parce que je travaillais au *Merlotte,* mais, aussi, parce que la femme qui était venue, au début, m'ayant bel et bien désignée, je faisais partie du problème.

En outre, j'estimais malgré tout qu'approcher cette communauté religieuse en personne était une bonne idée. Ça me paraissait sensé, raisonnable et civil.

Mais Sam n'était pas d'humeur à se montrer raisonnable, ni même civil, et je pouvais comprendre ça.

Je me demandais seulement sur quoi il allait passer sa colère… ou sur qui ?

Une heure plus tard, un journaliste est arrivé au bar pour tous nous interviewer sur « l'incident », comme il l'appelait. Errol Clayton, un homme dans la quarantaine, était celui qui rédigeait plus de la moitié des papiers dans le modeste canard de Bon Temps. Il n'en était pas propriétaire, mais il se débrouillait pour le diriger avec un budget réduit au strict minimum. Je n'avais rien à redire sur ce journal, mais, forcément, beaucoup le tournaient en dérision : les *Chroniques de Bon Temps* devenant souvent dans leur bouche les *Coliques de Bon Temps*…

Comme Errol attendait que Sam ait fini de parler au téléphone, je lui ai demandé s'il voulait boire quelque chose.

— Ah ! Je prendrais volontiers un thé glacé, Sookie, m'a-t-il aimablement répondu. Comment va donc ton frère ?

— Bien.

— Il se remet de la mort de sa femme ?

— Je crois qu'il a fini par se faire une raison.

Ce qui prêtait à toutes les interprétations qu'on voulait.

— Une chose horrible, a-t-il commenté.

— Oui, très moche.

— Et c'était juste ici, sur le parking, a ajouté Errol Clayton, comme si je pouvais l'avoir oublié. Et exactement là où on a trouvé le cadavre de Lafayette Reynolds aussi.

— Tiens, c'est vrai. Mais, naturellement, tout ça n'était pas la faute de Sam et n'avait rien à voir avec lui.

— Personne n'a jamais été arrêté pour le meurtre de Crystal, si je me souviens bien.

J'ai reculé pour jeter à Errol Clayton un regard noir.

— Monsieur Clayton, si vous êtes venu ici pour nous créer des ennuis, vous pouvez tout de suite passer la porte. Nous avons besoin que les choses aillent mieux, pas plus mal. Sam est un type bien. Il va au Rotary ; il prend un encart dans l'album annuel de la promo de terminale du

lycée ; il sponsorise une des équipes de base-ball du Boys and Girls Club tous les ans et il participe au feu d'artifice pour la fête nationale. Sans compter que c'est un patron formidable, un vétéran et un citoyen qui paie ses impôts comme tout le monde.

— Merlotte, vous vous êtes dégoté un fan-club, a balancé le journaliste à Sam qui était venu se planter juste derrière moi.

— J'ai trouvé une amie, l'a posément repris Sam. J'ai la chance d'avoir beaucoup d'amis et une affaire qui marche. Et ça me ferait mal si je devais les perdre, c'est sûr.

J'ai cru percevoir un ton d'excuse dans sa voix et j'ai senti sa main me tapoter l'épaule. Rassurée, je me suis éclipsée pour aller faire mon travail, laissant Sam parler tranquillement avec le journaliste.

Je n'ai pas eu l'occasion de reparler à mon patron avant de quitter le travail. J'ai dû m'arrêter à l'épicerie sur le chemin du retour parce que j'avais besoin de deux ou trois choses – Claude avait fait une razzia dans mes réserves de chips et de céréales, en plus. Je n'avais pas pensé que le magasin serait bondé de gens qui n'auraient rien de mieux à faire que de discuter de ce qui s'était passé au *Merlotte,* à l'heure du déjeuner. Tout le monde se taisait, dès que je passais l'angle d'une allée, mais, bien sûr, ça ne changeait rien pour moi. Je savais ce que les gens se disaient.

La plupart d'entre eux ne partageaient pas les vues des manifestants. Mais le simple fait qu'il y ait eu cet incident avait incité certains Bontempois, qui étaient restés complètement en dehors de l'affaire, à réfléchir au problème des hybrides et au projet de loi qui proposait de leur retirer certains de leurs droits.

Et, parmi ceux-là, certains trouvaient cela très bien.

13

J'ai grimpé dans le pick-up de mon frère. Jason était à l'heure. Je m'étais changée, optant pour un jean et un fin tee-shirt bleu clair que j'avais acheté chez *Old Navy*. Il arborait l'inscription « PEACE » en lettres gothiques dorées. J'espérais qu'on ne prendrait pas ça pour une allusion de ma part… Jason, dans un tee-shirt – toujours bien vu – des Saints de La Nouvelle-Orléans, l'équipe de football nationale, semblait prêt à parer à toute éventualité.

— Salut, Sook !

Il vibrait littéralement d'excitation. Jason n'avait encore jamais assisté à une assemblée de loups-garous, évidemment, et il ne se rendait pas compte du danger que cela pouvait représenter. Ou peut-être qu'il l'était et que c'était précisément ce qui l'excitait.

— Jason, j'ai deux ou trois trucs à te dire sur les rassemblements de loups-garous, lui ai-je annoncé.

— D'accord, a-t-il répondu, un peu dégrisé. Parfaitement consciente que je prenais plus le ton de l'aînée je-sais-tout que celui de la petite sœur, je lui ai fait plus ou moins la leçon. Je lui ai dit que les loups-garous étaient chatouilleux, orgueilleux et très à cheval sur le protocole. Je lui ai expliqué comment ils pouvaient répudier un membre de la meute. J'ai insisté sur le fait que Basim était un petit nouveau qui s'était vu confier d'emblée un poste à très haute responsabilité au sein la meute. Qu'il ait trahi cette confiance rendrait la meute encore plus chatouilleuse que d'habitude. Qu'Alcide ait fait de lui son bras droit pourrait bien être interprété par les siens comme un manque de discernement de sa part. Son

autorité pourrait s'en voir contestée. Quant à Annabelle, impossible de prédire la façon dont la meute allait la juger.

— Il pourrait lui arriver un truc pas très joli-joli, l'ai-je averti. Et on ne pourra que fermer les yeux et l'accepter.

— – Tu veux dire qu'ils pourraient punir physiquement une femme parce qu'elle a trompé le chef avec un autre gros bonnet de la meute ? a traduit mon frère. Tu me parles comme si je n'étais pas un hybride, Sookie. Tu crois que je ne sais pas tout ça ?

Il avait raison. C'était très exactement ce que j'avais fait.

J'ai respiré un bon coup.

— Excuse-moi, Jason. Je te considère toujours comme mon frère humain. Il m'arrive d'oublier que tu es beaucoup plus que ça. Pour ne rien te cacher, j'ai la trouille. Je les ai déjà vus tuer des gens, tout comme j'ai vu tes potes panthères tuer et estropier d'autres gens en estimant qu'ils étaient dans leur droit, que ce n'était que justice. Ce qui me fait peur, ce n'est pas tant que vous le fassiez – ce qui est déjà terrible –, mais que j'en sois venue à accepter ça comme… le mode de fonctionnement normal des hybrides. Quand ces manifestants se sont pointés au bar, aujourd'hui, j'étais tellement en colère contre eux de toute cette haine qu'ils vouent aux loups-garous et aux métamorphes, sans rien connaître d'eux ou presque. Mais, maintenant, je me demande comment ils réagiraient, s'ils savaient vraiment comment les choses se passent dans les meutes ; comment Gran réagirait, si elle savait que je suis prête à regarder une femme – enfin, n'importe qui – se faire battre, ou même tuer, pour une infraction à de mystérieuses règles que je ne reconnais même pas.

Jason a mis longtemps avant de répondre. Et puis il a dit :

— Ça remonte à quelques jours déjà et je crois que ce n'est pas plus mal : Alcide a eu le temps de se calmer. J'espère que les autres membres de la meute ont eu le temps de réfléchir aussi.

Je ne voyais pas ce qu'on pouvait dire de plus là-

dessus. Et peut-être même que j'en avais déjà trop dit… Nous n'en avons plus parlé pendant un petit moment.

— Tu ne peux pas écouter ce qu'ils pensent ? m'a alors demandé mon frère.

— Avec les loups-garous pure souche, ce n'est pas évident. Certains sont plus difficiles à déchiffrer que d'autres. Mais, tu peux être sûr que je vais tout faire pour ça. J'arrive à bloquer un maximum de trucs quand je veux, mais si j'abaisse mes barrières…

J'ai haussé les épaules.

— C'est le genre de circonstances où je veux récolter toutes les infos que je peux, aussi vite que je peux, lui ai-je assuré.

— Qui a tué le type de la tombe, à ton avis ?

— J'ai bien réfléchi à la question et je vois trois solutions possibles. Mais elles ne marchent, toutes les trois, que si je pars du principe qu'il n'a pas été enterré derrière chez moi par hasard.

Jason a opiné du bonnet.

— OK. Alors voilà. Peut-être que c'est Victor, le nouveau vamp' à la tête de la Louisiane. Victor veut faire tomber Eric. Eric est shérif et c'est plutôt important comme position. Il lui fait de l'ombre, tu comprends ?

Jason m'a regardée comme si j'étais simple d'esprit.

— Je ne connais peut-être pas tous leurs titres ronflants et je ne suis peut-être pas au courant de tous leurs secrets, mais je sais reconnaître une pointure quand j'en vois une. Et si tu dis que le Victor en question, qui est au-dessus d'Eric, veut le faire dégager, je n'ai aucun mal à te croire.

Il fallait que j'arrête de sous-estimer mon frère. Jason était plus perspicace qu'il n'en avait l'air.

— Victor s'est peut-être dit que, si je me faisais arrêter pour meurtre – vu que quelqu'un de bien intentionné avait rencardé les autorités –, Eric tomberait avec moi. Victor a peut-être pensé que ça suffirait à faire virer Eric, ou du moins qu'en voyant ça, leur boss démettrait Eric de ses fonctions.

— Dans ce cas-là, ce n'aurait pas été mieux de coller le cadavre directement chez Eric et d'appeler les flics ?

— Ce n'est pas faux. Mais, si on trouvait un cadavre chez Eric, ça ne ferait pas une très bonne pub aux vampires. Une des autres idées que j'ai eues, c'est qu'Annabelle soit la meurtrière. Elle couchait à la fois avec Basim et avec Alcide. Peut-être qu'elle est devenue jalouse, ou peut-être que Basim l'a menacée de tout raconter. Alors, elle l'a liquidé et, comme ils revenaient justement de leur petite virée dans mon bois, elle s'est dit que ce serait l'endroit idéal pour enterrer un cadavre.

— Ça fait une sacrée trotte pour se balader avec un cadavre dans le coffre, m'a fait remarquer Jason.

Il avait manifestement décidé de se faire l'avocat du diable.

— Forcément, c'est toujours facile de trouver des failles dans mes raisonnements, alors que c'est moi qui me suis tapé tout le boulot pour les pondre ! ai-je maugréé, en prenant vraiment le ton de la petite sœur, cette fois. Mais tu as raison. C'est un risque que je ne serais pas prête à prendre, moi, en tout cas, ai-je concédé, revenant à une attitude un peu plus adulte.

— Ça aurait pu être Alcide, a suggéré Jason.

— Oui, ça aurait pu. Mais tu y étais comme moi. Est-ce que tu as eu l'impression, même vaguement, qu'il savait ? Que ce serait Basim, je veux dire.

— Non. Je crois que ça lui a fait un sacré choc. Mais je n'ai pas regardé Annabelle, à ce moment-là.

— Moi non plus, je ne peux pas dire comment elle a réagi.

— Donc, tu avais une autre idée ?

— Oui. Et c'est loin d'être ma préférée. Tu sais, je t'ai dit que Heidi, la vamp'traqueuse, avait flairé des faé dans le bois ?

— Moi aussi.

— Peut-être que je devrais te demander de venir régulièrement jeter un coup d'œil, alors. Enfin bref, Claude dit que ce n'est pas lui et Heidi l'a confirmé. Mais

imaginons que Basim ait surpris un rendez-vous entre Claude et un autre faé. Pas loin de la maison, là où l'odeur de Claude paraîtrait normale.

— Quand ça ?

— La nuit où la meute est venue. Claude n'avait pas encore emménagé chez moi, à ce moment-là, mais il était passé à la maison.

Je voyais Jason essayer de faire coïncider ce scénario avec le calendrier.

— Alors, Basim t'aurait dit pour les faé qu'il avait renifles, mais il ne t'aurait pas dit qu'il en avait vu ? Je ne crois pas que ça tienne la route, Sook.

— Tu as raison. Et on ne sait toujours pas qui serait l'autre faé en question. S'il y en a deux ; que l'un des deux n'est pas Claude et que l'autre est Dermot…

— Ça en fait un qu'on ne connaît pas.

— Dermot est sérieusement atteint, Jason.

— Ils me font tous flipper.

— Même Claude ?

— Écoute, comment ça se fait qu'il débarque pile maintenant ? Justement quand tu as d'autres faé dans les bois. Ça fait carrément bizarre, quand on dit ça tout haut, ou c'est une idée ?

Ça m'a fait rire. Pas très longtemps.

— Ouais, ça fait complètement déjanté. Je suis assez d'accord avec toi. Moi non plus, je ne fais pas totalement confiance à Claude, même s'il est un peu de la famille. Je regrette de lui avoir dit oui, quand il m'a demandé de s'installer à la maison. D'un autre côté, je ne crois pas qu'il ait l'intention de nous faire du mal, à toi ou à moi. Et il n'est pas… pas tout à fait aussi puant que je le croyais.

Nous avons tenté d'échafauder d'autres hypothèses sur le meurtre de Basim, mais nous trouvions toujours trop de failles dans nos raisonnements. Enfin, ça nous a occupés pendant le trajet.

La maison dans laquelle Alcide avait emménagé, à la mort de son père, était un bâtiment de brique d'un étage, construit dans un immense parc paysager qui lui offrait un

impressionnant écrin. Cette… demeure… – manoir ? – était située dans un très agréable quartier de Shreveport, forcément. À vrai dire, ce n'était pas très loin de chez Eric. Ça me rongeait de savoir Eric si près et en même temps inaccessible, tant il avait de problèmes.

Ce que notre lien de sang me faisait ressentir était désormais si déstabilisant qu'à chaque nuit qui passait je devenais de plus en plus nerveuse. Tant de gens partageaient ce lien, maintenant. Tant d'émotions passaient de l'un à l'autre. Cela m'épuisait mentalement. Le pire, c'était Alexeï. Un petit garçon très très mort, je ne voyais pas comment l'exprimer autrement : un enfant enfermé dans une perpétuelle grisaille, un enfant qui n'éprouvait que de très rares et très éphémères moments de joie et de lumière dans sa nouvelle « vie ». Après tous ces jours à avoir l'impression de le sentir vivre dans ma tête, ni plus ni moins, j'en avais déduit que le gamin était comme une tique qui nous suçait le sang à Appius Livius, à Eric et, maintenant, à moi. Il siphonnait un petit peu de notre vie, chaque jour, et chaque jour davantage.

Apparemment, Appius Livius s'était si bien habitué à ce qu'Alexeï lui pompe – littéralement – la vie, qu'il avait fini par l'accepter. Cela faisait dorénavant partie de son existence. Peut-être le Romain se sentait-il responsable des problèmes causés par Alexeï, puisque c'était lui qui l'avait fait passer de l'autre côté. C'était plausible. En tout cas, si c'était ce qu'il ressentait, je pensais qu'il avait entièrement raison. J'étais convaincue qu'en amenant Alexeï auprès d'Eric, en pensant que la présence d'un autre membre de sa lignée apaiserait la psychose d'Alexeï, Appius Livius jouait sa dernière carte. C'était une tentative désespérée pour essayer de guérir le gamin. Et Eric, mon bel Eric, se trouvait pris au milieu de tout ça, alors même qu'il devait se démener pour déjouer tous les pièges que lui tendait Victor.

Bill m'avait dit que j'étais « quelqu'un de bien », mais je me sentais m'éloigner de plus en plus, chaque jour, de cette image. Pendant que nous remontions à pied l'allée

qui menait à la porte d'Alcide, j'ai bien dû m'avouer que, depuis ma petite visite au *Fangtasia,* la nuit précédente, je me prenais à vouloir tous les voir morts : Appius Livius, Alexeï et Victor.

Mais il valait mieux que je range ça dans un coin de ma tête, parce qu'il fallait que je sois au mieux de ma forme pour pénétrer dans une maison pleine de loups-garous. Jason a passé son bras autour de mes épaules et m'a serrée brièvement contre lui.

— Un jour, il faudra que tu m'expliques pourquoi on fait tout ça, m'a-t-il dit. Parce que je crois que j'ai oublié.

Ça m'a fait rire – ce qui était précisément l'effet recherché. J'ai levé la main pour sonner, mais la porte s'est ouverte avant même que mon doigt ne touche le bouton. Jannalynn se tenait devant moi, en brassière et en short de compétition (Elle avait toujours l'art de se choisir des tenues qui me surprenaient.) Son short découvrait des creux au niveau de ses hanches. J'ai poussé un gros soupir. « Creux » : un mot que je n'avais jamais utilisé pour décrire mon physique.

— On s'habitue à son nouveau job ? lui a lancé Jason, en avançant droit devant lui.

Il ne lui laissait pas vraiment le choix : soit elle reculait, soit elle lui barrait le chemin. Elle a opté pour la première solution.

— Je suis faite pour ce job, l'a repris la jeune louve.

J'étais d'accord avec elle. Jannalynn adorait la violence et semblait très partageuse, à ce niveau-là. En même temps, je me demandais quel job elle pouvait bien avoir dans la vraie vie. Elle était derrière le comptoir d'un bar de Shreveport tenu par des loups-garous, la première fois que je l'avais vue, et je savais que la propriétaire de ce bar était morte dans le conflit qui avait opposé les deux meutes.

— Tu travailles où, maintenant, Jannalynn ? lui ai-je directement demandé.

Je ne voyais aucune raison pour que ce soit tenu secret.

— Je tiens le *Hair of the Dog*. Alcide en est devenu le propriétaire et il a trouvé que je pouvais faire l'affaire. Mais on m'aide, a-t-elle concédé – confession qui m'a, pour le moins, étonnée.

Ham, qui tenait par la taille une jolie brune en robe d'été, attendait de l'autre côté du hall d'entrée, à côté des portes ouvertes qui donnaient sur le salon. Il m'a tapoté l'épaule et m'a présenté sa compagne sous le nom de Patricia Crimmins. Je l'ai immédiatement reconnue. C'était une des ennemies qui avaient rejoint la meute des Longues Dents, après s'être rendues, à la fin de la guerre des loups-garous. J'ai essayé de me concentrer sur elle, mais j'avais du mal à m'empêcher de regarder ailleurs. Patricia s'est esclaffée et m'a dit :

— Sacrée baraque, hein ?

J'ai hoché la tête sans mot dire. Je n'étais jamais venue avant et j'avais les yeux aimantés par les portes-fenêtres, de l'autre côté de l'immense salon. Le vaste jardin, derrière la maison, était éclairé. Non seulement il était protégé par une clôture qui devait bien faire deux mètres de haut, mais il était aussi bordé, à l'extérieur, par une rangée de ces cyprès à croissance rapide qui pointaient vers le ciel comme des lances parfaitement alignées. Au milieu du patio, chantait une fontaine – qui devait être bien pratique pour boire quand on se changeait en loup. Il y avait aussi tout un tas de meubles de jardin en fer forgé, artistiquement disposés sur les larges dalles. Wouah ! Je savais que les Herveaux n'étaient pas à plaindre, mais, à ce point-là, c'était impressionnant.

Le salon, quant à lui, faisait très club anglais : tout de cuir noir lustré et de lambris. Et la cheminée était aussi grande qu'une cheminée puisse l'être, à notre époque. Il y avait des têtes d'animaux accrochées aux murs – ce que je trouvais plutôt drôle, vu le contexte. Tout le monde semblait avoir déjà un verre à la main. Je n'ai pas tardé à localiser le bar, centre d'attraction du plus important attroupement de loups-garous. Je n'ai pas aperçu Alcide, en revanche – qu'on remarquait tout de suite, en général,

à cause de sa taille et de son indéniable présence.

Mais je ne pouvais pas rater Annabelle : elle était au beau milieu de la pièce et à genoux, bien qu'aucune entrave n'ait l'air de l'y contraindre. On avait fait le vide autour d'elle.

— Ne vous approchez pas, m'a discrètement conseillé Ham, comme je faisais un pas vers elle.

Je me suis arrêtée net.

— Vous pourrez lui parler plus tard, a chuchoté Patricia. Probablement.

C'était ce « probablement » qui m'inquiétait. Mais c'était une affaire de loups-garous et j'étais sur leur territoire.

— Je vais me chercher une petite bière, m'a annoncé Jason, après avoir bien examiné la situation dans laquelle se trouvait Annabelle. Qu'est-ce que tu veux boire, Sook ?

— Il faut que vous montiez au premier, m'a soufflé Jannalynn. Vous ne devez rien avaler d'autre. Alcide vous attend avec un verre.

Elle a désigné du menton la volée de marches sur ma gauche. J'ai froncé les sourcils et Jason a semblé sur le point de protester. Mais elle a réitéré son geste.

J'ai trouvé Alcide dans un bureau, juste en haut de l'escalier. Il regardait par la fenêtre. Il y avait un verre contenant un liquide trouble et jaune, sur le sous-main.

— Alors ? lui ai-je lancé d'entrée.

Cette soirée m'inspirait de moins en moins.

Il s'est retourné vers moi. Il avait toujours les cheveux en bataille et il aurait bien fait de se raser, mais ça n'ôtait rien à ce charisme qui émanait de lui comme une aura. J'ignorais si c'était le rôle de chef qui n'avait fait que mettre l'homme en valeur, ou si c'était l'homme qui avait grandi pour le rôle, mais il était bien loin, le charmant garçon que j'avais rencontré pratiquement deux ans auparavant.

— Nous n'avons plus de chaman, m'a-t-il annoncé sans préambule. Ça fait quatre ans que ça dure. Ce n'est pas facile de trouver un loup-garou prêt à reprendre le

flambeau. Et puis il faut déjà avoir le don, de toute façon.

— D'accord, ai-je vaguement répondu, en attendant de voir où il voulait en venir.

— Tu es ce que nous avons de plus approchant. S'il y avait eu une bande-son, un roulement de tambours sinistre aurait démarré.

— Je ne suis pas chaman, ai-je objecté. Pour tout t'avouer, je ne sais même pas ce que c'est. Et vous ne « m'avez » pas.

— C'est le terme qu'on emploie pour un ou une guérisseuse, si tu préfères : quelqu'un qui a le don pour user de magie et interpréter ses manifestations. Ça nous a semblé mieux que « sorcière ». Et puis, comme ça, on sait de qui on parle. Si nous avions un chaman attitré, il boirait ce qu'il y a dans ce verre et nous aiderait à faire toute la lumière sur ce qui est arrivé à Basim et à déterminer le degré de responsabilité de chacun dans cette affaire. La meute pourrait ensuite statuer sur le sort de chaque personne impliquée en proportion de sa culpabilité.

— C'est quoi ? lui ai-je demandé, en désignant le liquide.

— C'est ce qui restait dans la réserve secrète du dernier chaman.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je insisté.

— Une drogue. Mais, avant que tu ne fasses demi-tour, laisse-moi juste te dire que le dernier chaman en a pris plusieurs fois sans effet secondaire prolongé.

— Prolongé.

— Eh bien, il avait des crampes d'estomac le lendemain. Mais il était en état de retourner travailler le surlendemain.

— Évidemment, c'était un loup-garou ! Il pouvait avaler des trucs que mon organisme ne peut pas supporter. Qu'est-ce que ça fait exactement ? Ou plutôt, qu'est-ce que ça me ferait à moi ?

— Ça te procure une perception différente de la réalité. C'est ce qu'il m'avait dit. Et, comme je n'avais vraiment rien d'un chaman, c'est tout ce qu'il a bien voulu me dire.

— Et pourquoi est-ce que je prendrais une mystérieuse drogue, je te le demande ?

J'étais réellement intriguée.

— Parce que, sinon, on ne va jamais connaître le fin mot de l'histoire. Pour le moment, la seule coupable que je connaisse, c'est Annabelle. Mais il se pourrait qu'elle soit seulement coupable de m'avoir été infidèle. Même si ça me met hors de moi, elle ne mérite pas de mourir pour ça. Mais, si je ne peux pas découvrir qui a tué Basim et l'a délibérément enterré derrière chez toi, j'ai bien peur que la meute la condamne, puisqu'elle est la seule à avoir eu une relation avec lui. Je pourrais faire un bon suspect, j'imagine : je pourrais avoir tué Basim par jalousie. Mais j'aurais pu le faire légalement et je ne t'aurais pas impliquée.

Je savais que c'était la vérité.

— Ils vont la mettre à mort, a-t-il répété, faisant savamment vibrer la corde sensible.

J'ai presque eu le cran de hausser les épaules. Presque.

— Je ne peux pas essayer de faire ça à ma façon ? Si je les touche…

— Tu m'as dit toi-même que c'était difficile de lire dans les pensées des loups.

Il paraissait presque triste.

— Sookie, j'avais espéré qu'on formerait un couple un jour, toi et moi. Maintenant que je suis chef de meute et que tu es amoureuse de ce refroidi d'Eric, j'imagine que ce n'est plus la peine d'y compter. Je pensais qu'on aurait une chance parce que tu ne pouvais pas vraiment lire dans mes pensées. Sachant ça, je ne crois pas que je puisse compter sur tes dons pour obtenir des informations fiables.

Il avait raison.

— Il y a encore un an, tu ne m'aurais pas demandé ça.

— Il y a encore un an, tu n'aurais pas hésité à le boire.

J'ai traversé la pièce, j'ai attrapé le verre et je l'ai vidé d'un trait.

14

J'ai descendu l'escalier au bras d'Alcide. J'avais déjà un peu le vertige, l'impression de flotter dans ma tête : je venais d'absorber une drogue illicite pour la première fois de ma vie.

Quelle idiote !

Une idiote progressivement envahie par une douce chaleur et qui se sentait de mieux en mieux, cela dit. Le breuvage du chaman avait un autre effet secondaire tout à fait délicieux : grâce à lui, je ne pouvais plus percevoir en moi ni Eric, ni Alexeï, ni Appius Livius. Plus aussi intimement, du moins, et c'était un incroyable soulagement.

Un autre effet, moins plaisant celui-là, c'était que mes jambes ne me paraissaient plus aussi réelles en dessous de moi. C'était peut-être pour ça qu'Alcide m'agrippait si fort ? Je me suis rappelé ce qu'il avait dit à propos de cet espoir qu'il avait eu de nous voir un jour former un couple et j'ai pensé que j'aimerais bien l'embrasser pour me remémorer ce que ça faisait. Et puis j'ai réalisé que je ferais mieux de canaliser ces doux et tendres sentiments pour l'aider à trouver les réponses aux questions auxquelles il se trouvait confronté. J'ai donc contrôlé mes émotions : une excellente décision. J'étais même si fière de ma propre excellence que je me serais roulée dedans.

Le vrai chaman devait avoir quelques petites astuces de son cru pour focaliser toutes ces divagations sur l'affaire en cours. Quant à moi, j'ai dû faire un énorme effort pour me reprendre. En mon absence, le petit comité réuni dans le salon avait enflé : la meute était là au grand complet. Je pouvais en percevoir la globalité, l'unité.

Tous les yeux se sont tournés vers nous quand nous sommes arrivés en bas des marches. Jason semblait aux cent coups. Je lui ai souri pour le rassurer. Mon sourire ne devait pas être très au point parce que son visage ne s'est pas détendu du tout.

Jannalynn est allée se camper à côté d'Annabelle toujours à genoux. Le bras droit d'Alcide a alors rejeté la tête en arrière pour pousser une série de petits jappements. Je me tenais, à présent, près de mon frère qui me soutenait. Je ne sais pas trop comment, mais, entre-temps, Alcide m'avait confiée à la garde de Jason.

— Merde ! a marmonné Jason. Ils ne peuvent pas lever la main ou agiter une cloche, je ne sais pas moi !

J'en ai déduit que ça ne se faisait pas de japper pour battre le rappel chez les panthères. Pas de problème. J'ai souri à mon frère. J'avais vraiment l'impression d'être comme Alice au Pays des Merveilles qui venait de mordre dans son premier morceau de champignon.

Je me trouvais d'un côté du cercle vide qui entourait Annabelle, et Alcide de l'autre. Il a jeté un regard circulaire pour attirer l'attention de la meute.

— Nous sommes ici, ce soir, en compagnie de deux invités, pour décider du sort que nous allons réserver à Annabelle, a-t-il annoncé sans préambule. Nous sommes ici pour juger si elle a quelque chose à voir avec la mort de Basim ou si ce meurtre doit être imputé à quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ces invités ? a demandé une voix féminine.

J'ai essayé de savoir qui c'était, mais elle était dans le fond, trop loin pour que je puisse voir son visage. Il devait y avoir une quarantaine de personnes dans la pièce, entre seize (la mutation s'opère à la puberté) et soixante-dix ans. Ham et Patricia se trouvaient à ma gauche, à environ un quart de cercle de moi. Jannalynn était toujours auprès d'Annabelle. Les quelques rares autres membres de la meute que je connaissais de nom étaient disséminés dans l'assistance.

— Écoutez bien, a dit Alcide, en me regardant fixement.

« OK, message reçu, Alcide. » J'ai fermé les yeux et j'ai déplié mes antennes. Wouah ! C'était carrément hallucinant ! Alcide a lentement parcouru l'assemblée du regard. Je me suis rendu compte que je le savais parce qu'une onde de peur suivait son regard et que je pouvais voir, oui, oui, voir cette peur. Elle était jaune ocre.

— Le corps de Basim a été retrouvé sur les terres de Sookie, a poursuivi Alcide. Il a été délibérément enterré à cet endroit pour tenter de la faire accuser du meurtre. On a à peine eu le temps de le déplacer que la police venait enquêter sur place.

Mouvement de surprise – presque – général…

— Vous avez déplacé le corps ? s'est étonnée Patricia.

Mes paupières se sont relevées d'un coup. Pourquoi Alcide avait-il choisi de garder ça secret ? Parce qu'il était clair que, pour Patricia, et pour quelques autres, c'était un sacré choc d'apprendre que le corps de Basim n'était plus dans la petite clairière près de la rivière. Jason a posé sa bière et s'est rapproché derrière moi. Il avait compris qu'il aurait besoin d'avoir les mains libres. Mon frère n'est peut-être pas une tête, mais il peut se fier à son instinct.

L'intelligence avec laquelle Alcide avait organisé toute cette mise en scène me sidérait. Je ne pouvais peut-être pas capter très nettement les pensées des loups-garous, mais leurs émotions… Et c'était précisément ce qui l'intéressait. Maintenant que je me concentrais vraiment, focalisant toute mon attention sur les personnes présentes dans la pièce – j'avais l'impression de sortir quasiment de mon corps tant c'était intense –, je voyais Alcide comme une boule d'énergie, une sphère rouge toute palpitante dotée d'un fort pouvoir d'attraction, et tous les autres loups-garous tournaient autour de lui. Je comprenais pour la première fois que, dans l'univers des loups-garous, le chef de meute était comme une planète autour de laquelle tous les autres tournaient en orbite. Les membres de la meute émettaient tous différentes nuances de rouge, de

violet et de rose : les couleurs de leur dévotion à leur chef. Jannalynn m'apparaissait comme une flamboyante traînée écarlate. Son adoration pour Alcide la rendait presque aussi étincelante que lui. Même Annabelle, en dépit de son infidélité, était d'un pâle rouge cerise délavé.

Mais il y avait aussi quelques taches vertes dans le lot. J'ai tendu les mains en avant, comme si je disais au reste du monde de s'arrêter, pendant que je prenais en compte cette nouvelle forme de perception et l'interprétation qui allait avec.

— Ce soir, Sookie est notre chaman.

La voix d'Alcide a retenti au loin comme un grondement de tonnerre. Mais je pouvais l'ignorer sans problème. Il fallait que je suive les couleurs parce que c'étaient les couleurs qui trahissaient la véritable personnalité.

Le vert, chercher le vert. Sans même bouger la tête, sans ouvrir les yeux, je les ai pourtant tournés vers les gens verts. Ham était vert. Patricia était verte. J'ai regardé de l'autre côté. Il y avait un autre vert, par là, mais il oscillait entre jaune pâle et jaune-vert. Ha ! « Un indécis, me suis-je dit, avec ma toute nouvelle perspicacité. Pas encore un traître, mais pas convaincu qu'Alcide fasse un bon chef de meute. » Cette image fluctuante appartenait à un jeune mâle. Je l'ai écarté : trop instable pour que ça veuille dire quoi que soit. J'ai reporté mon « regard » sur Annabelle. Toujours rouge cerise, mais avec des reflets ambre : sa peur intense commençait à percer derrière sa loyauté.

J'ai ouvert les yeux. Qu'est-ce que j'étais censée dire au juste ? « Ils sont verts. Attrapez-les ! » ? Je me suis retrouvée en train de dériver à travers la meute comme un ballon au milieu d'un bouquet d'arbres. Quand je me suis finalement arrêtée, j'étais pile devant Ham et Patricia. C'était le moment d'avoir des mains à portée de main. Ah ! Marrant, ça ! Je me suis mise à rire doucement.

— Sookie ? s'est alarmé Ham.

Patricia l'a lâché pour se replier derrière lui.

— Ne vous sauvez pas comme ça, Patricia, ai-je

plaisanté, tout sourire.

Elle a tressailli, prête à prendre ses jambes à son cou. Mais une douzaine de mains l'ont agrippée pour la retenir d'une poigne de fer. J'ai levé les yeux vers Ham et j'ai posé mes mains de part et d'autre de son visage. Si j'avais eu de la peinture au bout des doigts, il aurait eu l'air d'un Indien de western sur le sentier de la guerre.

— Tant de jalousie ! ai-je soupiré. Ham, vous avez dit à Alcide que des campeurs venaient s'installer sur les bords de la rivière et que c'était pour ça que la meute devait venir courir dans mon bois. Mais c'est vous qui avez invité ces hommes, hein ?

— Ils… non.

— Ah ! je vois, ai-je poursuivi, en lui touchant le bout du nez. Je vois.

Je pouvais maintenant lire dans ses pensées aussi clairement que si j'avais été dans sa tête.

— Alors, comme ça, ils étaient envoyés par le gouvernement. Ils venaient collecter des informations sur les meutes des loups-garous de Louisiane, tout ce qu'ils pouvaient trouver de négatif, de préférence. Ils vous ont demandé de soudoyer un loup-garou proche du chef, un bras droit. Pour qu'il leur décrive par le menu tout le mal qu'il avait fait. Pour qu'ils puissent faire passer ce projet de loi, celui qui vous obligerait tous à vous faire recenser comme des étrangers. Hamilton Bond… vous n'avez pas honte ? Vous leur avez dit de forcer Basim à leur avouer des trucs, ce qu'il avait fait pour se faire virer de la meute de Houston.

— Tout ça n'est qu'un tissu de mensonges, Alcide, s'est récrié Ham.

Il essayait de la jouer au fort en gueule, sûr de son droit, mais, pour moi, il couinait comme une petite souris.

— Je te connais depuis toujours, Alcide, a-t-il plaidé.

— Et vous pensiez qu'Alcide ferait de vous son bras droit, ai-je enchaîné. Mais il a choisi Basim, qui avait pourtant des antécédents au Texas.

— Il s'est fait jeter de Houston, a argué Ham. Voilà le

genre de type que c'était !

Sa colère rompait les digues, toute vibrante de noir et d'or.

— Je l'aurais interrogé et j'aurais su la vérité. Mais je ne peux plus maintenant, pas vrai ? Parce que vous l'avez tué et vous l'avez couché dans la terre si froide, si glacée.

Elle n'était pas si froide que ça, en fait, mais j'estimais pouvoir m'autoriser cette légère licence artistique. Mon esprit avait pris son essor, tutoyant les nuées, et fondait en piqué. Je pouvais voir tant de choses ! J'étais Dieu. C'était gé-nial !

— Je n'ai pas tué Basim ! Enfin, peut-être que si, mais c'est parce qu'il se tapait la petite amie du chef de meute ! Je ne pouvais pas accepter une telle déloyauté !

— Biiiip ! Mauvaise réponse !

J'ai fait courir mes doigts sur ses joues. Nous avions encore une question à régler, non ? Une énigme à résoudre.

— Il est tombé sur une créature dans votre bois, le soir de cette fameuse pleine lune, a lâché Ham. Il… je ne sais pas de quoi ils ont parlé.

— Quel genre de créature ?

— Je ne sais pas. Un mec… Un… je n'ai jamais rien vu qui ressemble à ça. Il était vraiment beau comme un dieu. Comme une star de cinéma, ou quelque chose dans ce genre-là. Il avait les cheveux longs, de longs cheveux blond très clair. Une seconde, il était là et, la seconde d'après, il avait disparu. Il a parlé à Basim pendant que Basim était encore en loup. Basim était tout seul. Après avoir mangé le cerf, je m'étais endormi derrière un buisson de lauriers. Quand je me suis réveillé, j'ai entendu des voix. L'autre type essayait de vous tendre un piège pour que vous vous fassiez coincer parce que vous lui aviez fait quelque chose. Je ne sais pas quoi. Basim devait tuer quelqu'un, l'enterrer derrière chez vous et appeler les flics. Ça vous réglerait votre compte. Et puis le f…

Ham s'est brusquement interrompu.

— Vous saviez que c'était un faé, lui ai-je dit, en lui

adressant un large sourire. Vous le saviez. Alors, vous avez décidé de faire le boulot avant lui.

— Alcide n'aurait pas voulu que Basim fasse ça, pas vrai, Alcide ?

Alcide n'a pas jugé utile de répondre. Mais il vibrait comme une fusée au décollage, en marge de mon champ de vision.

— Et vous avez prévenu Patricia et elle vous a donné un coup de main, l'ai-je un peu aidé en lui caressant le visage.

Il aurait bien voulu que j'arrête, mais il n'osait pas m'en empêcher.

— Sa sœur était morte pendant la guerre ! Elle ne pouvait pas se faire à sa nouvelle meute, accepter d'être passée à l'ennemi. Elle disait que j'étais le seul à me montrer un peu compréhensif avec elle.

— Oh ! Quel altruisme de votre part de vous soucier de la jolie louve en détresse ! ai-je raillé. Ce brave Ham ! Au lieu de laisser Basim tuer quelqu'un et l'enterrer derrière chez moi, vous avez tué et enterré Basim. Au lieu de laisser Basim récolter la récompense du faé, vous vous êtes dit que c'était vous qui alliez la recevoir à sa place. Parce qu'ils sont riches, les faé, hein ?

J'ai planté mes ongles dans sa joue.

— Basim voulait l'argent pour se débarrasser de ces types du gouvernement, ai-je continué. Mais vous, vous vouliez cet argent… eh bien parce que vous vouliez du pognon.

— Basim avait une dette de sang à Houston, a protesté Ham. Basim n'aurait jamais parlé aux anti-loups-garous, à aucun prix. Je ne veux pas mourir avec ce mensonge sur la conscience. Basim voulait régler la dette qu'il avait contractée en tuant un humain, un allié de la meute en plus. C'était un accident. C'était arrivé quand Basim était sous sa forme de loup. L'humain l'avait attaqué à coups de binette. Basim l'avait tué.

— J'étais au courant, est intervenu Alcide. Il avait gardé le silence, jusqu'à présent.

— J'avais dit à Basim que je lui prêterais l'argent, a-t-il renchéri.

— J'imagine qu'il préférait le gagner par lui-même, a dit tristement Ham (La tristesse, comme j'ai pu le découvrir, était violet foncé.) Il pensait qu'il allait revoir le faé, lui demander exactement ce qu'il voulait qu'il fasse, trouver un cadavre à la morgue ou le corps d'un ivrogne dans une ruelle mal famée et le planquer derrière chez Sookie. Comme ça, il aurait rempli son contrat et il n'aurait fait de mal à personne. Mais, au lieu de ça, il a fallu que je… que je…, a-t-il sangloté.

Il a viré au gris délavé : la couleur de la foi quand elle vous abandonne.

— Où étiez-vous censé le retrouver ? L'homme-faé, je veux dire, lui ai-je demandé. Pour récupérer votre argent – que vous aviez bel et bien gagné, je ne prétends pas le contraire.

J'étais fière de me montrer aussi équitable. L'équité était bleue, bien sûr.

— J'avais rendez-vous avec lui au même endroit, dans votre bois, m'a-t-il répondu, après s'être repris. Au sud du cimetière. Un peu plus tard, ce soir.

— Parfait, ai-je murmuré. Vous ne vous sentez pas mieux, maintenant ?

— Si, a-t-il acquiescé, sans une once d'ironie. Je me sens vraiment mieux et je suis prêt à accepter le jugement de la meute.

— Pas moi ! s'est écriée Patricia. J'ai échappé à la mort, dans le conflit de nos deux meutes, en acceptant de me rendre. Laissez-moi en faire autant aujourd'hui !

Elle est tombée à genoux, comme Annabelle.

— J'implore votre pardon. Je suis seulement coupable d'avoir aimé celui qu'il ne fallait pas.

Comme Annabelle. Patricia a baissé la tête et sa tresse noire a glissé par-dessus son épaule. Elle a porté ses mains jointes à son visage. Très joli tableau. Mignonne à croquer.

— Tu ne m'as jamais aimé ! s'est insurgé Ham, manifestement outré. On baisait, c'est tout. Tu en voulais à

Alcide parce que ce n'est pas toi qu'il avait choisie pour maîtresse. J'en voulais à Alcide parce que ce n'est pas moi qu'il avait choisi comme bras droit. C'était tout ce qu'on avait en commun. Ça et rien d'autre.

— Ils reprennent assurément des couleurs, maintenant, ai-je commenté.

Ils mettaient tant d'ardeur à s'accuser mutuellement que leur aura en devenait pratiquement combustible. J'ai essayé de me faire un petit compte-rendu personnel de ce que j'avais appris, mais tout arrivait en vrac. Peut-être que Jason pourrait m'aider à faire le tri plus tard. Jouer les chamans était exténuant. J'avais l'impression que je n'allais pas tarder à m'écrouler, comme si j'avais couru un marathon.

— L'heure du verdict a sonné, ai-je dit, en me tournant vers Alcide, qui rougeoyait toujours avec la même intensité.

— Je pense qu'Annabelle doit être punie, mais non exclue de la meute.

Tollé général dans la salle.

— À mort ! a craché Jannalynn, une inflexible détermination sur son petit visage farouche.

Elle était tellement prête à l'exécuter. J'ai pensé à Sam. Est-ce qu'il se rendait bien compte à quoi il s'était attaqué en sortant avec une créature aussi féroce ? Il paraissait si loin de tout ça.

— Voici mon raisonnement, a posément déclaré Alcide.

Le silence s'est fait dans la pièce : la meute écoutait son chef.

— D'après eux, a-t-il commencé, en désignant Ham et Patricia, Annabelle n'est coupable que d'une atteinte à la moralité pour avoir eu une relation avec deux hommes en même temps, tout en assurant l'un d'eux de sa fidélité. Nous ignorons les propos qu'elle a tenus à Basim.

Alcide disait la vérité. La vérité, telle qu'il la voyait, du moins… J'ai regardé Annabelle et elle m'est apparue dans toute son unité : la femme disciplinée de l'armée de l'air ;

la femme pragmatique qui savait équilibrer son existence de loup-garou dans la meute avec le reste de sa vie ; la femme qui perdait tout contrôle et tout sens commun dès qu'il s'agissait de sexe. Annabelle était un véritable arc-en-ciel de couleurs, à présent, et aucune n'était gaie, sauf cette vibrante ligne blanche du soulagement parce qu'Alcide n'avait pas l'intention de la tuer.

— Quant à Ham et à Patricia, a poursuivi ce dernier, Ham a assassiné un membre de la meute. Au lieu d'un défi à la loyale, il a choisi la voie de la lâcheté. Voilà qui devrait lui valoir un châtiment exemplaire, peut-être même la mort. Il nous faut cependant tenir compte du fait que Basim était un traître – non seulement un membre de la meute, mais mon bras droit, qui était prêt à comploter avec quelqu'un d'extérieur à la meute, à conspirer contre les intérêts de la meute, à tendre un piège à une alliée de la meute et à ternir son honneur.

— Oh ! ai-je soufflé en me penchant vers Jason. C'est moi, ça.

— Et Patricia, qui avait juré de rester loyale à cette meute, a trahi son serment, a enchaîné Alcide.

Elle devrait donc être chassée de la meute et exclue à vie.

— Chef, vous êtes trop clément, a aussitôt protesté Jannalynn avec véhémence. Ham mérite la mort pour sa déloyauté, c'est évident. Au moins Ham.

Un long silence a salué cette sortie, seulement brisé par les murmures croissants des discussions. J'ai jeté un regard circulaire et j'ai vu la couleur de la réflexion (brune, naturellement) se mêler de toutes sortes de nuances à mesure que les esprits s'échauffaient. J'ai senti les bras de Jason se refermer sur moi par-derrière.

— Il faut que tu les laisses se débrouiller tout seuls, maintenant, m'a-t-il chuchoté.

J'ai vu ses mots former dans l'espace de jolies boucles roses : il m'aimait. J'ai dû me plaquer la main sur la bouche pour ne pas éclater de rire. Nous avons commencé à reculer ; un pas, deux, trois, quatre, cinq. Voilà, nous

étions dans le hall d'entrée.

— Il faut qu'on se tire, m'a dit mon frère. S'ils ont l'intention d'exécuter deux jolies filles comme Annabelle et Patricia, je ne veux pas voir ça. Et puis, si on ne voit pas, on ne peut pas témoigner au tribunal, si ça va jusque-là.

— Ils ne vont pas discuter longtemps, lui ai-je répondu. Je pense qu'Annabelle verra le jour se lever. Mais Alcide va se laisser convaincre par Jannalynn de tuer Ham et Patricia. Ses couleurs ne trompent pas.

Jason m'a regardée, bouche bée.

— Je ne sais pas ce que tu as pris ou fumé ou sniffé là-haut, mais il faut que tu te tires d'ici tout de suite.

— D'accord.

Et je me suis soudain rendu compte que je ne me sentais pas bien du tout. J'ai réussi à atteindre les beaux massifs d'Alcide avant de vomir. J'ai préféré attendre que la deuxième vague de nausées me remontent dans le gosier avant de grimper dans le van de mon frère.

— Qu'est-ce que Gran aurait dit, en me voyant décamper avant d'avoir vu les conséquences de mes actes ? ai-je larmoyé. Je suis partie, après la guerre des loups-garous, quand Alcide célébrait sa victoire. Je ne sais pas comment vous fêtez ça, chez les panthères, mais, crois-moi, je n'avais aucune envie d'être là alors qu'il se tapait une des louves de la meute. C'était déjà assez dur comme ça, de voir Jannalynn achever les blessés. D'un autre côté…

J'ai perdu le fil, happée par une nouvelle vague nauséeuse – moins violente que les autres, cependant.

— Gran aurait dit que tu n'es pas obligée de regarder des gens s'entretuer. Et ce n'est pas ta faute, c'est la leur, m'a rétorqué Jason d'un ton brusque.

Je voyais bien que, quoique compatissant, mon frère ne sautait pas de joie à l'idée de devoir faire tout le trajet jusqu'à la maison, avec une passagère à l'estomac aussi capricieux.

— Dis donc, et si je te déposais chez Eric ? m'a-t-il demandé. Je suis bien sûr qu'il doit avoir une ou deux salles de bains. Comme ça, mon pick-up ne risquera rien.

En tout autre circonstance, étant donné la situation déjà difficile d'Eric, j'aurais refusé. Mais je me sentais fébrile et je voyais toujours des couleurs. J'ai mâché deux antiacides trouvés dans la boîte à gants et je me suis rincé la bouche à plusieurs reprises avec du Sprite que Jason avait dans son pick-up. Je devais bien admettre que ce serait quand même mieux, si je pouvais passer la nuit à Shreveport.

— Je peux revenir te chercher demain matin, m'a proposé Jason. Ou peut-être que l'assistant de jour d'Eric pourrait te ramener à Bon Temps ?

Bobby Burnham aurait encore préféré transporter une flopée de dindes.

Pendant que j'hésitais, je me suis aperçue que, maintenant que je n'étais plus entourée de loups-garous, je pouvais de nouveau percevoir le lien de sang. J'ai senti une immense détresse déferler. C'était la plus vive et la plus invasive émotion qu'Eric m'ait fait passer, depuis des jours. Le flot de détresse a commencé à enfler, alimentée par la tristesse et la douleur physique qui le submergeaient.

Jason ouvrait déjà la bouche pour me demander ce que j'avais avalé avant l'assemblée, quand je l'ai pris de vitesse :

— Dépêche-toi, Jason ! Emmène-moi chez Eric. Il se passe quelque chose, là-bas.

— Là-bas aussi ? a-t-il soupiré.

Nous avons donc quitté l'allée de chez Alcide en trombe.

J'étais tellement anxieuse que j'en tremblais quand nous nous sommes arrêtés à la barrière pour que Dan, l'agent de sécurité, puisse jeter un œil à ces visiteurs tardifs. Il n'avait pas reconnu le pick-up de Jason.

— Je viens voir Eric et voici mon frère, lui ai-je dit, en m'efforçant d'avoir l'air zen.

— Passez, nous a répondu Dan, en me souriant. Ça fait un moment.

Quand nous nous sommes garés dans l'allée d'Eric, j'ai

remarqué que la porte du garage était ouverte, bien que la lumière, à l'intérieur, soit éteinte. À vrai dire, la maison était entièrement plongée dans l'obscurité. Peut-être qu'ils étaient tous au *Fangtasia ?* Non, non. Je savais qu'Eric était là. Je le savais.

— Je n'aime pas ça, ai-je murmuré, en me redressant sur mon siège.

Je luttais toujours contre les effets de la drogue. Je me sentais certes un peu plus normale, puisque j'avais été malade, mais j'avais toujours l'impression de percevoir le monde autour de moi à travers un brouillard.

— Il ne la laisse jamais ouverte, si ?

Jason inspectait les lieux par-dessus le volant.

— Non, jamais. Jamais. Et regarde ! La porte de la cuisine est ouverte aussi !

Je suis descendue du pick-up et j'ai entendu Jason sortir côté conducteur. Ses phares sont restés allumés quelques secondes avant de s'éteindre automatiquement et j'ai pu atteindre la porte de la cuisine sans encombre. Je frappais toujours chez Eric avant d'entrer, quand il ne m'attendait pas, parce que je ne pouvais pas savoir qui était là, ni de quoi ils étaient en train de parler. Mais, cette fois, je me suis contentée de pousser la porte. Je pouvais voir un petit peu à l'intérieur avec la lumière des phares. L'impression de malaise a déferlé sur moi comme un nuage d'orage, une sensation née du mélange entre cette perception un peu spéciale avec laquelle j'étais née et ces nouveaux sens que la drogue me procurait. J'étais bien contente que Jason soit juste derrière moi. J'entendais sa respiration, beaucoup trop rapide et anormalement forte.

— Eric ? ai-je demandé tout doucement. Pas de réponse. Pas le moindre bruit.

Je suis entrée dans la cuisine juste au moment où les phares s'éteignaient. Les lampadaires de la rue éclairaient faiblement l'intérieur.

— Eric ? ai-je répété plus fort. Eric, t'es où ? Sous l'effet de la tension, ma voix se brisait. Il se passait quelque chose d'affreusement anormal.

— Ici, a-t-il répondu, quelque part, dans la maison. J'ai senti mon cœur se serrer.

— Merci mon Dieu ! ai-je soupiré.

J'ai machinalement cherché l'interrupteur. Je l'ai abaissé, inondant la pièce de lumière. J'ai jeté un coup d'œil circulaire. La cuisine était d'une propreté étincelante, comme toujours.

Donc, les choses abominables que je pressentais ne s'étaient pas passées là.

Je me suis avancée à pas de loup vers le salon immense d'Eric. J'ai tout de suite su que quelqu'un était mort ici. Il y avait de taches de sang partout, certaines encore mouillées. Par endroits, le sang dégoulinait. J'ai entendu Jason retenir son souffle.

Eric était assis sur le canapé, la tête entre les mains. Il n'y avait personne d'autre de vivant dans la pièce.

Même si l'odeur de sang me suffoquait, en une seconde, j'étais près de lui.

— Mon cœur ? Eric, regarde-moi.

Quand il a relevé la tête, j'ai pu voir une terrible balafre sur son front. Cette blessure avait énormément saigné et il avait le visage couvert de sang séché. Quand il s'est redressé, j'ai pu aussi voir que sa chemise blanche en était imprégnée. Sa blessure à la tête était déjà en train de se refermer, mais l'autre…

— Qu'est-ce qu'il y a sous la chemise ? lui ai-je demandé.

— J'ai les côtes cassées et ce sont des fractures ouvertes. Cela guérira, mais cela prendra du temps. Il va falloir que tu les remettes en place.

— Dis-moi ce qui s'est passé.

J'essayais à toute force de paraître parfaitement calme. Mais, bien sûr, il savait que je ne l'étais pas.

— Il y a un mort, par ici ! a annoncé Jason. Un homme.

— C'est qui, Eric ?

Je lui ai soulevé les pieds nus pour qu'il puisse s'allonger sur le canapé.

— C'est Bobby. J'ai essayé de le sortir d'ici à temps, mais il était tellement persuadé qu'il pouvait faire quelque chose pour m'aider.

Eric avait l'air épuisé.

— Qui l'a tué ?

Bon sang ! ai-je pratiquement hoqueté, atterrée par tant d'imprudence : je n'avais même pas cherché à détecter d'autres présences dans la maison.

— Alexeï a perdu la tête, m'a expliqué Eric. Il a profité qu'Ocella vienne ici me parler pour quitter sa chambre. Je savais que Bobby était encore dans la maison, mais je n'ai tout simplement pas pensé qu'il serait en danger. Felicia était ici aussi. Et Pam.

— Qu'est-ce que Felicia faisait là ?

Eric ne faisait pas venir son personnel chez lui, en règle générale. Felicia, qui gérait le bar au *Fangtasia,* était au plus bas de l'échelle, chez les vampires.

— Elle sortait avec Bobby. Il avait quelques papiers à me faire signer. Elle était juste venue avec lui.

— Donc Felicia…

— Un bout de vampire, par ici ! nous a informés Jason. On dirait que le reste s'est déjà effrité.

— Felicia est définitivement morte, à présent, m'a dit Eric.

— Oh ! je suis tellement désolée !

Je l'ai enlacé et, au bout d'une seconde, j'ai senti la tension qui nouait ses épaules se relâcher. Je n'avais jamais vu Eric aussi anéanti. Même pendant cette terrible nuit où nous avions été assiégés par les vampires de Las Vegas, la nuit où il avait bien cru que nous allions tous y passer, il avait conservé cette étincelle de détermination et de fougue. Mais, là, il était littéralement écrasé de détresse, de rage et d'impuissance. Et tout ça à cause de son damné créateur, dont l'ego démesuré avait voulu qu'il ramène un gamin complètement traumatisé d'entre les morts.

— Où est Alexeï, en ce moment ? lui ai-je demandé, en m'évertuant à prendre un ton aussi énergique que

possible. Où est Appius ? Est-ce qu'il est toujours en vie ?

Et au diable les convenances à deux noms ! Je me suis dit que ce serait formidable si Alexeï s'était montré assez obligeant pour tuer l'antique vampire. Ça m'aurait évité cette peine.

— Je ne sais pas.

Eric semblait complètement dépassé.

— Comment ça se fait ? me suis-je exclamée, stupéfaite. C'est ton créateur, mon vieux ! Tu le saurais, s'il était mort. Si j'ai pu vous sentir tous les trois, pendant une semaine, tu ne peux que l'avoir senti aussi, et beaucoup plus fort.

Judith avait dit qu'elle avait éprouvé une sorte de spasme, le jour où Lorena était morte, bien qu'elle n'ait pas compris ce que ça signifiait. Cela faisait si longtemps qu'Eric foulait de nouveau cette terre, que ça pourrait même lui causer des dégâts physiques, si Appius mourait – en un clin d'œil, j'ai inversé mon raisonnement. Appius devait vivre jusqu'à ce qu'Eric soit remis de ses blessures.

— Il faut que tu te bouges pour aller le chercher !

— Il m'a demandé de ne pas le suivre quand il est parti à la poursuite d'Alexeï. Il ne veut pas qu'on meure tous les trois.

— Alors, comme ça, tu vas juste rester bien gentiment assis chez toi, parce qu'il te l'a dit ? Alors que tu ne sais ni où ils sont, ni ce qu'ils font, ni à qui ils le font ?

Je ne savais pas vraiment ce que je voulais qu'Eric fasse, en fait. Bien qu'un peu moins active – je voyais toujours des couleurs là où il n'aurait pas dû y en avoir, de temps en temps –, la drogue courait toujours dans mon organisme. Je contrôlais très mal mes pensées et mes paroles. Je crois que je cherchais surtout à ce qu'Eric agisse comme Eric. Et je voulais arrêter le sang de couler. Et je voulais que Jason vienne remettre les os d'Eric en place parce que je voyais ses côtes sortir de sa poitrine.

— Ocella me l'a demandé, a insisté Eric, en me fusillant du regard.

— Il te l'a « demandé », hein ? Et alors ? Ça n'a rien d'un ordre, il me semble. Corrige-moi si je me trompe, mais ça m'a plutôt l'air d'une requête, lui ai-je répliqué, en y mettant le plus d'insolence que je pouvais.

— Non, m'a rétorqué Eric entre ses dents. Je sentais la colère le gagner.

— Ce n'était pas un « ordre », a-t-il grondé.

— Jason ! ai-je braillé.

Mon frère est apparu dans la pièce, la mine sinistre.

— Remets les côtes d'Eric en place, s'il te plaît, lui ai-je lancé.

Encore une phrase que je n'aurais jamais cru m'entendre dire un jour. Sans un mot, mais un pli dur aux coins de la bouche, Jason a posé ses mains de part et d'autre de la plaie béante. Il a regardé Eric sous le nez et il a dit :

— Prêt ?

Et, sans attendre de réponse, il a poussé.

Eric a émis un bruit horrible, mais j'ai remarqué que la blessure avait cessé de saigner et que la plaie commençait déjà à se refermer. Jason a jeté un coup d'œil à ses mains ensanglantées, et puis il est parti à la recherche d'une salle de bains.

— Bon, et maintenant ? ai-je demandé à Eric, en lui tendant une bouteille ouverte de TrueBlood que j'avais trouvée sur la table basse.

Il a fait la grimace, mais il l'a vidée d'un trait.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? ai-je insisté.

— Quand tout cela sera fini, on en reparlera toi et moi, m'a-t-il menacée, en dardant sur moi un regard noir.

— Ça me va tout à fait ! lui ai-je répliqué, en lui rendant son regard, avant de partir dans un délire totalement décalé. Et, puisque tu en es à dresser la liste de ce que tu devrais faire, où est l'équipe de nettoyage ?

— Bobby…

Il s'est interrompu brusquement. C'est Bobby qui aurait appelé l'équipe de nettoyage pour Eric.

— Je vois. Et si c'était moi qui m'occupais de ça ? ai-je

claironné, en me demandant où j'allais bien pouvoir trouver un annuaire.

— Il conservait une liste des numéros importants dans le tiroir, à droite de mon bureau, dans mon cabinet de travail, m'a indiqué Eric, d'une voix sourde.

J'ai trouvé le nom du service de nettoyage version vampire : *Fangster Cleanup*. Il était situé à mi-chemin entre Shreveport et Bâton-Rouge. Puisqu'il était géré par des vampires, il devait être ouvert. Une voix d'homme a immédiatement décroché. Je lui ai expliqué la situation.

— Nous serons là dans trois heures, pour peu que le propriétaire des lieux puisse nous assurer un endroit où dormir, au cas où le travail se prolongerait, m'a-t-il répondu.

— Pas de problème.

Impossible de savoir où se trouvaient les deux autres vampires de la maison et s'ils passeraient la nuit. Auquel cas, ils pourraient tous dormir dans le grand lit d'Eric ou dans l'autre chambre noire, si les cercueils étaient déjà pris. Il me semblait qu'il y avait deux ou trois nacelles en fibre de verre dans la lingerie, aussi, au cas où.

Bon, maintenant que le nettoyage des tapis et des meubles était réglé, il ne nous restait plus qu'à nous assurer que personne d'autre ne mourrait, dans la nuit. Après avoir raccroché, je me sentais très efficace, mais étrangement vide, sensation que j'attribuais au fait que je n'avais plus rien dans l'estomac. J'étais même si légère que je flottais quand je marchais. D'accord, peut-être que j'avais encore un petit peu plus de drogue dans l'organisme que je ne l'avais pensé.

Puis une pensée m'a frappée subitement : Eric avait dit que Pam était dans la maison aussi. Mais où ?

— Jason ! me suis-je égosillée. Je t'en prie, trouve Pam. Vite, vite !

Je suis revenue dans le salon. L'atmosphère empestait ! Je me suis dirigée droit sur les fenêtres pour les ouvrir. Je me suis retournée vers mon cher et tendre auquel, avant cette nuit, on avait pu accorder bien des

qualificatifs : arrogant, très réactif, secret, retors et doté d'une volonté de fer, entre autres. Mais jamais, au grand jamais, indécis et encore moins désemparé.

— C'est quoi le plan ? lui ai-je demandé.

Il avait un peu meilleure mine, maintenant que Jason l'avait arrangé. Je ne voyais plus d'os dépasser, en tout cas.

— Il n'y a pas de plan, m'a-t-il répondu.

Au moins avait-il la décence d'avoir l'air coupable.

— C'est-quoi-le-plan ? ai-je insisté.

— Je viens de te le dire : je n'ai pas de plan. Je ne sais pas quoi faire. Ocella est peut-être mort, à l'heure qu'il est, pour peu qu'Alexeï ait réussi à tromper sa vigilance et l'ait attaqué.

Des larmes de sang coulaient sur ses joues blêmes.

— Biiiiiiiiiiip !

J'ai imité le bruit d'une minuterie.

— Tu le saurais si Appius Livius était mort. Il est ton créateur. C'EST QUOI LE PLAN ?

Eric s'est levé d'un bond – à peine s'il a grimacé. Parfait. Je l'avais piqué au vif : ça l'avait fait réagir.

— Je n'en ai pas ! a-t-il rugi. Quoi que je fasse, quelqu'un mourra !

— Si on ne fait rien, quelqu'un va mourir. Et tu le sais. Quelqu'un est sans doute en train de mourir à l'instant même ! Alexeï est complètement cinglé ! Il nous faut UN PLAN !

J'ai levé les mains en l'air, exaspérée.

— D'où vient cette étrange odeur sur toi ?

Il avait enfin capté le PEACE sur mon tee-shirt.

— Tu sens le loup-garou, la drogue… Et tu as été malade.

— J'ai déjà vécu l'enfer, ce soir, lui ai-je répondu – en exagérant peut-être légèrement, je le reconnais. Et voilà que ça recommence ! Tout ça parce qu'il faut bien quelqu'un pour te botter le derrière, monsieur le Viking !

— Qu'est-ce que je suis censé faire ? m'a-t-il demandé d'un ton étrangement trop raisonnable.

— Donc, ça ne te dérange pas qu'Alexeï tue Appius ?

Quant à moi, aucun problème, je veux dire, mais je n'aurais pas cru que tu serais d'accord. J'imagine que je me suis trompée.

Jason a alors fait irruption dans la pièce en chancelant.

— J'ai trouvé Pam, a-t-il annoncé, avant de se laisser tomber comme une masse dans un fauteuil. Elle avait besoin de sang.

— Mais elle bouge encore ?

— Pas beaucoup. Elle est tailladée de partout ; elle a les côtes enfoncées et elle a le bras gauche et la jambe droite de cassés.

— Oh Seigneur !

J'ai foncé dans le couloir la chercher.

La drogue m'avait vraiment complètement brouillé l'esprit, sinon, une fois rassurée sur le sort d'Eric, je me serais occupée d'elle en priorité. Elle avait commencé à ramper pour sortir de la salle de bains où Alexeï l'avait manifestement coincée. C'étaient les coups de couteau qui se voyaient le plus, mais le diagnostic de Jason était bon. Et encore ! C'était après que mon frère lui a donné son sang !

— Ne m'en parle pas, a-t-elle grommelé. Il m'a prise au dépourvu. Je suis… trop… bête ! Comment va Eric ?

— Il va s'en tirer. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Non, tu penses ! m'a-t-elle rétorqué, mordante. Je préfère me traîner par terre. J'adore la douceur du parquet.

— Teigne ! ai-je riposté, en m'accroupissant pour l'aider à se relever.

Ça n'a pas été une mince affaire, mais, comme Jason lui avait déjà donné beaucoup de sang, j'aurais eu mauvaise conscience à l'appeler au secours. Nous avons titubé jusque dans le salon.

— Qui aurait cru qu'Alexeï pourrait faire de tels ravages ? Il est tout maigrichon et tu es une vraie guerrière.

— La flatterie, m'a-t-elle répliqué d'une voix essoufflée, n'a rien à faire dans cette affaire. C'est ma faute. Ce petit salaud courait après Bobby et j'ai vu qu'il avait pris un couteau dans la cuisine. J'ai essayé de le coincer, pendant que Bobby se tirait. Pour laisser à Ocella une chance de calmer le gosse. Mais il s'en est pris à moi. Il est aussi vif qu'un serpent.

Je commençais à me demander si j'allais pouvoir l'amener jusqu'au canapé.

Eric s'est alors levé, tout chancelant, pour lui passer le bras sous les bras. À nous deux, nous avons réussi à l'installer tant bien que mal sur le canapé qu'il venait de libérer.

— Veux-tu que je te donne mon sang ? lui a-t-il demandé. Je te remercie d'avoir tout fait pour l'arrêter.

— Il est de ma lignée aussi, lui a répondu Pam, en se laissant tomber contre un coussin avec un soupir de soulagement. Par toi, je suis liée à ce petit assassin.

Eric a levé son poignet pour le porter à ses lèvres.

— Non, a-t-elle protesté, tu as besoin de tout ton sang si tu veux le prendre en chasse. Je guéris déjà.

— Vu que vous avez bu quelques bonnes pintes du mien, a ajouté Jason, d'une voix faible, avec un reste de sa frime habituelle.

— C'était bon. Merci, panthère, lui a-t-elle répondu.

Je crois bien avoir aperçu un petit sourire narquois sur les lèvres de mon frère. Mais, au même moment, son portable a sonné. J'ai reconnu la sonnerie. C'était une chanson de Queen qu'il adorait : *We are the champions*. Jason a récupéré son téléphone dans sa poche et l'a ouvert d'un coup de pouce.

— Salut ! a-t-il dit, avant d'écouter attentivement. Tu n'as rien ?

Il a encore écouté en silence.

— D'accord. Merci, chérie. Tu ne bouges pas de la maison, tu verrouilles toutes les portes et tu n'ouvres que si tu entends ma voix. Non, non, attends ! Que si tu entends mon portable ! OK ?

Il a refermé son téléphone.

— C'était Michèle, m'a-t-il annoncé. Alexeï vient juste de partir de chez moi. Il me cherchait. Elle est allée lui ouvrir, mais, quand elle a vu que c'était un déterré, elle ne l'a pas invité à entrer. Il lui a dit qu'il « voulait se réchauffer à ma vie », si ça te dit quelque chose… Il m'a suivi à la trace en partant de chez toi, en se fiant à mon odeur.

Il a dit ça d'un air gêné, comme s'il avait peur d'avoir oublié de mettre du déodorant.

— Est-ce que l'autre vieux vampire l'a rattrapé ? lui ai-je demandé, en m'adossant à un mur qui avait eu la bonne idée de se trouver là.

Je commençais à être vraiment épuisée.

— Ouais, dans la minute qui suivait.

— Qu'est-ce que Michèle leur a dit ?

— Elle leur a dit de retourner chez toi. Elle a pensé que si c'étaient des vamps, ça devait te concerner.

Typique de Michèle !

Mon portable était dans le pick-up de Jason. Alors, j'ai utilisé le sien pour appeler chez moi. Claude a répondu.

— Qu'est-ce que tu fais là ? ai-je lâché d'entrée.

— On est fermés le lundi, m'a-t-il répondu. Et pourquoi as-tu appelé, si tu ne voulais pas me parler ?

— Claude, il y a un terrible vampire en route pour la maison. Et il peut entrer parce qu'il est déjà venu, l'ai-je averti. Il faut que tu fiches le camp. MONTE DANS TA VOITURE ET BARRE-TOI.

Alexeï, en pleine crise psychotique, et Claude, avec l'attirance magnétique qu'exerçaient les faé sur les vampires ? Difficile d'imaginer mélange plus détonnant. La nuit n'était pas finie, apparemment. Je me suis demandé si elle finirait jamais. Pendant un pur moment de cauchemar, je me suis vue, errant de catastrophe en catastrophe, et arrivant toujours avec un temps de retard.

— Donne-moi tes clefs, Jason, ai-je lancé à mon frère. Tu n'es pas vraiment en état de conduire, après ta prise de sang, et Eric n'est pas encore remis de ses blessures. Je ne

veux pas conduire sa voiture.

Mon frère a sorti ses clefs de voiture de sa poche et me les a jetées. Enfin quelqu'un qui agissait sans discuter !

— Je viens, m'a annoncé Eric, en se redressant une fois de plus.

Pam avait fermé les yeux, mais ils se sont rouverts brusquement quand elle s'est aperçue que nous partions.

— D'accord, lui ai-je répondu.

Toutes les bonnes volontés étaient bonnes à prendre et, même diminué, Eric était plus fort que pratiquement n'importe quoi. J'ai informé Jason de l'arrivée de l'équipe de nettoyage. Nous étions dehors et dans le van que Pam en était encore à protester que, si on la chargeait à l'arrière, elle aurait le temps de guérir en chemin.

C'est moi qui conduisais et je conduisais vite. Inutile de demander à Eric s'il pouvait voler pour accélérer les choses : je savais qu'il n'était pas en état. Nous n'avons pas ouvert la bouche de tout le trajet. Nous avions trop de choses à nous dire ou pas assez. Nous étions à peut-être quatre minutes de la maison quand Eric s'est plié en deux de douleur. Et ce n'était pas la sienne. J'en ai eu un écho par son intermédiaire. Il s'était passé quelque chose de grave. Moins de quarante-cinq minutes après avoir quitté Shreveport, nous arrivions en trombe dans mon allée : sacré bon chrono.

Le spot extérieur du jardin éclairait une scène pour le moins étrange : Claude et un faé aux longs cheveux blond très pâle que je n'avais jamais vu se tenaient dos à dos. Celui que je ne connaissais pas brandissait une longue épée effilée. Claude avait deux de mes plus longs couteaux de cuisine, un dans chaque main. Alexeï, qui ne semblait pas armé, leur tournait autour comme une petite machine à tuer. Il était nu, livide et couvert d'éclaboussures dans un très joli camaïeu rouge. Ocella gisait, les bras en croix, sur le gravier. Il avait la tête en sang, un sang presque noir. Décidément, c'était le thème de la soirée.

Nous avons fait une arrivée en dérapage contrôlé et sauté tant bien que mal du pick-up de Jason. Alexeï a

souri : il savait que nous étions là. Mais ça ne l'a pas empêché de continuer.

— Vous n'avez pas amené Jason, nous a-t-il lancé. Je voulais le voir.

— Il a été obligé de donner beaucoup de sang à Pam pour ne pas qu'elle meure, lui ai-je expliqué. Il était trop faible.

— Il aurait dû la laisser trépasser, a déploré Alexeï, en plongeant sous l'épée du faé inconnu pour lui lancer un bon coup de poing à l'estomac.

Bien qu'armé d'un couteau – contrairement à ce que j'avais d'abord cru –, Alexeï semblait d'humeur taquine. Le faé a fouetté l'air de son épée, trop vite pour que mon œil ait pu suivre, et la pointe a entaillé Alexeï, ajoutant une nouvelle coulée rouge à tout ce sang qui dégoulinait déjà sur son torse blême.

— Est-ce que tu pourrais arrêter, s'il te plaît ? lui ai-je demandé.

J'ai chancelé parce qu'apparemment j'étais arrivée en bout de course. Eric a passé son bras autour de mes épaules.

— Non, m'a répondu Alexeï de sa voix aiguë de préadolescent. L'amour qu'Eric te porte a beau me submerger par l'intermédiaire du lien qui nous unit, je ne peux pas m'arrêter, Sookie. Cela fait des décennies que je ne me suis pas senti aussi bien.

Et il se sentait vraiment dans une forme olympique : son énergie me parvenait à travers le lien.

La drogue du chaman l'avait temporairement émoussé, mais maintenant, je pouvais de nouveau percevoir toutes les nuances et il y en avait un tel enchevêtrement, et tant de contradictoires, que c'était comme si un vent violent me secouait en changeant d'orientation continuellement.

Eric essayait de nous pousser discrètement vers l'endroit où son créateur gisait.

— Ocella ? a-t-il murmuré. Es-tu toujours vivant ? Ocella a ouvert un œil noir sous son masque de sang.

— Pour la première fois depuis des siècles, je crois que je préférerais ne pas l'être, a répondu ce dernier.

Moi aussi, je crois que je préférerais, ai-je pensé. C'est alors que j'ai senti son regard posé sur moi.

— Elle me tuera sans sourciller, celle-là, a dit le Romain, d'un ton presque amusé, avant d'ajouter sur le même ton : Alexeï a sectionné ma colonne vertébrale et, tant qu'elle ne sera pas guérie, je ne pourrai pas bouger.

— Alexeï, je t'en prie, ne tue pas les faé, ai-je supplié le tsarévitch. C'est mon cousin Claude et il ne me reste pas beaucoup de famille.

— Qui est l'autre ? m'a demandé le garçon, en exécutant un bond prodigieux pour tirer les cheveux de Claude et sauter par-dessus l'autre faé, dont l'épée n'a pas été assez rapide, cette fois.

— Je n'en sais rien.

J'ai failli ajouter qu'il n'était pas de mes amis et même très probablement un ennemi, puisque j'imaginais qu'il s'agissait de l'inconnu qui avait soudoyé Basim, mais je ne voulais pas voir d'autres morts… sauf, si possible, Appius Livius.

— Je m'appelle Colman, a braillé le faé. Je suis un faé céleste et mon enfant est mort à cause de toi, femme !

Ah.

C'était le père du bébé de Claudine.

Quand Eric m'a lâchée, j'ai eu du mal à rester debout. Alexeï a exécuté une de ses percées éclair, à l'intérieur du cercle mouvant des lames, frappant Colman à la jambe, si fort que le faé a failli toucher terre. Je me suis même demandé s'il ne lui avait pas cassé la jambe. Mais, profitant qu'Alexeï soit tout près, Claude l'a poignardé d'un violent coup en arrière, l'atteignant juste sous l'épaule. Si le garçon avait été humain, il y serait passé. Les choses étant ce qu'elles étaient, Alexeï a failli glisser sur le gravier, mais s'est rattrapé de justesse et a enchaîné. Cependant, vampire ou pas, le garçon commençait à donner des signes de fatigue. Je n'ai pas osé le quitter des yeux pour voir ce qu'Eric faisait, ni où il était.

Et puis j'ai eu une illumination. Ni une ni deux, je me suis précipitée à la maison – bien que je n'aie pas pu courir en ligne droite et que j'aie dû m'arrêter pour reprendre mon souffle en montant les marches.

Dans un tiroir de ma table de chevet se trouvait la chaîne d'argent que j'avais récupérée il y avait bien longtemps, la nuit où Bill avait été capturé par des Dealers qui en voulaient à son sang. J'ai empoigné la chaîne, titubé hors de la maison en la tenant cachée derrière mon dos et je me suis lentement approchée des trois combattants – mais surtout au plus près du virevoltant Alexeï. Je n'avais quitté le champ de bataille que quelques minutes, mais, même dans ce court laps de temps, il semblait avoir légèrement baissé de régime – même si Colman avait un genou à terre.

Je détestais ce que je m'apprêtais à faire, mais il fallait que ça cesse.

Quand le garçon est de nouveau passé près de moi, j'étais prête : j'avais une bonne longueur de chaîne bien lâche entre mes deux poings et je l'agrippais fermement. J'ai brusquement levé les bras et je les ai redescendus tout aussi brutalement, balançant la chaîne en avant, autour du cou d'Alexeï. Et puis j'ai croisé les mains et j'ai tiré. Alexeï s'est retrouvé à terre, hurlant et gesticulant. L'espace d'un instant et Eric était là, armé d'une branche qu'il venait de briser. Il l'a levée à deux mains et l'a abattue comme un pieu. Dans la seconde qui suivait, Alexeï, tsarévitch de Russie, avait définitivement rejoint les siens dans la mort.

Je haletais parce que j'étais trop épuisée pour pleurer. Et puis je me suis effondrée. Les deux faé ont progressivement abandonné leurs postures de combat. Claude a aidé Colman à se relever, et puis ils se sont pris par les épaules.

Eric se tenait entre les faé et moi, les gardant à l'œil. Colman était venu en ennemi, c'était évident, et Eric faisait simplement preuve d'une prudence élémentaire. J'ai profité qu'il soit occupé ailleurs pour récupérer le pieu planté dans la poitrine d'Alexeï et j'ai rampé jusqu'au

Romain sans défense. Appius m'a regardée avancer, un petit sourire aux lèvres.

— Je vais vous tuer, là, maintenant, lui ai-je annoncé tout bas. Je veux tellement vous voir mort.

— Oui mais, vous vous êtes arrêtée pour me parler. J'en déduis donc que vous n'allez pas le faire, m'a-t-il rétorqué avec la plus parfaite assurance. Et vous ne garderez pas Eric non plus.

Je voulais le faire mentir sur les deux tableaux. Mais il y avait déjà eu tant de morts et de sang versé, cette nuit-là. J'ai eu un moment d'hésitation. Et puis j'ai levé la branche cassée. C'est alors que, pour la première fois, j'ai vu ce qui ressemblait à de l'inquiétude dans les prunelles d'Appius – à moins qu'il ne se soit tout simplement résigné à mourir.

— Non, a dit Eric J'aurais peut-être continué quand même, s'il n'y avait pas eu cette supplique dans sa voix.

— Vous savez ce que vous pourriez faire qui nous aiderait vraiment, Appius Livius ? ai-je dit au Romain.

Eric a poussé un cri. Les yeux d'Appius Livius ont regardé derrière moi et je l'ai senti, oui, oui senti, me dire de m'écarter. Je me suis aussitôt jetée de côté, mobilisant les toutes dernières forces qu'il me restait. L'épée qui m'était destinée a carrément transpercé Appius Livius et c'était une lame faérique. Le Romain a immédiatement été pris de convulsions, tandis que la région autour de la plaie noircissait à une vitesse stupéfiante. Colman, qui était resté planté là à regarder, avec de grands yeux ahuris, cette victime involontaire de sa tentative de meurtre, s'est soudain raidi et ses épaules sont parties en arrière. Il a commencé à basculer et j'ai vu qu'il avait une dague entre les omoplates. Eric a poussé le vacillant Colman de son chemin.

— Ocella ! a-t-il hurlé, de la terreur plein la voix. Appius Livius est soudain devenu inerte.

— Eh bien, voilà, ai-je soupiré d'un ton las.

J'ai tourné péniblement la tête pour voir qui avait lancé la dague. Claude regardait les deux couteaux qu'il avait toujours dans les mains, comme s'il s'attendait à en

voir disparaître un.

Déconcertant.

Eric a empoigné Colman et, tout blessé qu'il était, s'est jeté sur lui, s'abattant sur son cou avec voracité. Les faé ont un incroyable pouvoir d'attraction sur les vampires – enfin, leur sang, surtout. Sans compter qu'Eric avait d'excellentes raisons de tuer celui-là. Et il s'en donnait à cœur joie. C'était plutôt écœurant : les bruits de déglutitions, le sang qui coulait dans le cou de Colman, ses yeux vitreux… Ils avaient tous les deux les yeux vitreux, d'ailleurs. Ceux d'Eric étaient pleins de cette insatiable soif de sang qui le tenaillait ; ceux de Colman, de la mort qui venait le chercher. Trop affaibli par ses nombreuses blessures, Colman n'avait pas pu repousser Eric, lequel rosissait à vue d'œil.

Claude est venu s'asseoir à côté de moi sur la pelouse. Il boitait. Il a soigneusement posé ses couteaux devant moi, comme si je l'avais harcelé pour qu'il me les rende.

— J'essayais de le persuader de rentrer, m'a dit mon cousin. Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois. Il avait échafaudé tout un plan très compliqué pour te faire jeter en prison. Il avait l'intention de te tuer, jusqu'à ce qu'il te voie avec le petit Hunter dans le parc. Il a bien envisagé d'enlever l'enfant, mais, même fou de rage, il n'a pas pu.

— Tu as emménagé ici pour me protéger, en ai-je conclu.

C'était sidérant de la part de quelqu'un d'aussi égoïste que Claude.

— Ma sœur t'aimait. Colman était très attaché à Claudine et il était très fier qu'elle l'ait choisi pour faire de lui le père de son enfant.

— C'était un partisan de Niall, j'imagine. Il avait dit qu'il était un faé céleste.

— Oui. « Colman » signifie « colombe ».

Ça ne changeait plus grand-chose maintenant. J'étais triste pour lui.

— Il devait bien savoir que rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait empêché Claudine de faire ce qu'elle estimait

être de son devoir, ai-je plaidé.

— Il le savait, a concédé Claude. C'est bien pourquoi il n'a pas pu se résoudre à te tuer, même avant de voir l'enfant. C'est pour ça qu'il a contacté le loup-garou et mis au point tout ce stratagème si détourné. (Il a soupiré.) Si Colman avait vraiment été convaincu de ta culpabilité dans la mort de Claudine, rien n'aurait pu l'arrêter.

— Moi, je l'aurais arrêté.

C'est alors que Jason est sorti du bois. Non, c'était Dermot.

— D'accord. C'est donc vous qui avez lancé la dague, en ai-je déduit. Merci, Dermot. Vous n'avez rien ?

— J'espère…

Il nous a lancé un regard suppliant.

— Colman lui a jeté un sort, m'a expliqué Claude. Enfin, je crois, du moins.

— Il m'a dit que tu n'avais pas beaucoup de magie, ai-je rapporté à mon cousin. Il m'a parlé du sort – du mieux qu'il pouvait, en tout cas. Moi aussi, j'ai cru que c'était le mystérieux faé qui rôdait dans le bois – autrement dit Colman – qui l'avait ensorcelé. Mais, vu que Colman est mort… Enfin, j'aurais pensé que sa mort aurait rompu le sort.

Claude a froncé les sourcils.

— Ce n'est donc pas Colman qui t'a jeté un sort, Dermot ? a-t-il demandé à l'intéressé.

Dermot est tombé à genoux devant nous.

— Tellement plus longtemps, a-t-il soupiré. Plutôt elliptique comme réponse. J'ai médité ça un moment.

— Ça fait bien plus longtemps qu'il a été ensorcelé, ai-je finalement annoncé avec un petit frisson d'exaltation. Voulez-vous dire que ça fait plusieurs mois que vous avez été ensorcelé ?

Dermot a alors pris ma main dans sa main gauche et celle de Claude dans la droite.

— Je crois qu'il veut dire qu'il a été ensorcelé depuis beaucoup plus longtemps encore, m'a traduit Claude. Depuis des années.

De grosses larmes ont alors roulé sur les joues de Dermot.

— Je te fiche mon billet que c'est Niall ! me suis-je exclamée. Il avait sans doute tout bien calculé dans sa tête. Dermot a dû payer… je ne sais pas, moi, ses scrupules à propos de son métissage ou un truc comme ça.

— Mon grand-père sait se montrer aimant, mais il n'est pas très… tolérant, a reconnu Claude.

— Tu sais comment on rompt les sorts dans les contes de fées ? lui ai-je demandé.

— Ah ! c'est vrai. J'ai entendu dire que les humains racontaient des contes de fées, m'a répondu Claude. Alors, dis-moi comment on fait pour rompre un sortilège, d'après eux.

— Dans les contes de fées, un baiser suffit.

— Rien de plus simple.

Et, comme si nous nous étions entraînés à l'embrassade synchronisée, nous nous sommes penchés en même temps pour embrasser Dermot.

Et ça a marché. Il a été parcouru de violents frissons. Et puis il nous a regardés tous les deux, ses prunelles soudain animées de la plus vive intelligence. Il a alors fondu en larmes pour de bon. Au bout d'un moment, Claude s'est mis à genoux pour aider Dermot à se redresser.

— On se voit tout à l'heure, m'a-t-il lancé, en entraînant Dermot vers la maison.

Nous étions de nouveau seuls, Eric et moi. Eric se tenait accroupi, non loin des trois cadavres qui gisaient dans mon jardin.

— C'était carrément shakespearien, ai-je commenté, en jetant un regard circulaire aux dépouilles et au sang qui imprégnait la terre.

Déjà, le corps d'Alexeï se désagrégeait, mais beaucoup plus lentement que celui de son vénérable créateur. Maintenant qu'Alexeï était bel et bien mort, là-bas, dans sa tombe, en Russie, ses pathétiques ossements allaient disparaître avec lui. Eric avait jeté le corps du faé sur le

gravier, où il commençait déjà à tomber en poussière, à la manière des faé – rien à voir avec la désintégration des vampires, mais tout aussi pratique. J'ai donc constaté avec bonheur que je n'allais pas avoir trois cadavres à cacher. J'étais tellement épuisée par l'accumulation d'horreurs de cette interminable journée que c'aurait presque suffi à l'ensoleiller. Eric avait tout d'une créature sortie d'un film d'épouvante – pas seulement pour la vue, mais aussi pour l'odeur. Nos regards se sont croisés. C'est lui qui a détourné les yeux en premier.

— Ocella m'a tout appris. C'est lui qui a fait de moi le vampire que je suis, a-t-il murmuré. Il m'a appris à me nourrir, à me cacher, à quel moment je pouvais me mêler aux humains. Il m'a appris à faire l'amour aux hommes et, plus tard, il m'a laissé libre de faire l'amour aux femmes. Il m'a protégé et aimé. Il m'a fait souffrir pendant des décennies. Il m'a donné la vie. Mon créateur est mort.

À l'entendre, il semblait avoir du mal à le croire et ne pas savoir comment réagir. Son regard s'attardait sur le croulant monticule de cendres qui avait été Appius Livius Ocella.

— Oui, ai-je dit, en m'efforçant de ne pas prendre un ton trop réjoui. Bel et bien mort. Et je n'y suis pour rien.

— Mais tu l'aurais tué si tu avais pu, m'a répliqué Eric.

— J'y pensais.

Pas la peine de le nier.

— Qu'allais-tu lui demander ?

— Avant que Colman ne le poignarde ?

Quoique « poignarder » ne soit pas vraiment le mot. « Transpercer » serait plus juste. Oui, « ne le transperce ». Mes neurones tournaient à la vitesse d'un escargot.

— Eh bien, j'allais lui dire que j'aurais été ravie de le laisser en vie s'il tuait Victor Madden pour toi.

Pour la deuxième fois, je venais de stupéfier Eric – pour autant que quelqu'un d'aussi épuisé puisse encore être frappé de stupeur.

— Ça aurait été… bien, a-t-il commenté lentement. C'était une bonne idée, Sookie.

— Ben oui. Mais ça n'arrivera pas.

— Tu as raison, a-t-il repris, toujours avec ce même débit au ralenti. On dirait vraiment la fin d'une pièce de Shakespeare.

— Et on est les derniers encore debout. Gloire à nous !

— Je suis libre, a soudain lâché Eric.

Il a fermé les yeux. Grâce aux dernières traces de drogue dans mon organisme, je pouvais pratiquement suivre le trajet du sang de faé qui infiltrait le sien à toute vitesse. Je pouvais voir son énergie remonter en flèche. Physiquement, tout ce qui n'allait pas chez lui était désormais rétabli. Et, maintenant, avec le sang de Colman qui courait dans ses veines, il oubliait déjà son chagrin pour la mort de son créateur et celle d'Alexeï. Il n'éprouvait plus guère que le soulagement d'en être délivré.

— Je me sens tellement bien, a-t-il déclaré.

Et il a inspiré une bouffée d'air nocturne, encore tout imprégné des odeurs de sang et de mort. Il semblait s'en délecter.

— Tu es mon aimée, a-t-il ajouté, un éclat bleu électrique dans les yeux.

— Heureuse de te l'entendre dire, lui ai-je répondu, absolument incapable de sourire.

— Il faut que je retourne à Shreveport pour m'occuper de Pam et pour organiser ce que je dois faire maintenant qu'Ocella est mort, m'a annoncé Eric. Mais, bientôt, dès que je le pourrai, nous serons réunis et nous rattraperons le temps perdu.

— Ça me paraît une bonne idée.

Nous étions maintenant seuls tous les deux dans notre lien de sang, bien qu'il ne soit plus aussi fort qu'avant parce que nous ne l'avions pas renouvelé. Mais je n'allais certainement pas suggérer à Eric de réparer cet oubli, pas cette nuit. Il a levé les yeux, inspiré une nouvelle fois et il s'est élancé dans le ciel étoilé.

Quand tous les cadavres ont été complètement désagrégés, je me suis levée et je suis rentrée à la maison,

avec l'impression que ma propre chair ne tenait plus qu'à peine sur mes os et risquait de tomber d'épuisement à chaque pas. Je me disais bien que, toutes proportions gardées, je devrais quand même éprouver un certain sentiment de triomphe : je n'étais pas morte et mes ennemis l'étaient. Mais, dans le vide laissé par la drogue, je ne ressentais qu'une certaine satisfaction sinistre. J'ai entendu mon grand-oncle et mon cousin discuter, et l'eau couler dans la salle de bains du couloir, avant de fermer la porte de ma propre salle de bains. Après avoir pris ma douche et m'être préparée à aller au lit, j'ai ouvert la porte de ma chambre et je les ai trouvés sur le seuil. Ils m'attendaient.

— Nous voulons monter dans ton lit avec toi, m'a annoncé Dermot. Nous dormirons tous beaucoup mieux.

Ça me paraissait terriblement bizarre et un peu effrayant – ou peut-être que je me disais seulement que c'était ce que j'aurais dû ressentir. Mais j'étais tout simplement trop fatiguée pour protester. Je me suis couchée. Claude s'est allongé d'un côté et Dermot de l'autre. Juste au moment où je me disais que je n'allais jamais réussir à dormir dans des conditions pareilles, que cette situation était vraiment trop tordue et trop indécente, j'ai senti une merveilleuse détente me submerger des pieds à la tête, une sorte de bien-être qui ne m'était pas familier : je me sentais en famille. J'étais avec les miens. Et je me suis endormie.